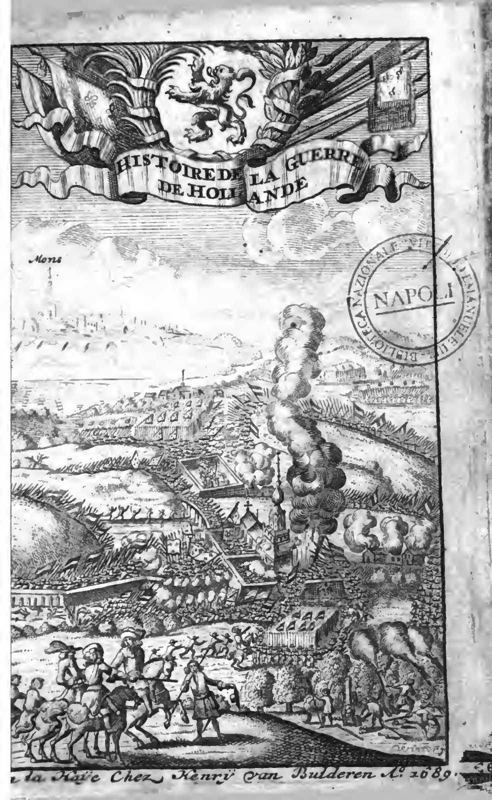

HISTOIRE DE LA GUERRE
DE HOLLANDE
Mons
la Haye Chez Henri van Bulderen A° 1689

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
DE
HOLLANDE.

Où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable depuis l'année 1672. jusques en 1677.

PREMIERE PARTIE.



Suivant la Copie de Paris,
A LA HAYE,
Chez HENRI van BULDEREN, Marchand Libraire dans le Pooten, à l'Enseigne de MEZERAY.

M. DC. LXXXIX.

Avec Privilege des Etats de Hollande & Westfrise.

PRIVILEGIE.

DE Staten van Holland ende West-Vriesland: *Doen te weten.* Alsoo Ons vertoont is by *Hendrik van Bulderen*, Boeckverkooper alhier in den Hage; lat hy Suppliant besigh was met het drucken van seecker 3oeck, genaemt *Histoire de la Guerre de Hollande*, twee Vollume, met de deelen die souden mogen volgen. Doch hy Suppliant beducht dat lichtelijck ymandt uyt van gunst ofte haet 't selve tot sijn Suppliants groot na-leel soude wille naerdrucken, soo keerde hy Suppliant igh tot Ons, biddende dat Wy hem Suppliant geliefden e begunstigen met een Privilegie, om 't selve Boeck lleen in Onse Lande te mogen drucken op soodanigen ormaet ende tale als hy suppliant soude goetvinden, ge-urende den tijdt van vijfthien Jaren, met verbodt dat iemant in Onsen Lande 't selve Boeck gedurende den oorsz tijdt soude mogen naerdrucken 't zy in 't geheel fte ten dele, ofte 't selve buyten Onse Provintie naer-edruck sijnde alhier te Lande te mogen inbrengen, ermangelen ofte verkoopen, op seeckere groote pœne, y de overtreders te verbeuren. SOO IST: dat Wy e saecke ende 't versoeck voorsz overgemerckt hebbende nde genegen wesende ter bede van den Suppliant, uyt)nse rechte wetenschap, Souveraine macht en authoriteyt en selve Suppliant geconsenteert, geaccordeert ende ge-ctroyeert hebben, consenteren, accorderen en octroyeren nits desen, dat hy gedurende den tijdt van vijfthien eerst chtereen volgende Jaren het voorsz Boeck, genaemt *Histoire de la Guerre de Hollande*, binnen den voorn.)nse landen alleen sal mogen drucken, doen drucken, ytgeven ende verkoopen. Verbiedende daerom allen nde eenen ygelijcken 't selve Boeck in 't geheel ofte eel, in eenigerhande Tale ofte formaet naer te drucken, fte elders naergedruckt binnen den selve Onsen Lande e brengen, uyt te geven ofte verkoopen, op verbeurte an alle de naergedruckte, ingebrachte ofte verkochte xemplaren, ende een boete van drie hondert guldens te erbeuren, te appliceren een derdepart voor den Officier lie de calange doen sal, een derdepart voor den armen

 der

der plaetse daer het casus voorvallen sal, ende het resterende derdepart voor den Suppliant, met dien verstande nochtans, dat Wy den Suppliant met desen Onse Octroye alleen willende gratificeren tot verhoedinge van sijne schade door het naerdrucken van 't voorsz Boeck, daer door in geenigen dele verstaen, den innehoude van dien te authoriseren ofte advoueren, veel min het selve onder Onse protectie ende beschermինge eenigh meerder credit, aensien ofte reputatie te geven; nemaer den Suppliant in cas daer in yets onbehoorlijcx soude mogen influeren, alle het selve tot sijnen laste sal gehouden wesen te verantwoorden, tot dien eynde wel expresselijck begerende, dat by aldien hy desen Onsen Octroye voor het selve Boeck sal willen stellen, daer van gene geabbrevieerde ofte gecontraheerde mentie sal mogen maecken; nemaer gehouden sal wesen het selve in 't geheel ende sonder eenige omissie daer voor te drucken ofte te doen drucken, ende dat hy gehouden sal wesen een exemplaer van 't voorsz Boeck, gebonden ende wel geconditioneert te brengen in de Bibliotheecq van Onse Universiteyt tot Leyden, ende daer af behoorlijck te doen blijcken, alles op pœne van het effect van dien te verliesen. Ende ten eynde den voornoemden Suppliant desen Onsen consente ende octroye moge genieten als naer behooren. Lasten Wy allen ende eenen ygelijcken die 't aengaen magh, dat sy den Suppliant van den inhoude van desen, doen, laten ende gedogen, rustelijck, vredelijck, ende volkomentlijck genieten ende gebruycken, cesserende alle beleth ter contrarie. Gedaen in den Hage onder Onse grooten Zegele hier aen doen hangen den 4. Maert in 't Jaer Ons Heeren ende Zalichmaeckers duysent ses hondert negen-en-tachtigh.

Was geteeckent

S. VANDER DOES, vt.

Onderstont,

Ter Ordonnantie van de Staten,

En was geteeckent

SIMON van BEAUMONT.



PREFACE.

IL ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ſe mêlent d'écrire nous donnaſ-
ent l'Hiſtoire de nos jours. e ſeroit le moyen de ne as recevoir pluſieurs fables our des veritez ; comme il rrive ſouvent quand on nous apporte ce qui s'eſt paſſé ans les ſiecles précedens. En fet, comment ſçavoir ſi l'on

dit vrai? & ne faut-il pas s'en fier à la bonne-foi des Historiens, qui sont sujets la plûpart à se laisser gagner, les uns par presens, les autres à l'amour du Païs; qui fait que quand ils parlent de leur Nation, ils déguisent tellement les faits, qu'on ne les reconnoît plus. Pour moi, je ne veux pas leur ressembler; & je ne crains point de publier mon Ouvrage dans un temps où il y a encore tant de témoins qui me pourroient donner un démenti, si je cherchois à imposer. Quoi que François,

je n'épouse aucun parti, & je dis les choses comme je les ay vuës. Je suis du métier, & j'y ay eu bonne part. Pour celles dont je n'ay pas été témoin, je croi m'en être si bien éclairci, qu'on n'y trouvera rien à redire. J'ay tâché mêmes autant qu'il m'a été possible d'entrer dans les affaires du Cabinet, & j'espere qu'on sera content de quelques découvertes que j'y ay faites. Je souhaite enfin que mon Histoire trouve des Lecteurs aussi désinteressez que moi; & si j'ai le bonheur de plaire au Public,

je

je lui ferai part aussi de ce qui s'est passé depuis la Paix jusqu'à present.

HI-



HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.



LIVRE PREMIER.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable en l'année 1672.



PEU s'en eſt falu que je n'aie 1672.
quitté le deſſein que j'avois formé depuis long-temps d'écrire tout ce qui s'eſt paſſé dans la Guerre de Hollande. Ce n'eſt pas que la grandeur de l'entrepriſe m'étonnât, ou que je deſeſperaſſe d'en

1672. Liv. I.

pouvoir sortir à mon honneur; mais je craignois qu'aiant à dire trop de choses à l'avantage de ma nation, ceux qui viendroient aprés moi n'eussent de la peine à me croire. Car aprés tout la France ne paroitra jamais capable de faire ce qu'elle a fait, si l'on ne considere que l'étenduë de sa domination, laquelle est si petite en comparaison de ceux à qui elle a eu affaire, que c'est une merveille comment elle leur ait pu resister. A plus forte raison combien doit-on s'étonner de ce que parmi un si grand nombre d'ennemis, elle a fait non-seulement diverses conquêtes; mais encore une paix si avantageuse, qu'on peut dire, qu'aprés avoir donné la loi dans la guerre, elle l'a encore donnée dans la paix. C'est ce que je ferai voir, puis que j'ai enfin vaincu les scrupules qui pouvoient m'arrêter. Cependant j'ose dire que quelque affectionné que je sois à ma nation, personne ne pourra m'accuser, au moins avec justice, d'avoir cherché à lui donner des loüanges qui ne lui soient pas duës. Je rapporterai la verité le plus succintement qu'il me sera possible, & telle que je l'ai veuë de mes propres yeux en beaucoup d'occasions, sans être obligé d'emprunter le témoignage d'autrui. Car enfin j'ai servi depuis le commencement jusques à la fin de la guerre; & si ce n'est qu'il y a eu plusieurs armées, & par consequent plusieurs évenemens differens, où je ne me suis pu trouver, je dirois que j'ai été témoin moi-même de toutes choses. Mais à ce défaut je veux bien que l'on sache que j'ai cherché à m'informer exactement de tout ce qui s'est passé, faisant tout mon possible pour

démêler

démêler la verité d'avec le mensonge; ce qui me fait croire qu'il me sera aussi facile de réüssir qu'à un autre.

Toute l'Europe avoit été en paix depuis la fin de l'année 1659., & s'il étoit survenu quelques petits troubles entre les Princes Chrêtiens, ils avoient été appaisés en même temps; de sorte qu'on ne les avoit presque pas ressentis. Louïs XIV. regnoit en France, Prince sage, & éclairé, & qui s'est acquis depuis le surnom de Grand par ses grandes actions, & par sa vertu. Charles II. regnoit en Espagne, jeune Prince de foible complexion, & de petite esperance, & Leopold tenoit les rénes de l'Empire, Prince à peu prés de l'âge du Roi; mais dont les inclinations étoient differentes. Car le Roi faisoit sa principale occupation de gouverner lui-même ses Etats, au lieu que l'Empereur s'adonnoit plus volontiers aux choses pieuses, qu'aux affaires d'Etat, & de la guerre: ce qui étoit cause que ses Ministres faisoient toutes choses à leur fantaisie. Nous verrons l'inconvenient qui en arriva dans la suite; tant il est vrai qu'un Prince ne sçauroit prendre garde de trop prés à ses affaires. Pour ce qui est du Roi d'Espagne, on ne pouvoit dire encore dequoi il étoit capable: car il étoit encore si jeune, qu'il faloit de necessité qu'il s'en remît sur un autre du faix du Gouvernement. Mais l'âge lui étant venu depuis, on ne voit pas qu'il en ait pris beaucoup de connoissance; si-bien qu'on peut dire qu'il fait aujourdhui par inclination, ce qu'on pouvoit croire en ce temps-là, qu'il ne faisoit que par necessité.

1672. Il y avoit encore des Princes considerables dans l'Europe, entre lesquels le Roi d'Angleterre tenoit le premier rang. Il avoit été élevé dans l'adversité, & tant qu'il y avoit été, on en avoit fait estime comme d'un Prince qui avoit les inclinations tout-à-fait relevées. Mais soit qu'il soit naturel aux hommes d'aimer le repos aprés la peine, ou que s'étant adonné depuis à ses plaisirs, il en eût contracté l'habitude de fuïr les choses où il pouvoit rencontrer quelque dificulté; il ne fut pas plûtôt remonté sur le trône, dont ses peuples sembloient l'avoir exclus pour jamais, qu'il prit souvent le parti qui ne lui étoit pas le plus avantageux; tellement que par sa conduite il n'avança pas peu les affaires de la France.

LIV. I.

Pour ce qui est des autres Puissances, je n'en ferai point de mention à present, mais bien quand il s'agira d'en parler. Je dirai seulement que la Republique de Hollande étoit puissante à l'égal des plus grands Etats, quoi que sa domination fût si petite par terre, que ce n'étoit presque rien. Elle étoit composée de sept Provinces des Païs-bas, qui étoient les mêmes qui s'étoient soustraites de l'obeïssance d'Espagne il y avoit environ six vingts ans: mais ces Provinces contenoient dans leur petite étenduë tant de villes riches, & opulentes, que les étrangers qui étoient attirés à les venir voir par le bruit qu'elles faisoient dans le monde, avoüoient que leur reputation étoit encore au dessous de ce qu'ils en avoient reconnu. Amsterdam sur tout les ravissoit en admiration, principalement à cause du commerce qu'il avoit dans les quatre parties du monde, par le moien

moien duquel il y avoit de simples particuliers qui étoient devenus si riches, qu'ils ne sçavoient plus, pour ainsi dire, ce qu'ils avoient.

De si grandes richesses furent bientôt l'objet des desirs des Princes voisins, sur tout du Roi de France, qui aiant en partage toutes les qualités d'un grand Prince, ne manquoit pas d'une belle ambition. Cependant comme il ne lui étoit pas facile, quelque puissant qu'il fût, de ruiner facilement une Republique si florissante, il s'y prit avec beaucoup d'adresse, en lui suscitant des guerres avec les Princes voisins, dans lesquelles il paroissoit neanmoins s'interesser en sa faveur. Car il avoit toujours été de ses alliés, & la Republique, qui avoit obligation à son grand-pere d'une partie de son établissement, avoit pour maxime de conserver une parfaite intelligence avec lui. Mais cette Republique aiant reconnu en beaucoup d'occasions, principalement dans la guerre que l'Evêque de Munster entreprit contr'elle par son intrigue, quoi qu'elle fût fort secrette, qu'elle se devoit défier de ses desseins, elle vit bien que ce qui avoit entretenu leur intelligence ne subsistant plus, c'est-à-dire, une certaine égalité qui avoit toujours été entre la France, & l'Espagne, elle devoit prendre d'autres mesures.

Telle étoit la disposition de tous ces Etats en l'année 1667, temps auquel le Roi entreprit la guerre contre le Roi d'Espagne, pour raison des droits de la Reine sa femme, qui étoit sœur de sa Majesté Catholique, mais d'un premier lit. Cette guerre fut semblable au tonnere qui est toujours precedé d'un éclair,

c'est-à-dire, que le Roi publia un Manifeste, par lequel il justifioit le droit qu'il avoit sur diverses Provinces des Païs-bas, particulierement sur le Brabant. Quoi qu'il en soit, comme le Roi d'Espagne étoit trop foible pour lui resister, & que son voisinage ne plaisoit pas à la Republique de Hollande, elle fit un traitté avec l'Angleterre, & la Suede, pour arrêter le cours de ses conquêtes, qui s'étendoient déja bien avant dans la Flandre. Car le Roi par une rapidité merveilleuse s'étoit déja emparé des villes de Charleroi, Doüay, Lisle, Tournay, Ath, Courtray, Oudenarde, & de quelques autres du côté de la mer. Ce traitté fut nommé la Triple Alliance, à cause des trois Puissances qui s'étoient jointes ensemble; & comme le Roi se voioit menacé d'une guerre fâcheuse, il fit la paix; à condition de retenir ses conquêtes. On excepta neanmoins celle de la Comté, qu'il avoit faite au commencement de l'année 1668; tellement que toute l'Europe, qui avoit apprehendé d'être embarassée dans cette guerre, fut ravie que les choses se fussent terminées de la sorte. Chacun qui sçavoit que cette paix étoit l'ouvrage des Hollandois conceut encore plus d'opinion de leur puissance; & ils en conceurent tant eux-mêmes, qu'ils crurent se pouvoir passer doresenavant de leurs voisins. Ainsi ils soûtinrent fierement leurs droits contre le Roi d'Angleterre, avec qui il leur arriva d'avoir bientôt quelque chose à démêler, sans songer, qu'aprés avoir ainsi irrité le Roi tres-Chrêtien par un endroit si sensible, il faloit ou se raccommoder avec lui, ou se menager davantage avec l'autre.

Les

Les deux Rois, bien-loin de s'accommoder : ce procedé, en étoient fort indignés. Mais omme ils n'étoient pas encore d'accord ensmble, ils ne vouloient point rompre tout-fait avec ceux. Cependant il arriva que on frapa des Medailles en Hollande, où on attaquoit l'honneur des deux Rois. Je ux croire que cela se fit sans la participaon de l'Etat; mais enfin on ne le crut pas dans monde. Quoi qu'il en soit, elles étoient trêmement hardies. Le Roi d'Angleterre étoit traitté comme un Prince faineant, & luptueux: le Roi comme un presomptueux, un fanfaron. Cependant il y en avoit une, e je ne puis m'empêcher de rapporter. C'est lle où Van Beuningue, un de leurs Minies, qui avoit été emploié au traitté de la riple Alliance, & qui s'appelloit Josué, étoit presenté. Il avoit un soleil au dessus de sa te, & pour devise, ces mots Latins: *In spectu meo stetit sol.* Or chacun sçavoit bien l'on vouloit dire par là qu'on avoit arrêté course du Roi, dont la devise étoit le soleil, plus il y avoit de vrai-semblance à la chose, us elle offensoit ce Prince.

Toutes ces choses étoient plus que suffintes pour porter les deux Rois à faire une liance ensemble contre cette Republique. ependant cela n'étoit pas capable encore de s lier d'amitié, si l'affaire de Surinam ne fût nuë au secours. Le Roi d'Angleterre par traitté qu'il avoit fait avec elle, lui avoit dé cette isle, à condition qu'elle lui renvoieit les troupes qui étoient dedans. Se confiant

1672. LIV. I.

en sa parole il envoia le Major Bannister avec des vaisseaux pour les ramener en Angleterre; mais elle retint & les troupes, & le Major. Elle ajouta à ce nouvel . . . . . celui de ne point vouloir saluer ses vaisseaux, & comme c'étoit offenser ce Prince par l'endroit le plus sensible, lui qui se disoit le Roi de la mer, il n'hesita plus à faire alliance avec le Roi. Le Roi n'eut garde de le refuser, lui qui avoit de son côté tant envie d'humilier cette Republique, & s'étant approché de la mer, sous pretexte de visiter Dunquerque, & les autres places qui sont sur la côte de ce côté-là, feuë Madame Duchesse d'Orleans, qui étoit sœur du Roi d'Angleterre, & qui avoit infiniment d'esprit, passa auprés de lui pour jetter les fondemens de cette alliance.

Ce fut ce Prince, & cette Princesse, qui convinrent ensemble sous quelles conditions on feroit la guerre à cette Republique. Mais Madame étant morte peu de temps aprés qu'elle fut de retour en France, elle n'en put voir le succés. Elle étoit à St. Cloud dans la santé du monde la plus parfaite, lors qu'aprés avoir bû un verre d'eau de chicorée, elle s'écria tout d'un coup qu'on prît garde à elle, & qu'il faloit qu'on lui eut donné du poison. On y courut en même temps pour voir ce que c'étoit, mais la trouvant toute en sueur, on fit venir les Medecins, à qui elle tint le même langage. Ils ne connurent rien à son mal, ce qui en donna encore plus méchante opinion. Car son mari ne vivoit pas trop bien avec elle, & il s'étoit passé quelque chose entr'eux qui avoit fait beaucoup d'éclat dans le monde. Ce n'est pas

›as qu'on crût ce Prince capable d'une telle :hose, mais il avoit un favori qui n'aimoit pas Madame, ni que Madame n'aimoit point. Quoi qu'il en soit, on en fut avertir le Roi qui :toit à Versailles, & il y accourut au même emps. Il ne la pût voir en cet état sans en avoir ›eaucoup de douleur. Il lui rendit tous les oins imaginables, vit ordonner lui-même les emedes, & les lui presenta de sa main. Mais out cela n'aiant pas été capable de la sauver, lle rendit l'esprit le lendemain matin, regretée de toute la Cour, & de toute la France en eneral, qui avoit une estime toute particuliere ›our elle. Comme elle avoit dit jusques à l'article de la mort qu'elle étoit empoisonnée, le Roi la fit ouvrir en presence de l'Ambassadeur 'Angleterre; mais soit que les Chirurgiens ussent bien-aise de sauver l'honneur de ceux ui y étoient interessés, ou que ce fust la verité, ls dirent qu'il n'y avoit rien que de naturel ans sa mort, qui provenoit de ce qu'elle avoit es parties nobles entierement gâtées.

L'alliance qui étoit entre le Roi, & le Roi 'Angleterre fut tenuë secrette, jusques à ce ue le Parlement d'Angleterre eût consenti à a guerre. Car comme le Roi d'Angleterre ne çauroit mettre aucun impôt sans son consentement, il faloit qu'il resolut avec lui comment il trouveroit de l'argent pour la soûtenir vec quelque sorte de reputation. Mais aiant ant fait par ses brigues que de gagner les meilleures têtes, les autres se laisserent aller à leur ›pinion, tellement que la guerre fut resoluë out d'une voix. On équipa donc une puissante otte, pendant que le Roi de son côté faisoit

1672. des alliances, & levoit de nouvelles troupes.
LIV. I. Comme l'interêt & la jalousie sont deux puissants motifs pour faire agir les hommes, & que les Princes n'y sont pas moins sensibles que les autres: le Roi trouva moien par là de mettre plusieurs Puissances dans ses interêts. L'Electeur de Cologne se flatta de pouvoir rentrer dans les places que lui retenoit cette Republique, & du moins ce fut ce que lui fit accroire le Prince Guillaume de Furstemberg son premier Ministre, homme tout devoüé à la France, & qui plein d'ambition ne cherchoit qu'à rendre quelque service à cette Couronne, afin de s'élever par son moien à ce haut point de fortune où nous le voions aujourdhui. L'Evêque de Munster, Prelat qui étoit plus propre à porter l'épée, que la mitre, fit aussi alliance avec lui. On lui fit esperer qu'il en augmenteroit sa frontiere, & il se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il ne pouvoit demeurer en repos. Quelques autres Princes jaloux de la prosperité de cette Republique ne furent pas fâchés aussi qu'un Roi si puissant entreprît de l'abaisser. Cependant comme le Roi craignoit que cette guerre ne fît remuer les Princes d'Allemagne, il s'assura de ceux qui étoient voisins du Rhin. Il remaria Monsieur avec la fille de l'Electeur Palatin, qui étoit un Prince de beaucoup d'esprit, & qui avoit beaucoup de credit dans l'Empire. Il mit pareillement dans son parti le Duc de Neufbourg, qui étoit considerable à cause de ses Etats de Juliers, & de Berg. Mais il essaia sur tout de faire une alliance étroitte avec la Suede, afin que si l'Empereur se declaroit contre lui, ce Roiaume fît
agir

gir ses armes en sa faveur. Cependant Mr. de Pomponne Secretaire d'Etat, qui y avoit été long-temps en Ambassade, dit au Roi qu'il n'y voit pas beaucoup de fonds à faire sur ses forces, & que la paix dont il avoit joui depuis long-temps, avoit tellement changé le naturel des habitans, qu'ils n'étoient plus ce qu'ils avoient été autrefois. On eut peine à le croire, parce que cette nation s'étoit acquis beaucoup de gloire dans les démêlés qu'elle avoit eus avec l'Empereur sous le regne des deux Gustaves. Mais la suite ne fit voir que trop qu'il ne s'étoit pas trompé.

Cependant soit que le Roi crût son entreprise difficile, à cause des richesses des Hollandois, ou qu'il prevît les suittes qui pourroient arriver de cette guerre, il envoia faire des levées chez les Princes voisins qui étoient de ses alliés. Il tira d'Italie sept à huit mille hommes, dont il y en avoit trois mille en un seul regiment, que commandoit Bardi-Magaloti, Italien de nation; mais qui servoit en France depuis long-temps. Le reste étoit des troupes de Savoie, dont il y avoit plusieurs regimens tant cavalerie, qu'infanterie. Les Suisses lui fournirent aussi plus de dix mille hommes de nouvelles levées. Mais il voulut essaier une chose que l'on n'avoit point encore veuë jusques-là, qui fut de faire venir un regiment de cavalerie de cette nation, afin que s'il réüssissoit, il en pût tirer d'autres à l'avenir. Mais le peu de succés qu'il eut, fit que le Roi ne songea pas à en lever davantage. Le Comte de Konigsmark, celui qui sert aujourdhui la Republique de Venise avec tant de reputation,

1672. lui amena outre cela douze cens chevaux d'Allemagne en un seul regiment; tellement que

Liv. I. l'on pouvoit juger de la grandeur des desseins de ce Prince, par la grande dépense qu'il faisoit. Le Comte de Konigsmark avoit un frere aîné; mais celui-ci prit parti avec les Hollandois, qui le firent Lieutenant-General, au lieu que lui ne fut queBrigadier dans les troupes du Roi.

Le Roi équipa aussi plusieurs vaisseaux de guerre pour joindre à la flotte Angloise; ainsi l'on pouvoit dire que toutes les forces des deux plus puissans Roiaumes de la Chrêtienté étoient assemblées pour ruiner cette Republique. L'on dit là-dessus, & sur tout en Hollande, une chose assez particuliere, sçavoir que les deux Rois ne doutant aucunement du succés de leur entreprise, partagerent entr'eux les Provinces qu'ils alloient attaquer. Mais c'est un conte qui se fait de tous les puissans armemens, tellement qu'il n'y a point d'apparence d'y ajouter foi. Ce que l'on peut dire, c'est qu'ils convinrent entr'eux par où chacun devoit attaquer, & qu'au cas que le succés répondit à leurs esperances, l'un auroit une chose, l'autre, l'autre. Mais il y a bien de la difference entre partager des conquêtes que l'on n'a point faites, & prendre des mesures pour celles que l'on fera. J'ajoûterai à cela, qu'une marque que les choses se sont passées de la maniere que je viens de dire, & non pas de la maniere que les autres les disent: c'est qu'aprés que le Roi se fût emparé de trois Provinces, lesquelles ils mettent dans son partage, il marcha contre celle de Hollande, qu'ils font du

du partage du Roi d'Angleterre. Or le Roi 1672.
n'eut eu garde de vouloir empieter sur le partage de son allié. L'on voit même qu'aprés avoir LIV. I.
pris Naerden, Oudewater, & Woerdes, qui sont de la Province de Hollande, l'on ne vit point qu'il les remit entre les mains du Roi d'Angleterre, ce qu'il auroit fait sans doute, si ce partage imaginaire eût été aussi réel qu'on nous le veut persuader.

Quoi qu'il en soit, les Hollandois voiant de si grands preparatifs contr'eux, commencerent à connoitre qu'ils alloient avoir de puissans ennemis sur les bras. En effet, ils avoient beaucoup de lieu de craindre, car ils n'avoient conservé que vingt-cinq mille hommes pendant la paix, s'imaginant que cela leur suffiroit contre les Princes d'Allemagne, qui étoient trop foibles pour les oser attaquer, & qu'à l'égard des Couronnes de France, & d'Angleterre, il y en auroit une qui les mettroit à couvert des entreprises de l'autre. Cela paroissoit aussi devoir être, comme ils se l'étoient imaginé; mais les brigues que le Roi avoit faites aiant eu l'effet qu'il pretendoit, le Roi d'Angleterre oublia ses veritables interêts, qui étoient de ne pas rendre le Roi si puissant.

Jean de With Pensionnaire de Hollande étoit alors comme le directeur general des affaires de cette Republique. C'étoit un homme d'un grand esprit, & en qui l'on prenoit beaucoup de confiance. Car quoi qu'il fut maître, pour ainsi dire, de toutes choses, on n'avoit jamais reconnu que l'interêt l'eût fait agir. Il n'étoit pas cependant exempt de passion, ce que l'on avoit pu remarquer en plus

 d'une

1672. d'une rencontre. Il étoit fils d'un de ceux qu'on appelle en Hollande *Louvestein*, c'est-à-dire d'un de ces huit citoiens que le feu Prince d'Orange avoit fait enfermer dans le château de Louvestein, pour s'être opposés à ses desseins. Cette circonstance l'avoit rendu ennemi juré de cette Maison, à l'abaissement de laquelle il avoit toûjours contribué autant qu'il avoit pu. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit sous main pour faire éloigner le Prince d'Orange des charges, & comme on faisoit dans la Republique une partie de ce qu'il vouloit, ce Prince avoit déja atteint vingt-un an, sans qu'on témoignât encore vouloir rien faire pour lui. Le Roi d'Angleterre, dont il avoit l'honneur d'être neveu, en avoit prié neanmoins plusieurs fois les Etats; mais ils n'avoient eu nul égard à sa recommandation, de sorte que ce Prince n'avoit pas plus de credit dans la Republique, que le moindre particulier. Cela lui sembloit d'autant plus rude, qu'il avoit le cœur proportionné à la naissance; joint à cela que cette Republique aiant acquis sa liberté par les travaux infatigables de ses glorieux ancêtres, il sembloit qu'elle en devoit être plus reconnoissante envers lui.

LIV. I.

Les choses étoient en cet état, lors que les deux Rois declarerent la guerre; ce qui sembla une occasion favorable à ce Prince pour élever sa fortune. L'honneur qu'il avoit d'être neveu du Roi d'Angleterre, lui aiant fait concevoir que les Etats seroient bien-aises de se servir de lui pour l'appaiser, il leur offrit sa mediation. Les Etats qui eussent été bien-aises de sortir de cette affaire, autrement que par les armes, accepte-

accepterent volontiers les offres qu'il leur faisoit, & l'aiant prié de vouloir s'entremettre de quelque accommodement, il envoia en Angleterre une personne de confiance, & capable de s'acquiter d'un tel emploi. Le Pensionnaire qui eut peur que cela ne lui donnât entrée dans les affaires, s'y opposa sous main; mais la conjoncture ne permettant pas aux Etats de lui donner ce contentement, ce Prince entra dans une espece de negociation, qui ne réüssit pas à la verité ; mais qui réveilla du moins la bonne volonté de ceux qui avoient été autrefois attachés à sa Maison, il abaissa le parti des Louvesteins, qui ne se trouva plus si fort qu'auparavant.

Cependant les negociations du Prince d'Orange n'aiant pas eu le succés qu'on esperoit, le Pensionnaire prit sujet de là de le vouloir éloigner tout de nouveau des affaires. Mais comme il avoit fait paroître beaucoup d'esprit, & de jugement dans tout ce qu'il avoit fait, & qu'il étoit question alors de nommer un Chef pour commander l'armée de la Republique, la plûpart jetterent les yeux sur lui, & le proposerent aux Etats. Le Pensionnaire croiant pouvoir empêcher ce coup-là par son credit, alla tout exprés dans la maison de ceux qui avoient quelque credit, pour briguer les suffrages en faveur de quelque autre ; mais voiant que personne ne lui vouloit rien promettre, il prepara une harangue, lors que chacun seroit assemblé, dont la substance étoit: qu'aprés toutes les entreprises que cette Maison avoit faites pour ruiner la liberté de la Republique, & pour s'élever sur ses ruines, il ne feignoit point

1672. point de dire, qu'il n'y avoit point d'assurance
de la mettre en état de tenter encore la même
LIV. I. chose: qu'il leur faloit d'ailleurs une personne d'experience pour mettre à la tête de leur armée, & que le Prince d'Orange n'aiant jamais tiré l'épée, c'étoit vouloir tout perdre que de songer à lui pour la commander. De toutes les sept Provinces, il n'y eut que celle de Hollande qui fut de son avis; encore adoucît-elle les choses, disant, que puis que ce Prince manquoit d'experience, il faloit songer à lui donner de bons Lieutenants-Generaux. Pour ce qui est des six autres, elles lui donnerent leurs voix; tellement que ce Prince voiant qu'il n'y avoit que la Province de Hollande qui s'opposoit à son élevation, il fit agir ses amis, qui firent tant, qu'ils la firent resoudre à la fin à le choisir pour General. Obdam, & Celidrek, qui étoient tous deux de la Maison de Wassenaer, qui est une Maison considerable parmi la Noblesse, lui rendirent de grand services en cette occasion, & il n'en fut pas ingrat dans la suitte, aiant fait pour eux tout ce qui étoit en son pouvoir.



Cependant le Pensionnaire avoit donné de nouvelles commissions à qui lui en avoit demandé, & en donnoit encore tous les jours. Mr. D.... .qui étoit un homme riche, lui dit en recevant la sienne, qu'il lui promettoit, foi d'homme d'honneur, de n'aller jamais chez le Prince d'Orange. Tous les honêtes gens trouverent cela fort mauvais. Ce Prince ne fut pas aussi fort content de ce procedé; mais comme il témoignoit une haine contre sa personne dont on attribuoit la source au Pensionnaire, il commença

ıença à devenir suspect à plusieurs, de sorte que 1672.
il venoit à proposer quelque chose dans le Liv. I.
Conseil, on l'examinoit de plus prés qu'aupa-
ıvant, parce qu'on commençoit à être preve-
u qu'il n'étoit pas exempt de passion.

Cependant celui-ci voiant que les affaires voient tourné tout autrement qu'il n'avoit cru, ropofa à la Province de Hollande, qui avoit encore beaucoup de creance en lui, de lever douze nille hommes pour sa sureté particuliere. Le retexte étoit specieux : car il lui faisoit entenre que ce seroit contr'elle que le Roi d'Angleerre feroit ses principaux efforts. Mais son essein étoit de se faire un appui de ces troupes, esquelles il pretendoit exempter du commanement du Prince d'Orange, attendu qu'elles uroient été levées aux dépens de la Province e Hollande, & non pas aux dépens de l'Etat. Mais comme c'étoit vouloir donner atteinte l'union qui étoit entre les sept Provinces, & aire proprement une Republique à part de la Province de Hollande, ce projet bien-loin de éüssir, ne tourna qu'à sa confusion.

Le Pensionnaire voiant tous les desseins ruiıés, resolut de se maintenir encore malgré ous ces facheux commencemens. Comme l avoit l'esprit adroit, & insinuant, il réünit e parti des Louvesteins avec un autre parti qui ı'étoit ni dans les interêts, ni dans ceux du Prince d'Orange; mais qui n'aiant que le bien de la Republique en recommandation, croioit qu'il n'étoit pas expedient pour elle, que ce Prince s'acquît tant d'autorité. Ce parti se trouvant sans chef, il crut qu'il lui seroit facile de le devenir, d'autant plus que tout le monde ne con-

1672. connoiſſoit pas encore par quel motif il agiſſoit.
LIV. I. Effectivement il y acquit d'abord une grande autorité ; de ſorte que par ſon moien il demeura encore le maitre des affaires.

Cela parut en ce qu'il eut encore aſſez de pouvoir pour faire renouveller un édit, qui avoit été fait à la mort du pere du Prince d'Orange, par leſquel la charge de Capitaine General, & celle de Gouverneur du païs ne devoient plus être poſſedées par une même perſonne. Or c'étoit pour ôter à ce Prince l'eſperance d'être jamais auſſi puiſſant qu'avoient été ſes ancêtres, qui les avoient euës toutes deux depuis l'établiſſement de la Republique. Aprés cela il obligea ce Prince à faire ſerment qu'il obſerveroit exactement cet édit, & qu'en cas qu'il vînt à y manquer il conſentoit à être puni ſelon la rigueur des loix. Mais toutes ces precautions étoient comme autant de preſages que ſon autorité ne ſeroit plus de longue durée. Je trouve même que c'étoit faire paroitre trop de crainte pour un homme qui avoit tant d'eſprit. Car qu'étoit-il beſoin d'enſeigner à ſes ennemis ce qu'ils pouvoient faire pour lui nuire ?

On avoit fait, comme j'ai dit, quelques nouvelles levées dans le païs ; mais comme elles n'étoient pas capables de reſiſter aux forces du Roi, qui commençoient déja à filer vers la frontiere, les Etats envoierent en Allemagne pour traitter de celles que quelques Princes avoient ſur pied. Mais comme ils ne ſçavoient pas encore de quel côté tomberoit le faix de la guerre, ils ne voulurent jamais s'en défaire. Cependant le peril preſſoit, & il n'y avoit plus moien de temporiſer, ce qui obligea les Etats à faire

aire un fort bon parti à ceux qui voudroient 1672.
'attacher à leur service. Cela attira quelques
trangers ; le plus considerable de tous pour le LIV. I.
ervice, fut Wurts que étoit Allemand de nation, & qui avoit déja rendu service à la Republique. Le Comte de Waldek qui étoit du même païs, vint aussi sur la fin de la campagne. Le Prince d'Orange leva un regiment des Gardes d'infanterie, dont le fils du Rhingrave, qui étoit Gouverneur de Maestricht, fut fait Colonel. C'étoit un Seigneur parfaitement bien-fait; mais qui n'avoit pas encore grande experience dans le métier de la guerre : cependant il s'y acquit tant de connoissance en trois ou quatre ans, qu'il auroit été capable de devenir un jour grand Capitaine s'il n'eut pas été tué au siege de Maestricht, ainsi que je le rapporterai en son lieu. Comme les bons Officiers étoient rares, un nommé Siffer que l'on avoit veu simple Lieutenant dans un autre corps, il n'y avoit que fort peu de temps, fut fait Lieutenant-Colonel de ce regiment, parce qu'il sçavoit faire faire l'exercice mieux que les autres. Outre ce regiment les Etats donnerent encore au Prince d'Orange une Compagnie de Gardes-du-corps, une autre de Suisses, avec un regiment des Gardes de cavalerie, & un de dragons. Et ces troupes qui faisoient plus de quatre mille hommes se nomment aujourdhui la Maison du Prince d'Orange, à l'exemple de celles qui sont en France, qui se nomment la Maison du Roi.

Outre la dépense que les Etats furent ainsi obligés de faire pour l'armée de terre, ils en firent encore une bien plus considerable pour mettre

1672. mettre une armée navale sur pied. Car ils aprehendoient sur toutes choses que les armées
LIV. I. navales de France & d'Angleterre jointes ensemble, ne fissent une descente ou en Hollande, ou en Zelande, ce qui auroit été la ruine entiere du païs qui n'est point fortifié de ce côté-là. Et de fait comme ils s'étoient toujours veus assez puissans sur mer pour resister à leurs ennemis, ils ne s'étoient jamais mis en peine de faire faire aucuns ouvrages.

Du côté où le Roi devoit venir, ils n'avoient pas la même apprehension. Car outre qu'il y avoit de grandes rivieres à traverser, ils croioient encore que le Roi s'arréteroit devant Maestricht, où ils avoient fait entrer une puissante garnison. D'ailleurs comme peu de monde sçavoit la guerre parmi eux, & qu'ils jugeoient de celle qui alloit commencer, par celles qu'ils avoient euës autrefois dans leur païs; ils s'imaginoient que chaque place étoit capable de tenir des années entieres. Cependant Wurts qui avoit plus d'experience que les autres, leur aiant dit qu'il ne faloit pas faire fonds là-dessus, leur proposa d'abandonner plusieurs places, pour ne conserver que celles qui pouvoient faire plus de resistance. Mais la plûpart qui avoient leur bien du côté de celles qu'on proposoit d'abandonner, s'opposerent à cette resolution. Par ce moien l'interêt particulier aiant prevalu par dessus l'interêt public, on conserva pour le moins trente places. Mais comme on n'avoit pas assez de monde pour mettre dedans, il manquoit quelque chose dans chacune; tellement que quand le Roi parut devant, il en vint à bout comme il voulut.

Un

Un autre inconvenient qui arriva, fut que l'armée des Etats se trouvant affoiblie par tant de garnisons, elle n'osa jamais se montrer devant la sienne. Mais comme on profite rarement de l'exemple d'autrui, il arriva au Roi la même chose avant la fin de la campagne; je veux dire que pour avoir voulu conserver toutes ses conquêtes, il se trouva si embarassé qu'il lui fut facile de connoitre la faute qu'il avoit faite. Et de fait, comme il y avoit assez de gens qui portoient envie à ses prosperités, & qui tâchoient de faire concevoir de l'ombrage de ses armes; il arriva qu'on lui suscita des ennemis qu'il ne prevoioit pas. Les Espagnols sur tout, quoi qu'ils eussent la paix avec lui, s'efforçoient de le rendre suspect à toute l'Europe, & n'étoient retenus de se declarer contre lui que par leur foiblesse. Ils avoient une ligue deffensive avec les Etats, en vertu de laquelle ils leur envoierent des troupes qui furent mises dans Maestricht. Mais au lieu d'en demeurer à leur traitté, ils leur donnerent un plus grand secours, tellement que le Roi eut sujet de s'en plaindre. Avant même que la campagne se passât, ils se mirent aux champs pour attaquer le Duc de Duras, qui fut obligé de se retirer au delà de la Meuse, & aiant manqué cette occasion, ils furent mettre le siege devant Charleroi. Ils faisoient d'ailleurs des brigues dans toute l'Europe, à la veuë de tout le monde, ce qui fâchoit le Roi, qui pour n'être point troublé dans son entreprise avoit resolu de vivre avec eux en bonne amitié. L'Empereur faisoit la même chose de son côté, soit qu'il se fut laissé aller à leurs sollicitations, ou qu'il eût de lui-

lui-même de la jalousie de voir le Roi en état de triompher de ses ennemis. Cependant pour ne pas parler des choses par anticipation, je dois reserver celles-là pour un autre temps, & continuer seulement celles dont j'avois commencé à parler.

D'abord que le Roi eut resolu la guerre, comme j'ai dit ci-dessus, & fait ses nouvelles levées, comme ses troupes montoient à prés de six vingt mille hommes, sans comprendre ses garnisons, il en forma trois corps d'armée, dont il prit le commandement du principal, & donna les deux autres au Prince de Condé, & au Comte de Chamilli. Celui que commandoit le Comte de Chamilli, n'étoit que de huit à dix mille hommes, celui de Mr. le Prince de Condé de quarante, & le Roi avoit le reste. L'armée du Comte de Chamilli n'avoit le nom que de camp-volant, parce qu'elle étoit beaucoup inferieure aux deux autres. Le Roi donna rendez-vous à ses troupes auprés de Charleroi, & le Prince de Condé assembla les siennes autour de Sedan. Ce Prince partit le premier, le Roi le second, & Mr. de Chamilli qui avoit passé l'hiver dans le païs de Cologne, vint à leur rencontre. Ils prirent tous trois le chemin de Maestricht: le Prince de Condé vint camper auprés de Maseik, à cinq lieuës au-delà de Maestricht; le Roi à Visé, à deux lieuës en deçà, & Mr. de Chamilli à Tongres, à quelques lieuës à côté. Comme Maseik & Visé sont tous deux sur la même riviere que Maestricht, on empêcha de rien entrer dedans, ce qui nous fit croire, aussi-bien qu'aux ennemis qu'on avoit dessein de l'assieger. Le Roi fut

ut même le reconnoître de dessus une hauteur. 1672.
Cependant quelques Volontaires s'étant approchés de la ville, & aiant voulu faire le coup de pistolet, le Marquis de Sauveboeuf fut blessé dangereusement. Mais le Roi empêcha que la chose n'allât plus avant, faisant soûtenir ces Volontaires par un escadron de ses Gardes, & l'escarmouche s'étant terminée de cette sorte, chacun s'en retourna au camp. Deux jours aprés l'on tint Conseil-de-guerre dans une maison où le Roi étoit logé, vis-à-vis de Visé. Le Duc d'Orleans qui avoit suivi le Roi étoit de ce Conseil, avec le Prince de Condé qui étoit venu exprés de son armée. Le Vicomte de Turenne en étoit aussi, & aiant été tous d'avis qu'il étoit dangereux d'assieger Maestricht, où l'on faisoit état qu'il y avoit dix mille hommes, on prit le chemin du Rhin, où il s'en faloit beaucoup qu'il n'y eût si grosse garnison dans les places. Le Comte de Chamilli eut ordre de rester auprés de Tongres, pour s'opposer aux courses de la garnison de Maestricht, & on jetta des troupes dedans, & à Maseik qui étoient des dependances de l'Evêché de Liege, qui appartenoit à l'Electeur de Cologne nôtre allié. On fortifia même ces deux places, depeur que le Comte de Chamilli étant obligé d'aller ailleurs, les troupes qui étoient dans Maestricht n'en vinssent insulter les garnisons.

LIV. I.

Le Prince de Condé marcha quatre ou cinq lieuës devant le Roi, & quoi qu'il falût quantité de vivres pour faire subsister deux armées si nombreuses, on n'y ressentit aucune incommodité. Les païsans en apportoient de dix lieuës

1672. LIV. I.

lieuës à la ronde, & le Roi avoit mis un si bon ordre à toutes choses, qu'ils y venoient en aussi grande sureté, que si l'on eut été au milieu de la paix. Ces deux armées firent une marche de huit jours, sans qu'on rencontrât personne, si ce n'est deux cens hommes qui s'étoient retranchés sur le bord du Rhin. Le Prince de Condé les fit attaquer, & ils furent tous pris, aprés avoir fait leur décharge dont ils tuerent le Chevalier de la Rochefoucaut, frere du Prince de Marsillac, avec dix ou douze soldats.

Le Prince de Condé aiant passé outre, laissa Orsoy & Rhinbergue derriere lui, & fut assieger Wesel, qui est assis sur le Rhin. Le Roi arriva en même temps devant Orsoy, qui est sur le même fleuve, & pendant qu'il y mettoit le siege, il envoia le Vicomte de Turenne devant Burik, qui est à demie lieuë en deçà de Wesel. Quoi que chacun connût la puissance du Roi, on ne laissa pas d'être étonné de voir faire trois sieges à la fois. Cependant la promptitude avec laquelle ils furent achevés, eut lieu de surprendre bien davantage. Orsoy ne tint que vingt quatre heures, Burik de même, & Wesel gueres davantage. A Orsoy nos gens voiant que le Roi n'avoit point de réponse du Gouverneur qu'il avoit envoié sommer, s'en furent tambour battant pour relever la tranchée, & ce Gouverneur qui avoit peine à se determiner, en fut si surpris, qu'il se rendit à l'heure-même. La ville fut donnée au pillage, & il y eut des soldats qui y gagnerent plus de quatre mille francs. Cependant le jeu & la debauche les rendirent bientôt aussi gueux qu'ils étoient auparavant: car on en vit le lendemain,

lemain, qui aprés avoir joüé la veille cent pistoles sur une carte, n'avoient pas un sou: d'autres, qui aprés avoir fait des excés extraordinaires, mouroient de faim deux jours aprés. Comme Wesel étoit une place d'importance, & qui se pouvoit défendre plus long-temps, le Gouverneur fut condamné à avoir le cou coupé. Mais soit qu'il eût des amis auprés du Prince d'Orange, & de ceux qui avoient le plus d'autorité dans les Etats, ou qu'il eût quelque excuse qui servît à le justifier, il ne fut pas fait mourir; le boureau lui passa seulement l'épée au dessus de la tête, comme il étoit à genoux, & avoit les mains liées, tellement qu'on eut dit effectivement qu'il avoit eu dessein de lui couper le cou. Le Gouvernement de Wesel fut donné au Comte d'Estrades, qui avoit rendu de grands services en plusieurs occasions; mais qui d'ailleurs avoit de bonnes connoissances dans le païs, où il avoit été Ambassadeur long-temps, à cause dequoi le Roi l'en consideroit davantage.

De Wesel le Prince de Condé marcha à Rées, qui ne fit point de resistance, & de Rées à Emerik, pendant qu'il envoia Beauvezé Brigadier de cavalerie à Deudekom, où il n'y avoit qu'une petite garnison. Elle s'enfuit dés qu'elle vit nos troupes. Emerik suivit l'exemple de tant de places qui s'étoient déja renduës, & il n'y avoit plus que Rhinbergue qui tint de toutes celles que les ennemis possédoient en ces quartiers-là. Mais le Roi y aiant mis le siege, il étonna tellement un nommé d'Osseri, Irlandois de nation, qui n'en étoit que Lieutenant de Roi, mais qui à cause de la jeunesse du

1672. Gouverneur y avoit le principal commandement, qu'il se rendit sans coup ferir. Ce fut le premier de tous les Gouverneurs à qui l'on accorda de sortir avec sa garnison; car tous les autres avoient été faits prisonniers de guerre. On l'envoia à Maestricht; mais en étant sorti quelque temps aprés pour s'en aller à l'armée, le Prince d'Orange le fit arrêter, & son procés lui aiant été fait comme à un lâche, il eut le cou coupé.

Liv. I.

Aprés la prise de toutes ces places, on se trouva embarrassé comment passer plus avant, car les ennemis étoient accourus pour deffendre l'Issel, qui couvre le reste du païs, & ils s'étoient retranchés sur le bord, à quoi les milices les avoient beaucoup assistés. Cette riviere est un bras du Rhin, & l'on commence à lui donner le nom d'Issel auprés de Rosvelt, où Drusus fit faire autrefois un canal pour fortifier son camp. Mais l'eau du Rhin y étant entrée, elle s'en est fait un lit par succession de temps, & va en-suitte arroser les villes de Doesbourg, Arnhem, Zutphen, Deventer, Campen, & quelques autres de moindre importance. Ensuitte elle continuë son cours jusques à tant qu'elle se soit perduë en la riviere de Tye, qui se va rendre dans la mer. Son lit n'est pas large, comme celui du Rhin; mais en recompense il est plus profond, & les bords en sont dificiles, tellement que le Roi devant que d'entreprendre de passer cette riviere, voulut sçavoir le sentiment du Prince de Condé à qui il écrivit sur ce sujet. Le Prince de Condé tout accoûtumé qu'il étoit à de grandes entreprises, trouva celle-là fort perilleuse, & Mr. de Turenne qui étoit

étoit revenu dans l'armée du Roi, aprés la prise de Burik, aiant été de son avis; le Roi ordonna au Prince de Condé de s'informer si l'on ne pourroit point passer le Rhin en quelque endroit. L'on pretendoit, si cela étoit possible, que l'on n'auroit du moins que la violence de l'eau à combattre, parce que les ennemis ne prenoient pas garde de ce côté-là. Le Prince de Condé qui ne demandoit pas mieux que de contenter le Roi, s'informa adroitement où il y avoit moins de danger, & un Gentilhomme du païs lui aiant promis de lui montrer un endroit où l'eau étoit fort basse, il commanda au Comte de Guiche Lieutenant-General d'y aller à sa place, parce que s'il y eut été lui-même les ennemis en auroient pû prendre du soupçon. Le Comte de Guiche y étant allé, entra lui-même dans le Rhin avec son écuier, étant guidé par le Gentilhomme que lui avoit donné le Prince de Condé; & aiant trouvé l'eau assez basse à l'entrée, & à la sortie, de sorte qu'il n'y avoit pas plus de deux cens pas à nager, il en vint faire rapport au Prince de Condé, qui en même temps le manda au Roi. Il est impossible de dire la joie que le Roi receut à cette nouvelle; car en passant le Rhin on pouvoit entrer dans le païs, tout de même qu'en passant l'Issel, & même l'on pouvoit prendre les ennemis par derriere. C'est pourquoi il partit en même temps de son camp avec sa Maison, & aiant laissé le reste de son armée sous le commandement du Vicomte de Turenne, il se rendit dans celle du Prince de Condé qu'il étoit déja dix heures du soir. Cependant aprés avoir parlé avec lui du sujet qui l'amenoit, &

1672.

LIV. I.

1672. mangé legerement, il remonta à cheval. Le Prince de Condé, le Duc d'Anguien, le Duc
Liv. I. de Longueville, & quantité de grands Seigneurs en firent autant, & ils n'eurent garde de manquer une occasion comme celle-là, dans l'envie qu'ils avoient de se signaler en presence du Roi.

Toutes ces choses ne se purent passer si secrettement, que les ennemis n'en fussent avertis; c'est pourquoi Mombas eut ordre de leur part de garder ce passage. Mais le Prince d'Orange lui aiant promis quelques troupes de renfort, & ne les lui aiant pas envoiées, du moins à ce qu'il a dit pour sa justification, il crut, comme il étoit dans le parti des Louvesteins, qu'il le faisoit à dessein de le faire perir. Cependant comme il portoit les armes contre le Roi, dont il étoit né sujet, & qu'il ne se pouvoit faire autrement que sa conscience ne lui fît des reproches, il écrivit aux Deputés des Etats qui accompagnoient le Prince d'Orange, de vouloir donner ce commandement à un autre, & s'offrit de se jetter dans Nimegue. Les Deputés des Etats l'aiant trouvé bon, il abandonna le passage, & la chose aiant été rapportée au Prince d'Orange, il donna ordre à Wurts, qui avoit aprés lui le premier commandement dans l'armée, de s'y acheminer en diligence. Tous ces contre-temps aiant fait perdre aux ennemis l'occasion de se retrancher, le Roi ne fut pas plûtôt arrivé sur le bord du Rhin, qu'il fit mettre du canon en batterie, qui commença à faire beaucoup de desordre dans la cavalerie de Wurts, qui s'étoit retirée sous des arbres. Pour ce qui est de l'infanterie, elle

elle travailloit inceſſament à ſe retrancher; 1672.
mais il nous étoit impoſſible de voir ce qu'elle
faiſoit, parce que le jour ne commençoit pas LIV. I.
encore à paroître. Cependant le regiment des cuiraſſiers, dont le Comte de Revel étoit Colonel, aiant eu ordre de ſe jetter dans l'eau, on y entra un à un, & il s'en neïa bien une vingtaine, ce que l'on pût appercevoir vers la pointe du jour. Cela fut cauſe qu'on prit un peu plus ſur la gauche; mais cela n'empêcha pas que le Comte de Nogent Marêchal de camp ne ſe neïât avec un page qui le ſuivoit. Il y en a qui croient que cela ne lui ſeroit pas arrivé s'il n'eut receu un coup de mouſquet dans l'eau; mais comme ſon page ſe neïa bien ſans être bleſſé, il eſt dificile d'en parler affirmativement, outre que cela n'eſt d'aucune conſequence.

Le Roi qui voioit tout, de deſſus une hauteur où il s'étoit mis, envoia dire alors de prendre encore plus ſur la gauche, & pour empêcher que les ennemis ne troublaſſent le paſſage, il pointa lui-même le canon. Tous les eſcadrons étoient cependant en bataille ſur le bord de l'eau; mais pas un n'y entroit, parce qu'on attendoit à paſſer les uns aprés les autres; en quoi neanmoins on ſe trompoit grandement, car ſi l'on eut paſſé en eſcadron, comme on fit aprés, on auroit arrêté la violence de l'eau, qui rejettoit quelquefois un homme plus de cinquante pas loin, quand il étoit dans le courant. Toutefois vingt-cinq ou trente cavaliers aiant paſſé, Langallerie Major du regiment des cuiraſſiers, leur fit former deux rangs, & ſe mit à leur tête. Mais la cavalerie de Wurts ſortant de deſſous les arbres, les

1672. obligea à rentrer dans l'eau, ce qui fit croire au Roi que c'étoit dans le dessein de repasser
LIV. I. promptement de son côté. Les ennemis voiant pleïer nos gens se contenterent de venir jusques sur le bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge: mais Langallerie leur tourna téte à cent pas de là, attendant qu'il fut assez fort pour aller contr'eux. En effet, quand il se vit à peu prés un escadron, il marcha aux ennemis fort resolument, & quoi qu'ils fussent bien plus forts, ils prirent pourtant la fuite. Le Roi trouva l'action de Langallerie fort belle, & d'une grande conduite, & aiant demandé qui étoit l'Officier qui l'avoit faite, car il ne le reconnoissoit pas de si loin, il eut beaucoup d'estime pour lui, & lui en donna des marques incontinent aprés le combat.

Cependant on avoit fait venir quelques batteaux qui étoient dans le voisinage, & la plûpart des grands Seigneurs de la Cour, qui n'étoient que Volontaires, se jetterent dedans. Le Prince de Condé entra dans un avec le Duc d'Anguien son fils unique, & comme ils étoient à cinquante pas du bord de l'eau, le Prince de Condé apperçût le Duc de Longueville, qui vouloit passer à la nage. Cela l'obligea de commander au batelier de retourner sur ses pas, afin de le prendre avec lui. Le Duc de Longueville étant entré dans le batteau, ils arriverent bientôt à l'autre bord, où tous ceux qui y étoient déja se rangerent autour du Prince de Condé. Ce Prince commença alors à crier de loin, mais en marchant toûjours, à quelque infanterie ennemie qui étoit dans de méchans retranchemens, qu'elle eût à mettre les

les armes bas si elle pretendoit avoir quartier. 1672.
La peur étoit peinte sur son visage, quoi qu'elle eût la mêche compassée : aussi commença-t-elle à implorer à haute voix la misericorde de ce Prince, qui continuoit de lui dire en s'avançant toûjours, qu'elle n'avoit rien à craindre pourvû qu'elle lui obeît ponctuellement. On esperoit donc que cette occasion s'alloit passer sans qu'il y eût eu une seule goûte de sang repanduë ; mais le Duc de Longueville, qui avoit fait la débauche au camp du Prince de Condé, poussant imprudemment son cheval jusques sur le bord du retranchement, tira un coup de pistolet, & cria qu'il n'y avoit point de quartier à esperer. LIV. I.

Les ennemis, qui ne songeoient à rien moins qu'à se défendre, voiant que la parole du Prince de Condé étoit si mal gardée, firent feu sur lui, & sur ceux qui étoient autour de sa personne, de sorte qu'il se sentit plutôt blessé, qu'il ne sçût comment cela pouvoit être arrivé. Cependant se trouvant au desespoir de ce qu'avoit fait le Duc de Longueville, qui avoit été tué de cette décharge, avec le Marquis de Guitry Grand-Maitre de la Garderobe, & quelques autres personnes de qualité, il donna ordre qu'on attaquât les ennemis, & quoi qu'il eût été blessé luimême du premier feu, il ne se retira point du combat qu'ils n'eussent été tous passés au fil de l'épée. Ils défendirent fort mal leurs premiers retranchemens ; mais s'étant retirés à une barriere, qui étoit en deçà d'un château, appellé le Tholhuys, un vieillard ne l'abandonna point qu'avec la vie ; de sorte qu'il

1672. bleſſa de ſa main le Comte de Saux. Un de
Liv. I. ſes pages le voiant bleſſé, & même en grand danger de ſa perſonne, car ce vieillard le ſerroit de fort prés, vint à ſon ſecours, & paſſa ſon épée au travers du corps de ce brave homme. Aprés ſon malheur les ſiens ne firent plus de reſiſtance, l'on pilla le château du Tholhuys, où l'on trouva des richeſſes dont la plûpart ignoroient le prix. Car il étoit rempli des plus belles peintures de tout le païs, que les ſoldats neanmoins donnoient pour un pot de biere; de ſorte que les vivandiers ſe firent riches à bon marché.

Les ennemis aiant été ainſi défaits, le Roi fit jetter un pont ſur le Rhin, qui fut fait en un moment. Car il avoit fait apporter avec lui des batteaux d'une nouvelle invention, qu'on mettoit ſur des chariots, & qui ſervoient extrêmement pour hâter les entrepriſes. Cependant ſa Maiſon ſe jetta à nage dans le fleuve, & il n'y eut que les Officiers des chevaux-legers qui paſſerent dans un batteau. Le Roi ne leur en dit rien; mais il careſſa beaucoup le Prince de Soubize, qui avoit paſſé à la tête des gendarmes; ce qui étoit faire un ſecret reproche aux autres. La Maiſon du Roi paſſa en eſcadron, & c'étoit quelque choſe de beau à voir que ces troupes qui étoient toutes dorées, marcher ainſi en bataille dans un fleuve ſi large, & ſi rapide. Mais il n'y avoit pas tant de dificulté, ni même de peril qu'à paſſer un à un, car les chevaux étant ainſi ſerrés les uns contre les autres, rompoient la force de l'eau, & ceux qui étoient au deſſous ne s'appercevoient preſque pas quand ils étoient dans

le

le courant. Les chevaux d'ailleurs s'animoient les uns pour les autres; tellement qu'on marchoit presque en aussi bon ordre que si l'on eut été sur la terre. Le Roi étant arrivé de l'autre côté, témoigna au Prince de Condé le regret qu'il avoit de sa blessure, & de la perte qu'il avoit faite du Duc de Longueville son neveu. Mais ce Prince qui sçavoit que c'étoit lui qui étoit cause de tout le desordre, passa legerement sur ce qui le regardoit, & quoi qu'il l'aimât tendrement, il n'en parla que le moins qu'il put. Le Roi fit aussi beaucoup d'honêteté au Prince de Marsillac & au Duc de Coaislin qui avoient été blessés, & il donna le regiment de Longueville à Langallerie pour recompense de la belle action qu'il avoit faite.

1672.

LIV. I.

Cependant le Roi écrivit un billet au Vicomte de Turenne pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé; & quoi qu'il ne dût pas beaucoup regretter le Duc de Longueville, dont l'imprudence étoit cause comme j'ai dit, du malheur de beaucoup de personnes, il ne laissa pas de le mettre au nombre de ceux dont la mort lui faisoit de la peine. Il donna la charge du Marquis de Guitri au Prince de Marsillac, & il dit plusieurs choses obligeantes au Comte de Guiche, qui s'étoit mis à la tête du regiment des cuirassiers qui avoit passé le premier. Cependant les ennemis aiant appris que le Roi avoit passé le Rhin, abandonnerent leurs retranchemens, où l'on avoit dessein de les aller surprendre par derriere. Cela l'obligea de repasser en deçà; & s'étant rendu dans son armée, il envoia le Vicomte

1672. de Turenne à la tête de celle du Prince de
LIV. I. Condé, dont la blessûre le mettoit hors d'état de servir. Ce n'est pas qu'elle fut dangereuse; mais elle lui étoit si incommode, à cause qu'elle étoit à la main, où il avoit la goute ordinairement, qu'il n'avoit repos ni jour ni nuit.

Le Prince d'Orange se retira à Utrecht, & jetta en passant des troupes à Nimegue, d'où il fit sortir Mombas qu'il fit arrêter. Il l'accusoit d'avoir abandonné le Rhin sans son ordre, pour raison de quoi il le mit au Conseil-de-guerre. Weldren Gentil-homme du païs qui en étoit Gouverneur, mais qui pour l'emploi qu'il avoit dans son armée en étoit sorti, rentra dedans pour la défendre. Car l'on se doutoit bien qu'il l'assiegeroit bientôt, c'est pourquoi il y faloit un homme de cœur & de tête. Quand le Prince d'Orange fut à Utrecht, il fit mettre Mombas dans une maison où on le gardoit à veuë. Cependant la populace qui lui attribuoit une partie des malheurs qui étoient déja arrivés à l'Etat, y courut pour l'immoler à son ressentiment. Mais le Prince d'Orange qui pretendoit lui faire faire son procés dans les formes, le fit sortir par une porte de derriere, & on le mit dans un chariot couvert de foin pour le conduire à Nieubruk, où il avoit dessein de se retirer lui-même. Quoi que le Roi en fut encore éloigné de plus de dix lieuës, & qu'il y eut plusieurs places à prendre avant que d'y pouvoir venir, cette ville parloit déja de se rendre. Le Roi qui avoit avis de tout ce qui se passoit

passoit dans le païs, voulant profiter de la consternation qui y étoit, s'achemina en diligence vers l'Issel, où il ne trouva pas tant d'eau, qu'on lui avoit fait apprehender. En effet, on le passa sans en avoir que jusques au genou des chevaux, dont il témoigna être étonné aprés tout ce qu'on lui avoit dit. Le Roi considera les retranchemens qu'on y avoit faits, qui tenoient beaucoup de païs; mais il trouva qu'ils n'étoient pas assez prés du bord de la riviere, ce qui les rendoit bien plus foibles. La raison pour laquelle il avoit trouvé si peu d'eau, c'est qu'il y avoit plus de deux mois qu'il n'avoit plû, & cette année fut si seche qu'il est difficile de se souvenir qu'il y en aie eu encore une autre qui l'ait été tant. Quand le Roi eut passé la riviere, il fut assieger Doesbourg; & quoi que cette place fit mine de se défendre, sa resistance ne fut que fort mediocre. Le Roi qui à mesure qu'il faisoit des choses considerables, avoit encore envie d'en faire de plus grandes, fit porter la fascine, & monter la tranchée en plein jour. Les ennemis en furent si étonnés qu'ils semblerent avoir perdu le courage. Cependant Martinet Officier de reputation, & que le Roi estimoit beaucoup, fut tué de nôtre canon même. Car comme nous attaquions la ville en deçà, & en delà de l'eau, il vint un boulet du quartier du Duc d'Orleans qui passa par-dessus les murailles, & le vint tuer dans la tranchée. Il étoit Maréchal de camp, & Mestre de camp du regiment du Roi: mais outre cela il avoit soin de veiller sur toute l'infanterie, qu'il avoit disciplinée tout autrement qu'elle n'étoit avant qu'il s'en fut

1672. mêlé. Comme le regiment du Roi étoit un des plus beaux regimens de l'armée, & de qui le
LIV. I. Roi prenoit un soin tout particulier, il fut brigué par les plus grands Seigneurs de la Cour. Mais le Roi qui ne consideroit pas tant la naissance, que l'exactitude dans le métier, aima mieux le donner au Comte de Montbron, qui n'étoit qu'un simple Gentilhomme; mais qui commandoit déja la seconde compagnie des Mousquetaires, où il étoit parvenu par ses services, que d'en gratifier quelqu'un qui tînt cela au dessous de soi. Il fut fait outre cela Brigadier d'infanterie; tellement qu'il quitta les Mousquetaires pour servir à la tête de ce regiment: car quoi que l'un fut bien aussi beau que l'autre, il considera moins ce qu'il quittoit, que le choix que le Roi avoit fait de lui, dont il esperoit des suittes avantageuses pour sa fortune.

Sur ces entrefaites il arriva au camp des Deputés de la Province d'Utrecht, & aiant été conduits à l'audience, ils offrirent au Roi de lui remettre la ville entre les mains avec tout ce qui en dependoit. Le Roi les receut fort bien, & les fit regaler, afin qu'ils rapportassent aux autres la magnificence de sa Cour, & le traitement qu'ils y avoient receu. Le Roi aiant accepté leurs offres, détacha le Marquis de Rochefort Lieutenant-General pour en aller prendre possession, & lui donna les Mousquetaires avec quelques troupes d'élite. Cependant afin de nettoier l'Issel, il envoia le Duc d'Orleans devant Zutphen, tandis qu'il achevoit de presser Doesbourg qui étoit à l'extrêmité. Ces deux places furent prises presque aussitôt

tôt l'une que l'autre, aprés quoi le Roi s'avança vers Utrecht, où les Etats lui envoierent des Ambassadeurs. Il ne craignit point de s'avancer si avant, car le Vicomte de Turenne étoit derriere avec son armée qui emportoit toutes les places qui sont de ce côté-là. Arnhem fut la premiere qui ressentit l'effort de ses armes, & n'y aiant perdu de personne de consideration que le Comte du Plessis Maréchal de camp, qui fut tué d'un coup de canon, il ne se fut pas plûtôt assûré de cette ville qu'il marcha vers un autre bras du Rhin, communement appellé le Wahal, où il attaqua le fort de Knotzembourg qui étoit vis à vis la ville de Nimegue. Ce fort qui n'étoit que de terre s'étant rendu le lendemain, il y trouva quarante pieces de canon qu'il mit en batterie contre la ville; mais Weldren faisant une sortie vigoureuse, repoussa ceux qui s'avançoient pour faire les approches; desorte que comme on se fut apperceu qu'on avoit affaire à un brave homme, & qui entendoit son métier, Mr. de Turenne commanda qu'on se précautionnât davantage. Le Comte de Saux qui avoit encore des emplâtres sur le visage, & le bras en écharpe, à cause des blessures qu'il avoit receuës au passage du Rhin, se signala en cette occasion, & quoi que Mr. de Turenne lui voulût persuader qu'il devoit achever de se guerir avant que de s'exposer comme il faisoit, il ne manqua pas une garde, tout de même que s'il eut été en parfaite santé. La tranchée étant ouverte, on gagna le terrain pied à pied, & quoi que Weldren fit des sorties à toute heure, le Vicomte de Turenne prit si-bien ses mesures, qu'il le repoussa continuellement. Enfin s'é-

1672. tant mis en état d'attaquer la contrescarpe, les
LIV. I. gens commandés s'y porterent si vaillamment, que nonobstant une grande resistance ils s'en rendirent les maitres. Weldren fit ce qu'il put pour reprendre cet ouvrage, & pour conserver ceux qui lui restoient : mais aprés avoir fait tout ce qu'on pouvoit esperer d'un brave homme, comme il vit qu'il n'y avoit point de secours à esperer pour lui, il fit la composition. Le Roi en donna le Gouvernement au Comte de Lorges, qui étoit Marêchal de camp, & neveu de Mr. de Turenne.

Le prise de Nimegue acheva de jetter l'épouvante parmi les ennemis, tellement que sans songer à ce qu'ils faisoient, ils abandonnerent Graves, dont Mr. de Turenne ne manqua pas de s'emparer en même temps. Delà il marcha contre la ville de Bommel, dont il se saisit pareillement, aussi-bien que du Fort de Skink, dans lequel commandoit le fils d'un Bourguemaistre d'Amsterdam, qui n'avoit pas plus de vingt ans. Toutes ces conquêtes mirent l'armée dans une si grande abondance de toutes choses, que le plus beau mouton ne valoit plus qu'un sou marqué, & la plus belle vache sept sous & demi : car on en avoit pris une si grande quantité, qu'on n'en sçavoit plus que faire ; tellement qu'on les tuoit pour en avoir la langue, & on enterroit le reste, depeur que cela ne mît la corruption dans l'armée.

Tous ces heureux succés firent que les alliés du Roi, non contens de l'en envoier feliciter, y vinrent aussi en personne. Le Duc de Neufbourg arriva au camp avec une suite considera-
ble,

ble, & le Roi aprés l'avoir fait manger avec 1672.
lui, le fit servir tout seul par les Officiers de sa Maison, ce qui ne se fait qu'aux Princes Souverains. Il fit la même chose à l'Evêque de Munster, qui de son côté avoit pris les villes de Grol, & de Deventer sur les ennemis. Le Duc de Meklebourg vint aussi de son païs avec deux ou trois escadrons qu'il offrit au Roi. Le Roi les accepta; mais les aiant trouvés malmontés, il les dispersa dans la cavalerie legere, où l'on eut soin de leur donner d'autres chevaux.

Cependant le Marquis de Rochefort qu'on avoit envoié, comme j'ai dit ci-devant à Utrecht, s'étant avancé dans le païs, trouva la plûpart des places abandonnées : mais au lieu de passer outre, comme il lui étoit facile, il s'empara seulement de Naerden, & de quelques autres villes de moindre importance. Quatre cavaliers de son armée, qui alloient en *marode*, voiant qu'ils ne rencontroient personne, s'avancerent jusques à Muyden, & les Magistrats croiant que le Marquis de Rochefort les avoit envoiés pour les sommer de sa part, s'en furent au-devant leur porter les clefs : mais comme ils vouloient entrer dans le château, une fille, qui balaioit dans une chambre, les aiant veu venir de loin, leva promptement le pont levis, craignant qu'ils ne vinssent pour lui faire du mal. Les Magistrats aiant reconnu que ces cavaliers étoient seuls, leur firent donner à boire, & les firent sortir de la ville, aprés leur avoir repris les clefs. Le Marquis de Rochefort aiant apris cette avanture, voulut y aller lui-même, mais il n'étoit plus temps,

1672. temps, le Prince d'Orange y avoit envoié garnison, reconnoissant la faute qu'on avoit faite
Liv. I. de laisser cette ville sans défense. Car on peut dire qu'elle est une des clefs d'Amsterdam, étant facile de là d'empêcher tout son commerce. En effet, les vaisseaux ne sçauroient aller ni venir du Texel qu'ils ne passent devant ce château, d'où on les peut foudroier à coup de canon.

Cependant Jean de With, qui avoit encore beaucoup de credit dans la Republique, remontra aux Etats qu'il n'y avoit point de moien de conserver ce qui leur restoit de païs, qu'en faisant promptement la paix. Ils furent tous de son avis, excepté les creatures du Prince d'Orange, qui ne trouvoient pas que ce fut son avantage ni celui du païs de la faire sitôt. Mais comme ils étoient en plus petit nombre que les autres, on envoia des Ambassadeurs au Roi, qui étoit toûjours campé auprés d'Utrecht. On en envoia pareillement au Roi d'Angleterre; mais ce Prince les fit arrêter, & conduire à Hamptoncourt, parce qu'ils étoient entrés dans son Roiaume sans passeport, & que d'ailleurs il les accusoit d'y venir dans le dessein de faire des brigues, s'ils ne le trouvoient pas disposé à faire ce qu'ils desiroient. Mais comme il ne vouloit pas qu'il fut dit qu'il eut violé le droit des gens, il leur donna des Commissaires pour entendre leurs propositions. Le Roi n'en usa pas avec tant de rigueur envers ceux qui lui furent envoiés: Mr. de Pomponne Secretaire d'Etat eut ordre de conferer avec eux; mais ils dirent qu'ils n'étoient venus que pour sçavoir quelles conditions le Roi leur vou-

voudroit impoſer, parce qu'en l'état où ils 1672.
étoient ils avoient cru qu'on ne leur permet-
troit pas de diſputer leur droit, comme ils au- LIV. I.
roient pu faire pendant que la fortune leur étoit
plus favorable. Ceux qui étoient alliés en Angleterre direnr la même choſe, & l'on n'en pût rien tirer davantage. On trouva ce diſcours bien ſoûmis pour une Republique qui étoit ſi puiſſante, il n'y avoit que deux mois; mais on s'apperceut que ce diſcours n'étoit pas tant un effet de ſa ſoûmiſſion, que de la politique du Prince d'Orange, qui vouloit par là traîner les choſes en longueur. Il pretendoit donner de la jalouſie aux deux Rois, qui ne ſçachant ce qui ſe paſſoit dans la Cour l'un de l'autre ſeroient ſur le qui vive, ſans oſer ſe determiner. En effet, le Roi d'Angleterre aiant peur que le Roi ne ſongeât à s'accommoder à ſon prejudice, fit paſſer des Ambaſſadeurs dans ſon camp, & ils y vinrent plûtôt pour obſerver ce qui s'y faiſoit, que dans le deſſein de negocier un accòmmodement: car ils formerent des demandes ſi hautaines, que les Etats ne les pouvoient accorder ſans renoncer preſque à leur Souveraineté. Pour ce qui eſt du Roi, il répondit qu'il n'avoit rien à propoſer, juſques à ce que ceux qui lui ſeroient envoiés par la Republique, euſſent pouvoir de traitter avec lui. Neanmoins Mr. de Louvois entretint les Ambaſſadeurs, & leur fit ſentir l'intention du Roi, ſans faire cependant ſemblant de rien. Les Ambaſſadeurs aiant trouvé à propos là-deſſus d'en informer leurs ſuperieurs, ils en deputerent un d'entr'eux pour porter la réponſe qu'on leur avoit faite. Mais les Eſpagnols, qui n'aimoient

 moient déja pas trop nôtre voisinage, aiant

 peur que les Etats ne donnassent au Roi le Brabant Hollandois, qui étoit à sa bien-seance, vinrent au même temps à la traverse, & leur offrirent de se declarer s'ils vouloient surseoir une paix si desavantageuse.

Le Baron de l'Isola, personnage fort entendu dans tous les interêts des Princes, & fort affectionné à la Maison d'Autriche dont il étoit né sujet, avoit été envoié à la Haye par l'Empereur dés le commencement de la guerre pour prendre garde à ce qui se passeroit. Il ne cessoit de remontrer aux Etats le prejudice qu'ils alloient faire à toute l'Europe, qui étoit bien intentionnée pour eux, s'ils usoient d'une si grande precipitation: & comme il appuioit son discours de raisons solides, & où il n'y avoit gueres de replique, cela tint les esprits en suspens, de sorte qu'on ne sût à quoi se determiner.

Deux jeunes hommes, fils d'un Conseiller nommé Vander Graeff, s'imaginant qu'il y alloit du salut de leur païs, à ôter de With du monde, se mirent en embuscade pour le tuer au sortir du Conseil, & comme il passoit avec un laquais pour se rendre à sa maison, ils lui donnerent plusieurs coups d'épée, & le laisserent pour mort sur la place: mais s'étant relevé avec le secours de son laquais, il se sauva chez lui, pendant que le peuple courroit aprés eux. Il y en eut un de pris à qui l'on coupa le cou; pour l'autre il se sauva; mais environ six semaine aprés il obtint sa grace.

Un coup si hardi eut de quoi étonner ceux qui n'étoient pas dans le parti du Prince d'Orange,

range, soit qu'ils fussent bien-aises de le dire ain- 1672.
si, pour le rendre odieux au peuple, ou qu'ils LIV. I.
crussent que cela ne pouvoit venir d'un autre endroit. Mais ils eurent de quoi trembler, quand ils virent que le menu peuple, au lieu de desapprouver cet assassinat, disoit tout haut que c'étoit un grand malheur pour la Republique que ces deux freres eussent manqué leur coup: qu'ils étoient plus dignes de loüange que de blâme, c'est pourquoi il s'étonnoit qu'on parlât de les punir. C'est ainsi qu'on parloit hautement contre le Gouvernement; ce qui donna la hardiesse à un Chirurgien d'accuser le frere aîné de Jean de With de l'avoir voulu corrompre pour empoisonner le Prince d'Orange. Il est bien dificile de dire si cette accusation étoit bien fondée; quoi qu'il en soit on ne laissa pas de decretter contre lui, comme si la chose eut été tout-à-fait hors de doute. Il fut donc arrêté en même tems, & il donna des reproches contre son accusateur, parce qu'il avoit été condamné autrefois à une peine afflictive pour une méchante action qu'il avoit faite. Mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût condamné à avoir la question ordinaire & extraordinaire, qu'il souffrit constament. Jean de With qui prevoioit le malheur dont sa Maison étoit menacée, & qui d'ailleurs sentoit diminuer son credit, se demit de son emploi.

Il fit sans doute une grande faute en faisant cela, car ensuite chacun se rangea du parti du Prince d'Orange. Le peuple sur tout qui avoit une amitié pour lui toute extraordinaire, quoi qu'elle ne commençât que de naître, se declara hautement, de sorte qu'il ne fut plus parlé du parti des Louvesteins que pour perdre tous ceux qui étoient

1672. étoient reconnus pour en être. Cependant le
LIV. I. frere aîné de de With aiant été appliqué à la question, il soûtint toûjours qu'il étoit innocent. Cela ne plût pas à un Juge qui avoit été nommé pour recevoir sa deposition, & celui-ci lui disant qu'il feroit mieux d'avoüer toutes choses, il lui répondit fierement, qu'aiant eu une main pour faire un coup comme celui-là, s'il en avoit été capable, il trouvoit fort étrange qu'on l'accusât d'y avoir emploié le poison, & de s'être voulu servir d'un aussi méchant homme que celui qui l'accusoit. Aprés avoir toûjours persisté dans sa deposition, comme il fut question de le juger, ses ennemis qui apprehendoient son ressentiment, firent tout leur possible pour le faire condamner à une prison perpetuelle. Mais la chose étant contre les loix, tout ce qu'ils purent obtenir fut qu'on le banniroit, & qu'il lui seroit ordonné de se representer dans un temps, pendant lequel il en seroit informé plus amplement. Cependant on l'obligea à donner caution pour plus grande sureté; & comme il ne pouvoit sortir de prison que prealablement il n'eût satisfait à cette ordonnance, Jean de With s'offrit à lui en servir, & fut agréé par la Justice. Il se mit donc en chemin pour le venir chercher; mais la populace, qui outre qu'elle étoit animée d'elle-même contre lui, l'étoit encore par les sollicitations de ses ennemis, s'en vint en foule à la prison, où trouvant son carosse à la porte, elle menaça de tuer le cocher, s'il ne se retiroit. Le cocher ne se le fit pas dire deux fois, & aiant laissé la porte libre à ces gens, ils se mirent en devoir de l'enfoncer.
Les

Les Magiſtrats étant avertis de ce deſordre, y 1672.
accoururent promptement ; mais n'étant pas Liv. I.
aſſez forts pour le reprimer, ils convinrent avec ces ſeditieux qu'on conduiroit les de With à l'Hôtel de ville, & qu'ils y demeureroient juſques à ce qu'ils ſe juſtifiaſſent des accuſations qu'ils avoient à intenter contr'eux. Cette populace en étant convenuë, les Magiſtrats furent pour prendre les de With en leur protection, & pour les faire ſortir. Mais au même temps un homme tira un coup de piſtolet ſur le plus jeune de ces deux freres, & les Magiſtrats s'étant éloignés de peur d'accident, les autres ſeditieux firent leur décharge ; tellement qu'un petit mur de brique qui regne depuis la priſon juſques à une rangée d'arbres qui eſt là fut tout percé de coups. Cependant ces deux freres aiant été frappés de pluſieurs balles, ils tomberent roides morts ſur la place, & cette populace n'aiant pas encore aſſouvi ſa rage, les pendit par les pieds. Ce meurtre ne ſe pouvant faire ſans bruit, chacun mit la tête à la fenêtre, & la fille de Jean de With, qui étoit dans le logis de ſon pere, qui étoit à cent pas de là, vit ce triſte ſpectacle devant ſes yeux, ſans avoir rien ſçû auparavant de ce qui ſe paſſoit. La barbarie de ces gens n'en demeura pas là, on leur coupa les parties honteuſes qui furent venduës à l'encan, & un boucher étant ſurvenu avec ſon couteau, il ouvrit le ventre au Penſionnaire, lui tira le cœur, & aiant mordu dedans, il demanda à haute voix qui en vouloit faire autant.

Ce meurtre fut ſuivi de pluſieurs autres. Les habitans de Gorcum aſſaſſinerent un de leurs

proches



1672. proches parens nommé Zipesteim, & tout ceux
LIV. I. qui avoient eu quelque consideration pour eux, ou qui étoient de leurs amis furent obligés de se sauver. Un peu devant que ces choses arrivassent, Grotius qui étoit un des Ambassadeurs qu'on avoit envoiés au Roi, étoit revenu à la Haye, où il avoit fait rapport que ce Prince vouloit que les Ambassadeurs eussent pouvoir de traitter avec lui avant que de faire aucune proposition : qu'il croioit neanmoins qu'il se contenteroit du Brabant Hollandois, mojennant quoi il rendroit toutes ses conquêtes. Il falut assembler les Etats là-dessus; mais les avis se trouverent partagés. Les uns vouloient qu'on accordât au Roi tout ce qu'il demanderoit, & c'étoit là le sentiment de ceux qui n'avoient aucune attache pour le Prince d'Orange; mais les autres se récrioient contre ces conditions, comme s'il n'y avoit rien eu de plus injuste. Cependant dans le même temps qu'on deliberoit là-dessus, ceux d'Amsterdam qui ne subsistent que par le commerce, & qui avoient peur que cette guerre ne les en privât, s'assemblerent entr'eux pour sçavoir s'il ne leur seroit pas expedient de se donner au Roi. Leur assemblée étoit de trente-six personnes des plus considerables de la ville, dont ce Conseil a coûtume d'être composé; & parmi un si grand nombre il ne s'en trouva que deux qui fussent d'avis de garder la forme de leur Gouvernement. Les autres vouloient, que puis que les autres Provinces étoient ou reduites, ou sur le point de l'être bientôt, on fît une Republique à part de la Province de Hollande, lequelle ils croioient pouvoir conserver à cause de sa situation.

D'autres

D'autres disoient qu'à l'exemple de Hambourg, 1672.
& de Dantzik, il suffisoit de la seule ville d'Amsterdam, pour faire une puissance considerable, LIV. I.
qu'aussi-bien l'ennemi avoit déja pris Woerdes, Naerden, & Cudewater, qui étoient de la Province, & que sans se mettre en peine de la défense des autres, c'étoit assez de songer à sa sureté. Mais la plûpart soutenoient qu'il étoit plus expedient de se soûmettre au Roi, & tâchoient de ramener les autres à leur sentiment. Cependant Hasselaer, & Hop, celui-ci Pensionnaire de la ville, celui-là Grand-Baillif, qui étoient les deux qui vouloient demeurer dans l'union des autres Provinces, commencerent à parler fortement contre ceux qui étoient de cet avis. Sur quoi voiant que la brigue étoit si forte qu'à peine les vouloit-on écouter, ils ouvrirent une fenêtre qui répondoit sur la place, & menacerent d'appeller le peuple s'ils ne changeoient de sentiment. Cette menace étonna les plus resolus, & comme le Prince d'Orange faisoit son possible pour insinuer qu'il y avoit des traîtres dans toutes les villes, ils aimerent mieux ne pas s'obstiner davantage, que de s'exposer à la furie d'un peuple qui prendroit la premiere impression qu'on lui donneroit. Ainsi deux hommes seuls furent causes que le Roi ne fut pas maître de toute la Hollande; car si Amsterdam se fut rendu, tout le reste se fut conformé sur cette ville, qui est plus considerable toute seule que dix autres ensemble.

Cependant comme il étoit question de renvoier Grotius; & de prendre là-dessus des sentimens utiles à la Republique : on recueillit les voix de toutes les villes, dont

la

1672. la plûpart furent d'avis de s'accommoder avec le Roi, & de lui ceder plûtôt une partie, que de perdre le reste. On expedia donc un pouvoir aux Ambassadeurs pour traitter, & aiant été delivré à Grotius, il reprit le chemin de l'armée, où il arriva sur le soir. Il fut descendre chez le Marquis de Louvois Ministre & Secretaire d'Etat de la guerre, qui le retint à souper; mais comme il ne vouloit rien faire sans ses collegues, il se contenta d'apprendre à ce Ministre qu'on lui avoit expedié le pouvoir que le Roi avoit demandé. Le lendemain on s'assembla de part & d'autre, & le Roi aiant demandé qu'on lui laissât ses conquêtes, & qu'on remboursât ses alliés des frais de la guerre, les Hollandois furent si étonnés de ces demandes qui leur paroissoient exorbitantes, qu'ils furent quelque temps sans rien offrir. Ils disoient pour leurs raisons que leur pouvoir ne s'étendoit qu'à conserver l'union qui étoit entre leur Etat, laquelle seroit rompuë s'il faloit qu'ils subissent des conditions si dures. Cependant on les pressa de dire ce qu'ils vouloient donner, & ils offrirent Maestricht avec six millions, qu'ils firent monter en-suite jusques à dix, moiennant qu'on leur donnât du temps pour les paier. Le Roi se relâcha de ses pretentions, & offrit de se contenter des places qui appartenoient en propre au Marquis de Brandebourg, & à l'Archevêque de Cologne; c'est-à-dire d'Orsoi, Rhinbergue, Wesel, Rées, & Emerik, avec le Brabant Hollandois. Mais comme cela étoit au dessus des instructions que Grotius avoit rapportées avec lui, il retourna une seconde fois à la Haye, où il trouva que les

de With avoient été massacrés. Comme il 1672.
étoit de leurs amis, tout ce qu'il put dire fut
suspect: il fut même obligé de s'enfuïr, & ce LIV. I.
fut avec beaucoup de peine qu'il put attraper Anvers où il croioit être en sureté. Mais Van Beuninge, qui étoit de la part des Etats, auprés du Comte de Mônterei Gouverneur des Païs-bas Espagnols, le fit chasser de la Flandre, & il fut obligé de s'en aller plus loin. Cependant Odijck qui étoit un des quatre Ambassadeurs, & celui à qui le Prince d'Orange se confioit, à cause qu'il lui avoit fait sa fortune, & qui par consequent étoit obligé d'en soutenir les interêts, avoit traversé la negociation autant qu'il avoit pu. Car quelques offres que les autres Ambassadeurs eussent faites, il avoit toujours protesté contre. Quoi qu'il en soit les de With ne furent pas plûtôt massacrés, qu'on rappella les Ambassadeurs, & le traitté s'en alla ainsi en fumée.

Cependant le peuple s'assembla en troupes par toutes les villes, & deposa de son autorité les Magistrats qui avoient été mis à la recommandation de ces deux freres. En-suitte il en élut d'autres à sa fantaisie; mais aprés avoir veu qu'il avoit fait ces choses sans en être repris, son audace augmenta, de sorte qu'il ne fit plus de dificulté de demander, qu'on eût à élire le Prince d'Orange pour Gouverneur hereditaire du païs. Ce qui fut executé, aprés avoir été relevé du serment qu'on l'avoit obligé de faire. Cependant comme il apprehendoit que le Roi ne s'avançât plus avant dans le païs, il fit lâcher les éclufes, de sorte que l'eau vint jus-

1672. ques à Woerdes, dont le Marquis de Roche-
Liv. I. tort s'étoit emparé; mais qu'il abandonna peu de jours aprés sans penser trop à ce qu'il faisoit. Le Roi voiant qu'il avoit manqué en beaucoup de rencontres, & qu'il étoit besoin d'envoier à sa place un homme d'une plus grande experience, fit choix du Duc de Luxembourg, lequel reprit Woerdes par surprise. Mais le Roi ne laissa pas de se servir de lui en d'autres occasions, car il sçavoit pour en avoir été témoin lui-même que c'étoit un fort brave homme; c'est pourquoi il le fit revenir dans son armée, où il l'emploia aussi volontiers que pas un autre. Le Roi voiant qu'il ne faloit plus s'attendre à la paix decampa d'auprés d'Utrecht, & lui étant impossible d'entrer en Hollande, à cause de l'eau qui étoit sur la surface de la terre, il prit le chemin de Boisleduc, au tour duquel il tenoit déja plusieurs Forts, & entr'autres celui de Crevecœur; car les Hollandois par une faute inconcevable avoient eu l'imprudence de ne le pas demolir, aprés s'être emparés de cette place sur les Espagnols, quoi qu'ils ne l'eussent élevé que pour la brider de plus prés. Le dessein du Roi étoit d'assieger Boisleduc, qui est une place assise au milieu d'un marais, desorte qu'on ne peut l'attaquer que du côté de Maestricht, & encore par une langue de terre, où l'on a élevé une chaussée: mais il survint de si grosses pluies, que l'eau s'étendit jusques à Boxtel, où étoit le quartier du Roi. On attendit pendant quelques jours pour voir si le temps ne se remettroit point au beau, la saison n'étant pas encore avancée; mais le Roi voiant que

que les pluies continuoient toujours de plus en plus, il resolut de s'en retourner en France. Sa Maison l'escorta jusques à St. Quentin, qui est sur la frontiere de Picardie, & une des clefs du Roiaume: mais au lieu de passer outre comme elle s'y attendoit, le Roi la renvoia en Hollande sous le commandement du Marquis de Rochefort. Elle fut camper devant Maestricht, dont on vouloit empécher la garnison de profiter de la recolte, afin de la faire tomber plûtôt dans la necessité. Comme la Maison du Roi n'étoit pas suffisante pour investir une ville de cette consequence, & où il y avoit si grosse garnison, quelques regimens d'élite eurent ordre de s'y acheminer pareillement. Mais avec tout cela on n'eût pas assez de troupes pour l'investir en deça de la Meuse, de sorte que les ennemis purent serrer les grains qu'il y avoit de ce côté-là. Cependant comme le regiment du Roi vouloit se camper sur le bord de la riviere, les ennemis parurent sur la montagne de St. Pierre, sans qu'on les eût veu sortir de la ville. Ils obligerent ce regiment, qui n'avoit ni poudre, ni plomb, à se tenir sur le ventre; mais quoi qu'ils fissent plusieurs décharges ils ne tuerent pas un seul homme. La nuit venuë il fit un épaulement pour se garantir en cas que les ennemis revinssent le lendemain. Et de fait, ils parurent encore au même endroit, sans qu'on les eût veu venir pareillement: mais on sût qu'ils venoient par-dessous terre, y aiant un chemin depuis la ville jusques au Couvent des Cordeliers, dans lequel ils s'étoient postés pour être à couvert. Ils

1672. avoient auſſi amené avec eux quelques petites
LIV. I. pieces de canon, qui étoient de deux pieces, & qu'on lioit enſemble avec des cordes, enſorte qu'il ne laiſſoit pas de faire ſon effet. Ils cannonerent ſur nôtre camp pendant quatre ou cinq heures; mais nous aiant fait peu de dommage, ils ſe retirerent, & ne parurent plus depuis, quoi qu'il ne tînt qu'à eux d'y revenir.

Quand le Roi étoit entré en campagne il avoit fait marcher avec lui plus de cent charettes chargées d'argent, ce qui avoit coûté la vie à quelques malheureux qui avoient été pris, comme ils vouloient enfoncer les tonneaux où il étoit. Cependant quoi qu'il ſemblât que cela dût durer long-temps, il n'y en avoit plus au bout de deux mois, & l'on fut obligé d'en faire revenir de France. Le Marquis de Rochefort ſçachant qu'il en étoit arrivé à Sedan, detacha Lançon Lieutenant des Gardes-du-corps pour en aller chercher. Mais ne lui aiant donné que deux cens Maitres de la Maiſon du Roi pour eſcorte, Lançon qui avoit à paſſer, & repaſſer par les Ardennes, eut peur que ce commandement ne lui eut été donné pour le perdre. Car il ſembloit qu'il avoit plus de beſoin d'infanterie, que de cavalerie; d'ailleurs ſon convoi, qui étoit d'un million valoit bien la peine qu'on ſe mît en campagne pour l'attaquer. Auſſi y avoit-il apparence que les Eſpagnols, qui étoient prêts de declarer la guerre, ne manqueroient pas cette occaſion. Toutefois il ne trouva qu'un petit parti en revenant, & aprés avoir fait des priſonniers, il arriva au camp à bon port.

Aprés

Aprés qu'on eut demeuré quinze jours devant Maestricht, pendant lesquels on fit tout autant de degât que l'on put autour de la ville, le Marquis de Rochefort retira ses troupes, & marcha du côté de Liege. Mais comme le Comte de Chamilli étoit mort, & que le Duc de Duras, qui avoit été envoié pour commander son camp-volant, étoit tombé malade, il eut ordre d'aller remplir sa place, & de laisser ses troupes à Chazeron Maréchal de camp, & Lieutenant des Gardes-du-corps. 1672. Liv. I.

Pendant toutes ces choses les Hollandois faisoient tout leur possible pour avoir du secours des Puissances voisines, qui avoient beaucoup de jalousie de nos conquêtes. L'alliance sur tout que nous avions avec l'Electeur de Cologne, & avec l'Evêque de Munster deplaisoit fort à l'Empereur, & comme l'Electeur de Cologne avoit donné toutes ses places au Roi pour y faire des magasins, il tâchoit d'insinuer aux Princes de l'Empire, que le Roi songeoit à s'établir en Allemagne au prejudice des traittés de Westphalie. L'argent des Hollandois fit plus d'effet neanmoins que toutes les raisons de l'Empereur; le Marquis de Brandebourg qui étoit un Prince brave de sa personne, & qui pretendoit tirer de l'avantage de ce qui se passoit, se mit aux champs à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, se flattant qu'il lui seroit d'autant plus aisé de réüssir dans son entreprise, que nous avions toutes nos troupes en garnison à cause de la quantité de places que le Roi avoit voulu conserver. Ainsi il ne doutoit point que ce qui nous en restoit en campagne ne fut trop foible pour lui resister.

 Le

1672. Le pretexte qu'il prit pour declarer la guerre,
LIV. I. fut que le Roi s'étoit emparé de Wesel & de quelques autres places qui lui appartenoient en propre de ce côté-là. Le Roi qui étoit bien-aise d'aller au devant de cette guerre, qui en pouvoit attirer d'autres, lui fit offre de les garder aux mêmes conditions que les Hollandois les avoient, mais comme c'eût été manquer au traitté que cet Electeur venoit de faire avec eux, il refusa les offres du Roi, & prit le chemin de Westphalie, par où il esperoit venir sur le Rhin.

L'Empereur voiant qu'il s'étoit declaré, pressa la Diette de Ratisbonne de se declarer pareillement contre le Roi, & en attendant il fit de nouvelles levées, & se prepara à la guerre. Le Roi voiant qu'il n'étoit pas en son pouvoir de retenir le Marquis de Brandebourg, envoia ordre au Vicomte de Turenne de marcher incessamment contre lui, & de prendre pour cela les troupes dont il auroit besoin. Mais le Vicomte de Turenne n'osa degarnir les places, parce que le Prince d'Orange aiant grossi son armée des nouvelles levées que les Etats avoient faites par tout où ils avoient pû, il commençoit à témoigner qu'aprés avoir été obligé de se cacher si long-temps il étoit en état d'avoir sa revanche. Le Vicomte de Turenne s'étant mis en marche avec six ou sept mille hommes, manda à Chazeron de le venir joindre; ce qui causa une espece de sedition parmi les Mousquetaires. Ils demandoient à s'en retourner en France, disant qu'il y avoit dix-huit mois qu'ils en étoient partis, & qu'ils n'avoient plus d'argent. En effet, quinze mois devant

la guerre, on en avoit fait un detachement sous pretexte d'aller jusques à Châlons; mais on les avoit fait marcher dans le païs de Cologne, d'où ils n'étoient point sortis que quand le Roi étoit entré en campagne. Artagnan qui commandoit la premiere compagnie, sçachant le pretexte qu'ils prenoient pour s'en vouloir retourner, envoia de Lisle, où le Roi l'avoit mis pour commander en l'absence du Maréchal d'Humieres, un Gentihomme au camp avec deux mille pistolles, pour en offrir à ceux qui en auroient besoin. Mais il y en eut peu qui en prirent, & il en deserta bien vingt cinq, ou trente, qui furent assez hardis, ou pour mieux dire si fort depourveus de jugement qu'ils partirent sans dire adieu. Mais le Roi commanda qu'à leur arrivée chacun chez soi ils fussent mis en prison, ce qui fut executé, sans que les choses allassent neanmoins plus avant.

L'armée du Vicomte de Turenne se trouva d'onze à douze mille hommes quand Chazeron l'eut joint; mais comme c'étoit toutes troupes choisies, ce General ne fit point de difficulté de marcher contre l'ennemi. L'armée passa le Rhin à Wesel, & le Marquis de Brandebourg n'en eut pas plûtôt avis, qu'il s'arréta. Car quoi qu'il fut brave, comme j'ai déja témoigné, la reputation du Vicomte de Turenne l'étonnoit, aussi-bien que celle des troupes contre qui il devoit avoir affaire. Il avoit cependant encore une autre raison qui étoit plus forte; c'étoit d'attendre les troupes de l'Empereur, qu'on lui avoit promis de joindre aux siennes. Mais cette même raison obligeant le Vicomte de Turenne de mar-

1672. cher sans relâche jusques à ce qu'il en fut venu
aux mains avec lui, le Marquis de Brande-
LIV. I. bourg prit alors le parti de repasser le Weser, en attendant qu'il vît des effets des promesses de l'Empereur. Or il ne croioit pas que le Vicomte de Turenne eût la hardiesse de le poursuivre plus loin, lui semblant qu'il ne devoit pas s'engager si avant. Mais ce General considerant que les choses pouvoient changer de face, s'il n'usoit d'une extrême diligence, il attaqua les villes de Lunna & d'Hocester où le Marquis de Brandebourg avoit laissé garnison en passant, & s'étant assuré de ces places il passa lui-même la riviere, aprés avoir receu un renfort de quatre mille hommes. Le Marquis de Brandebourg se trouva si étonné de cette diligence, qu'il ne songea plus qu'à se retirer dans le cœur de ses Etats. Mais le Vicomte de Turenne n'étant pas content de l'avoir ainsi chassé devant lui, entra encore dans la Comté de la Mark, où il mit ses troupes à discretion.

Il n'est pas possible d'exprimer le desespoir du Marquis de Brandebourg, voiant ainsi ses Etats en proie pour s'étre fié un peu trop legerement aux promesses de l'Empereur; & comme il lui étoit impossible de cacher son ressentiment, il lui échapa de dire des choses qui firent croire à Beauveaux d'Espense, Gentilhomme François qui servoit dans ses troupes, qu'il avoit dessein de se raccommoder avec le Roi. D'Espense l'en aiant entretenu, il lui avoüa la chose, joint à cela qu'il étoit pressé par le Duc de Neufbourg de mettre les armes bas. S'étant donc resolu à ce que la necessité de ses

affaires,

affaires demandoit, il envoia d'Espense vers 1672.
Mr. de Turenne; & ce General aiant dépê-
ché un courier au Roi pour sçavoir sa vo- LIV. I.
lonté, le Roi lui commanda de traitter avec lui: car dans la passion qu'il avoit de prevenir les suittes de cette guerre, il consideroit moins l'avantage qui lui reviendroit de ruiner son ennemi, que s'il pouvoit parvenir à quelque accommodement. Il ne fut pas bien dificile à faire dans la necessité où l'un se trouvoit, & dans les sentimens où étoit l'autre. On promit au Marquis de Brandebourg de lui rendre Wesel, avec les places sur lesquelles il avoit de legitimes pretentions, & il promit de son côté de demeurer neutre tant que la guerre dureroit; se reservant neanmoins la faculté de reprendre les armes en cas que le Roi vînt à attaquer l'Empire. Par ce moien le Vicomte de Turenne retira ses troupes qui avoient extrêmement souffert des rigueurs de la saison; mais qui avoient neanmoins resisté par l'abondance où elles avoient été de toutes choses. Cependant le Marquis de Brandebourg ne se vit pas plûtôt délivré de peril qu'il ne se souvint plus de ses promesses. L'Empereur de qui il avoit tant de sujet de se plaindre, trouva moien de le rappaiser, en rejettant sur Montecuculli le manquement de parole qu'il lui attribuoit. Montecuculli qui commandoit l'armée de l'Empereur, aiant fait voir qu'il avoit eu ordre de ne pas faire plus de diligence, on fit tomber la faute sur le Prince de Lokovits son premier Ministre; c'est pourquoi pour donner plus de couleur aux choses, on le fit arréter, & on l'interrogea sur de pretenduës intelli-

1672. gences avec nous; mais aprés l'avoir retenu
LIV. I. long-temps en prison, on trouva si peu de vrai-semblance à la chose que tout en demeura là.

Comme tout ce qu'avoit fait l'Electeur de Brandebourg avoit été de concert avec les Etats Generaux des Provinces-Unies, excepté son accommodement; le Prince d'Orange avoit tâché de profiter de la diversion que cet Electeur avoit faite: c'est pourquoi aprés avoir tenu Conseil-de-guerre avec les principaux de son armée, il avoit resolu de reprendre Woerdes, dont le Duc de Luxembourg s'étoit emparé, comme j'ai dit ci-devant. Cependant comme je dois parler en cette occasion de Monbas, que j'ai dit ci-dessus que le Prince d'Orange avoit fait arrêter, il est bon auparavant de rapporter comment il s'étoit sauvé de prison, & étoit venu servir dans l'armée du Duc de Luxembourg. Le Prince d'Orange, qui n'avoit pas dessein de l'épargner, l'avoit mis au Conseil-de-guerre, où le Fiscal, c'est-à-dire un certain Juge, qui fait en ce païs-là, ce que font nos Majors en pareilles occasion, faisoit tout son possible pour le faire perir. Mais le Conseil-de-guerre y étoit assez embarassé; car Monbas s'excusoit sur l'ordre qu'il disoit avoir receu des Deputés des Etats, & on ne pouvoit le condamner qu'on ne condamnât en même temps ces Deputés. En effet, ce n'étoit pas une petite question de sçavoir s'ils avoient pû lui donner cet ordre. Mais le Conseil-de-guerre aiant reconnu la fausseté de ce pretendu ordre, condamna toujours Monbas au bannissement, croiant que c'étoit une

assez

aſſez grande note d'infamie : outre cela tous ſes 1672.
biens furent confiſqués. Mais le Prince d'Orange n'étant pas content de ce jugement, il LIV. I.
ſupprima la ſentence & lui donna d'autres Juges. Ce procedé aiant fait juger à Monbas qu'il étoit perdu, il prit une reſolution de deſeſperé, qui fut de tuer le Prince d'Orange qui étoit alors à Nieurbruk, & qui paſſoit tous les jours devant les fenêtres de la chambre qu'on lui avoit donnée pour priſon. Dans ce deſſein il fit paſſer un mouſqueton dans du foin qu'on ſerroit au deſſus d'où il couchoit ; & comme le plancher n'étoit que d'aix, on en decloüa un & on mit le mouſqueton ſur le ciel de ſon lit. Mais celui qui l'y avoit mis, aiant fait reflexion que cela pourroit retomber ſur lui, il le reprit le lendemain ; tellement que Monbas ne put executer ſon coup. Il avoit cependant parlé à un de ſes gardes pour le laiſſer ſauver, & aiant trouvé moien de le ſeduire, il mit une emplâtre ſur ſon viſage depeur d'être reconnu. Il traverſa ainſi le camp, & ſe ſauva au travers de l'inondation qui regnoit depuis Nieurbruk juſques à Woerdes. Il vint trouver en-ſuite le Prince de Condé qui étoit encore à Arnhem, où il s'étoit fait porter aprés ſa bleſſure. Ce Prince le vit à quatre heures du matin, & en attendant qu'il eut obtenu ſa grace du Roi, il lui dit de ſe retirer à Cologne, où quelque temps aprés il lui envoia un courier pour ſe rendre auprés du Duc de Luxembourg, auprés de qui on croioit qu'il ſeroit utile, à cauſe de la connoiſſance qu'il avoit du païs.

Il y avoit déja quelque temps qu'il y étoit

1672. arrivé, quand le Prince d'Orange resolut d'assieger Woerdes. Cependant comme ce Prince étoit bien-aise de cacher son dessein, il fit semblant d'en vouloir à Naerden, & marcha de ce côté-là. Le Duc de Luxembourg qui étoit allerte sur tous ses mouvemens, croiant effectivement que c'étoit à cette place qu'il en vouloit, se mit aux champs avec ce qu'il put rassembler de troupes. Il detacha divers partis en chemin pour apprendre de ses nouvelles; mais il fut tout surpris de n'en point avoir, ce qui lui fit craindre qu'il n'eut tourné d'un autre côté. Comme cela le mettoit en inquietude, il entendit tirer un coup de canon, ce qui l'obligea de faire monter dans un clocher qui étoit bien haut, pour reconnoître à la fumée de quel côté venoit le coup. Celui qui y étoit monté par son ordre, lui aiant rapporté en même temps que c'étoit le canon de Woerdes qui avoit tiré, il se douta bien qu'il avoit pris le change. En effet, comme il avoit commandé au Comte de la Mark, Colonel du regiment de Picardie qui étoit dedans, de donner ce signal en cas que les ennemis s'approchassent de ses murailles, c'eut été une espece d'incredulité que d'en douter davantage. Aussi pour reparer le temps perdu, il donna ordre au Marquis de Genlis Maréchal de camp de rassembler en diligence toutes les troupes qui étoient aux environs d'Utrecht, & lui assigna un rendez-vous, pendant que de son côté il partit à l'heure même. Il marcha jour & nuit, & ne fit alte que pour l'attendre. Mais le Marquis de Genlis n'aiant pû faire assez de diligence pour revenir à l'heu-

LIV. I.

re.

re qui lui avoit été marquée, le Duc de Luxembourg plein d'impatience, se mit à pester contre lui, & eut été bien-aise que chacun en eût fait de même, car il étoit bien éloigné de ressembler à Monsieur de Turenne qui cherchoit toujours à excuser. Quand il l'eut encore attendu quelque temps inutilement, il se trouva bien embarassé, car il craignoit que s'il differoit davantage, les ennemis ne se retranchassent si bien, qu'il ne lui fût dificile de les forcer: si aussi il marchoit avec si peu de monde, qu'il n'y eût de la temerité à lui de les attaquer, eux qui étoient beaucoup plus forts. Cependant il prit à la fin ce dernier parti, & marcha le long de la chaussée qui va d'Utrecht à Woerdes: car on ne pouvoit prendre ni à droit ni à gauche par un autre chemin, parce que d'un côté la chaussée est bordée d'un grand canal qui sert pour la commodité des peuples, & que de l'autre la campagne étoit toute inondée.

1672. Liv. I.

Quand le Duc de Luxembourg eut marché quelque temps, il voulut tenir Conseil-de-guerre, sur une nouvelle qu'il venoit d'avoir, qui étoit que les ennemis s'étoient déja retranchés en deux endroits, dans l'un desquels commandoit le Comte de Horne General de l'artillerie, & dans l'autre Zuilesteim oncle naturel du Prince d'Orange. Quoi que Monbas ne dût pas être du Conseil-de-guerre, le Duc de Luxembourg ne laissa pas de l'y appeller à cause de la connoissance qu'il avoit du païs. Il dit à ce General que s'il l'en vouloit croire il attaqueroit plutôt le quartier de Zuilesteim, que celui du Comte de Hor-

1672. ne, non qu'il crût que l'un fût moins brave
LIV. I. que l'autre ; mais parce qu'il en vouloit à Zuilesteim, qui avoit été President du dernier Conseil-de-guerre qui s'étoit tenu contre lui. Comme il étoit indifferent au Duc de Luxembourg d'attaquer l'un ou l'autre, il voulut bien contenter Monbas. Cependant pour avertir le Comte de la Mark qu'il marchoit à son secours, il fit mettre un fanal dans le clocher de Harmelen, & passa le pont de Kamerik, que les ennemis n'avoient pas eu la précaution de rompre. A cela prés Zuilestcim avoit pourveu à sa deffense en homme qui entendoit assez bien la guerre. Il s'étoit posté à la tête de la chaussée, où il avoit élevé un Fort, qui n'étoit à la verité que de terre ; mais où il avoit fait faire de bons fossés, où il avoit fait entrer l'eau du canal. Ce Fort étoit déja bien pallissadé, aussi-bien qu'un moulin, qu'il avoit laissé devant lui où il avoit jetté de l'infanterie. Le Fort étoit garni de bonnes pieces de canon, qui enfiloient la chaussée par où le Duc de Luxembourg devoit venir. A la gauche de ce Fort étoit un autre moulin, avec une maison, & il fit percer l'un & l'autre, afin que quand on viendroit l'attaquer, les gens qu'il mettroit dedans, pussent prendre les ennemis en flanc. Cette maison & ce dernier moulin étoient tout environnés d'eau, à cause de l'inondation dont j'ai parlé ci-devant, ce qui en rendoit l'attaque difficile.

Le Duc de Luxembourg aiant reconnu toutes ces choses, prit la resolution de faire at-

attaquer la maison, & le moulin, en même temps que l'on marcheroit au Fort. C'est pourquoi, aprés avoir separé ses troupes en deux, il fit sonder l'inondation, & on lui rapporta qu'il n'y avoit de l'eau que jusques à la ceinture. S'étant fié à ce rapport, qui lui avoit été fait par Monbas, il se jetta bravement dans l'eau, à la tête de la troupe qui étoit destinée pour cette attaque, pendant que l'autre marchoit au moulin qui couvroit le Fort; mais il arriva qu'il fit un faux pas, dés qu'il y fut entré, ce qui fut cause que chacun commença à crier contre Monbas, comme s'il eut eu dessein de le faire perir. Le Duc de Luxembourg voiant que chacun le soupçonnoit, à cause qu'il avoit demeuré long-temps parmi les ennemis, l'envoia à l'autre attaque, sous pretexte de porter quelques ordres, & continuant son chemin, sans qu'il lui arrivât davantage d'accident, il attaqua la maison avec tant de courage, que les ennemis qui s'y croioient en sureté ne firent qu'une mediocre resistance. La maison prise, on attaqua le moulin qui étoit à côté, & on l'emporta en un moment. Mais les soldats y aiant mis le feu, sans faire reflexion à ce qu'ils faisoient, cela donna visée aux ennemis qui défendoient l'autre attaque; tellement qu'ils pointerent le canon si juste sur ceux qui les pressoient, qu'ils en firent un grand carnage. Cela rebuta les plus hardis, & le combat se rallentissoit tellement de nôtre côté, que si le Duc de Luxembourg ne fut survenu, il y avoit grande apparence que tou-
tes

1672. LIV. I. tes choses alloient mal tourner pour lui. Mais sa presence aiant redonné courage aux soldats, ils le suivirent nonobstant une grêle de coups, si-bien qu'aprés avoir emporté le moulin, ils se presenterent devant le Fort. Milli Colonel du regiment de Normandie s'étant avancé courageusement pour rompre une pallissade, fut dangereusement blessé à la cuisse; desorte qu'il ne put passer plus avant: mais il excita les soldats de la voix, & de la main, tellement que chacun étant animé par l'exemple d'un si brave homme, il n'y eut personne qui ne fît merveilles. Enfin comme Zuilesteim se défendoit avec beaucoup de courage, il fut tué de plusieurs coups, & les ennemis l'aiant perdu, ils abandonnerent le Fort & le canon qui étoit dedans.

Le Prince d'Orange, qui avoit non-seulement battu Woerdes de son canon; mais qui avoit encore donné divers assauts, s'étoit imaginé de le prendre devant que le Duc de Luxembourg le pût secourir. D'ailleurs la difficulté des passages lui avoit fait esperer qu'il ne s'engageroit pas dans une entreprise si perilleuse; mais il ne le fût pas plutôt aux mains avec Zuilesteim, qu'aprés avoir retiré son canon, il commença sa retraitte. Cependant quelqu'un étant venu dire au Duc de Luxembourg qu'il y avoit encore un Fort entre la ville, & celui qu'on avoit pris, ses gens qui étoient beaucoup diminués, & qui d'ailleurs avoient souffert beaucoup de fatigue, se trouverent si étonnés, que si l'avis eut été veritable, ils auroient été bien embarrassés. Le Duc de Luxembourg

en-

envoia un Officier pour reconnoitre ce qui en 1672.
étoit; mais celui-ci aiant rencontré en chemin LIV. I.
un nommé la Palme Lieutenant Colonel du regiment Hollandois de la marine, qué le Prince d'Orange avoit detaché pour favoriser sa retraitte, il s'en revint dire que cela étoit vrai; tellement qu'il augmenta encore son embarras. Enfin il étoit si grand qu'il ne sçavoit presque quel parti prendre, quand deux cavaliers de la garnison que le Comte de la Mark lui envoioit le tirerent de peine.

Cette action fut aussi vigoureuse, que pas une qui se soit faite pendant tout le cours de la guerre; car le Duc de Luxembourg, outre toutes les dificultés que j'ai remarquées ci-dessus, n'avoit pas plus de trois mille hommes avec lui. C'est ce qui a été cause que je l'ai rapportée tout au long, d'autant plus que je n'ai rien dit dont je n'aie été témoin moi-même.

Quoi qu'il en soit, le Duc de Luxembourg ravi d'un si grand succés, voulut que le Roi sût le nom de tous les Officiers qui s'étoient signalés en cette occasion: mais aiant oublié par mégarde de lui parler du Comte de Milli, il en prit un si grand chagrin à cet Officier, que sa blessure, qui alloit assez bien auparavant, empira de jour en jour. Cependant comme chacun s'efforçoit de le consoler, il répondit à tous ceux qui lui en parloient, que le plus grand bonheur qui lui pouvoit arriver étoit de mourir bientôt; qu'aussi-bien la vie ne lui étoit plus qu'à charge, puis que le Duc de Luxembourg avoit pris plaisir à le combler d'infamie.

Le

1672. Le Prince de Condé, de qui il avoit l'honneur d'être connu particulierement, aiant sû
LIV. I. le sujet de son affliction, lui écrivit qu'il avoit tort d'en user comme il faisoit, puis que personne ne doutoit de sa bravoure, & que le Roi en étoit bien persuadé lui-même. Mais cette lettre étant venuë trop tard, tout l'effet qu'elle fit fut qu'il tint des discours plus moderés. Il dit que Mr. le Prince lui rendoit son honneur que le Duc de Luxembourg lui avoit ôté; & mettant cette lettre dans la coëffe de son bonnet, il la conserva là jusques à la mort. Cependant le Duc Luxembourg s'étant plaint du Marquis de Genlis, le fit exiler, quelque excuse que celui-ci pût chercher pour se justifier. Mais le Roi aiant reconnu en-suitte qu'il lui avoit été impossible d'arriver si-tôt que le Duc de Luxembourg auroit voulu, il fut rétabli dans sa charge, & a tres-bien servi jusques à la fin de la guerre.

Aprés le secours de Woerdes l'on envoia du monde du côté d'un certain Fort que les ennemis avoient aussi attaqué, pour faire diversion : mais dés qu'ils surent le succés que leurs gens avoient eu devant cette place, ils n'attendirent pas davantage à se retirer. Cependant chacun rentra dans ses quartiers, & le Duc de Luxembourg qui esperoit que l'hiver lui donneroit moien d'entreprendre quelque chose, fit faire un grand nombre de patins pour les soldats, afin que s'il survenoit des glaces, il les pût mener jusques dans le cœur de la Hollande. Il fit connoitre ses desseins à la Cour; c'est pourquoi on lui envoia quelques nouvelles troupes qui furent

tirées

tirées des places de Flandres, pour lesquelles 1672.
il sembloit qu'on n'avoit pas beaucoup de lieu d'apprehender, veu la foiblesse où étoient les Espagnols. Mais comme ils virent une partie des nôtres avec le Duc de Luxembourg, & l'autre bien avant dans l'Allemagne avec le Vicomte de Turenne, (car l'affaire du Brandebourg n'étoit pas encore terminée, lors que tout ceci arriva) ils crurent qu'ils n'auroient jamais si belle occasion de nous faire du mal. C'est pourquoi étant bien-aises de ne la pas manquer, ils offrirent ce qu'ils avoient de forces au Prince d'Orange, avec qui ils tomberent d'accord d'assieger Charleroi. Ce Prince qui eut été bien-aise de reparer tant de malheureux succés, par quelque action où il eut pû réüssir, convint avec le Gouverneur des Païs-bas de tout ce qu'ils devoient faire pour l'acheminement de cette entreprise, tellement qu'en execution de ce dessein, les Espagnols commencerent à faire filer des troupes. Sur l'avis que le Roi en eut, il envoia le Maréchal d'Humieres, qui étoit Gouverneur de la Flandre Françoise, dans son Gouvernement, avec ordre d'observer leurs actions. Mais le Prince d'Orange semant le bruit que tout ce qui se passoit n'étoit que pour degager Maestricht, qui étoit bloqué de toutes parts, il s'achemina de ce côte-là, ce qui fit croire qu'effectivement c'étoit là son dessein. Même pour en mieux persuader, il fit faire à Maestricht quantité d'instrumens propres à remuer la terre; si-bien qu'on ne songea qu'à jetter du secours à Tongres, ou à Maseik, selon que les ennemis marcheroient à l'un ou à l'autre.

Comme

1672. Comme on croioit que ce ſeroit à Maſeik, on y fit entrer quatre ou cinq cens hommes
LIV. I. de renfort, & le Duc de Duras, qui aprés ſa guériſon étoit venu reprendre le commandement de ſon camp-volant, ſe tint autour de Tongres pour y donner ſecours en cas de beſoin. Cela n'empêcha pas neanmoins qu'on ne fît venir Montal qui étoit Gouverneur de Charleroi pour côtoier les ennemis, avec ordre de ſe jetter dans la place qu'ils voudroient aſſieger.

Le Prince d'Orange ſçachant que Montal étoit ſorti de Charleroi, en eut beaucoup de joie; mais comme il lui étoit important de cacher toujours ſon deſſein, il marcha du côté de Maſeik, & feignit que s'il ne l'aſſiegeoit pas, ce n'étoit qu'à cauſe du ſecours qui y étoit entré. De là il s'achemina aux environs de Maeſtricht, & aiant detaché le Comte de Waldek, il lui fit attaquer Fauquemont, & le demolit. Cependant les Eſpagnols ſe mirent en marche, & prirent le chemin de Liege; car ils avoient deſſein d'enfermer entre le Prince d'Orange, & eux le Duc de Duras qui étoit campé à une lieuë de Tongres. Le Duc de Duras aiant eu avis du danger qui le menaçoit, jetta du monde à Tongres le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & aiant decampé avec la même diligence, il paſſa la Meuſe ſur un pont de bateaux qu'il y avoit longtemps qu'il conſervoit deſſus. Il ne pouvoit ſe retirer autre part que dans le païs de Cologne, tous les paſſages de France étant fermés par les Eſpagnols, & lui étant impoſſible de les ouvrir, à cauſe que le Prince d'Orange lui ſe-

seroit tombé sur les bras auparavant. Cepen- 1672.
dant il n'y avoit point encore de guerre declarée avec eux, & même elle ne se declara LIV. I.
que long-temps aprés. Mais ils cherchoient leurs avantages, avant que de la commencer, & ils eussent été bien-aises que c'eut été par la deffaite de nos troupes.

D'abord que le Prince d'Orange sût que le Duc de Duras avoit passé la Meuse, comme sa retraitte étoit longue, il se mit à le poursuivre jour & nuit, & le Duc de Duras à éviter autant qu'il pouvoit sa rencontre; car il n'avoit plus que quatre à cinq mille hommes, à cause des divers detachemens qu'il lui avoit falu faire. Pour ce qui est du Prince d'Orange il n'en avoit gueres moins de vingt-cinq; & comme la partie n'étoit pas égale, le Duc de Duras passa encore la Roer, & campa de l'autre côté. Il se reserva un pont dessus, où il fit passer des partis pour avoir nouvelles des ennemis. Cependant il faisoit tenir les chevaux sellés, afin d'être tout prêt à marcher & d'éviter toute surprise. Or il arriva qu'un Capitaine de cavalerie du regiment du Rouvray, nommé Nolant, lui vint rapporter, que les ennemis n'étoient pas loin, ce qui donna l'allarme à toute l'armée. On sonna à cheval aussi-tôt; mais le Duc de Duras aiant sû par deux ou trois autres partis, que l'avis n'étoit pas veritable, toute la confusion en resta à celui qui l'avoit donné. On demeura ainsi deux jours sans apprendre ce que les ennemis étoient devenus; mais comme on commençoit à croire qu'ils avoient marché d'un autre côté, un Officier du regiment

1672. LIV. I. ment Commissaire, nommé St. André, qui n'étoit pas si sujet aux réveries que celui dont je viens de parler, arriva au camp, & dit au Duc de Duras qu'il avoit été poussé, & que dans peu il alloit voir paroitre les ennemis. Ce rapport qui étoit precis, ne laissant pas lieu de douter de la verité, le Duc de Duras fit marcher l'armée; & à peine avoit-on eu le temps de rompre le pont, que les ennemis parurent de l'autre côté. Les Espagnols avoient joint le Prince d'Orange, & avoient l'avant-garde; ce qui servit de beaucoup au Duc de Duras; car aprés qu'ils eurent fait des ponts sur la Roer, & qu'ils eurent passé cette riviere, au lieu de le poursuivre, ils voulurent attendre l'arrieregarde, ce qui leur fit perdre bien du temps. Cependant les ennemis n'oserent s'engager bien avant, craignant de manquer de vivres, tellement qu'aiant repassé la Roer, & la Meuse, ils retournerent vers Maestricht, faisant mine toujours de vouloir assieger Tongres.

Montal qui avoit eu ordre, comme j'ai déja dit, d'observer les ennemis, s'étant mis aux champs à leur retour, marcha du côté de Tongres qu'il croioit toujours de plus en plus menacé. Ce que voiant le Prince d'Orange, il detacha trois mille chevaux pour investir cette place afin de le lui faire encore accroire davantage. Montal voiant le chemin que prenoit ce detachement, se pressa d'y entrer; mais ce Prince prenant tout d'un coup la route de Charleroi, y marcha à grandes journées, & s'étant rendu devant, il fit revenir les troupes qu'il avoit envoiées du côté de Tongres.

Quand

Quand Montal, qui avoit appris à faire la guerre sous le Prince de Condé, & qui avoit acquis quelque reputation, se vit ainsi attrapé, il n'est pas imaginable combien il en eut de depit. Comme il étoit homme de grande resolution, il se determina à mourir, ou à rentrer dans sa place. Pour cet effet il prit cent Maitres avec lui, qu'il choisit entre tous les autres, & aprés être parti de Tongres à l'entrée de la nuit, il marcha sans relâche jusques à ce qu'il fut arrivé à une lieuë de Charleroi. Il entra alors dans les bois, & comme il étoit besoin dans son entreprise d'emploier plus de ruse, que de force, il y demeura jusques à une heure ou environ avant le jour. Il en sortit alors pour continuer sa marche. Cependant comme son dessein étoit d'arriver à la veuë des ennemis, lors seulement qu'ils descendroient du bivoac, il prit si-bien ses mesures qu'il se mêla parmi eux, comme s'il eut été de leur parti. Pour les mieux abuser, il parloit Allemand de fois à autre, & on lui répondoit de même. Il rentra ainsi dans le camp; mais comme il fut question de passer plus loin, celui qui avoit la garde entre le camp & la ville, commanda à ses gens de monter à cheval, soit qu'il se défiât de quelque chose, ou qu'il ne fût pas bien-aise qu'on le trouvât pied à terre. Mais Montal, sans examiner sa raison, poussa droit à lui, & l'aiant chargé, avant que ses gens fussent tous à cheval, il s'ouvrit le chemin de la ville, où il fut receu avec une joie inconcevable. Aussi-tôt il monta sur le rampart, & fit tirer lui-même le canon, qui fit beaucoup d'effet. Peu s'en falut même que

que Louvignies qui étoit un des premiers Officiers des Espagnols, n'en fut tué; car il y eut un boulet qui donna dans le talon de sa botte, si-bien qu'il crut long-temps qu'il en seroit estropié. Il fit aussi le même jour une vigoureuse sortie, & donna tant d'affaires aux ennemis, qu'ils jugerent bien que leur entreprise ne seroit pas si facile qu'ils se l'étoient persuadé.

Cependant le Roi aiant eu avis de ce siege, fit assembler en diligence tout ce qu'il put de troupes des garnisons de Flandres, & se disposa lui-même à se mettre en campagne: car il lui étoit d'une extrême consequence de secourir cette place, dont la perte auroit entraîné de grandes suites. En effet, il faloit aprés cela lever non-seulement le blocus de Maestricht, mais encore abandonner nos conquêtes, parce qu'il n'y avoit plus de moien d'y faire entrer de convoi. Car les ennemis tenoient la Meuse par le moien de Maestricht, & les Espagnols y avoient aussi Charlemont & Namur; tellement que nous n'avions point d'autre passage que celui de la Sambre. Mais il ne fut pas besoin que le Roi allât bien-loin pour cela; le Prince d'Orange qui pretendoit emporter cette place d'emblée, en aiant perdu l'esperance aprés que Montal fut rentré de dans, & voiant d'ailleurs qu'il se preparoit un grand secours, il prit le parti de lever le siege de lui-même. Ainsi aprés avoir fait marcher ses gros bagages, & son canon & pillé la petite ville de Binch, il reprit le chemin de la Hollande, pendant que les Espagnols aussi fâchés que lui de ce malheureux succés s'en retournerent dans leurs garnisons.

Le

Le Roi ne pouvant plus de douter du dessein 1672.
des Espagnols aprés ce qu'ils venoient de faire, LIV. I.
resolut d'en tirer vengance, de sorte qu'il se prepara à leur faire la guerre. Mais le Roi d'Espagne sçachant le mauvais succés que ses troupes avoient eu à la poursuite du Duc de Duras, & au siege de Charleroi, il chercha à l'adoucir par les protestations qui lui furent faites de sa part, qu'il n'avoit jamais prêté son consentement à cette action, & qu'elle partoit seulement du Gouverneur des Païs-bas Espagnols: qu'il étoit prêt de le punir comme il le souhaiteroit, mais qu'il ne faloit pas que pour la faute d'un particulier tout le public s'en ressentît. Ce desaveu ne persuada pas le Roi autrement qu'il l'étoit auparavant; mais comme il voioit presque toutes les Puissances d'Allemagne prêtes à se declarer contre lui, il dissimula son ressentiment, de peur qu'en le faisant éclatter à contre-temps, cela ne hâtât encore la resolution de ses ennemis.

Cependant du côté de l'Allemagne ce n'étoit que negociations de toutes parts, chacun tâchant d'attirer les Princes à son parti. Les Hollandois leur representoient la grandeur du Roi, tâchant de leur en faire concevoir de la jalousie; & pour en tirer de plus prompts secours, ils leur faisoient entendre qu'ils seroient obligés de lui accorder tout ce qu'il demandoit, puis qu'aussi-bien il leur étoit impossible de soutenir tout seuls le faix de la guerre. Ils ajoûtoient à cela la dureté des conditions qu'il leur vouloit imposer, & faisoient comprendre que s'ils étoient reduits à s'accommoder avec lui, ils seroient serrés de si prés doresenavant,

D qu'ils

qu'ils seroient obligés de demeurer attachés inviolablement à ses interêts. Les Espagnols de leur côté n'oublioient rien pour émouvoir les Puissances. Ils se plaignoient des passages qu'ils étoient obligés de donner à nos troupes, & supposoient qu'elles faisoient d'aussi grandes hostilités que si l'on eut été en pleine guerre. Cependant le Roi tenoit la main exactement à ce qu'elles ne fissent aucun desordre, & les faisoit rembourser des fourages qu'on leur prenoit. Mais comme ce pretexte n'eut pas été suffisant pour les faire réüssir dans leur dessein, ils faisoient concevoir de l'ombrage de la grandeur du Roi & de ses nouvelles conquêtes. Ils remontroient que si celles qu'il avoit faites en 1667. avoient été capables de faire faire le traitté de la Triple Alliance, combien à plus forte raison la perte de la Hollande étoit-elle de consequence pour les Princes voisins, qu'aprés cela c'en étoit fait du reste de la Flandre, & que n'y aiant plus rien qui pût arrêter le Roi, il porteroit ses armes au delà du Rhin.

Le Baron de Lisola au nom de l'Empereur ajoûtoit à ces raisons mille autres considerations qui regardoient l'interêt de l'Empire en particulier; mais qu'il tâchoit de rendre communes aux autres Puissances. En effet, il s'éforcoit de leur insinuer que ce qui faisoit leur grandeur, étoit d'être toujours independans, mais que cette independance ne dureroit pas long-temps s'ils ne s'opposoient de bonne heure aux conquêtes d'un Roi si puissant: qu'il ne tenoit déja que trop de places au delà du Rhin, & que s'ils souffroient la perte d'un Etat

Etat auſſi floriſſant que la Hollande, c'en étoit 1672.
fait dans peu de leur puiſſance, & de leur liber- Liv. I.
té. Mais ce qui mettoit ces paroles à la bouche de l'Empereur, n'étoit pas tant la crainte de la fortune de ces Princes, que de la ſienne propre. Il n'avoit que des filles de l'Imperatrice, qui étoit morte depuis peu de temps, & devant qu'il pût avoir quelque heritier d'un autre mariage qu'il projettoit déja, il apprehendoit que le Roi victorieux, & plein d'une belle ambition, ne ſe fît élire Roi des Romains, ou du moins qu'il ne fût bien-aiſe de mettre cette Couronne ſur la tête de Mr. le Dauphin, qui étoit un Prince qui avoit déja dix ou douze ans. En effet, il ſe faiſoit des brigues dans l'Empire qui marquoient bien que c'étoit là ſon deſſein; & comme il avoit de l'argent plus qu'aucun Princes de l'Europe, la crainte n'étoit pas trop mal-fondée. Cependant toutes les Puiſſances d'Allemagne, ſans vouloir encore ſe declarer, écoutoient les uns & les autres, & ravis de ſe voir rechercher par les plus grands Princes de l'Europe, elles recevoient toutes ſortes de propoſitions. Le Roi leur faiſoit dire qu'il ne ſongeoit point du tout à porter la guerre en Allemagne, & que ſon unique deſſein étoit d'humilier la Republique de Hollande, dont il avoit de ſi grands ſujets de ſe plaindre. Mais comme aprés l'avoir ſi fort humiliée, qu'elle n'étoit preſque plus reconnoiſſable, il avoit voulu en tirer de grands avantages, avant que de faire la paix; les ennemis n'avoient garde de manquer de rendre ces aſſurances ſuſpectes, ſi bien que ſans vouloir s'y fier chacun faiſoit de

1672. LIV. I. nouvelles levées, depeur de se trouver surpris. Le Duc de Bavieres mit des troupes considerables sur pied; les Princes de la Maison de Brunswik en firent autant, pendant que les autres arméront à proportion, & même au delà de leur pouvoir. Mais en pensant éviter la guerre par là, ils se jetterent dans la fatale necessité de faire tout ce qu'il plaisoit aux plus puissans. Car pas un d'eux n'étant en état de faire subsister tant de troupes, il falut qu'il cherchât de l'argent ou chez le Roi ou chez ses ennemis. Le Duc de Bavieres, qui avoit vingt mille hommes sur pied, entra dans nos interêts avec le Roi de Suede, par la promesse que l'on fit à celui-ci de souffrir qu'il étendît ses conquêtes en Allemagne, en cas que la guerre vînt à s'y allumer, & à celui-là de marier Mr. le Dauphin à sa fille; ce qui s'est executé depuis. Tout le reste prit le parti de la Maison d'Autriche, & de leurs alliés, à quoi contribua extrêmement l'argent des Hollandois, qui commencerent à repandre les tresors qu'ils avoient amassés depuis plusieurs années. Cependant comme l'Empereur étoit à la tête de tout ce parti, le Duc de Bavieres, qui avoit beaucoup de mesures à garder à son égard ne voulut pas se declarer ouvertement: mais feignant de vouloir demeurer neutre, il obligea les Princes avec qui il confine, de garnir leurs frontieres, ce qui fit presque le même effet, que s'il avoit fait agir ses troupes en nôtre faveur. A l'égard du Roi de Suede, il voulut essaier de terminer toutes choses à l'amiable, avant que de se declarer; & le different n'étant encore qu'entre les Hollandois, le Roi d'Angleterre, & nous; il en-

voia

voia offrir sa mediation aux uns & aux autres. 1672.
Chacun l'accepta, aprés quelques difficultés neanmoins de la part des Hollandois, à qui elle étoit suspecte en quelque façon. Aussi l'assemblée qui se tint là-dessus à Cologne, bien-loin de produire le fruit qui eût été à desirer pour le bien de la Chrêtienné, ne servit qu'à irriter les esprits, comme je le dirai en son lieu : si-bien qu'on peut dire qu'elle fut comme l'étincelle de l'embrasement furieux, qui ne tarda gueres à paroitre, & qui a consumé tant de milliers d'hommes de part & d'autre.

L'hiver étant venu avant que tout ce que je viens de dire fût terminé, les Hollandois eurent de nouveaux sujets d'apprehension. Ils sçavoient que le Duc de Luxembourg, qui étoit dans leur voisinage, grossissoit ses troupes tous les jours, & ne doutant point, que comme il étoit beaucoup entreprenant, il n'eût dessein d'entrer dans le cœur de leur païs, ils envoierent tout ce qu'ils avoient de meilleures troupes de ce côté-là, avec ordre de garder les postes de Bodegraves, de Nieurbruk & de Swammerdam. On y éleva des Forts à la tête des digues, ce qui les mit en quelque sorte de sureté. A quoi si l'on ajoûte la difficulté des chemins & l'inondation qui regnoit sur la surface de la terre, il sembloit qu'il n'y avoit pas grand lieu d'apprehender. Mais la gelée aiant serré pendant quelques jours, & applani une partie des difficultés, le Duc de Luxembourg se mit en campagne, & jetta l'épouvante par toute la Hollande, qui voioit que la saison lui étoit aussi contraire, qu'elle étoit favorable à l'ennemi. Le Duc de Luxembourg, aprés avoir

1672. surmonté les rigueurs de la raison, & fait faire
LIV. I. des ponts sur quelques canaux, qui se rencontroient sur son passage, & où la glace n'avoit pas encore pris, dispersa ses troupes pour attaquer les ennemis dans tous leurs postes. L'on força le village de Welles, où ils s'étoient retranchés à la tête d'une digue; & aprés les en avoir chassés, cela fit que le Duc ne fit point de difficulté de passer plus avant. Le Colonel Pinvin, qui devoit garder Nieurbruk, & être soutenu par le Comte de Konigsmark l'abandonna: ce qui fut cause que le Prince d'Orange lui fit couper la tête. Pour ce qui est du Comte de Konigsmark, étant allé peu de jours aprés à Leiden, la populace parut en armes devant sa maison, & le menaçoit hautement de l'immoler: mais lui aiant fait dire qu'il l'attendoit dans une chambre avec plusieurs barils de poudre, & une meche à la main, pas un n'osa entrer, & le peril fit retirer ces seditieux. Ceux qui défendoient Bodegrave, & Swammerdam, firent plus de resistance; mais qui ne leur servit de rien. Ces deux postes furent emportés, & il y fut fait un si grand carnage, que cela fit de la peine même à plusieurs de nos gens. Mais il fut impossible d'arrêter les soldats qui étoient échauffés par le sang, & qui se croioient tout permis pendant les horreurs de la nuit. Ainsi il y fut tué un grand nombre de personnes, aprés même qu'ils eurent mis les armes bas. La raison fut que les soldats aiant mis le feu par tout, la voix des Officiers ni même celle du General ne put plus être entenduë, de sorte que le soldat ne mit point de bornes à son avarice, & à sa cruauté.

Ce-

Cependant comme les méchantes nouvel- 1672.
les ne sont pas long-temps à se sçavoir, l'on
apprit bientôt à la Haie, & dans les autres LIV. I.
lieux de peu de défense, l'embrasement de Swammerdam, & de Bodegrave, avec la défaite de leurs troupes. Chacun se sauva en même temps dans les villes du voisinage avec ce qu'il pouvoit emporter. Beaucoup même qui ne se trouvoient pas en sûreté à Delft, se retirerent à Amsterdam; si-bien que tous les canaux n'étoient couverts que de bateaux, dans lesquels on jettoit plutôt les richesses pele-mele, qu'on ne les embarquoit. A la crainte de l'ennemi se joignoit encore la crainte des compatriotes, dont la diversité de Religion produisoit divers sentimens. Car les Catholiques, dont il y en a un grand nombre dans le païs, voiant que le Roi avoit rétabli la Religion Catholique dans tous les endroits d'où elle avoit été abolie, souhaittoient sa domination par-dessus toutes choses; au lieu que les Protestans n'apprehendoient rien davantage. La canaille n'étoit pas aussi peu à craindre, car elle tâchoit d'apporter encore du trouble & du desordre à la confusion qui regnoit déja par tout. Mais sur le point que le Duc de Luxembourg se preparoit à entrer plus avant dans le païs, le degel vint tout à coup, desorte que si le Colonel Pinvin n'eût pas abandonné Nieurbruk, comme il avoit fait, le Duc de Luxembourg auroit été obligé de se retirer sans rien faire.

Ce General ne fut pas si heureux dans une

1672. entreprise qu'il tenta sur un Fort situé auprés de Vianem, petite ville de Hollande, qui
LIV. I. appartient à la Maison de Brederodes, qui descend des anciens Comtes de Hollande; mais dont il ne reste plus de mâle aujourd'hui par la mort du dernier Comte de Brederodes, qui mourut sur la fin de la guerre que je décris maintenant. Monsieur de Luxembourg ne fut pas si heureux di-je dans cette expedition, car le Comte de Saux, qui étoit commandé pour l'executer, fut obligé de faire retraitte, aprés avoir perdu beaucoup de monde, & entr'autres le Marquis de Castelnau, qui avoit un regiment d'infanterie, & qui sans être commandé avoit voulu marcher Volontaire. Cependant la saison continuant toujours au degel, le Duc de Luxembourg renvoia ses troupes dans ses quartiers, & aprenant par divers couriers qu'il recevoit, tantôt du Roi, tantôt de Cologne, où étoient nos Ambassadeurs, que tout se disposoit à une sanglante guerre; il prit garde à la tête de nos conquêtes d'où dependoit toute nôtre reputation.

Les avis qui venoient de toutes parts étoient conformes à cette nouvelle. L'on apprenoit de Vienne que l'Empereur faisoit des levées prodigieuses dans les païs hereditaires; qu'à Madrid on mettoit tout en usage pour avoir de l'argent, afin d'être en état de faire la guerre, & qu'à Copenhague on armoit par terre & par mer. Toutes ces nouvelles neanmoins n'étonnoient point le Roi, à l'égal des brigues qu'on faisoit en Angleterre pour detacher cette nation de son alliance. Car si elle venoit une fois à se joindre aux Hollandois,

&

& à tant de nouveaux ennemis, il ne presu- 1672.
moit pas assez de ses forces pour croire qu'il Liv. I.
leur pût resister par mer. Cela l'obligea de prendre garde de plus prés à ce qui se passoit en ce païs-là, sçachant d'ailleurs, que dés le temps que les Hollandois y avoient envoié des Ambassadeurs, il s'étoit fait des propositions qui lui étoient contraires; quoi que ces mêmes Ambassadeurs eussent été arrétés en apparence, & conduits à Hamptoncourt. En effet, en execution de ces propositions, le Duc de Bouquinquan étoit passé en Hollande, avec le Vicomte Halifac, devant que de se rendre dans nôtre camp; & quoi que le Roi fût persuadé que le Roi d'Angleterre n'eût que de bonnes intentions, comme il sçavoit neanmoins qu'il étoit souvent obligé de se rendre à la priere, ou plutôt à l'importunité de ses peuples; il avoit peur que leur jalousie ne fût prejudiciable à ses interêts. Ces raisons & beaucoup d'autres qu'il me seroit aisé de rapporter; mais que je passe sous silence de peur d'ennuier le lecteur, aiant obligé le Roi de conserver une parfaite intelligence avec le Roi d'Angleterre, il fit tout ce qu'il put pour empêcher que ses ennemis ne le pussent attirer à leur parti. Mais s'il n'eut pas de peine à en venir à bout, il ne lui fut pas possible neanmoins d'empêcher que beaucoup de gens de cette nation ne fissent des brigues pour faire declarer le Roi d'Angleterre contre lui. Les gens de la lie du peuple vouloient sur tout qu'on nous fît la guerre, & tenoient des propos insolens à ce sujet. Cependant le Parlement d'Angleterre qui étoit assemblé,

1672. devoit bientôt decider de toutes choses. Car
LIV. I. les Hollandois, pour jetter de la division entre le Roi d'Angleterre, & lui, avoient envoié une lettre fort soûmise à ce Prince, laquelle ils avoient pris grand soin de rendre publique. Ils donnoient à entendre par là, que sans lui avoir jamais donné sujet de leur vouloir du mal, il leur avoit neanmoins declaré la guerre, comme de gaieté de cœur; lui offrant d'ailleurs de le satisfaire sur tout ce qui pouvoit être à démêler entre les deux nations. Or cette lettre avoit encore émû ceux qui ne nous vouloient point de bien, & il y en avoit d'assez hardis pour oser dire des choses contre l'honneur du Roi leur Maître; ce qui auroit été capable d'exciter sedition, si le Roi d'Angleterre n'y eût donné ordre, en refutant cette lettre article, par article, & rendant publique la réponse qu'il y faisoit.

Cependant les Hollandois croioient si-bien jetter de la division entre le Roi d'Angleterre & son Parlement, qu'ils refuserent une cessation d'armes que ce Prince leur offroit par mer, quoi qu'il fût encore en état de leur donner de la terreur, comme il venoit de faire. Car pendant que le Roi faisoit de si grandes conquêtes par terre, le Duc d'York Amiral d'Angleterre, aprés avoir été joint par le Comte d'Estrées Vice-Amiral de France, avoit obligé Ruiter qui commandoit leur armée navale, de se retirer sur les côtes de Zeelande, où rien ne l'avoit mis en sureté que les bancs de sable dont il s'étoit mis à couvert. Cela avoit été cause que le Duc d'York

d'York n'avoit osé rien entreprendre ; mais 1672.
il avoit donné une telle allarme aux côtes de LIV. I.
Hollande, qu'une partie de l'armée du Prince d'Orange avoit été obligée d'accourir au secours. Sa presence aiant rompu les desseins du Duc d'York, il se retira à Soultzbay, où Ruiter, aprés avoir renforcé son armée de quelques vaisseaux, resolut de l'aller combattre. Le Duc d'York sachant son dessein leva l'ancre & marcha au devant de lui, de sorte que les deux armées s'étant rencontrées, il y eut un rude combat de part & d'autre. Le vaisseau qui portoit le Duc d'York fut tellement percé de coups, que ce Prince fut obligé d'en ôter le pavillon, & de monter sur un autre. Mais celui du Comte de Sandwik Vice-Amiral de cette Couronne, fut encore plus maltraitté. Car aprés avoir évité deux Brulots, un troisiéme y mit le feu, & ce Comte se neïa, comme il se vouloit sauver dans une chaloupe. Pour ce qui est du Comte d'Estrées, il combattit avec plus de bonheur, car il ne s'exposa pas trop aux coups, & ni lui ni son vaisseau ne receut aucun dommage, & à la reserve de deux vaisseaux de son escadre, qui eurent besoin d'être reparés, tout le reste se trouva en assez bon état. La perte que firent les Hollandois en cette occasion égala celle que les Anglois avoient pu faire, ou du moins il s'en falut si peu que celà ne vaut pas la peine d'en parler. Car ils perdirent comme eux leur Vice-Amiral, nommé van Gent, qui fut tué d'un coup de mousquet. Outre cela leurs vaisseaux ne se reti-

1672. LIV. I.

rerent pas en meilleur état que firent ceux des Anglois. Tant que le combat dura, personne de part ni d'autre ne fit mine de vouloir s'enfuïr; mais chacun combattit avec la même valeur, & la même opiniâtreté, quoi que le combat durât depuis le matin jusques au soir.

La nuit venuë chacun se retira dans les ports voisins pour se radouber, & publia cependant qu'il avoit remporté la victoire, mais qui en voudra parler sans passion, rendra toujours la chose égale; à moins qu'on ne veuille dire, que les Anglois s'étant remis plutôt en mer, c'étoit une marque que leurs vaisseaux n'étoient pas si endommagés. Quoi qu'il en soit, les Hollandois dont les affaires prenoient tous les jours un plus méchant train ne voulant plus rien donner au hazard, manderent à Ruiter de se retirer sur les côtes de Zelande; ce qui donna la hardiesse aux Anglois de vouloir tenter une descente, ce qu'ils avoient manqué lors que cet Amiral étoit allé au devant d'eux. Mais leurs vaisseaux s'étant trouvés trop gros, & trop pesans, pour aborder à Scheveling, où il y a plusieurs bancs de sable, ils firent voile du côté de Browershawen, aprés avoir donné l'allarme à toute la Province. Ils tenterent là encore de pouvoir descendre; mais y aiant rencontré les mêmes difficultés, ils prirent le chemin du Texel, pendant que le Comte d'Estrées s'avança sur la Meuse pour intimider Roterdam, & les autres villes qui sont situées sur cette riviere. Mais comme la saison commençoit à s'avancer, il s'éleva une

une tempête qui fit songer aux uns & aux autres à se retirer au plutôt. 1672.

Au reste comme cette guerre servoit de pretexte au Roi d'Angleterre pour tirer de l'argent de ses peuples, il avoit convoqué un nouveau Parlement, où les Hollandois pretendoient si-bien trouver des amis, que c'étoit la raison pour laquelle ils avoient refusé la trêve que ce Prince leur avoit fait offrir. Aussi n'oublierent-ils rien pour faire voir que c'étoit à tort qu'il les avoit attaqués. Mais ce Prince y aiant dressé ses brigues de son côté, ils furent tout surpris d'apprendre que bien-loin qu'on eût parlé en leur faveur, chacun avoit été d'avis de continuer de leur faire la guerre. On fut même de cet avis en termes qui marquoient qu'on ne leur vouloit pas de bien. Car le Chancellier d'Angleterre dans la Harangue qu'il fit à ce sujet, dit en termes exprés, que non seulement il faloit humilier cette nation; mais encore la détruire entierement. La continuation de la guerre aiant donc été resoluë avec tant d'applaudissement de tous les membres, la nouvelle n'en fut pas plutôt venuë en Hollande, que cette Republique se repentit de n'avoir pas accepté la cessation d'armes que le Roi d'Angleterre lui avoit fait proposer; & comme elle eût été bien-aise de renoüer la chose, elle le fit proposer à ce Prince; mais il n'en voulut plus entendre parler.



HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE SECOND.

Où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable en l'année 1673.

1673. Liv. II.



L'Empereur cependant avoit de grandes inquietudes au sujet de la guerre qu'il vouloit entreprendre. Car il apprehendoit de jetter l'Allemagne dans des malheurs, dont il ne pût pas la retirer si facilement. Outre cela l'alliance que le

le Roi avoit avec le Roi de Suede, & le Duc de 1673.
Bavieres lui faisoit peur, & il tâchoit de gagner LIV. II.
l'un, & l'autre, avant que ses troupes commissent aucune hostilité. Mais le Duc de Lorraine dont le Roi occupoit les Etats, & qui n'y pouvoit rentrer qu'en allumant une forte guerre, tâchoit de le rassûrer, lui faisant entendre qu'il seroit impossible au Roi de resister à la multitude d'ennemis qui s'alloient declarer contre lui. Comme c'étoit un grand Capitaine, ses raisons firent plus d'impression que celles des autres, quoi qu'elles dussent être plus suspectes. Enfin l'Empereur aiant surmonté ses irresolutions, il declara son dessein à un voiage qu'il fit à Marienzel, où il prit Dieu à témoin qu'il étoit obligé de faire la guerre pour la liberté de l'Allemagne, & pour l'honneur de sa dignité. Il commença donc à faire de grands preparatifs; si-bien que le Roi de son côté fut encore obligé de faire de nouvelles troupes. Le Vicomte de Turenne fut destiné pour commander l'armée qui devoit faire tête aux Allemans, pendant que le Roi continueroit la guerre de Hollande, avec le Prince de Condé, qui étant entierement gueri de sa blessure se trouvoit en état de servir comme auparavant. Il falut cependant envoier des troupes du côté de Catalogne, où l'on avoit avis que les Espagnols faisoient marcher quelques regimens. Mais avec tout cela ils ne vouloient pas encore se declarer; car le Roi étant prêt d'entrer en campagne, ils étoient bien-aises que le faix de la guerre allât tomber sur les Hollandois, & laisser consumer ses forces avant que de se les attirer sur les bras. Le Roi
qui

1673. qui n'étoit que trop informé de ce qui se passoit, & qui d'ailleurs se ressouvenoit de ce

Liv. II. qu'ils avoient essaié de faire à Charleroi, s'étant mis en campagne, au lieu de prendre le chemin des places de Hollande, où l'on croioit qu'il dût aller, s'avança du côté de la Flandre, où il jetta l'épouvante & la terreur. Le Duc d'Orleans passa le canal de Bruges à la tête de quinze mille hommes, & le Comte de Monterei Gouverneur des Païs-bas Espagnols aiant envoié faire compliment au Roi, lui fit demander avec beaucoup de soûmission qu'il eût à retirer ses troupes de dessus les terres de l'obeïssance du Roi son Maître, puis que ce n'étoit pas le chemin pour marcher contre ses ennemis. Le Roi lui fit réponse, mais d'une maniere pleine de fierté, que ce n'étoit pas à lui à s'informer où il alloit: qu'il regleroit la marche de ses troupes, selon qu'il le jugeroit à propos, & qu'il obsserveroit mieux la paix qui étoit entre les deux Couronnes, que n'avoit fait le Roi son Maitre. Cependant tout le peuple qui habitoit la campagne, se retiroit dans les villes, où il donnoit autant d'éfroi que si l'ennemi eût déja été aux portes; & exagerant les choses au delà de la verité, il se plaignoit de mille desordres qui ne lui étoient pas arrivés. Car le Roi ne vouloit pas souffrir que personne s'écartât de son drapeau, & il avoit seulement voulu se faire voir à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, afin de faire connoitre aux Espagnols ce qu'ils avoient à apprehender, s'ils l'avoient une fois pour ennemi. Ce fut pour ce sujet,

&

& pour un autre que je dirai dans la suitte, 1673.
qu'il voulut encore s'approcher de Bruxelles, LIV. II.
ce qui augmenta tellement l'apprehension de Monterei, qu'il se retira à Anvers, aprés avoir recommandé la ville à la fidelité des habitans, en qui consistoit sa principale force. Mais ce qui lui fit croire absolument que le Roi en vouloit aux Païs-bas, fut que le Marquis de Rochefort s'avança du côté de la Syne, où il chargea une garde qui étoit au pont de Capel Bruge, & qui lui vouloit disputer le passage. Aprés l'avoir chassée, il passa la riviere, & pris ses quartiers, comme si veritablement le Rôi lui eût ordonné de bloquer Bruxelles. Pour ce qui est du Roi, il logea le reste de son armée en deçà de la riviere, depuis la baie de Forêt, jusques au village de Syne, ce qui acheva de persuader à Monterei que c'étoit à lui qu'il en vouloit. La Comtesse de Monterei qui étoit restée à Bruxelles avec Dom Emanuel de Lira, & quelques autres serviteurs du Roi d'Espagne, en aiant conceu la même pensée, il fut resolu que Lira viendroit trouver le Roi, & qu'il tâcheroit de penetrer ses intentions. Mais soit que ce Prince fût veritablement en colere, ou qu'il feignît d'y être plus qu'il n'y étoit, Lira s'en retourna si persuadé qu'il alloit assieger Bruxelles, que non content de repandre cette nouvelle par la ville, il la manda encore au Comte de Monterei, comme une chose dont il ne devoit plus douter. Monterei fit marcher en même temps de ce côté-là non-seulement toutes les troupes qui étoient dans l'étenduë de son Gouvernement, mais encore une partie de celles qu'il avoit envoiées au

1673. au ſecours des Hollandois, que le Prince
LIV. II. d'Orange lui renvoia. Il aſſembla auſſi un petit corps d'armée, reſolu de jetter du ſecours dans la ville dés le moment que le ſiege ſeroit formé, ou même plutôt s'il en pouvoit trouver l'occaſion. Mais le Roi qui n'avoit fait cette feinte qu'à deſſein de lui faire retirer les troupes qu'il avoit dans Maeſtricht, ne vit pas plutôt qu'il avoit donné dans le panneau, qu'il lui avoit tendu ſi habilement, qu'il fit lever les garniſons de Tongres & de Maſeik, avec quoi Montal inveſtit cette place, ſoûtenu par un detachement que conduiſoit le Comte de Lorges.

Le Roi ſuivit incontinent aprés avec le reſte de ſon armée, ce qui raſſura le Comte de Monterei, mais qui lui donna en même temps un grand chagrin d'avoir ainſi pris le change ſi mal à propos. Toutefois ſe confiant que Fariau, qui avoit ſuccedé au Gouvernement de la place au Comte Rhingrave qui étoit mort de maladie, la défendroit vaillamment, il bannit ſa triſteſſe peu à peu, & lui fit ſucceder l'eſperance. Car il conſideroit qu'outre que la place étoit d'une grande reputation, & défenduë par une garniſon conſiderable, il étoit de l'interêt du Prince d'Orange de ne la pas laiſſer perdre ſans coup ferir. Et enfin voiant que le danger étoit éloigné de ſon Gouvernement, il contoit déja de l'aider de ſes troupes, en cas qu'il ne tînt qu'à cela de le faire réüſſir dans ſon entrepriſe. Mais elle n'étoit pas ſi aiſée qu'il ſe l'imaginoit, car le Roi qui étoit un Prince infatigable, donnoit ſi bon ordre à tout, qu'il prevoioit non-ſeulement tout ce qui pouvoit

arriver

arriver dans le moment; mais encore tout ce 1673.
qui pouvoit arriver dans la ſuitte. D'ailleurs LIV. II.
ſon exemple rendoit ſes troupes encore plus aguerries, & de meilleure volonté. En effet, il étoit à cheval depuis le matin juſques au ſoir, ſans avoir peur ni du froid, ni du chaud, ni de la pluie, ni de la pouſſiere, toujours doux avec les ſiens, toujours fier avec ſes ennemis. Mais cette fierté ne tenoit rien de l'orgueil, & il étoit aiſé de voir qu'elle ne partoit que de la grandeur de ſon courage. Au reſte affable avec les étrangers, à qui il ſe montroit volontiers, tellement que ſa tente étoit toujours remplie de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui accouroient de toutes parts pour voir le Roi. Cependant ils ne ſçavoient ce qu'ils devoient admirer le plus en lui, ou la grandeur de la fortune, dont preſque tous les hommes ſe montrent idolatres; ou ſa vertu, ou les charmes de ſa perſonne. Car il n'y avoit point nonſeulement dans toute l'Europe de Prince ſi bien-fait, ni qui eût tant de majeſté; mais même parmi les perſonnes privées.

Comme Maeſtricht étoit une place d'une grande conſequence, & pour la conſervation de laquelle les ennemis devoient faire apparemment toutes ſortes d'éforts, le Roi voulut prendre plus de precaution en l'aſſiegeant, qu'il n'avoit fait lors qu'il avoit aſſiegé les autres. Il fit faire des lignes de circonvallation, & de contrevallation, & juſques à ce qu'elles fuſſent achevées, il ſe tint à cheval & jour & nuit. Cependant on dreſſa deux batteries, dont l'une fut appellée la batterie du Roi, & l'autre celle de Montal. Celle-ci étoit ſur la montagne St.

Pierre,

1673. Pierre, & voioit les ennemis en flanc aux
LIV. II. moindres sorties qu'ils vouloient faire : celle-là tiroit entre la porte de Tongres, & celle de Bruxelles, où étoit la veritable attaque. Cependant le Duc d'Orleans pour faire diversion, en faisoit une fausse du côté de Wich, avec plusieurs brigades qu'il commandoit. Aux premieres approches les ennemis se coulerent à la faveur des blés qu'ils n'avoient pas voulu couper, & donnerent quelque allarme. Mais nous eûmes bientôt le même avantage qu'ils pretêndoient tirer de là ; car on y jetta de l'infanterie, qui escarmouchoit avec eux, pendant qu'on commanda de la cavalerie pour les couper. Leur retraite empêcha qu'ils ne fussent faits prisonniers ; cependant aiant appris par le danger qu'ils venoient de courir, celui où ils s'exposeroient doresenavant s'ils s'avançoient comme ils avoient fait, ils ne vinrent plus qu'avec beaucoup de precaution, & encore fort peu à la fois, tellement que ce qu'ils firent ne merite pas d'être rapporté.

Fariau qui ne manquoit pas de courage ni d'experience se voiant attaqué par un Roi, regardoit cette occasion comme capable de lui donner beaucoup de gloire. C'est pourquoi il n'oublioit rien pour exciter les siens à se bien deffendre ; & pour les animer davantage il les entretenoit d'un prompt secours, soit qu'il crût que le Prince d'Orange ne lui manqueroit pas au besoin, ou qu'il voulût bien leur dire ces choses sans en être persuadé. Mais la plûpart avoient perdu une partie de la confiance qu'ils avoient mise en sa reputation ; parce que dés le moment qu'il étoit entré à Maestricht,

il avoit plus ſongé à remplir ſa bourſe qu'à ga- 1673.
gner l'amitié du peuple. En effet, il avoit pillé la
campagne, ſous pretexte de lui faire donner des LXVII.
fourages pour la cavalerie : la ville avoit auſſi reſſenti ſon avarice, & il l'avoit auſſi pillée ſous pretexte de quelques travaux, dont il n'avoit pas fait la moitié. Enfin il commençoit à être haï de chacũ, parce que chacũ croioit qu'il ne ſongeoit qu'à s'enrichir à ſes dépens. D'ailleurs une bonne partie de la ville deſiroit de tomber au plutôt ſous la puiſſance du Roi à cauſe de la Religion Catholique dont les trois quarts font profeſſion. Tout cela faiſoit que ceux de la ville haïſſoient le Gouverneur & la garniſon, & que la garniſon & le Gouverneur ſe deffioient de ceux de la ville. Une choſe, qui arriva un jour ou deux aprés, augmenta encore la deffiance que Fariau en avoit ; car une Religieuſe mit le feu à ſon couvent, ce qui lui fit preſumer qu'il y avoit quelque intelligence avec l'ennemi. Il ne ſût donc d'abord ce qu'il devoit faire, ou courir pour éteindre le feu, ou pour ſe preſenter ſur le rampart. Cette Religieuſe fit la même choſe juſques à trois fois, ce qui redoubla toujours ſes inquietudes. Mais bien-loin que ce qu'elle en faiſoit fût par un zele de Religion, c'étoit au contraire par le degoût qu'elle avoit de ſon couvent. Auſſi prit-elle ſon temps à la troiſiéme fois d'en ſortir, & elle ſe retira à Boiſleduc, où elle ſe fit de la Religion Reformée.

Le Roi cependant, aprés avoir fait ouvrir la tranchée, donna ordre de perfectionner les travaux, afin que chacun y fût en plus grande ſureté. Car comme la garniſon étoit forte, & qu'on pouvoit craindre les ſorties, on faiſoit les

1673. les places d'armes pour pouvoir être commodement, & pour combattre sans confusion.
Liv. II. Cependant la cavalerie de garde étoit à la queuë de la tranchée où elle n'avoit gueres de repos. Car outre le canon qui tiroit incessamment, il faloit monter souvent à cheval, & s'exposer au feu du rempart, à cause des frequentes sorties que faisoient les ennemis. Mais ils avoient leur part du peril aussi-bien que nous, car ils avoient affaire non-seulement à de braves gens qui les repoussoient souvent jusques sous le feu de la contrescarpe; mais il leur faloit encore essüier la batterie de Montal qui étoit de dix-huit pieces de canon, & qui faisoit un grand desordre dans leurs rangs d'abord qu'ils venoient à se montrer. Pour nous, nous fûmes delivrés en trois ou quatre jours de la crainte de leur canon, qui fut entierement demonté par le nôtre, ensorte qu'il ne leur en resta plus qu'une piece qu'ils cacherent derriere le rampart, où ils firent un trou, afin de la pouvoir tirer. Mais en recompense ils firent un feu continuel sur la tranchée, laquelle ne laissa pas d'avancer, par les soins continuels que le Roi s'en donnoit, & ceux que prenoient les Maréchaux de France, & les Officiers Generaux. Ainsi l'on gagnoit tous les jours quelque terrain, & les ennemis ne faisoient qu'un éfort mediocre pour nous repousser; car Fariau qu'on n'accusoit pas à tort d'avarice, aulieu d'exciter le soldat par la recompense, motif puissant pour lui faire hazarder sa vie, se contentoit de le commander à tour de rolle. Cependant comme il vit que nous nous étions rendus maitres d'une demie-lune, il fit un éfort sur son inclination, & aiant distribué quelque argent

argent aux soldats, il leur en promit davantage, 1673.
s'ils pouvoient reprendre cet ouvrage. Un
peu d'honneur se mêlant dans le cœur de LIV. II.
ces soldats, il marcherent resolument, &
aiant trouvé nos gens qui ne songeoient qu'à se retrancher, ils les surprirent par une attaque brusque & imprevuë. On quitta la pelle & les autres instrumens avec quoi on se retranchoit pour songer à se défendre; mais les ennemis poursuivant leur pointe fort vigoureusement tuerent ceux qui se presenterent les premiers, & aiant mis pareillement ceux qui les soutenoient hors de combat, ils donnerent la chasse aux autres, si-bien que le nombre fut petit de ceux qui firent encore resistance. Artagnan se trouva de ceux là; mais aprés avoir donné toutes les marques d'un grand courage, il succomba sous le nombre, & fut tué tout roide sur le carreau. Comme il étoit extrêmement aimé des Mousquetaires qu'il commandoit, on s'apperceut bientôt qu'il n'étoit pas revenu avec les autres, & St. Leger premier Maréchal des logis de la compagnie, se resolut à l'aller dégager, esperant qu'il en seroit encore temps. Trois ou quatre Mousquetaires s'offrirent à le seconder dans une si genereuse resolution, & sans considerer aucun peril, ils retournerent dans la demie-lune, à l'entrée de laquelle ils l'apperceurent qui mordoit la poussiere. Il étoit reconnoissable à ses armes, y en aiant peu qui en eussent porté que lui. Ils se trouverent saisis à cette veuë; cependant le temps étant mal propre pour s'abandonner à leur douleur, ils ne songerent qu'à venir à bout de leur dessein. Il y en eut un de tué en lui ren-

rendant ce pitoiable office, & les autres s'en acquitterent, nonobstant l'obstacle que les ennemis tâcherent d'y apporter.

Le Roi aiant appris la destinée de ses troupes, ne perdit pas courage pour cela; au contraire, comme si la difficulté lui eut donné de nouvelles forces, il en commanda d'autres pour reprendre ce que celles-ci avoient perdu. Le Duc de Montmouth fils naturel du Roi d'Angleterre, Lieutenant-General de jour qui avoit pris la demie-lune, & qui l'avoit reperduë, sentit à l'exemple du Roi augmenter son courage, & s'étant mis à la tête de ces nouvelles troupes, il passa sur le ventre de tous ceux qui lui voulurent faire resistance. Les ennemis furent chassés pour une seconde fois, aprés s'être défendus neanmoins avec beaucoup de vigueur, & de resolution. Le logement fut fait, & perfectionné en un moment, & à la veuë du Roi, s'il faut ainsi dire. Car il s'étoit avancé jusques à la queuë de la tranchée, d'où il envoioit ses ordres selon la necessité, tout prêt à faire marcher un nouveau secours s'il en étoit besoin, mais pour lui n'avoit garde d'aller plus loin. Les Gardes-du-corps à qui l'on avoit fait mettre pied à terre, & que l'on avoit armés de pertuisannes, firent merveilles en cette occasion, faisant voir, que quand on a du courage on combat aussi-bien à pied qu'à cheval.

Le Roi qui avoit eu de l'inquietude jusques à ce que cette entreprise fut achevée, donna beaucoup de loüanges au Duc de Montmouth qui s'y étoit exposé comme le moindre soldat. Il en écrivit une lettre au Roi d'Angleterre, qui fut

ravi

ravi que son fils se fut distingué si glorieusement. En effet, il paroissoit digne, par ce qu'il venoit de faire, d'une plus heureuse destinée que celle qui lui vient d'arriver; & ce que l'on peut dire, c'est que s'il avoit eu autant de prudence que de courage, il n'auroit pas été vaincu si facilement. Aprés que le Roi eût rendu ce témoignage aux vivans, il donna des marques de la consideration qu'il avoit euë pour les morts, parlant avantageusement de chacun en particulier, & racontant en presence de tout le monde depuis quel temps il lui rendoit service. Mais il ne regretta personne davantage qu'Artagnan, qui avoit eu aussi plus d'accés auprés de lui; car il commandoit la premiere compagnie des Mousquetaires depuis long-temps; & quoi qu'il eût eu d'abord Mr. de Nevers au dessus de lui, comme Mr. de Nevers ne servoit pas à sa charge, c'étoit lui qui avoit toujours pris soin de la compagnie dont le Roi avoit fait ses delices dans sa jeunesse. Car ce Prince qui avoit toutes les inclinations guerrieres, prenoit plaisir au milieu de la paix à joüir de l'image de la guerre, c'est-à-dire, à faire faire l'exercice à cette compagnie, trois ou quatre fois la semaine, sans que le grand chaud, ni le grand froid le pussent détourner de cette glorieuse occupation.

1673.

Liv. II.

La demie-lune aiant ainsi été emportée à la pointe de l'épée, le Roi donna la charge qu'avoit Artagnan, au Chevalier de Fourbins qui étoit Major des Gardes-du-corps, & qui étoit fort bien dans son esprit. Mais pour faire ensorte que chacun fût content,

1673. il donna aussi une pension à la Riviere, sous-Lieutenant de la compagnie, qui pouvoit
Liv. II. pretendre à cette charge; mais qui pour être fort vieux fut bien-aise d'aller goûter le repos, aprés avoir fait la guerre pendant l'espace de quarante ans. La charge de sous-Lieutenant étant vaquante par là, elle fut donnée à Maupertuis, qui étoit enseigne, & qui étoit un enfant du corps: car il avoit été Mousquetaire à la creation de la compagnie, ou pour mieux dire, lors que la compagnie avoit été remise sur pied. Car du temps du Ministere du Cardinal de Richelieu, elle avoit été cassée, à cause que Treville qui la commandoit, ne se pouvoit resoudre d'avoir les mêmes complaisances pour lui qu'avoient les autres courtisans. L'enseigne fut donnée à la Hoguette, neveu de Mr. de Perefixe qui avoit été Precepteur du Roi, & Archevêque de Paris; la cornette à Moissac, quoi qu'elle dût appartenir à St. Leger, qui étoit, comme j'ai dit, premier Maréchal des logis de la compagnie. Mais le Roi qui entroit avec beaucoup de bonté dans le detail de la fortune de ses moindres Officiers, sçachant qu'il n'étoit pas riche, & qu'il étoit d'ailleurs chargé de famille, lui donna dix mille écus, ce qui lui étoit beaucoup plus utile.

Aprés qu'il eut rempli les autres charges de moindre consideration, & qui vaquoient dans les autres corps, il songea à se rendre maître au plutôt des autres ouvrages, parce qu'il couroit un bruit que le Prince d'Orange assembloit ses forces pour venir donner secours à la place. En effet, ce Prince qui ne s'étoit pas beau-

beaucoup pressé du commencement, croiant 1673.
qu'elle tiendroit deux ou trois mois, avoit fait
son compte, que pendant ce temps-là les Alle- LIV. II.
mans se mettroient en campagne, & qu'aprés avoir joint ses troupes aux leurs, il lui seroit aisé de passer par dessus le ventre d'une armée fatiguée par un long siege, & diminuée par plusieurs combats. Mais enfin aiant appris que la place étoit en danger de se perdre, il donna ordre à ses troupes de se tenir prêtes au premier commandement. On prepara donc des bateaux à Ruremonde & à Venlo pour remonter le canon par la Meuse avec quelque infanterie, pendant que le reste avec la cavalerie devoit prendre le chemin par la Mairie de Boisleduc, & se rejoindre à l'infanterie à cinq ou six lieuës au dessus de Maestricht. A Namur, & à Givés, places sur la Meuse, on fit les mêmes preparatifs, ce qui fit juger à bien du monde que les Espagnols à qui elles appartenoient alloient se declarer. Mais pendant que leur jalousie d'un côté les faisoit resoudre à prendre les armes, la crainte les retenoit de l'autre, ce qui étoit cause qu'ils étoient plus lents à faire les choses qu'il n'eut été à desirer pour le bien de leurs affaires. D'ailleurs le Roi qui sçavoit profiter de tout se hâtoit, ou temporisoit selon les occasions, & n'avoit garde de leur ressembler en prenant des mesures si incertaines. Mais enquoi ils étoient en quelque façon excusables c'est qu'ils avoient peu d'argent & peu de troupes, ce qui les mettoit hors d'état de faire ce qu'ils auroient voulu. Ils voioient d'un autre côté le Roi puissant en l'un, & en l'autre, lui-même à la tête de

1673. LIV. II.

ſon armée, aimé des ſoldats, & des Capitaines, & par deſſus tout cela ſi heureux en tout ce qu'il entreprenoit, qu'on eut dit qu'il eut eu la fortune à ſes gages.

Quoi qu'il en ſoit, il ne voulut pas donnér le temps au Prince d'Orange de tenter le ſecoùrs de la place, & il ſe mit à la battre ſi rudement, qu'il fut tiré en un jour plus de douze cens coups de canon. Cependant on dreſſa les travaux vers les autres ouvrages, & les ennemis aiant entrepris de les renverſer firent une ſortie vigoureuſe: mais les nôtres s'étant preſentés encore plus vigoureuſement, on les empêcha de pouvoir rentrer par la porte par où ils étoient ſortis, & ils furent contraints de gagner celle de St. Pierre. Mais devant qu'ils y puſſent arriver, Montal fit une décharge de ſes dix-huit canons chargés à cartouches, leſquels en firent demeurer un grand nombre ſur la place. On attaqua en-ſuite une demie-lune qui étoit gardée par des Italiens, qui ne témoignerent pas grande reſolution. Car aiant lâché le pied à la premiere charge, ils ne ſongerent qu'à faire ſauter une mine qu'ils avoient creuſée ſous leurs pieds, ſans conſiderer que leurs compagnons n'étoient pas encore en ſureté. En effet, il y en avoit encore beaucoup ſur la pointe, quand la mine joüa, ce qui fut cauſe qu'elle leur fut plus funeſte qu'à nous. La pointe du baſtion aiant ainſi ſauté, nous nous logeâmes deſſus, & on y mit du canon avec quoi l'on batit la ville, & les autres ouvrages qui la défendoient. Cependant on attaqua l'ouvrage à corne qui étoit ſur le bord du foſſé, & il fut empor-

emporté aprés une mediocre resistance. On 1673.
se logea sur la pointe pour éviter l'effet des Liv. II.
mines, aprés quoi on fit la descente du fossé, dressant les travaux du côté d'un autre ouvrage, qui tenoit à la porte de la ville. L'on s'en rendit maitre de même que l'on avoit fait des autres, & avec aussi peu de perte, ce qui étonna Fariau qui avoit à combattre aussi-bien au dedans, qu'au dehors. Car il y avoit déja deux jours que les Prêtres, qui ne sont pas en petit nombre dans cette ville, accompagnés d'une troupe de femmes, crioient tout haut qu'il étoit temps de se rendre, & que c'étoit vouloir tout perdre que de se défendre plus long-temps. Or cette troupe grossissoit à veüe d'œil, sans qu'il osât entreprendre de reprimer la sedition. Car il n'étoit pas bien voulu de personne, & jusques à la garnison chacun se plaignoit de lui. Elle disoit qu'il avoit confié tous les postes d'importance aux Italiens, & à quelques Espagnols qu'il avoit amenés avec lui; cependant qu'ils s'étoient défendus avec tant de lâcheté, qu'il n'y avoit personne qui n'en eût fait davantage: que c'étoit une marque du mépris qu'il faisoit de la nation, aux gages de laquelle il étoit neanmoins lui-même. Fariau qui sçavoit tous les discours qui se faisoient de lui, & parmi le peuple, & parmi les gens de guerre, aiant peur d'être mal secouru, s'il prenoit envie au Roi de faire attaquer la bréche, ne voulut pas attendre plus long-temps à faire sa composition, joint à cela que la chose pressoit d'elle-même, ne lui restant plus que le corps de la place, avec quoi il ne pouvoit pas fai-

1673. re grande resistance. Le Roi étant averti par
Liv. II. la chamade qu'il fit battre en même temps qu'il avoit dessein de capituler, on se donna des ôtages de part & d'autre, & les articles étant accordés, la garnison qui étoit diminuée d'environ douze cens hommes, sortit forte encore de cinq mille, & se retira à Boisleduc. Toute la ville accourut à la porte de Bruxelles par où chacun croioit que le Roi devoit entrer; mais lui autant pour éviter la foule, que pour voir défiler la garnison, fit le tour des ramparts, & se rendit à la porte de Boisleduc, accompagné des principaux Officiers de son armée. Un Officier Espagnol qui montoit un beau cheval, voiant que le Roi avoit les yeux tournés sur lui, se mit à lui faire faire plusieurs caracolles; mais le Roi qui jugeoit que cet Officier prenoit mal son temps, lui qui devoit être mortifié de s'être trouvé dans une ville qui s'étoit si mal défenduë, ne lui voulut pas donner le plaisir de le regarder davantage; desorte que chacun remarqua qu'il en détourna la veuë. Le Roi aprés avoir veu défiler toute la garnison, entra dans la ville, dont ses troupes s'étoient déja emparées. En-suite il fut rendre graces à Dieu dans la principale Eglise qui est dediée à Saint Servais, & où il y a un Chapitre assez considerable, puis il remonta à cheval, & visita les dehors l'un aprés l'autre, ordonnant de nouvelles fortifications à la porte de Boisleduc, auxquelles on donna le nom de bastion du Roi, la Reine, Dauphin, Orleans, Condé, & Estrades. Le Gouvernement fut donné au Comte d'Estrades, tant à cause

cause de ses longs services, que des habitu- 1673.
des qu'il avoit dans les Provinces-Unies, où Liv. II.
il avoit porté les armes autrefois, & où il
avoit été en-suitte Ambassadeur de la Couronne.

Cette conquête qui ne nous avoit pas coûté plus de trois mille hommes, causa beaucoup de consternation parmi les ennemis. En effet, ils ne furent pas long-temps sans s'apercevoir des conséquences qu'elle entrainoit aprés elle: car nous exigeâmes bientôt des contributions par toute la Mairie de Boisleduc, qui est d'une grande étenduë; si-bien qu'ils n'en purent plus rien tirer. Il leur falut donc chercher un autre fonds pour faire subsister la garnison qui étoit entretenuë auparavant de ce que cette Mairie leur fournissoit. Cela allarma aussi beaucoup les Espagnols, à qui on ôtoit par là la communication de Ruremonde, & de Venlo avec Namur. Outre qu'ils ne pouvoient plus conserver leur droit de passage sur la Meuse, pour la sureté duquel ils avoient bâti le Fort de Navagne entre Liege & Maestricht. Aussi fut-ce une des premieres choses que l'on fit que de leur raser ce Fort, dés le moment qu'ils se furent declarés, desorte qu'on leur fit perdre par ce moien un des plus beaux revenus qu'ils eussent en Flandres. Mais depuis la paix ils ont rétabli ce droit, mais non pas le Fort, se servant d'une méchante maison & d'une redoute qui ne vaut gueres mieux, où ils entretiennent quelques soldats, afin de donner main forte à ceux qui le perçoivent.

Aprés que le Roi eut donné ordre à sa

1673. nouvelle conquête, il ne sçût plus où porter la terreur de ses armes. Car les Espagnols ne se declarant point lui ôtoient matiere de les emploier contr'eux, & pour ce qui est des Hollandois, ils s'en étoient mis à couvert en lâchant les écluses, remede qu'on eut pu dire pire que le mal, si ce n'est que ce mal ne devoit pas toujours durer, au lieu que la perte de leur liberté étoit un mal sans remede. Le Roi aprés avoir donc bien consideré le parti qu'il avoit à prendre, resolut de s'acheminer en Lorraine, où sa presence étoit necessaire pour dissiper les desseins de quelques factieux, qui sur le bruit de la guerre avec l'Empereur, avoient resolu de faire des brigues dans la Province en faveur du Duc de Lorraine leur ancien Maitre. Il envoia donc ordre à la Reine qu'il avoit amenée en Flandres avec lui, & qu'il avoit laissée à Tournai, de marcher de ce côté-là, & elle l'attendit à Rhetel. Le Roi y étant arrivé, prit le chemin de Nanci, où filoit une partie de ses troupes, l'autre étant demeurée en Flandres sous la conduite du Prince de Condé, qui les menoit vers Utrecht. Le Prince de Condé par les mêmes raisons qui avoient obligé le Roi de s'en aller, se vit reduit à observer seulement les ennemis. Cependant cette sorte d'oisiveté étant incompatible avec son humeur, il entreprit une chose penible, & difficile, qui fut de faire écouler les eaux, en faisant des coupures aux digues, par où on lui faisoit entendre qu'elles entreroient dans la mer. Mais bien-loin que ce travail eût quelque succés, il en arriva tout au plus loin de sa pensée: car les eaux de la mer trouvant un passage

Liv. II.

paſſage libre, acheverent d'inonder la terre 1673.
dans le temps de la marée, ſi-bien qu'il falut
diſcontinuer ce travail. Le Prince de Condé LIV. II.
n'aiant rien à eſperer de ce côté-là, s'approcha de Boiſleduc, où l'on avoit tenté la même choſe inutilement. Mais aprés avoir été reconnoitre la place de deſſus la chauſſée, qui étoit le ſeul chemin par où on y pouvoit aborder, le reſte étant inondé à plus de deux lieuës à la ronde, il ſe retira voiant que l'entrepriſe étoit trop grande, de vouloir l'aſſieger par cette langue de terre qui étoit la ſeule acceſſible. Neanmoins il ne la jugea pas impoſſible, & il le manda ainſi au Roi; mais pluſieurs circonſtances furent cauſes qu'il n'en oſa former le deſſein. En effet, il faloit ſonger plutôt à ſe défendre qu'à attaquer, & la marche des Allemans faiſoit craindre que les affaires ne changeaſſent bientôt de face. Les Eſpagnols d'un autre côté n'attendoient que le premier ſuccés de leurs armes pour ſe declarer, & ſçachant qu'il devoit débarquer un ſecours au Roi de quelques Anglois, ils ſe preparoient à leur fermer les paſſages.

Le Roi aiant tant d'affaires ſur les bras, donnoit ordre à tout avec une prudence admirable. Il avoit fait faire quelques nouvelles fortifications à Nanci, & aprés s'être fait voir dans cette Province, il avoit pris le chemin de l'Alſace. Car pour retenir ſes alliés qui étoient fortement ſollicités de prendre l'interêt de ſes ennemis, il faloit ſoûtenir ſa reputation par ſa preſence, & ſur tout empêcher que la ville de Strasbourg ne ſe declarât contre lui. Sa ſituation qui donnoit l'entrée aux ennemis dans l'Alſace étant d'une ſi grande conſequence, le Marquis de Louvois

ſe chargea de cette negociation. Mais ceux de cette ville ſe montrant dificiles on brûla leur pont, ce qui les fit reſoudre d'accepter la neutralité, qu'ils refuſoient auparavant. Cependant on ne put eſperer la même choſe de ceux qui au commencement de la guerre avoient embraſſé nos interêts avec tant de chaleur. Le Prince Palatin nonobſtant l'alliance de ſa fille avec le Duc d'Orleans, & mille autres engagemens qu'il avoit avec le Roi, ſe rendit nonſeulement aux promeſſes des ennemis, mais il leur ſervit encore comme d'émiſſaires pour débaucher nos autres alliés. L'on ne ſçauroit dire combien ſon changement nous apporta de dommage. Car comme ce Prince étoit extrêmement adroit, & inſinuant, ſes conſeils nous firent plus de tort, que les éforts de beaucoup d'autres Princes qui avoient infiniment plus de puiſſance. Neanmoins tout habile, & tout plein de penetration qu'il étoit, il profita peu de ce changement : au contraire il attira par là les deux armées dans ſon païs, qui devint le theatre de la guerre, comme il ſera aiſé de juger par la ſuitte de cette Hiſtoire.

L'Empereur aiant gagné ce Prince, ſollicita les autres de ſe conformer à ſon exemple, les uns par des menaces, les autres par des raiſons qu'il leur faiſoit expoſer. Chacun ſe trouvoit ébranlé. Car par un reſultat de la Diette de Ratisbonne la guerre avoit été jugée neceſſaire pour le bien de l'Empire, ſans que Mr. de Gravelle qui y étoit de la part du Roi, l'eut pû empêcher. Or aprés cette reſolution c'étoit s'attirer bien des diſgraces que de perſeverer dans nôtre alliance, nous qui venions

d'être

d'être declarés ennemis de l'Empire dans une 1673.
assemblée si celebre. Neanmoins l'Electeur LIV. II.
de Cologne, & l'Evêque de Munster avoient peine encore à se determiner, celui-ci par la haine qu'il portoit aux Hollandois avec qui il faloit se reconcilier, celui-là par les conseils du Prince Guillaume de Furstembourg, & de l'Evêque de Strasbourg son frere, & par les grands engagemens qu'il avoit pris avec nous: car il nous avoit remis entre les mains la plûpart de ses forteresses; tellement qu'autant par force que par inclination, il étoit obligé de suivre nôtre parti. A l'égard des autres avec qui nous n'avions pas pris des mesures si étroites, comme pouvoient être l'Electeur de Treves, & de Mayence, il nous tournerent bientôt le dos; le premier ouvertement, le second en gardant un peu plus de mesures. Cela nous obligea de ne plus ménager l'un, & de prendre garde à la conduite de l'autre. On se saisit de la ville de Treves; mais pendant ce temps-là le Prince d'Orange assiegea Naerden, & par la prise de cette place, il commença à rendre un grand service à son païs. Car c'étoit une tête qui nous étoit d'une grande consequence, & dont la perte nous étoit encore plus considerable qu'elle ne paroissoit. Car par ce moien les ennemis pouvoient venir à Utrecht, qui n'étoit point fortifié, & ensuitte à toutes nos autres conquêtes, dont la plûpart ne l'étoient gueres davantage. Le Duc de Luxembourg qui se preparoit à marcher au secours de Naerden, aiant appris en chemin qu'il s'étoit déja rendu, fut fort surpris de la lâcheté de celui qui commandoit dedans, qui s'appelloit Du Pas, Officier nean-

1673. moins dont Mr. de Turenne avoit répondu au Roi, & qui avoit servi long-temps dans son regiment. Il en écrivit au Roi, & il eut ordre de lui faire faire son procés par le Conseil-de-guerre. Il y fut degradé des armes, & condamné à la mort : mais il eut le bonheur de mourir plus glorieusement l'année suivante à la defence de Graves, le Roi aiant eu la bonté de commuer sa peine en celle de tenir prison perpetuelle, peine qu'il adoucit encore à la priere de Mr. de Turenne, si-bien qu'il lui permit de se jetter dans Graves, où il fut tué comme je viens de dire.

LIV. II.

Aprés la prise de Naerden, le Prince d'Orange qui voioit le Prince de Condé occupé aprés les Espagnols, qui venoient enfin de se declarer, entra dans le païs de Cologne où il mit tout à feu & à sang. L'Electeur pour empêcher l'embrasement de son païs, lui envoia des deputés pour parvenir à quelque accommodement. Mais il ne le put faire, non pas manque de bonne volonté de la part de l'Electeur ; mais parce que le Prince d'Orange lui demandoit des choses qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'executer. Car il vouloit qu'il lui remît ses forteresses entre les mains, & elles étoient entre les nôtres, dont il n'étoit pas si facile de les arracher. Le Prince d'Orange recommença donc ses hostilités, & aprés avoir achevé de desoler son païs, il resolut de mettre le siege devant Bonn, dés le moment qu'il auroit pu joindre les troupes de l'Empereur, qui s'avançoient vers le Rhin. La conservation de Bonn étant d'une extrême consequence pour nous, le

Duc

Duc de Luxembourg fit tout ſon poſſible pour y jetter du ſecours; mais n'aiant pû s'ouvrir les paſſages, on leva les garniſons de Lints, & d'Andernak qui entrerent dedans, & dans la ville de Nuits qu'on avoit deſſein de conſerver. 1673. Liv. II.

Cependant l'armée de l'Empereur, qui étoit forte de cinquante mille hommes, aprés avoir fait reveuë à Egra en preſence de l'Empereur, & de pluſieurs Princes de l'Empire, qui lui avoient donné du ſecours, s'étoit ſeparée en 3. corps pour marcher plus commodément, & avec moins de dommage des Provinces par où il lui faloit paſſer. Le Duc de Bournonville conduiſit le premier du côté de Nuremberg, le ſecond marcha vers le haut Palatinat ſous les ordres de Wertmuler, & le troiſiéme ſuivit aprés, commandé par Montecuculli, à qui Bournonville, & Wertmuler obeïſſoient. Au reſte le Vicomte de Turenne aiant affaire à un ſi grand nombre d'ennemis, fut obligé de demander ſecours, & le Roi lui en envoia ſous la conduite du Marquis de Vaubrun, qui commandoit en Alſace, dont il étoit Lieutenant de Roi. On affoiblit encore l'armée du Prince de Condé pour renforcer la ſienne, ce qui fut cauſe que le Prince de Condé ne put rien executer de conſiderable pendant toute la campagne. Neanmoins il alla brûler les fauxbourgs de Mons, & aprés avoir deſolé le plat païs, il s'en fut au devant des Anglois qui avoient débarqué à Dunquerque, & à qui, comme j'ai dit, les Eſpagnols ſe preparoient à diſputer le paſſage.

Mr. de Turenne aiant receu ce ſecours tourna toutes ſes penſées à empêcher que les ennemis ne paſſaſſent le Mein, eſperant que s'il

1673. s'il y pouvoit réüssir, le Prince d'Orange n'oseroit jamais entreprendre le siege de Bonn.
Liv. II. Il étoit besoin pour cela de paroître redoutable non-seulement aux ennemis; mais encore à quelques Princes qui avoient des places sur cette riviere, & qu'il connoissoit mal intentionnés. Car s'ils venoient à donner passage, c'étoit inutilement qu'il veilleroit jour & nuit, & en un moment tous ses desseins se trouveroient renversés. Or de pretendre y parvenir par la negociation, la breveté du temps ne le permettoit pas; les ennemis marchoient à grandes journées, & pour peu que la chose trainât en longueur, ils devoient arriver sur les bords de la riviere. Il prit donc le parti de marcher contre l'Evêque de Wirtsbourg, de qui il avoit de grands soupçons, & cet Evêque, pour ne pas s'exposer à une perte évidente, s'engagea à lui promettre tout ce qu'il voulut. Le Vicomte de Turenne, qui dans l'état où étoient les choses, étoit obligé de se contenter de la parole, croiant avoir donné ordre de ce côté-là, marcha du côté d'Aschaffembourg, aprés avoir appris que les ennemis en prenoient le chemin. Cependant comme il étoit besoin d'user de grande diligence pour les prevenir, il ne donna repos ni jour ni nuit à ses troupes, & elles faisoient souvent huit & neuf lieuës d'Allemagne, selon que la necessité le requeroit; mais sans former une seule plainte, car elles avoient tant de confiance en ce General, qu'elles étoient persuadées qu'il ne leur feroit pas faire un pas qui ne fût necessaire. Le Vicomte de Turenne aiant ainsi prevenu les ennemis, fit

fit attaquer Aſchaffembourg, où il y avoit 1673.
une foible garniſon, & s'en étant rendu mai-
tre, il fit dreſſer un pont ſur la riviere, & LIV. II.
l'aſſura par deux bonnes redoutes. Il ſe ſaiſit pareillement de pluſieurs châteaux qui pouvoient favoriſer ſon deſſein, & aprés y avoir mis garniſon, il envoia divers partis pour être aſſuré de la marche des ennemis. Car comme il ſçavoit que Montecuculli qui étoit à leur tête, étoit habile dans le métier, il ne doutoit pas qu'aprés avoir ſû ce qui ſe paſſoit, il ne prît une autre route. En effet, Montecuculli n'eut pas plutôt appris la priſe d'Aſchaffembourg, & que le Vicomte de Turenne l'attendoit en bataille ſur les bords du Mein, que reſolu de ne point combattre, il quitta le chemin qu'il tenoit, & prit celui de Wirtsbourg. L'Evêque avoit donné parole au Vicomte de Turenne, comme j'ai dit cidevant, de ne point donner paſſage; mais le Vicomte de Turenne ne s'y aſſurant pas de telle ſorte qu'il ne fut bien-aiſe de veiller de prés à ſes actions, fit décamper ſon armée; & aprés avoir laiſſé du monde ſuffiſamment à Aſchaffembourg, & à la garde de ſon pont, il ſuivit les ennemis de ſi prés, que les deux armées ne ſe trouverent plus qu'à une lieuë & demie l'une de l'autre. Le Vicomte de Turenne qui vouloit à toute force donner combat, avant que Montecuculli ſe pût joindre au Prince d'Orange, mit ſon armée en bataille, qui fut ravie de ſe croire à la veille de finir en un jour tant de travaux & de fatigues. Car elle avoit extraordinairement ſouffert pendant cinq ou ſix jours de marche par des

1673. des chemins fâcheux naturellement ; mais
LIV. II. qui étoient devenus encore plus méchans par des pluies continuelles. Cependant ce qui faisoit desirer le combat au Vicomte de Turenne, étant une raison à Montecuculli pour l'éviter, il se hâta de gagner un marais, derriere lequel il se mit en bataille. Le Vicomte de Turenne qui dans l'envie qu'il avoit de combattre, avoit décampé dés la pointe du jour, étant arrivé sur le bord de ce marais, fut reconnoitre leur camp. Mais aprés en avoir consideré la situation, & jugé qu'il étoit dangereux de l'attaquer, il se contenta de provoquer les ennemis au combat par un defi des trompettes. Montecuculli lui répondit par de pareilles fanfares, & les deux armées s'étant entreregardées sans que l'une ni l'autre osât avancer, Montecuculli décampa pour aller gagner Marcheviller, d'où il envoia à l'Evêque de Wirtsbourg pour le sommer d'être fidele à l'Empereur, & de lui en donner des marques en cette occasion. Mr. de Turenne y envoia de son côté pour le sommer d'executer sa parole ; mais tandis que cet Evêque l'amusoit par de belles promesses, il donna passage à un détachement de l'armée de Montecuculli qui tomba sur les bras du Comte de Guiche Lieutenant-General qui conduisoit un convoi à l'armée. Le convoi fut pillé entierement, & Montecuculli étant bien-aise de cacher ce qui se passoit, fit attaquer un passage que nous gardions auprés de Markbrait, où il fut tué du monde de part & d'autre. Car l'affaire qui n'étoit qu'un jeu du commencement, s'étant échauffée d'elle-
même

même par la perte de quelques Officiers, elle devint si chaude dans la suitte, que Montecuculli eut de la peine à retirer les siens du combat. Nous nous attribuâmes l'avantage de cette affaire, comme effectivement il étoit de nôtre côté, puis que nous étions demeurés maitres du passage ; mais ce qui étoit arrivé au Comte de Guiche rabattit beaucoup de la joie qu'on en pouvoit avoir. Le convoi fut pris comme j'ai dit, ou du moins la meilleure partie ; d'ailleurs il y eut beaucoup de monde de tué en cette occasion, & même le Comte de Guiche fut fort embarrassé à faire retraitte. Le chagrin qu'il en conçut, quoi qu'il n'y eût point de sa faute, fut extraordinaire, & quelque soin que Mr. de Turenne prît de le consoler, il n'en put jamais venir à bout. Ses autres amis ne réüssirent pas mieux dans ce dessein, & comme il vint à tomber malade peu de jours aprés, on attribua son mal à ce qui lui étoit arrivé : d'autres crurent qu'il avoit été empoisonné, car on veut toujours que les grands Seigneurs ne meurent pas comme les autres, comme s'ils n'étoient pas sujets comme nous à mille infirmités. Quoi qu'il en soit, se voiant affoiblir tous les jours, il se disposa à la mort, non-seulement comme un homme qui avoit du courage ; mais encore qui vouloit mourir en bon Chrêtien. Il receut ses Sacremens avec une pieté exemplaire, protesta tout haut devant tout le monde qu'il étoit au desespoir des foiblesses qu'il avoit pû avoir dans sa jeunesse, & demandant pardon à Dieu avec plus de douleur de l'avoir offensé,

1673. sé, que de crainte de ses jugemens, il rendit l'esprit entre les bras de son Confesseur.
LIV. II. C'étoit un jeune Seigneur d'un merite extraordinaire, sçavant au dessus d'un homme de sa condition, brave, honête, liberal, & enfin qui avoit toutes sortes de bonne qualités. Il étoit fils du Maréchal de Grammont, & avoit épousé la sœur du Duc de Sulli. Mais n'en aiant point eu d'enfans, & même n'aiant pas trop bien vécu avec elle, qui est la seule chose qu'on a trouvé à redire à sa conduite, il laissa sa succession au Comte de Louvigni son frere, qui est aujourdhui Duc de Grammont.

L'infidelité de l'Evêque de Wirtsbourg rompit bien des mesures au Vicomte de Turenne ; car aprés cela les ennemis passerent le Mein sans qu'il les en pût empêcher. Cependant l'Evêque pour s'excuser envers lui lui envoia des deputés ; mais le Vicomte de Turenne ne les voulut jamais entendre, & se mit à piller son païs, raser ses maisons, & enfin à faire toutes les autres hostilités qu'un homme peut faire quand il est offensé mortellement, & qu'il a la force à la main. Les ennemis sans se mettre autrement en peine comment l'Evêque se tireroit de cette affaire, marcherent du côté du Rhin, & le Prince d'Orange s'étant avancé, les deux armées se joignirent au grand contentement des uns & des autres. Aprés cela ils tinrent Conseil-de-guerre, & faisant mine de vouloir reprendre Treves, ils obligerent le Vicomte de Turenne à y jetter du secours. Le Marquis de Ranes Colonel General des dragons y entra, avec St. Clas à

la

la tête de cinq cens chevaux, & pareil nombre 1673.
de dragons; mais le Prince d'Orange marchant
aussi-tôt contre Bonn, y mit le siege, pendant LIV. II.
que Montecuculli se posta pour faire tête au secours. Le Vicomte de Turenne fut fort embarassé s'il devoit combattre ou non; car de tous côtés le péril étoit extrême. S'il combattoit, c'étoit en apparence s'exposer à une défaite évidente, les ennemis étant plus forts que lui de la moitié; s'il ne combattoit pas, c'étoit abandonner des alliés, & les jetter dans le desespoir. Dans une si grande extrêmité il falut attendre les ordres de la Cour, qui furent de ne rien hazarder. Mais il en arriva ce que le Vicomte de Turenne prevoioit. L'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, qui n'avoient encore osé nous abandonner, traitterent avec les ennemis, & de tous nos alliés il ne nous resta plus que le Roi d'Angleterre, que l'on tâchoit pareillement de débaucher par mille offres avantageuses.

Ce Prince qui étoit homme de parole; mais aussi qui avoit peine à se défendre des avantages qu'il rencontroit dans les propositions des ennemis, tâchoit cependant d'accorder l'un & l'autre, c'est-à-dire de faire non-seulement la paix pour lui; mais de la faire faire aussi au Roi. Le Roi ne demandoit pas mieux, il avoit envoié pour cela des Ambassadeurs à Cologne. Mais les ennemis étoient bien éloignés de ces sentimens. Ils apportoient mille difficultés sur les preliminaires du traitté, & il n'y avoit gueres d'apparence d'esperer une heureuse fin d'une chose où il y avoit tant d'obstacle dés le commencement. L'on avoit eu seulement

mille

1673. LIV. II. mille peines à obtenir sureté pour les Ambassadeurs, l'Empereur voulant demeurer maitre de la ville, où il tenoit garnison, & ne cherchant qu'à desesperer les affaires, afin de parvenir plus facilement à ses desseins. Le Roi avoit été obligé pour ne pas porter les choses à l'extrémité, de consentir que les troupes de ce Prince y demeurassent, pourvû qu'on leur donnât un autre Commandant; c'est-à-dire pourvû qu'on sauvât seulement les apparences, & qu'il ne fût pas dit, que lui qui étoit victorieux jusques-là eût subi la loi des vaincus. Le tour qu'on donna à la chose fut de nommer le Baron de Leie pour commander dans la ville, & de lui faire faire serment aux Magistrats, & non pas à l'Empereur, comme avoit fait l'autre Commandant. Car du reste il importoit peu au Roi que ce fussent des troupes de l'Empereur, ou de celles de Cologne, qui demeurassent dans la ville, étant bien éloigné de croire qu'on manquât de respect envers ses Ambassadeurs, ou envers ceux de ses alliés. Mais les émissaires de l'Empereur qui ne cherchoient qu'à brouiller les affaires, violerent le droit des gens, enlevant le Prince Guillaume de Furstemberg qui étoit Ministre de l'Electeur de Cologne. Ils n'en demeurerent pas là, & sans respect du Roi, & du lieu où ils étoient, qui étoit un lieu neutre, ils arréterent un chariot où il y avoit de l'argent qui lui appartenoit, & se l'approprierent. Ces deux attentats aiant encore fait desesperer davantage de la paix, le Roi d'Angleterre, qui comme je viens de dire eut été bien-aise de la procurer au Roi en même temps qu'à lui, s'avi-

sa

sa alors de faire proposer un traitté par les Suedois, qui agissoient toujours en qualité de mediateurs, & où il sembloit qu'ils conciliassent les interêts des principaux interessés. En effet, le Roi y trouvoit son compte, aussi-bien que ses alliés: l'Espagne le sien, & il n'y avoit que les Hollandois à qui il en coutoit un peu pour contenter les uns & les autres. Cependant ce n'étoit rien en comparaison de ce qu'ils avoient perdu, tellement qu'il sembloit que ce traitté dût être agréé des parties. Mais l'Empereur qu'on y avoit oublié de dessein premedité, parce qu'on ne vouloit pas qu'il eut rien à démêler dans cette guerre, & qu'on étoit bien-aise d'ailleurs qu'il s'en tînt aux traittés de Westphalie, aiant renversé toutes ces bonnes intentions, l'assemblée de Cologne fut rompuë, le Prince Guillaume conduit en Allemagne dans une étroitte prison, & enfin les choses aigries à un point, que toute esperance de paix fut ôtée.

Cependant le Prince d'Orange aiant pris Bonn, le Marquis de Grana qui avoit été envoié de la part de l'Empereur à l'Electeur de Cologne dés le commencement de la guerre, & qui étoit celui qui avoit eu soin de faire arréter le Prince Guillaume, entra dedans avec une garnison d'Allemans. Toutes les autres places que nous tenions dans les terres de l'Electeur de Cologne furent pareillement occupées par leurs armes, le Roi aiant jugé à propos d'en faire sortir ses garnisons qui n'étoient pas capables de les défendre. En effet, bien loin que l'on fût en état de les garder, il étoit même force d'abandonner celles de Hollande, parce que

la

1673. la guerre qui venoit d'être declarée par l'Empereur, & par les autres Princes d'Allemagne,
Liv. II. avec les prises de Bonn, & de Naerden, avoient apporté un tel changement à nos affaires, qu'elles n'étoient pas reconnoissables.

Ce n'étoit pas là neanmoins la seule disgrace dont il sembloit que la fortune voulût nous menacer. Car le Roi apprenoit de divers endroits les nouveaux éforts que faisoient les ennemis pour retirer le Roi d'Angleterre de son alliance, & ils esperoient qu'aprés cela leurs affaires en iroient mieux de beaucoup. En effet, quoi que l'armée navale de ce Prince n'eût pas fait encore grand chose, elle ne laissoit pas d'épuiser les ennemis par la dépense qu'ils étoient obligés de faire pour s'y opposer. Nos côtes d'ailleurs n'avoient rien à craindre tant qu'il seroit dans nos interêts, au lieu que s'il venoit une fois à nous abandonner, ou il faloit se resoudre à entretenir tout seul une armée navale, ce qui étoit au dessus des forces du Roi qui n'étoient pas encore bien grandes sur mer, ou à être dans une perpetuelle crainte. Ces raisons obligeoient le Roi à redoubler ses negociations auprés de lui, & il sembloit que l'assemblée de Cologne fût transportée à Londres, tant il y avoit de Ministres qui cherchoient à avancer les affaires de leurs Maitres. Le Roi d'Angleterre sembloit encore irresolu; car si d'un côté il étoit tenté par les avantages que les ennemis lui proposoient, il étoit retenu de l'autre par l'alliance qu'il avoit avec le Roi, lequel il sçavoit bien avoir été en état de faire la paix sans lui, s'il l'avoit voulu faire à son prejudice. Il retiroit d'ailleurs de grosses pensions de lui, qui

qui lui servoient à se faire des creatures, de- 1673.
sorte qu'il avoit quelque sorte de confusion
de faire ce que le Roi n'avoit pas fait. Ce- LIV. II.
pendant il ne laissoit pas d'être extrêmement tenté, croiant qu'aprés cela il alloit devenir l'arbitre de la paix & de la guerre, ce qu'il jugeoit facile, veu la cour qu'on commençoit déja à lui faire de tous les endroits de l'Europe. Il consideroit sur tout que n'y aiant plus que lui qui joüît de la paix, il s'attireroit tout le commerce. Mais ce qui le faisoit pancher davantage de ce côté-là, c'est qu'aprés avoir fait de grandes dépenses pour mettre une nouvelle flotte en mer, elle n'avoit été gueres plus heureuse que l'année precedente, ce qui faisoit murmurer une grande quantité de ses sujets, qui étoient ravis de trouver un pretexte pour couvrir la jalousie qu'ils portoient à la prosperité de nos armes, outre qu'ils n'étoient pas bien-aises de voir détruire la Republique de Hollande, avec qui la politique veut qu'ils entretiennent intelligence. Mais puis que je viens de parler de la flotte d'Angleterre, je crois que je ne ferai pas mal de rapporter ici, sans differer davantage, ce qui s'étoit passé entr'elle & celle de Hollande. Je ne sçais cependant si je dois toucher en passant tous les discours qui se faisoient en Angleterre, avant qu'elle se fût mise en mer. Car il y a de certaines choses qu'on ne doit jamais avancer, à moins que d'en être certain; & je ne puis parler de celles-là que par presomption, & sur le rapport des autres qui n'en sont peut-être pas mieux informés que moi. Toutefois comme on ne doit rien aussi cacher au lecteur, je suis per-

persuadé qu'il est de mon devoir de lui découvrir ce que j'en ai appris, lui laissant la liberté d'en juger ce que bon lui semblera.

Le peu de succés qu'avoit eu le Duc d'Yorck l'année precedente, quoi que les affaires des Hollandois semblassent desesperées, lui aiant fait presumer qu'il auroit encore plus de peine à y réüssir maintenant qu'elles se rétablissoient, lui fit desirer que le commandement de la flotte fut donné à un autre, & le Roi l'offrit au Prince Robert. qui étoit fils d'une sœur du Roi son pere, & du feu Prince Palatin. Ce Prince avoit déja eu le même commandement en d'autres occasions, dont il s'étoit fort bien aquitté. Mais découvrant pourquoi le Duc d'Yorck n'en vouloit point, comme il avoit aussi-bien que lui sa reputation à ménager, il en fit refus, & ne l'accepta, .que parce que le Roi lui en fit un commandement exprés. Cependant soit que l'on fût bien-aise qu'il ne reussît pas mieux qu'avoit fait le Duc d'Yorck, ou que les propositions que faisoient les Hollandois donnassent esperance d'une prompte paix, rien ne s'avançoit pour l'équipage, ce qui donnoit de grands chagrins à ce Prince, qui se fortifioit toujours de plus en plus dans la pensée qu'on ne lui avoit donné ce commandement que pour ne lui pas faire acquerir beaucoup de gloire. Cependant les Hollandois qui sçavoient ce qui se passoit en Angleterre, resolurent de profiter de la conjoncture, & aprés avoir fait amas d'une grande quantité de bateaux de charge, Ruiter s'avança à l'embouchure de la Tamise, pour en boucher l'entrée.

trée. Ce dessein qui auroit été capable de ruiner les Anglois s'il se fut pû executer, fit que l'on pressa l'armement de la flotte. Mais comme elle ne pouvoit pas être prête entierement pour s'y opposer, le Prince Robert se mit en mer avec une partie, resolu de tout hazarder plutôt que de souffrir que l'on fît cette honte à la nation. Car c'étoit proprement vouloir l'assieger dans son Isle, & lui en défendre l'entrée, & la sortie. Cependant les marchans qui avoient des vaisseaux en mer, & qui étoient sur le point de revenir, étoient dans des allarmes inconcevables. En effet, ils craignoient qu'il ne fut impossible aprés cela de rentrer en Angleterre, & ils se croioient déja en proie à l'ennemi. On commença donc à travailler à la flotte avec autant d'empressement qu'on avoit témoigné de negligence par le passé. Le Roi d'Angleterre lui-même se rendit sur les lieux pour en presser le depart, & tout étant en état, ce qui étoit resté dans le port se mit en mer pour joindre le Prince Robert. Ruiter sçachant que ce Prince marchoit à lui, abandonna son dessein, où il avoit trouvé d'ailleurs quelque difficulté, & aprés avoir receu plusieurs vaisseaux de renfort, il croisa vers le Guunflet pour empêcher la jonction de l'armée navale de France qui s'étoit mise en mer pour joindre celle d'Angleterre. Cela retint le Prince Robert qui n'osa s'avancer, jusques à ce que les vaisseaux qui étoient sortis des ports d'Angleterre se fussent rendus dans son armée. Mais aprés qu'ils y furent arrivés, il marcha contre Ruiter, qui se voiant plus foi-

1673.

LIV. II.

1673. ble par le renfort qui étoit venu à l'ennemi, n'osa l'attendre, desorte qu'il se retira à son ordinaire sur les côtes de la Zelande.

LIV. II.

Le chemin étant devenu libre par ce moien au Comte d'Estrées qui avoit differé de sortir de Brest avec ses vaisseaux, il se joignit au Prince Robert, qui nonobstant le succés qu'il avoit eu jusques-là paroissoit toujours chagrin. Car on lui avoit donné pour Vice-Amiral, à la place du Comte de Sandwic, un homme avec qui il n'avoit jamais été de bonne intelligence, & il s'imaginoit qu'on l'eut fait exprés pour lui faire pieces. Il voioit d'ailleurs que cet homme avoit beaucoup de particulier avec le Comte d'Estrées, & il croioit que c'étoit un effet d'un voiage qu'il avoit fait en France pendant l'hiver. *Car à quoi bon*, disoit-il à ses plus intimes, *tant de conferences en cachette, si ce n'est pour me sacrifier. N'est-ce pas à moi que l'un & l'autre devroit s'ouvrir, & quand ce ne seroit que pour m'ôter les soupçons, ne feroient-ils pas bien d'éviter tous ces pourparlers?* Enfin sa deffiance augmentoit si fort qu'il voulut disperser les vaisseaux François dans les siens, & ne les pas laisser combattre tous ensemble, comme il s'étoit pratiqué l'année precedente. Mais le Comte d'Estrées ne le voulut pas souffrir; car outre que cela étoit injurieux à la nation, il vouloit lui conserver, comme il étoit juste, ses prerogatives, qui étoient de combattre à l'avantgarde, ou dans un autre poste d'honneur, si l'armée se mettoit, comme elle fit, dans une autre forme de bataille.

Cependant ces sujets de deffiance étant plu-

plutôt dissimulés, qu'appaisés, le Roi d'Angleterre, pour se ressentir de l'insulte que les Hollandois lui avoient voulu faire, assembla un grand nombre de milices, afin que le monde ne lui manquât point s'il pouvoit faire une descente en Hollande. Le Comte de Schomberg Alleman de nation, mais qui étoit attaché depuis long-temps au service de la Couronne de France, passa tout exprés en Angleterre par ordre du Roi, pour en prendre le commandement, & l'on prepara des vaisseaux pour les transporter, afin que si la fortune étoit favorable, on ne perdit point de temps. Cependant tout cela sembloit dementir les soupçons qu'avoit, le Prince Robert; car l'on ne pouvoit comprendre pourquoi tous ces preparatifs qui coûtoient tant d'argent, à moins que de vouloir achever de ruiner les ennemis. Les politiques neanmoins croioient que c'étoit seulement pour faire une paix plus avantageuse, & ils croioient encore que le Chevalier Edoüard Sprag Vice-Amiral avoit des ordres secrets, & que cette intelligence qui sembloit regner entre le Comte d'Estrées & lui, cachoit un mistere qui ne seroit éclairci que par le temps. Cependant tout cela ne laissa pas d'allarmer les Hollandois. Ils ordonnerent des jeunes publics pour s'attirer la protection de Dieu, & aprés avoir eu recours à lui, ils n'oublierent rien de ce qui les pouvoit rassûrer. Ils firent venir des troupes sur les côtes, & le Prince d'Orange s'y étant transporté lui-même, il les posta selon que les choses menaçoient le plus.

La flotte de Hollande étoit cependant à la rade à Schonevelt, d'où elle n'osoit partir sans

1673. un ordre exprés des Etats. Car dans la crainte
Liv. II. qu'ils avoient d'une descente, ils avoient ordonné à Ruiter de ne pas abandonner les côtes de Zelande, où il y avoit le plus de danger. Ruiter en execution de ces ordres se tenoit clos & couvert entre les bancs de Sten, & de Rand. Mais le Prince Robert jugeant qu'il lui seroit dificile de faire une descente, tant qu'il le laisseroit dans ses postes, l'envoia reconnoitre, & sur le rapport qu'on lui fit il resolut de l'attaquer. Ruiter qui ne fuioit le combat que par le commandement exprés qu'il en avoit, voiant le dessein des Anglois se prepara à les bien recevoir. Les deux armées parurent en bataille en forme d'un croissant, dont le Comte d'Estrées eut la corne droite, Sprag la corne gauche, le Prince Robert le milieu, montant le Roial Charles, vaisseau de cent pieces de canon, sur lequel on arbora le pavillon rouge. Ruiter pour suivre l'exemple du Prince Robert s'enferma dans le milieu de son croissant, & opposa Tromp au Comte d'Estrées, & Blankert au Vice-Amiral Sprag. Le combat commença par la corne droite où étoit le Comte d'Estrées, qui voulut separer Tromp du reste de la flotte ennemie. Car jaloux de la gloire de sa nation, il vouloit former une espece de combat à part, comme s'il eut apprehendé qu'on n'eût confondu ses actions avec celles du reste de la flotte. Mais Ruiter accourant au secours de Tromp l'empêcha d'executer son dessein. Le Prince Robert secourut de son côté le Comte d'Estrées, & ces deux Amiraux se chercherent l'un l'autre, & ne furent pas long-temps sans se trouver. Le reste de la flotte

flotte se méla à l'exemple des chefs, & le combat fut tellement opiniâtré de part & d'autre, qu'on se battit depuis dix heures du matin jusques à la nuit, sans que personne lâchât le pied. Le Comte d'Estrées qui par le secours que Ruiter avoit donné à Tromp s'étoit veu arracher l'avantage qu'il avoit remporté d'abord, voiant que Ruiter s'étoit engagé avec le Prince Robert, entreprit Tromp tout de nouveau avec le même succés qu'il avoit eu au premier choc: si-bien que Ruiter fut encore obligé de quitter là le Prince Robert pour venir à son secours. Aprés qu'il eut reparé les choses par sa presence, il retourna contre le Prince Robert, & maltraitta tellement son vaisseau, qui faisoit eau de tous côtés, que ce Prince fut conseillé d'en prendre un autre: car il commençoit à s'enfoncer de telle sorte, qu'on ne pouvoit plus se servir des canons d'enbas. Mais aiant peur que cela n'ôtât le courage aux siens, il dissimula le peril, & poursuivit le combat avec un grand mépris de la mort.

1673.

Liv. II.

Il n'y eut que la nuit qui pût donner quelque treve à un si furieux combat, & comme elle étoit favorable pour cacher la perte que chacun avoit faite, personne ne se vanta de ce qui lui étoit arrivé: au contraire pour en derober la connoissance même à ceux qui avoient été du nombre des combattans, les flottes se retirerent en divers ports, & on jetta dans la mer les corps de ceux qui avoient été tués dans le combat. Les Anglois y perdirent deux vaisseaux de guerre avec quelques petits bâtimens; les Hollandois n'en perdirent gueres moins; mais ils n'en voulurent point convenir, & n'avoüerent que

1673. Liv. II.

trois brulots. Les Anglois qui avoient quelque jalousie des François qui avoient fait des merveilles, voulurent leur en derober la gloire, publiant que tout ce qui avoit été fait de beau venoit de leur part; mais soit que le Prince Robert ne voulût pas de bien à Sprag, pour les raisons que j'ai rapportées ci-devant, ou qu'effectivement il fût d'humeur à rendre justice à tout le monde, il fut le premier à dire, qu'autant que les François s'étoient exposés, autant Sprag avoit-il pris soin de se ménager. Cela engendra de la division entre les deux nations, qui ne se regardoient plus que de travers. Mais comme il étoit du bien du service de les reconcilier ensemble, le Prince Robert y emploioit tous ses soins, & souvent aprés avoir envenimé le mal il tâchoit de le guerir.

Aprés que les deux flottes se furent reparées, Ruiter aiant obtenu permission de s'éloigner de ses côtes, vogua en pleine mer, resolu d'aller chercher les Anglois, qui avoient eu plus de peine que lui à se reparer. Car quand il y avoit du fil à l'equipage, il n'y avoit point de cordages; & il sembloit qu'on prît plaisir à ne donner les choses que l'une aprés l'autre, afin que le Prince ne se trouvât pas en état de faire ce qu'il voudroit. Cependant il n'étoit pas le seul qui fût mécontent de ce procedé, nous avions peine aussi à nous en accommoder, chacun presumant delà ou que l'on n'avoit pas grande envie de faire du mal aux Hollandois, ou tout du moins que ce que le Prince Robert croioit de Sprag n'étoit pas trop mal fondé. En effet, les plaintes continuelles qu'il faisoit contre lui, augmentoient encore les soupçons

qu'on

qu'on en pouvoit avoir, car on est toujours 1673.
disposé à croire les choses misterieuses; si-bien LIV. II.
qu'on se fait souvent un article de foi de la
moindre apparence.

Ruiter aiant envie cependant, comme je viens de dire, de se retrouver aux mains avec les ennemis, n'eut pas de peine à se satisfaire, car les Anglois qui sont fiers d'eux-mêmes, & qui ne manquent pas de courage, croiant qu'il iroit du leur s'ils fuioient le combat, se seroient même determinés à aller au devant de lui, si le Prince Robert qui avoit peur qu'il ne s'allât cacher tout de nouveau dans ses bancs de sable, ne l'en eut voulu éloigner en faisant mine de le vouloir éviter. Ruiter qui sçavoit la division qu'il y avoit entre le Prince Robert, & Sprag, crut que ce pouvoit être cette raison qui l'obligeoit à fuir ses approches, & en étant devenu plus hardi, il se mit à le chercher, & à lui presenter le combat. Mais le Prince aprés l'avoir attiré en pleine mer, tourna tout d'un coup la pointe de ses vaisseaux contre lui, & aiant obligé Ruiter, qui croioit n'avoir affaire qu'à des fuiards, à prendre un peu plus de precaution, le combat commença avec une ardeur égale de part & d'autre; mais qui fut bientôt éteinte des deux côtés. Car les Hollandois se virent retenus par un vent contraire, qu'ils ne purent surmonter, quelque adresse qu'emploiassent les matelots, & les Anglois peu soigneux de profiter de l'avantage que la fortune leur offroit, se contenterent de tirer le canon sur eux sans faire mine seulement de les aborder. Le Comte d'Estrées, qui s'étoit exposé du commencement, croiant qu'il seroit

1673. ſuivi, en fit de grandes plaintes au Prince Robert, qui en accuſa Sprag à ſon ordinaire; Liv. II. tellement que ce fut encore un nouveau ſujet de mécontentement pour tous les deux. Sprag de ſon côté pour ſe diſculper en quelque façon, rejetta le tout ſur les François, & ſur le manque qu'il avoit de matelots. Mais le Prince Robert leur rendit juſtice, par un deſaveu public de ce que Sprag avoit avancé contr'eux.

Cette meſintelligence entre les principaux de la flotte ne pouvoit produire que de méchans effets. Car ſoit que les ſoupçons fuſſent bien ou mal fondés, cela irritoit toujours les eſprits; deſorte que les affaires en alloient plus mal de jour en jour. Pour remédier à ce deſordre, le Prince Robert reſolut d'aller faire un tour à Londres, pendant que la flotte ſe repareroit du dernier dommage; & comme il ne pouvoit pas demeurer long-temps, il prit la poſte pour arriver plutôt. Sa venuë ſurprit le Roi d'Angleterre qui ne lui avoit point donné ordre de venir; mais le Prince Robert ſe défaiſant de la crainte que le viſage ſevere de ce Prince lui pouvoit donner, lui dit, qu'aiant des choſes à lui communiquer qui étoient de ſon ſervice & de la derniere conſequence, il avoit cru ne les pouvoir confier à d'autres, ni par écrit ni autrement: qu'ainſi il avoit jugé à propos de l'en venir inſtruire lui-même, afin qu'il ſût au vrai que ſa Majeſté ne les pouvoit ignorer: que ceux qu'elle avoit chargés du ſoin de la flotte la trompoient: qu'ils la laiſſoient manquer de pluſieurs choſes: que les Officiers d'ailleurs ne faiſoient pas leur devoir: qu'il la ſupplioit

supplioit de vouloir remedier à l'un & à l'autre, 1673.
sinon le dispenser d'en reprendre le commandement. Aprés cela il l'entretint en particulier Liv. II.
de tout ce qu'il avoit encore reconnu, & ce Prince lui promit de donner ordre à toutes choses ; en sorte que sa gloire & la sienne seroient en sureté.

Le Roi d'Angleterre aussi-tôt nomma des Commissaires pour voir en quel état étoit la flotte; & s'y étant transporté lui-même, il obligea le Prince Robert de retourner à sa charge, lequel eut bien voulu s'en dispenser. Cependant on embarqua la milice, comme pour faire un dernier effort, de quoi les Hollandois étant avertis, Ruiter eut ordre de fuïr le combat, & de s'appliquer uniquement à la garde des côtes. Le Roi d'Angleterre escorta sa flotte jusques à Mildegronge, où le Prince Robert aiant pris congé de lui il cingla en pleine mer. Ce Prince n'étoit cependant qu'à demi content; car si la flotte étoit à la verité un peu mieux pourveuë de toutes choses, on lui avoit laissé les mêmes Officiers, dont il eut bien voulu étre défait. Il se mit neanmoins à chercher les ennemis ; mais quelque hostilité qui se preparât en apparence, il ne laissoit pas que de se negocier un traité entre les deux nations, qui étoit déja bien avancé par le moien des Espagnols, qui faisoient accorder au Roi d'Angleterre tous les avantages qu'il pouvoit presque desirer. Il ne restoit plus qu'à ajuster quelque chose touchant le commerce ; mais comme cela demandoit un peu de temps, les affaires auroient encore pû changer, si les Anglois eussent été assez heureux pour faire

1673. Liv. II.

une descente. Le Roi qui avoit connoissance de ce traitté, & à qui il importoit de menager ses vaisseaux, avoit mandé au Comte d'Estrées de ne les pas exposer inconsiderément. Le Comte d'Estrées observoit donc toutes les demarches du Prince Robert, & principalement de Sprag, qu'il croioit encore mieux instruit de tout ce qui se passoit. Ainsi dans une armée amie en apparence, peu s'en faloit qu'il n'eût les mêmes precautions, que s'il eut été dans une armée ennemie. La flotte Angloise s'avançoit toujours cependant du côté du païs ennemi, lequel s'avertissoit à mesure qu'il découvroit quelque chose par plusieurs volées de canon, qui faisoient en même temps accourir un nombre infini de peuple pour en défendre l'entrée. Car dans la crainte où étoient les Etats de voir manquer la paix par quelque nouvel accident, personne n'avoit été exempt de prendre les armes. Le Comte d'Estrées avoit l'avantgarde, le Prince Robert étoit au corps de bataille, & Sprag à l'arrieregarde. Le Prince Robert negligeant d'attaquer les côtes, pour aller chercher Ruiter, prit le chemin de Schonevelt où il étoit toujours; & là le provoquant au combat par le bruit des canons, comme il vit qu'il n'en vouloit pas tâter, l'armée continua sa route pour aller chercher un endroit propre à faire descente.

Cependant comme la fortune donne le branle à bien des choses, il arriva un accident qui fit revoquer l'ordre que les Etats avoient donné à Ruiter de ne point combattre. Ils eurent avis que leur flotte des Indes étoit sur le point

de

de revenir, & que même on n'atendoit que l'heure qu'elle se presentât pour entrer dans le port. Or aprés cet avis il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de chasser l'ennemi, ou se resoudre à voir tomber entre ses mains une si riche depoüille. Dans cette extremité ils firent de necessité vertu, & aiant mandé à Ruiter dans quèlle conjoncture ils se trouvoient, ils s'en remirent à lui de tout ce qu'il y avoit à faire. Ruiter ne fit pas semblant d'avoir receu ces ordres, tant que le vent lui fut contraire; mais s'étant tourné au Nordoüest, qui étoit tout ce qu'il pouvoit desirer, il leva l'ancre, & se mit à suivre l'ennemi, qui prenoit le chemin d'Amsterdam. Sur l'avis qu'en eut le Prince Robert, il l'attendit de pied ferme. Mais Ruiter se tenant au dessus du vent, évita encore le combat, se contentant de se tenir prêt pour secourir la flotte des Indes en cas de besoin. Les deux armées demeurerent ainsi en presence un jour ou deux; & le Prince Robert au desespoir d'avoir le vent contraire emploia inutilement l'adresse des matelots pour reparer le tort qu'il lui faisoit. Cependant le vent vint à changer tout de nouveau, & Ruiter l'aiant contraire se retira promptement dans ses bancs, où le Prince Robert n'osa le poursuivre. Le fruit que retira ce Prince du changement du vent, fut qu'étant arrivé au Vli, un vaisseau de la flotte des Indes qui étoit richement chargé, vint se livrer au milieu de la sienne, n'aiant point oui parler encore de la guerre qui étoit entre les deux nations. Cet accident, qui arrivoit s'il faut ainsi dire à la veuë de chacun, toucha les Hollandois par

1673.

LIV. II.

1673. l'endroit qui leur étoit le plus sensible ; & apprehendant qu'il n'arrivât la même chose au reste de la flotte, on expedia des ordres à Ruiter pour hazarder tout plutôt que de souffrir que ce malheur arrivât. Il leva l'ancre en même temps, & apprit en chemin que l'ennemi, aprés avoir tenté la descente en plusieurs endroits, étoit devant le Texel. Le desir d'acquerir de la gloire pas loin de la capitale du païs, le rendant plus joieux qu'à l'ordinaire, il témoigna aux siens la confiance qu'il avoit en leur valeur, & aprés les avoir encouragés à faire leur devoir, il se prepara au combat. Les Anglois en firent de même, & étant venus au devant de lui, le Prince Robert donna ordre au Comte d'Estrées de commencer la mêlée. Mais la nuit étant survenuë avant que de se pouvoir joindre, les choses furent remises au lendemain. Le Comte d'Estrées à son ordinaire aiant entrepris de couper plusieurs vaisseaux, fut d'obligé d'essuier le feu de toute la flotte, qui accourut au secours de ceux qu'il avoit entrepris. Jamais combat ne fut plus rude, ni plus long, il dura depuis le matin jusques au soir ; mais sans se rallentir de part ni d'autre, chacun paroissant acharné, s'il faut ainsi dire. Le Prince Robert qui avoit l'œil à tout voulant aller donner secours aux siens, fut tout entouré d'ennemis, & se trouva en si grand peril, qu'il fut obligé d'arborer le pavillon bleu, qui étoit le signal que les Anglois ont pour demander du secours. Mais la fumée aiant empêché quelque temps que les siens ne le pussent découvrir, le danger devint si grand, qu'on fut obligé de mettre le signal tout au plus haut

haut du vaisseau, afin qu'on le pût voir de plus 1673.
loin. Cette veuë ne manqua pas de faire LIV. II.
accourir au secours du Prince. Le combat recommença là plus furieux qu'auparavant, si-bien qu'il y eut en un moment un nombre infini de monde de tué de part & d'autre. Pour ce qui est du Comte d'Estrées, voiant qu'une escadre ennemie vouloit encore percer au travers de la sienne pour venir accabler le Prince, il s'y opposa genereusement; mais n'en put venir à bout. Enfin le combat n'auroit point fini entre les deux chefs qu'avec la perte de l'un ou de l'autre, si l'on ne fut venu dire au Prince Robert, que Sprag qui étoit aux mains avec Blanquert, étoit encore en plus grand danger que lui. Cette circonstance fit que sans songer à leurs démêlés, il ne fut touché que de l'état où il étoit; & dans le dessein de lui donner secours, il fit tant d'éforts qu'il écarta les vaisseaux qui l'environnoient. Mais il arriva un peu trop tard; car Sprag aprés avoir soutenu le combat avec beaucoup de courage, & avoir changé deux fois de vaisseau, s'étoit neïé malheureusement. Il fut extrêmement plaint des Anglois qui faisoient grande estime de sa personne. L'on a cru qu'il avoit des ordres du Parlement, dont le Roi n'étoit pas instruit, & que c'étoit la cause de la mesintelligence qui regnoit entre le Prince Robert & lui. Cependant comme la nuit approchoit on ne songea plus de part & d'autre qu'à sauver les vaisseaux qui étoient le plus endommagés, & chacun s'étant retiré de son côté, le carnage finit, mais non pas les marques du sanglant combat qui s'étoit donné. Car la mer étoit toute cou-

1673. verte de corps morts, parmi lesquels il y en avoit
LIV. II. beaucoup qui n'étoient que blessés, & qui tâchoient de se prendre à toutes choses. Ruiter acquit beaucoup de gloire dans cette occasion, aussi-bien que la plûpart de ses Capitaines, qui s'y comporterent avec une extrême valeur. On croit que le compliment que le Prince d'Orange leur avoit fait faire avant la bataille contribua beaucoup à leur faire faire leur devoir, car il avoit écrit une lettre à Ruiter de sa propre main, avec ordre de la leur communiquer, & cette lettre portoit que la recompense ne leur manqueroit pas s'ils s'en rendoient dignes par leur valeur, comme aussi la punition s'ils se trouvoient convaincus de lâcheté. Les Anglois firent aussi de leur part tout ce qu'on pouvoit attendre de gens resolus, & determinés, & entr'autres le Comte d'Osseri, & Chichelei, qui s'exposerent plusieurs fois pour secourir le Prince Robert. En effet, le bruit courut en Angleterre que sans eux il auroit été en grand danger. Mais personne ne se distingua plus glorieusement que le Marquis de Martel, contr'Amiral de France, à qui les Anglois & les Hollandois ne purent refuser des loüanges pour s'être démêlé avec quatre vaisseaux, d'une grande partie de la flotte ennemie qui avoit entrepris de le faire perir. Cependant quelque sujet que le Roi eût d'en être content, il ne laissa pas de le faire arrêter à son retour, pour avoir desobeï au Comte d'Estrées. Car ce Prince qui avoit rétabli la discipline dans ses armées punissoit severement ceux qui s'écartoient de leur devoir, sans que leurs services ni toute autre considerations les pussent mettre à couvert

à couvert de la rigueur de ses ordonnances. 1673.
J'en rapporterai un exemple encore plus autentique dans la suitte de cette histoire, lequel arriva en la personne de quelques Maréchaux de France, qui ne voulurent pas obeïr à Mr. de Turenne. Mais comme c'étoit par l'obeïssance que nos armées surpassoient les autres, le Roi n'avoit garde de pardonner une faute comme celle-là à personne. LIV. II.

La paix d'Angleterre ne fut pas long-temps à se faire aprés le combat dont je viens de parler, & les ennemis tirerent du secours de ce païs-là, aussi-bien que nous, qui en avions tiré au commencement de la guerre. Car le Duc de Montmouth nous avoit amené avec lui deux regimens d'infanterie, dont il étoit Colonel de l'un, & l'autre obeïssoit au Comte d'Hamilton, qui étoit outre cela Capitaine-Lieutenant d'une compagnie de gendarmes Anglois que le Roi avoit à son service. Il n'y avoit rien de si beau que le regiment du Duc de Montmouth, soit qu'on considerât l'âge des soldats, dont le plus âgé n'avoit pas quarante ans, & le plus jeune pas moins de vingt-cinq, ou la magnificence des Officiers qui avoient chacun un justaucorps rouge en broderie d'or. Mais en recompense il n'y avoit rien de si miserable que celui d'Hamilton, dont les soldats étoient tout nus, & les Officiers en si méchant état, qu'il n'y en avoit pas un qui eût un cheval. Le Roi dans la premiere reveuë qu'il en fit, étant autant surpris de la misere de l'un qu'il avoit été content de la beauté de l'autre, en parla au Comte d'Hamilton: mais il dit au Roi qu'il avoit eu plus de soin de choisir des hommes

mes

1673. mes qui eussent du courage, que des hommes
LIV. II. qui eussent des habits: qu'ils venoient au service d'un Prince qui avoit moien de leur en donner, & que s'ils ne faisoient pas leur devoir, il osoit dire à sa Majesté que c'étoit lui qui en répondroit. Le Roi trouva cette réponse digne du Comte d'Hamilton qui étoit un homme de grande qualité d'Ecosse, & qui avoit l'honneur d'être parent du Roi d'Angleterre; & aiant fait habiller ses soldats, il en tira de si bons services dans la suitte de la guerre, qu'il reconnut bientôt qu'il ne lui avoit rien promis que de veritable. Cependant par le secours que les ennemis tirérent d'Angleterre, leurs forces augmentant encore de beaucoup, il falut songer à faire de nouvelles troupes. Mais rien ne nous embarassoit tant que de donner ordre aux affaires de la mer. Ce n'est pas que le Roi n'eût quelques vaisseaux pour opposer aux ennemis, & de bons Capitaines pour les commander: mais cela demandoit une dépence excessive; & comme nous étions déja obligés d'en faire beaucoup par terre, il fut resolu de desarmer par mer. L'on pourvût à la sureté des côtes par un autre moien. Le Duc de Roquelaure fut commandé pour aller en Normandie, le Duc de Navailles pour aller à la Rochelle, & le Duc de Chaulnes pour aller en Bretagne dont il étoit Gouverneur. On ne leur donna point neanmoins de troupes reglées; mais on commanda le ban & l'arriereban du païs, étant bien juste, que puis qu'il s'agissoit des interêts de ces Provinces, ceux qui y avoient leur bien veillassent à leur sureté. Le Roi donna ordre pareillement aux affaires du Roussillon, où les Espa-

Espagnols faisoient filer tous les jours de nouvelles troupes, & où il s'étoit déja donné un petit combat. Car croiant tirer avantage du peu de monde que nous y avions, il avoient passé les Pirennées, & essaié de se rendre maitres du Boulon, place neanmoins de peu de consequence par ses fortifications, mais qui l'est davantage par sa situation. Le Bret Lieutenant-General s'y étant voulu opposer, l'on s'étoit chargé de part & d'autre, desorte qu'il y avoit été blessé. Mais comme le païs est coupé de quantité de ravines, il ne lui avoit pas été dificile de faire retraitte, & la chose n'étoit considerable que par les suites qui en pouvoient arriver. Le Roi y envoia donc plusieurs regimens nouveaux; & comme ils pouvoient faire en tout dix-mille hommes, Mr. de Schomberg fut nommé pour les aller commander. Les Espagnols de leur côté y firent filer toutes leurs vieilles troupes qui avoient fait la guerre en Portugal; desorte que l'on jugea que ce seroit de ce côté-là qu'ils feroient leurs principaux efforts.

Nous avions encore à craindre du côté de la Bourgogne, par où les ennemis pouvoient porter leurs armes jusques aux portes de Paris. Aussi avoit-ce été le sentiment du Duc de Lorraine d'en faire le siege de la guerre, d'abord qu'elle avoit été resoluë dans l'Empire. Mais l'Empereur aiant mieux aimé attaquer l'Alsace, parce que cette Province lui devoit revenir, le Roi songea à se delivrer des inquietudes que cette affaire lui pouvoit donner. En effet, il avoit peur que les ennemis ne reconnussent la faute qu'ils avoient faite de ne pas croire le Duc de Lorraine, & que devenus sages à leurs depens,

1673. dépens,ils ne jettassent des forces de ce côté-là.
LIV. II. Cependant la conquête nous en étoit dificile en l'état qu'étoient les choses. Car outre que les places étoient suffisamment pourveuës de tout, elles étoient fortes d'elles-mêmes, & capables d'arréter une armée. Ce n'étoit pourtant pas là la plus grande difficulté, il y en avoit une autre plus considerable. C'étoit de menager les Suisses que la conquête d'une telle Province devoit allarmer. Ils en tiroient le sel qui leur étoit necessaire avec mille autres commodités, tellement que cette nation, qui est extrêmement menagere, outre la crainte du voisinage d'un Prince si puissant, devoit apprehender qu'on ne lui rencherît les denrées aprés que le Roi s'en seroit rendu le maitre. Cependant il lui étoit bien dificile de réüssir sans eux dans cette entreprise. Car quand mêmes ils auroient veu ses desseins sans y prendre part, c'étoit assez pour les troubler que de donner passage aux ennemis. Il faloit donc les engager par adresse à garder eux-mêmes ces passages; ce qui sembloit presque impossible, vû que quand le Roi avoit été en Alsace, ils lui avoient envoié des Ambassadeurs pour le prier de ne rien entreprendre dans leur voisinage. Cependant comme le Roi se confioit en son adresse, il chargea l'Ambassadeur qu'il avoit auprés deux, de leur en parler. Mais s'étant allarmés à la premiere proposition, il falut traitter les choses plus doucement, & leur faire comprendre qu'elles ne leur étoient pas si desavantageuses qu'ils s'imaginoient. On leur dit pour cela que c'étoit le moien d'éloigner la guerre des Cantons, lesquels seroient tou-
jours

ours obligés d'être sur leurs gardes tant qu'il y auroit des armées dans leur voisinage; qu'il n'avoit pas tenu au Roi de les delivrer de cette peine, puis qu'aiant proposé eux-mêmes de sa part d'exempter de toute sorte d'hostilité les Provinces de Bourgogne, & d'Alsace pour les faire demeurer neutres pendant le cours de la guerre, les ennemis s'y étoient opposés: qu'ils avoient plus d'interêt que personne à chasser la Maison d'Autriche de leur voisinage: qu'ils sçavoient ses pretentions, & qu'elle ne manqueroit jamais de les faire valoir, si elle en trouvoit l'occasion: que depuis plusieurs siecles qu'ils avoient acquis la liberté on ne l'avoit jamais pu resoudre à leur envoier des Ambassadeurs, ce qui étoit une marque de la souveraineté qu'elle pretendoit toujours se conserver sur eux: que le Roi au contraire les avoit toujours défendus contre l'oppression de cette Maison, ce qu'ils avoient pu reconnoitre en plusieurs occasions. Ces raisons toucherent quelques-uns d'entr'eux, & les autres aiant été gagnés par argent, ils se resolurent de favoriser les desseins du Roi, aprés avoir ajusté avec son Ambassadeur ce qui regardoit leur interêt particulier. Aprés cela le Prince de Condé sous pretexte d'aller faire un tour en son Gouvernement de Bourgogne, donna ordre à tout ce qui étoit necessaire pour rendre cette conquête plus facile; & toutes choses s'y trouvant disposées, on ne songea plus qu'à executer un si grand dessein. Mais il est juste auparavant de rapporter comment le Roi avoit abandonné les places de Hollande, à quoi il avoit trouvé plus de difficulté qu'à les conquerir. J'ai

1673. LIV. II.

J'ai dit ci-devant que les prises de Bonn & de Naerden avec la declaration que l'Empereur nous avoit faite de la guerre, lui avoient déja inspiré le dessein de les abandonner. Mais la paix d'Angleterre le mettant dans la necessité de n'en pas surseoir davantage l'execution, l'ordre en fut envoié au Duc de Luxembourg & aux autres Officiers Generaux qui commandoient de ce côte-là. Cependant si l'on en eut voulu croire le Prince de Condé, l'on n'eut pas attendu si longtemps, & sur la nouvelle qu'il avoit eu du remuëment qui se faisoit en Allemagne, il avoit été d'avis dés la premiere campagne d'en raser la plus grande partie, & de marcher contre ceux qui se vouloient declarer. Mais des raisons que je ne sçais point, ou plûtôt que je ne crois pas à propos de dire, parce qu'elles regardent un grand Ministre, à qui l'on en attribuë la faute, aiant fait prévaloir d'autres sentimens pardessus les siens, l'affaire fut retardée au grand prejudice des interêts du Roi. Car s'il avoit eu quarante mille hommes qui étoient dans ces places, pour opposer au Marquis de Brandebourg, il y a grande apparence qu'il auroit songé à deux fois avant que de se declarer. L'Empereur y auroit peut-être songé lui-même, ce qui auroit obligé les Hollandois à faire la paix. Quoi qu'il en soit, l'affaire aiant été retardée jusques-là, fut enfin executée, mais non pas sans y trouver de grands obstacles. Car le Prince d'Orange qui n'épioit que cette occasion pour en profiter, se posta si avantageusement pour empêcher la retraitte du Duc

de

de Luxembourg, qu'il n'osa passer que Mr. 1673.
de Schomberg ne fût venu au devant de lui
avec un corps d'armée, qu'il avoit tiré des LIV. II.
places de Flandres. Cela mit bien l'esprit de la Coûr en repos de ce côté-là; mais comme la campagne alloit bientôt recommencer, & que peu s'en faloit que toute l'Europe ne fût bandée contr'elle, ses soins ne finirent pas si-tôt.



HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE TROISIEME.

Où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable en l'année 1674.

1674. Liv. III.

E Duc de Luxembourg devant que d'abandonner tant de places, eut ordre non-seulement d'en demolir les fortifications, mais encore d'en tirer tout le canon, dont la plus grande partie fut envoiée à Maestricht. On les

es menaça d'ailleurs de les renverser de fonds 1674.
in comble, si elles ne se rachetoient par une
ɔonne somme d'argent, ce qu'elles furent Liv. III.
ɔbligées de faire. Cependant comme aprés
ıvoir fourni aux deux partis des sommes exor-
ıitantes depuis que la guerre étoit commen-
ée, elles se voioient dans l'impuissance de
lonner ce qu'on leur demandoit, les plus
iches d'entre les habitans suivirent le Duc
le Luxembourg, ou plutôt furent emme-
iés de force pour sureté de l'argent qu'ils
voient été contraints de promettre. C'est
e qui avoit excité davantage le Prince d'O-
ange à vouloir fermer les passages au Duc de
uxembourg, afin de les pouvoir retirer de
es mains, & il y auroit réüssi facilement, si
Mr. de Schomberg n'étoit venu à son secours,
omme nous venons de dire.

Le Roi se voiant tant d'affaires sur les bras,
t craignant d'avoir de la peine à s'en demêler
eureusement, eut recours à l'intrigue. Il
hercha à diviser les Hollandois d'avec leurs
lliés, & leur fit des propositions avantageu-
es s'ils vouloient entendre à la paix. Mais
omme ils avoient éprouvé des marques de
on ambition dans la guerre qu'il venoit de
eur declarer, ils n'eurent garde de les ac-
cepter, quoi qu'il leur offrît de leur rendre
Maestricht, & Graves, qui étoient les seules
laces qu'il avoit conservées de tant de con-
uêtes. En effet, ils voioient bien que com-
ne il viendroit aprés cela à tourner ses armes
ontre les Espagnols, il n'auroit pas plutôt
eduit la Flandre, qu'ils éprouveroient le
anger qu'il y a d'être voisins d'une Puissan-
ce

1674. ce formidable. Ainſi ils aimerent mieux ten-
Liv.III. ter le hazard de la guerre que de prêter l'oreille à de ſemblables propoſitions. Joint à cela qu'il y eut eu une eſpece d'infamie pour eux d'abandonner leurs alliés, de l'aſſiſtance deſquels ils avoient déja receu des effets ſi avantageux, qu'à la reſerve de Graves & Maeſtricht, ils ſe voioient en poſſeſſion de toutes leurs places.

Le Roi voiant qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté-là, tourna toutes ſes penſées à gagner le Prince d'Orange, croiant qu'il auroit aſſez d'ambition pour écouter des propoſitions avantageuſes. Le Comte d'Eſtrades fut chargé de cette negociation, & il y emploia Monſieur Peſters, homme adroit, & qui croiant faire plaiſir au Prince d'Orange, s'offrit de lui parler de ſa part. Mais le Prince d'Orange ſe renfermant dans ſon devoir, en fit confidence aux Etats, qui lui conſeillerent d'amuſer toujours le Roi, afin de découvrir ſes ſentimens. Cependant le Roi ne s'aſſura pas tellement ſur cette intrigue qu'il negligeât de donner tous les ordres neceſſaires pour faire non-ſeulement une vigoureuſe reſiſtance; mais encore pour être en état lui-même d'attaquer; & comme il avoit les Suiſſes à ſa dévotion, il fit avancer ſon armée du côté de la Comté, pendant que le Vicomte de Turenne avec la ſienne fit tête au ſecours qui pouvoit ſurvenir.

La negociation que le Roi avoit faite chez les Suiſſes n'avoit pû être ſecrette, vû la forme de leur Gouvernement, ſuivant laquelle il lui avoit falu faire propoſer ſes deſſeins en plei-

pleine assemblée. La Maison d'Autriche 1674.
avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour les Liv. III.
traverser, jusques à envoier des Ambassadeurs
à cette Republique; ce qu'elle n'avoit jamais
voulu faire jusques-là, comme j'ai remarqué
ci-devant. Mais comme les raisons qu'aportoient ses Ministres, quelques fortes qu'elles pussent être, n'avoient pas l'agrément de celles des Ministres de France, qui appuioient les leurs par un nombre infini d'argent, qu'ils prodiguoient plutôt, qu'ils ne le distribuoient elles ne furent pas écoutées, ainsi toute la ressource de cette Maison fut de s'ouvrir les passages par la force, & le Duc de Lorraine qui avoit pris ses quartiers d'hiver assez prés de là, eut ordre de l'essaier.

Ce Prince étoit au desespoir de voir que pour n'avoir pas cru ses conseils on eût manqué de bonnes occasions, & qu'on fut même à la veille de perdre cette Province. Il avoit envoié le Prince de Vaudemont son fils pour y prendre garde, lui promettant de le suivre au plutôt. Il y étoit donc engagé & par l'amitié qu'il avoit pour lui, qui ne lui permettoit pas de le laisser dans le peril, & par l'interêt de ses affaires, où il y devoit avoir doresenavant peu de ressource, si le Roi venoit à bout de ses desseins. Ainsi aiant assemblé en diligence toutes les troupes, il manda au Comte de Caprara de le joindre, & marcha avec lui du côté du Rhin. Il traversa ce fleuve le plus diligemment qu'il lui fut possible, sachant bien que dans de telles occasions il n'y a rien de si necessaire que la diligence. Il esperoit par ce moien prevenir le Vicomte de Tu-

 renne

1674. renne qu'il sçavoit bien avoir ordre de lui
Liv. III. fermer les passages. Mais il ne fut pas plutôt entré en Alsace qu'il apprit par ses partis qu'il s'en étoit emparé. Cette nouvelle le surprit, lui qui avoit fondé une partie de ses esperances sur la diligence qu'il avoit faite; ainsi comme il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que de combattre, où de rebrousser chemin, il falut consulter Caprara, lequel aiant ordre de ne point hazarder ses troupes, conclut à la retraitte. Sa raison fut qu'il y avoit en marche des gens de tous côtés pour grossir leur armée; tellement qu'en differant de quelques jours, il étoit impossible qu'ils ne se vissent en état de passer sur le ventre à l'ennemi, qui n'aiant que fort peu de monde, seroit même obligé de lacher le pied.

Ces raisons auroient été merveilleuses, si le Roi eut été un Prince à perdre du temps. Mais comme il alloit vite en besogne; & que le Duc de Lorraine sçavoit qu'il avoit pris Maestricht en treize jours de tranchée ouverte, & que les autres places lui avoient encore moins resisté, l'apprehension qu'il eut qu'il n'en arrivât de même de la Comté, lui fit rejetter l'avis de Caprara. S'il en eut donc été le maistre, il auroit marché à l'heure même contre le Vicomte de Turenne, & auroit donné quelque chose au hazard; mais n'y aiant pu faire resoudre le General, & étant trop foible pour l'entreprendre tout seul, il lui fut force de se conformer à son sentiment. Le Vicomte de Turenne n'eut que faire d'espions pour lui rapporter quel dessein avoient les ennemis, en differant ainsi de marcher contre lui, & son

experience

perience lui faiſant connoitre ce qui en étoit, ſe reſolut de marcher lui-même contr'eux ur les combattre. L'entrepriſe étoit har-:, & digne de ſon courage; car ils avoient)is mille hommes plus que lui. Mais il nſidera, que bien-loin de gagner quelque oſe en attendant, il ſeroit accablé par la ultitude, s'il leur donnoit le temps de ſe indre à ceux qu'ils attendoient. Comme la rtune eſt rarement d'accord avec la vertu, il rouva de grandes difficultés cauſées par des aies continuelles, & par la jalouſie que lui onnoit la ville de Strasbourg, dont les enne-is ſembloient prendre le chemin. Car quoi :e cette ville eût promis de demeurer neutre le panchoit toujours en ſecret du côté de Empereur, avec qui elle entretenoit ſous ain intelligence.

Le Roi qui étoit un Prince à ne pas laiſſer :haper une belle occaſion, profitant cepen-int de celle que lui donnoit le Vicomte de urenne, étoit entré lui-même en Comté, i le Duc de Navailles Lieutenant-General ıvoit devancé plus d'un mois auparavant 'ec une partie de l'armée. Et comme ce ince étoit avide de gloire, il n'avoit pas vou-qu'il fit aucun ſiege de conſideration ſe re-rvant d'emporter lui-même tout ce qu'il y 'oit de bonnes places. Ainſi le Duc n'oſant ıſſer ſes ordres, s'étoit contenté de prendre uſieurs châteaux dont les garniſons auroient ı incommoder la marche du Roi, & affa-ıer ſon armée. Il avoit auſſi fait abattre plu-:urs grands bois qui ſervoient de retraitte à :s partis, & qui ne valoient gueres moins que

G 2 des

1674. des citadelles. Cependant aprés avoir fait toutes les choses, il avoit eu permission de

Liv. III. marcher contre la ville de Grai, où le Colonel Massiete Officier de grande reputation s'étoit renfermé. Et à la verité Massiete ne perdit rien en cette rencontre de la gloire qu'il avoit acquise ailleurs. Il se deffendit jusques à l'extrêmité, tellement que s'il eut été secouru d'une armée, comme il l'étoit de son courage, il auroit encore donné plus d'affaires qu'il ne fit au Duc de Navailles, à qui d'ailleurs tous les élemens étoient contraires. En effet, comme on étoit dans le cœur de l'hiver quand il avoit essuié le froid pendant quelques jours, là pluie venoit qui lui livroit un autre combat. Cependant pour donner lui-même exemple aux soldats, il ne vit jamais d'autre feu que celui que faisoient les ennemis, lesquels, aprés avoir fait une vigoureuse resistance, verifierent enfin que ce qu'on dit ordinairement est veritable, sçavoir qu'il n'y a point de place imprenable quand elle ne reçoit point de secours. Ce n'est pas que le Prince de Vaudemont ne fit tout son possible pour en donner aux assiegés; mais il n'avoit pas l'experience de son pere, ni même des troupes suffisantes pour oser l'entreprendre.

Le Duc de Lorraine qui sçavoit les dificultés qui se presentoient aux desseins de son fils, étoit au desespoir d'avoir trouvé lui-même le Vicomte de Turenne devant lui ; & pour l'engager dans une marche longue & dificile, il se resolut d'aller chercher un passage du côté de Rhinfeld. Il lui faloit pour cela non-seulement repasser le Rhin, mais encore que le Duc

de

e Wittemberg lui permît d'en tirer dans ses 1674.
tats, ce que le Vicomte de Turenne voulant
mpêcher, il envoia promptement vers ce Duc Liv.III.
our lui remontrer, que l'alliance qu'il avoit
vec le Roi l'empêchoit non-seulement de
vorifer ses ennemis; mais même qu'il ne le
ouvoit faire sans de grands inconveniens: que
Duc de Lorraine pour n'être plus à l'avenir
bligé de dependre de lui, pourroit se saisir en
allant de ses forteresses; & qu'y allant en mê-
ne temps de son honneur, & de son interêt, il
speroit qu'il prendroit garde à ne pas s'atti-
er le ressentiment d'un Roi, qui avoit les
nains longues, c'est a dire qui ne manqueroit
as de s'en vanger en temps & lieu supposé
u'il lui en donnât sujet.

Quoi que le Vicomte de Turenne parlât au
eça d'un grand de fleuve, & que la coutume
e soit pas de se faire entendre de si loin, nean-
noins, comme on l'avoit déja veu plusieurs
ois passer au delà, cela donna à penser à ce
Duc, qui d'un autre côté étoit sollicité par le
Duc de Lorraine de ne pas manquer à l'Empe-
eur dans une occasion si pressante. Il lui re-
nontroit qu'il ne s'agissoit pas tant en cette
encontre, de l'interêt du Roi d'Espagne, que
e celui de l'Empereur, lequel avoit obligé
ette Couronne à prendre parti dans la guerre,
ous esperance que si la Comté étoit attaquée,
y donneroit secours: qu'il ne faloit pas qu'il
n eût le dementi, & que si c'étoit par les me-
naces que lui faisoit le Vicomte de Turenne
u'il se laissoit intimider, il vouloit bien lui di-
e que l'Empereur étoit assez puissant aussi pour
e ressouvenir un jour de cet affront: cependant

 qu'il

qu'il y avoit encore une raison plus forte que celle-là pour le determiner, que la conquête de la Comté alloit assûrer au Roi celle qu'il avoit déja faite de l'Alsace, & de la Lorraine ; & que s'il le laissoit si fort établir sur le Rhin, il passeroit bientôt ce fleuve ; si bien que lui qui en étoit des plus voisins, ne seroit pas le dernier à s'appercevoir de la faute qu'il auroit faite.

Ces raisons étoient assez specieuses pour le persuader. Mais comme bien-loin d'être appuiées de la force, il le voioit fuïr devant le Vicomte de Turenne, il s'excusa, sur ce qu'étant également alié du Roi & de l'Empereur, il ne devoit pas favoriser l'un plus que l'autre. Cela obligea le Duc de Lorraine de faire un grand detour pour aller gagner Rhinfeld, où il pretendoit passer le Rhin. Mais pendant ce temps-là le Roi qui s'étoit avancé dans la Comté, fit investir la ville de Besançon par le Duc d'Anguien. Le Prince de Vaudemont s'étoit jetté dedans, resolu de s'y ensevelir, ou d'y acquerir de la gloire. Cette ville dont la citadelle est bâtie sur un roc à l'épreuve de la tranchée si ce n'est en quelques endroits, étoit deffenduë par une garnison de trois mille hommes, & le Prince de Vaudemont s'assurant sur l'un & sur l'autre, fit paroître dans les commencemens par quelques sorties vigoureuses que la presence du Roi ni d'une armée si formidable n'étoit pas capable de l'intimider. Mais son monde n'aiant pu resister à un nombre infini de gens qui s'entre-secouroient les uns les autres, & aiant été enfin obligé de se retirer dans la ville, il

jugea

jugea à propos de se ménager davantage, d'autant plus qu'il avoit affaire à une nation vigoureuse, & à qui rien n'étoit impossible en presence de son Roi. Et de fait comme le Roi prenoit soin lui-même des attaques, ceux qui auroient peut-être tourné le dos, s'il n'eut pas été témoin de leurs actions, devenoient braves malgré qu'ils en eussent, & l'on pouvoit dire que ce Prince avoit trouvé le secret de reformer la nature.

Cependant ce n'étoit qu'à cet égard qu'il faisoit paroitre sa puissance, & ne pouvant rien contre les injures du temps, les pluies continuelles qu'il faisoit l'empêcherent de pouvoir faire venir son canon. Cela donna le temps au Prince de Vaudemont de reparer quelques breches, en quoi il emploia les soldats plus utilement, que s'il eut continué de faire des sorties. Le Roi étoit au desespoir de ce retardement, & apprenant qu'il marchoit des troupes de tous côtés contre le Vicomte de Turenne, s'impatientoit, pour ainsi dire, contre la saison qui l'empêchoit de mettre fin à son entreprise, enfin le canon étant venu à force d'hommes, & de chevaux, il fut mis en batterie sur deux éminences qui étoient encore plus élevées que celle où étoit la citadelle, & d'où l'on commença à la foudroier à coups de canon. Ces deux batteries furent élevées la nuit aux flambeaux, car le Roi avoit tant d'impatience, qu'il ne put souffrir qu'on attendît au lendemain. La tranchée fut ouverte par le Duc d'Anguien qui étoit Lieutenant-General de jour, & le Duc d'Orleans se deroba du Roi, pour y aller avec lui en qualité de Volontaire.

1674. taire. Mais le Roi l'aiant sû lui envoia dire de revenir. Il n'eut point de repos jusques à ce
LIV. III. qu'il le vît, ce qui fut cause que quelques-uns l'attribuerent à l'émulation qu'il avoit de lui voir acquerir de la gloire, ce qui n'est pas croiable puis qu'il le detachoit lui-même bien souvent pour faire un siege, comme il étoit arrivé pendant la premiere campagne, il y a bien plus de lieu de dire que ce qu'il en faisoit, étoit pour ne le pas exposer sans necessité; car comme il l'aimoit tendrement, il lui eut été impossible de se consoler de sa perte, si elle fut arrivée ainsi par sa faute.

Tous ceux qui étoient emploiés à ce siege, firent pour ainsi dire l'impossible, voiant avec quelle chaleur le Roi s'y portoit. Car il étoit à cheval jour & nuit, donnant tous les ordres lui-même, & s'exposant souvent plus qu'il n'étoit necessaire pour un Roi, à qui il ne pouvoit arriver d'accident, que cela n'eût de grandes suites pour son Roiaume. Cependant aiant avis que le Gouverneur de la Comté avoit entrepris de jetter du secours dans la place, il detacha le Duc de Luxembourg pour s'emparer des passages. Mais Massiete qui le conduisoit aiant évité ce general, il entra dedans avec cent Maitres, ce qui réjouït le Prince de Vaudemont, qui étant attaqué par une armée si considerable auroit eu besoin encore d'un plus grand secours pour se tirer d'affaire. Cependant quoi que la venuë de ce Capitaine donnât du courage à la garnison, qui sçavoit de quoi il étoit capable, elle en tira toutefois moins d'avantage que de la saison qui étoit tellement à la pluie qu'elle ne discontinua point

point pendant trois jours, & trois nuits. Cela mettoit le Roi de si méchante humeur, qu'il ne le sçavoit dissimuler, lui neanmoins qui paroissoit toujours égal même dans des occasions où il sembloit qu'il dût avoir plus d'impatience. Ses Officiers que ne cherchoient qu'à lui plaire s'offrirent de surmonter la saison, en travaillant le jour aussi-bien que la nuit; & le Roi aiant été ravi de leur zele offrit beaucoup d'argent aux soldats qui voudroient les suivre. Beaucoup mépriserent leur vie pour obtenir la recompense qu'on leur faisoit esperer, ainsi la tranchée étant poussée en peu de jours jusques sur le bord du Doux, au grand étonnement des assiegés, on resolut de passer cette riviere nonobstant le feu qui se faisoit de la ville, & d'une batterie de canon qui étoit chargé à cartouches. Mais le Roi devant trouvé de la dificulté, il changea ce dessein en celui d'attaquer la ville d'un autre côté, ce qui étoit aussi le plus facile. Le Prince de Vaudemont fut fort faché de ce changement, neanmoins ne perdant pas courage, il entra lui-même dans les dehors qui étoient le plus menacés, afin d'encourager les soldats par son exemple. Mais y aiant été attaqué, il se vit obligé de ceder au nombre, d'autant plus qu'il fut abandonné de la plûpart des siens. Ces dehors furent ainsi emportés l'un aprés l'autre, sans qu'il les pût faire resoudre à se montrer plus courageux; & n'aiant plus d'esperance de pouvoir garder la ville où il y avoit du tumulte causé par des gens qui parloient de se rendre, il se retira dans la citadelle où le Gouverneur s'étoit déja renfermé. Mais il donna ordre auparavant d'aller trou-

1674.
LIV. III.

1674. LIV. III.
ver le Roi pour obtenir une composition raisonnable pour la ville laquelle le Roi aiant accordée, il fit entrer ses troupes dedans, & il attaqua de là la citadelle. Cependant une partie de la garnison qui devoit demeurer prisonniere de guerre, aiant entrepris de se sauvers les uns dans la citadelle, les autres par le quartier du Marquis de Renel, ceux-ci furent taillés en pieces, aiant été découverts, & le Prince de Vaudemont s'excusa de recevoir ceux-là sous pretexte qu'il n'y avoit pas de vivres suffisants ; mais en effet pour ne rien faire au prejudice du traitté. Ce pretexte étoit plausible, car il étoit vrai que les Espagnols avoient été si negligens qu'ils avoient laissé cette forteresse dépourveuë de toutes choses particulierement de fourages ; ce qui fut aisé a reconnoitre par le parti que prirent ceux qui s'étoient jettés dedans, lesquels furent obligés la plûpart de tuer leurs chevaux, aimant mieux en venir à cette extrêmité, que de les laisser à l'ennemi, où les voir perir faute de nouriture.

Le Roi qui étoit informé de l'état de toutes choses, auroit pu profiter de cette occasion pour prendre cette citadelle sans hazarder personne. Mais la conjoncture ne lui permettant pas de temporiser, il continua de la vouloir avoir par la force, en quoi il fut si-bien secondé des siens, & de la fortune, qu'il en vint à bout en peu de jours. Car un ingenieur des ennemis qui avoit été emploié à y travailler, lui en découvrit tous les defauts, dont il sut si-bien profiter, que cette place qui étoit regardée comme imprenable, tomba en sa puissance.

sance. Le Prince de Vaudemont qui avoit don- 1674.
né des preuves de son courage, tant à sa défence, LIV. III.
qu'à celle de la ville, fut traitté du Roi non pas en ennemi, mais comme un Prince pour qui il avoit de l'estime. Il le retint même à souper avec lui, aprés quoi il lui fit expedier un passeport pour aller en Flandres, où il est encore aujourdhui.

La ville & citadelle de Besançon étant ainsi tombées sous sa puissance, à peine eut-il donné un jour ou deux de relâche à ses soldats, qu'il les mena contre la ville de Dole. Cependant pour recompenser le Vicomte de Turenne des services qu'il lui avoit déja rendus, & pour ceux qu'il esperoit encore de lui, il donna le Gouvernement de la Province au Duc de Duras son neveu, lequel de lui-même avoit aussi beaucoup de merite; mais qui enfin n'auroit pû pretendre à cette charge par ses services, si le Roi n'eut du moins autant consideré ceux de son oncle, que les siens. Il restoit encore neanmoins aux Espagnols la ville de Dole, & celle de Salins. Mais celle de Besançon n'aiant pû resister, elle qui étoit incomparablement plus forte; celles-ci furent emportées facilement, la premiere en sept jours, l'autre en huit. Le Duc de Duras acheva de chasser les Espagnols de quelques châteaux, qu'ils tenoient encore dans le païs; tellement que cettte belle Province aprés laquelle le Roi soupiroit depuis si long-temps, tomba en son pouvoir pour la seconde fois.

Quoi que bien-loin de m'arréter ni au vol des oiseaux, ni à mille autres bagatelles, comme faisoient autre fois les Romains, il n'y ait personne qui s'en mocque plus que moi, je ne puis m'empêcher neanmoins de rapporter ce qui

1674. étoit arrivé au Roi l'année precedente, lors qu'il avoit marché de Bruxelles à Maeltricht.

LIV. III. Il avoit fait venir deux bourgeois de Liege pour lui servir de guide, l'un desquels avoit nom le Lion. Or il arriva que celui-ci s'approchant de lui son cheval s'abatit tout d'un coup, comme si on lui eut coupé les quatre jambes, surquoi l'autre qui cherchoit à flatter le Roi, dit à quelqu'un de la Cour que les Espagnols ne trouveroient pas leur comte dans cette guerre faisant allusion du nom de cet homme avec eux parce qu'effectivement leur Monarchie est souvent representée par un Lion, tout de même que celle de France est representée par un coq. Cela fut bientôt redit au Roi, à qui la rencontre plut si fort, qu'il lui fit non-seulement un present considerable; mais lui donna encore un Benefice pour son fils. Quoi qu'il en soit, la suitte fit voir qu'il n'avoit pas mal rencontré, & la perte qu'ils firent de la Comté fut suivie de tant d'autres, qu'on peut dire qu'il n'y eut qu'à eux seuls que la guerre fut funeste.

Cependant le Vicomte de Turenne poursuivant toujours le dessein dont j'ai parlé ci-dessus envoia le Comte de Maulevrier Maréchal de camp faire faire un pont de batteaux sur le Rhin. Mais il depêcha auparavant vers les Magistrats de Strasbourg, pour les avertir d'observer exactement la neutralité. Car il avoit appris que le Duc de Lorraine voiant qu'il n'avoit plus que faire en Bourgogne s'étoit approché de cette ville, esperant que par le moien des brigues qu'il y avoit, on lui livreroit le pont pour entrer en Alsace, & pour

passer

paſſer de là en Lorraine, où il étoit autant a- mé des peuples, que s'il n'eut pas été cauſe de leur malheur par ſa méchante conduite. Même pour donner plus de chaleur à ces brigues, il entra lui-même dans la ville avec le Comte Caprara, parlant tous deux au nom de l'Empereur; & uſant tantôt de prieres, & tantôt de menaces. Cependant comme ils virent que quelque penchant qu'euſſent les Magiſtrats à les obliger ils avoient peine à ſe reſoudre, ils tâcherent de ſoulever le menu peuple, a qui pour ſe rendre plus agreables ils ſemerent quelque argent. Ce peuple alleché par là fit mine de vouloir prendre les armes en leur faveur mais les Magiſtrats aiant fait empriſonner les plus mutins, ils furent trouver le Duc de Lorraine, & Caprara, qu'ils prierent de vouloir s'en retourner à leur armée, de peur que la ſedition ne devenant plus grande, ils ne fuſſent expoſés à l'inſolence de quelques factieux, qui pourroient perdre le reſpect qui étoit dû à leur caractere. Ces deux Capitaines entendirent bien ce que cela vouloit dire, & comme ils avoient perdu toute eſperance, & que d'ailleurs la marche du Vicomte de Turenne les inquiétoit, ils jugerent à propos de profiter de l'avis qui leur étoit donné.

Quoi qu'il n'y eut rien de plus heureux que le commencement de cette campagne, le Roi n'étoit pas cependant ſans inquietude. Il apprehendoit que la fortune ne ſecondât pas le courage du Vicomte de Turenne, ce qui arrivant toute l'Alſace étoit perduë a qui l'Empereur en vouloit preferablement à tout le reſte, parce que cette conquéte le regardoit.

1674. Mais il ne pouvoit blamer le dessein de ce
Liv. III. General, sçachant bien qu'il y avoit encore plus d'inconvenient à attendre qu'à hazarder le combat. D'un autre côté toute la Flandre étoit couverte d'ennemis, & quoi qu'il leur eut opposé le Prince de Condé, il étoit impossible de dire si son experience seroit capable de mettre les choses en balance, vû le grand nombre à qui il avoit affaire. Car en un même temps on voioit trois grandes armées réünies contre lui; sçavoir trente mille hommes des troupes de l'Empereur sous la conduite du Comte de Souches, lequel aprés avoir menacé également toutes nos places frontieres de la Meuse, s'étoit joint enfin à dix mille Espagnols qui étoient sous les ordres du Comte de Monterei; & a trente cinq mille Hollandois qui obeissoient au Prince d'Orange. Ce Prince avoit enfin été declaré Generalissime à Madrid aprés bien des chicanes que le Comte de Monterei lui avoit faites, qui ne vouloit point du tout qu'il lui commandât. Cette Cour avoit eu bien de la peine à faire cela pour lui, n'aiant pas sujet de l'aimer, lui qui étoit le rejetton de ce fameux Capitaine, qui leur avoit fait perdre autrefois tant de belles Provinces. Mais enfin la Politique aiant voulu qu'elle oubliât le passé en faveur du present, le brevet lui en fut expedié, & ordre au même temps au Comte de Monterei, qui selon la coutume des Grands d'Espagne pretendoit ne le traitter que d'Excellence, de le traitter d'Altesse dorénavant.

Des forces si nombreuses pouvoient intimider

der tout autre que le Roi ; & certes il n'a- 1674.
voit pas dequoi dormir en repos , car pour
résister à tant d'ennemis , il lui avoit falu LIV. III.
charger ses peuples, & convoquer le ban & l'arriereban. Tout cela tiroit à consequence, parce que n'étant pas déja trop riches, il ne falloit que le moindre revers de fortune pour les jetter dans le desespoir. Cependant au milieu de tant de craintes, il eut dequoi se consoler par l'amour que lui montrerent les Parisiens. Le corps des merçiers qui est le plus considerable de tous ceux des marchands, se taxa volontairement , & pendant qu'il étoit en Comté , il porta au tresor roial ce dont il étoit convenu. Mr. Colbert qui avoit la direction des finances , & qui dans l'embarras où il étoit de trouver des fonds suffisans pour la dépense auroit été ravi que tout le monde eut fait de même, prit cet argent, & en avertit le Roi. Mais ce Prince plus satisfait de la bonne volonté de ces gens , que de tout le reste, lui commanda de le restituer, & de les assurer qu'il se plaisoit tant a ce qu'ils avoient fait, qu'il s'en ressouviendroit toute sa vie. Ces marchands receurent ces assurances de l'amitié de leur Souverain avec un grand respect , & pour faire voir qu'ils s'interessoient autant que personne dans l'heureux succés de ses armes, ils firent élever un feu de joie avec beaucoup de dépense, pour celebrer sa nouvelle conquête. Ils enfoncerent là un si grand nombre de tonneaux, que le vin couloit dans les ruës.

Cependant les couriers marchoient de toutes parts pour avertir le Prince de Condé ; & le

1674. le Vicomte de Turenne de divers avis qui venoient en Cour, & qui se trouvoient tous si justes, qu'on voioit bien que quoi que le Roi fît beaucoup de dépense en Espions il ne devoit pas neanmoins avoir regret à son argent. Il étoit averti à point nommé de tout ce qui se brassoit dans les autres Cours, & comme il eût appris que le Duc de Lorraine & Caprara devoient être joints bientôt par les troupes du Duc de Bournonville, & par celles du Marquis de Brandebourg, & des Princes de la Maison de Brunswik conduites par eux-mêmes, il manda au Vicomte de Turenne de combattre, pendant qu'il pouvoit encore esperer de vaincre. C'étoit bien le dessein de ce General & je l'ai assez fait voir, par ce que j'ai dit ci devant. Mais y étant encore excité par les ordres de la Cour, il fit tant de diligence qu'i fit faire en un seul jour douze lieuës d'Allemagne à ses troupes. Une si prodigieuse marche étoit dequoi ruiner son armée, si le courage des Soldats ne leur eut fait conter toutes leurs peines pour rien. Car comme il avoit coutume de les épargner autant & plus, qu'il auroit fait un fils unique s'il en eut eu un ils jugeoient bien qu'il ne leur avoit fait faire cette fatigue, que par une grande necessité. Il prit en passant toutes ses troupes qui étoient en garnison sur son chemin, & cela aiant grossi son armée de prés de quatre mille hommes, il marcha du côté de Heidelberg, où il auoit nouvelle qu'étoient les ennemis.

LIV. III.

La raison pour laquelle il fit tant de diligence, fut qu'ils se preparoient à passer le Necker

Necker, & il sçavoit bien que s'ils pouvoient traverser cette riviere, il trouveroit plus de difficulté dans son entreprise. En chemin faisant il fit sommer quatre cent des ennemis qui s'étoient jettés dans une maison, où étoit le haras du Prince Palatin, & n'aiant pas voulu se rendre, il commanda de les forcer. Ils se défendirent comme des desesperés, & comme ils avoient pris un parti qui témoignoit plus de temerité que de prudence, & qu'ils apprehendoient de ne point avoir de quartier, ils vendirent leur mort bien cherement. Ce trou aiant couté bien plus de monde que le Vicomte de Turenne ne croioit, il ne voulut pas qu'on s'arrétât davantage à de pareilles entreprises. Car outre qu'il aimoit à conserver ses gens, il auoit peur qu'en s'arrétant ainsi les ennemis n'eussent le temps de passer la riviere. Mais le Duc de Lorraine accompagné de Caprara, aiant trouvé la petite ville de Zintzaim, qui étoit un poste avantageux pour faire combattre ses troupes, il y logea son infanterie, pendant qu'avec sa cavalerie il fut camper sur une montagne tout proche, où il ne pouvoit être attaqué qu'on n'eût forcé la ville. Le Vicomte de Turenne qui avoit fait la guerre toute sa vie dans ce païs-là, n'ignorant pas l'avantage qu'il pouvoit tirer de ce poste, où il ne pouvoit arriver qu'en défilant devant lui, auroit sans doute été obligé de rompre son entreprise dans un autre temps. Mais la conjoncture aussi-bien que les ordres du Roi l'obligeant à passer par dessus toutes sortes de dificultés, il s'achemina droit a Zintzaim. Il laissa Wisloc derriere lui, où les ennemis tenoient garnison, &

il

1674. il dit à quelques Officiers Generaux qui lui demandoient s'il y avoit sureté de la laisser ainsi
Liv.III. sans l'attaquer, que cela étoit bien inutile, puis qu'il l'auroit bien aprés s'il gagnoit le combat. Un autre auroit peut-être ajouté, que ce leur étoit une raison pour mieux faire leur devoir, puis que s'ils venoient à être battus, cela empêcheroit leur retraitte. Mais cela auroit été superflu à lui qui connoissoit leur bonne volonté, & qui avoit éprouvé en diverses rencontres qu'ils ne sçavoient ce que c'étoit que de tourner le dos.

Etant arrivé à mille pas de Zintzaim, il trouva toutes les haies garnies d'infanterie. Il fit mettre pied à terre à ses dragons, & aiant delogé de là cette infanterie, en moins d'une heure de temps, elle se retira dans la ville, qui n'avoit qu'une simple muraille pour toute défense. Mais comme elle avoit une armée toute entiere dedans, il n'y a point de doute, qu'elle ne fût plus forte que beaucoup d'autres, qui sont fortifiées regulierement. En éfet, ce ne sont pas tant les fortifications qui assurent les villes, que le courage de ceux qui les défendent. Neanmoins le Vicomte de Turenne aiant toujours fait avancer son monde, nonobstant une grêle de coups qui pleuvoit de dessus le rempart, il parvint enfin jusques au pied de la muraille, où il fit chercher quelque bréche. Il est aisé de juger l'avantage, qu'avoient les ennemis contre des gens qui étoient à découvert. Cependant la presence du Vicomte de Turenne, qui ne se ménageoit pas plus que le moindre soldat, excitant chacun à faire son devoir: enfin le Comte d'Hocquin-

court

:ourt Colonel du regiment de dragons de la 1674.
Reine trouva une fausse porte à force de bien LIV.III.
:hercher, & l'aiant enfoncée, il fit ce qu'il put
our renverser du fumier qui la bouchoit, afin
le faire un passage à ceux qui le suivoient. Comme
ce n'étoit pas une chose qui se pût faire en
.n moment, cela donna le temps aux ennemis
d'accourir de ce côté-là, & s'ils eussent eu
: jugement de s'emparer des maisons à droit
: à gauche, il est certain que personne n'eut
vancé sans courre un grand peril. Mais y
iant manqué par une absence d'esprit qui n'éoit
pas pardonnable à ceux qui les commanoient,
le Comte d'Hocquincourt profita de
ette faute, & s'en empara lui-même. Par ce
moien il fit feu sur ceux qui s'approchoient
our repousser ses dragons, & ces maisons
tant bientôt percés, elles tinrent les ennemis
ans un si grand respect, qu'ils songerent bien
lutôt à prendre la fuite, qu'à l'en chasser.
.eur retraite n'étoit pas longue, le Duc de
orraine étoit à deux cens pas de là avec Carara,
& quoi que ce succés ne leur promît
en de bon, ils se tinrent encore si assurés dans
ur poste, qu'ils tinrent bonne contenance.
ar outre l'avantage qu'ils avoient de la hauur,
qui est considerable le jour d'un combat,
s en avoient encore deux autres, sur lesquels
s fondoient de grandes esperances. Le preier
étoit qu'on ne pouvoit venir à eux qu'en
efilant que quatre à quatre. Le second, que
terrain étoit si étroit, qu'aprés avoir passé ce
efilé, on ne pouvoit mettre de front que trois
u quatre escadrons en bataille.

Il ne faloit pas moins d'experience qu'en avoit

1674. avoit le Vicomte de Turenne pour surmonter
LIV. III. tant de dificultés. Mais considerant que tout ce qu'il avoit fait n'étoit rien s'il laissoit son ouvrage imparfait, il fit faire des ponts au dessous de Zintzaim, afin que pendant qu'une partie de ses gens defileroit par la ville, l'autre pût les joindre en même temps. Tout cela ne se fit point sans un danger tres-considerable, Les ennemis qui voioient tout de dessus la hauteur où ils étoient, planterent leurs canons qui emporterent quelquefois des rangs entiers. Mais la necessité voulant qu'on eût moins d'égard au salut de quelques particuliers, qu'à celui de toute l'armée, ou pour parler encore plus juste, de tout le Roiaume. D'autres prirent la place de ces malheureux, & formerent enfin ces trois ou quatre escadrons qui pouvoient paroître de front. Comme le terrain s'élargissoit insensiblement, le Duc de Lorraine ne voulut pas laisser avancer ces troupes davantage sans les charger. Il detacha contr'elles les cuirassiers de l'Empereur, qui étant tout frais, contre des gens qui étoient accablés de fatigue, & qui d'ailleurs avoient déja essuié tant de perils, les auroient grandement malmenés, si le Vicomte de Turenne, qui se deffioit bien que sa cavalerie ne leur pouroit jamais resister n'eut jetté de l'infanterie dans des vignes, & dans des broussailles, qui étoient à droit & à gauche. Cette infanterie fit un feu continuel sur les cuirassiers, devant qui nôtre cavalerie avoit lâché le pied, & en aiant jetté beaucoup par terre, elle lui donna le temps de se remettre de son desordre.

Le Duc de Lorraine voiant que cette infan-

fanterie étoit capable de lui donner beaucoup d'affaires, fit marcher la sienne contr'elle, pendant que sa cavalerie fâchée de n'avoir pû pousser plus avant, se prepara à retourner à la charge. La nôtre l'attendit de pied ferme, & sa contenance fit croire qu'elle feroit mieux son devoir à ce coup-là, qu'elle n'avoit fait l'autre fois. Mais elle fut encore enfonçée dans nn moment, & le desordre auroit même été encore plus grand, si nôtre infanterie qui avoit fait ploier celle des ennemis, ne fut venuë à son secours. Elle fit merveilles pour arrêter la cavalerie ennemie, qui eût bien voulu trouver un passage pour aller à elle. Mais le terrain ne lui permettant pas, elle fut obligée de se retirer, comme elle avoit fait la premiere fois. En se retirant ainsi elle abandonnoit toujours du terrain, & nôtre infanterie qui se voioit victorieuse, donnoit moien en avançant, à nôtre cavalerie, toute battuë qu'elle étoit, de s'élargir davantage. Ainsi au lieu de quatre escadrons qui s'étoient trouvés de front au commencement, le Vicomte de Turenne en conta jusques à dixhuit, & croiant que comme il y avoit là des gens qui n'avoient point encore combattu, ils feroient mieux les uns a cause des autres, il se prepara à une troisiéme charge. Mais le Duc de Lorraine qui ne voioit rien là à faire pour lui, ne voulut pas exposer ses gens davantage, & faisant sonner la retraitte, il prit le chemin du Necker, sur la nouvelle qu'il eut que le Duc de Bournonville s'approchoit.

Il étoit vrai-semblable de croire que le Vicomte de Turenne qui avoit fait tant de chemin

1674. min pour empêcher cette jonction, ne la laisseroit pas faire sans donner encore quel-

LIV.III. que nouveau combat. Mais ce qui venoit de se passer l'aiant desabusé de sa cavalerie, il vit bien qu'il ne devoit pas s'engager dans la plaine, où son infanterie, toute brave qu'elle étoit, ne pourroit pas le tirer d'affaire, comme elle venoit de faire dans un terrain plus avantageux. Ainsi il laissa aller le Duc de Lorraine & Caprara, & profitant de leur absence, il mangea ce païs de l'Electeur Palatin, qui étoit déja assez ruiné par le séjour de tant d'armées.

Ce Prince n'avoit renoncé au parti du Roi, que dans la pensée qu'il seroit impossible à ce Monarque de resister à toutes les forces qui étoient bandées contre lui: qu'ainsi le Palatinât, qui pour sa petitesse est un des meilleurs païs de toute l'Europe, deviendroit encore tout autre par le commerce qu'il s'attireroit, lors que le theatre de la guerre seroit en Alsace, où il croioit facile à ceux de son parti de la transporter: qu'il jouiroit en un mot de tous les avantages des frontieres, sans en ressentir en aucune façon les incommodités. Mais comme il se voioit déchû de ses esperances, on auroit peine à conçevoir, combien il souffroit impatiemment de s'être trompé. Cela fâchoit plus que le desordre que le Vicomte de Turenne faisoit dans son païs; car il rejettoit l'un sur les malheurs inseparables de la guerre, au lieu que quand il faisoit reflection sur l'autre, il ne sçavoit comment cela pouvoit arriver. En effet, s'il consideroit l'experience des Generaux, celle du Duc de Lorraine n'étoit pas si fort

ort inferieure à celle du Vicomte de Turenne, ue cela dût être cause de ce qu'il voioit. S'il onsideroit aussi le courage des soldats, la ation Allemande ne cedoit en rien à la nation rançoise, & même à l'égard de la cavalerie il 'y avoit pas de comparaison. Il faloit donc en l'attribuer à quelque autre chose, & aprés y voir bien songé, il n'en vit point d'autre raion, que la mesintelligence qui regnoit parni les chefs, ce qui étoit cause effectivement ue tous ces grands secours qui étoient attenus ne venoient point; car le Duc de Bournonille qui étoit en marche ne se hâtoit pas beauoup, n'étant pas bien aise de se trouver avec Duc de Lorraine qu'il sçavoit d'humeur à se ouloir distinguer par le commandement, ussi-bien que par la naissance. C'étoit aussi ar la même raison que les Ducs de Brunswic e se pressoient pas davantage se défiant pareilment qu'ils seroient obligés de ceder au Maruis de Brandebourg, à cause de sa qualité Electeur de l'Empire, qui sans contredit lui ugeoit le pas par dessus eux. Au reste ces aisons ne pouvoient passer pour bonnes dans esprit d'un Prince qui voioit desoler ses Etats, ans un temps où il avoit porté ses esperances si aut, qu'il croioit qu'on dût reverer ses conils, comme autant d'oracles. Cependant omme sa situation le faisoit dépendre entierement de ceux du côté de qui il s'étoit rangé, out le parti qu'il eut à prendre fut d'envoier des ouriérs de toutes parts pour exciter ces Princes prendre pitié de l'Etat où il se trouvoit. Le Vicomte de Turenne prit un de ses couriers qui apportoit des lettres du Duc de Bournonville,

par

1674. par lesquelles il lui mandoit qu'il esperoit joindre le Duc de Lorraine dans deux jours au plus
LIV.III. tard, avec les troupes des Cercles qu'il commandoit: que quand les autres seroient arrivés, non-seulement ils chasseroient le Vicomte de Turenne en de ça du Rhin mais le déferoient encore du voisinage de Philisbourg, dont la garnison faisoit contribuer la plus grande partie de ses Etats. Ces nouvelles obligerent le Vicomte de Turenne à se rapprocher de cette place, où il manquoit de beaucoup de choses. Cependant l'on croit que cette lettre étoit supposée, & que le dessein de l'Empereur n'avoit jamais été de prendre Philisbourg; mais bien Brisac, où il avoit même quelque intelligence. Quoi qu'il en soit, le Vicomte de Turenne donnant dans le panneau, si toutefois s'en étoit un, repassa le Rhin, & sa retraitte donnant moien aux Ducs de Lorraine & de Bournonville de s'acheminer dans le Palatinat, ils confererent avec l'electeur Palatin de leur pretendu dessein dans lequel ils l'entretinrent, jusques à ce que le Marquis de Brandebourg fût arrivé. Cependant sous ombre d'être venus pour lui rendre service, ils servirent à consumer encore son païs, tout de même que pouvoit faire le Vicomte de Turenne, tellement qu'il soufrit également des amis, & des ennemis.

Le Vicomte de Turenne tout grand Capitaine qu'il étoit fut long-temps à se desabuser de l'impression que lui avoit fait cette lettre. Mais le Roi qui avoit des avis plus certains, aiant apris au vrai quelles étoient leurs intentions, lui envoia quelques troupes de renfort, avec ordre

:dre en même temps de veiller à la conduite 1674.
: Strasbourg, avec qui ils machinoient quel- LIV.III.
ıe chose. Ce General ne pouvoit mieux
:ecuter ce commandement qu'en passant le
hin une seconde fois pour les obliger à com-
ıttre. Car pourvû qu'il pût avoir l'avantage,
n'y avoit gueres d'apparence que cette ville
ıngeât à favoriser des malheureux. D'ailleurs
s mêmes raisons qui lui avoient fait chercher
Duc de Lorraine à Zintzaim subsistoient en-
ɔre pour lui, puis qu'il s'agissoit de les com-
ıttre avant la venuë des troupes de Brande-
ɔurg, & de Brunswic, aprés quoi il n'y
'oit plus d'apparence de l'entreprendre. Quoi
ı'il en soit, ils n'eurent pas plutôt avis qu'il
preparoit à marcher contr'eux, que resolus
: fuïr le combat ils se couvrirent du Nekre,
r le bord duquel le Duc de Bournonville les
ignit avec les troupes qu'il commandoit. Ce-
:ndant ne se croiant pas encore en sureté, ils
ı fortifierent les bords. Car il étoit de leur
ɔlitique de mettre les choses au hazard le
ıoins qu'ils pourroient, sçachant bien que
ils pouvoient attendre leur grand secours, ils
ıroient alors leur revanche.

Le Vicomte de Turenne voiant qu'ils em-
oioient tant de precaution pour fuïr le com-
ıt, en fut encore plus excité à les y obliger mal-
'é eux. C'est pourquoi de peur qu'ils ne
·issent le parti de se retirer encore plus loin,
ɔur ne leur en pas donner le temps il marcha
·ur & nuit, de sorte que son infanterie étoit si
tiguée qu'il n'y avoit que le courage qui la
ɔutenoit. Il passa à la veuë d'Heidelberg qui
ıi tira le canon, & étant enfin arrivé sur le

 bord

1674. bord du Nekre, il découvrit le camp ennemi,
Liv.III. qui avoit la riviere à sa tête, la petite ville de Ladembourg à son dos, un grand fossé plein d'eau à sa droite, & un marais à sa gauche. Son canon étoit sur les aîles qui commença à se faire entendre avec beaucoup de bruit,& même à faire quelque desordre dans nos rangs. Le Vicomte de Turenne voiant que ce seroit vouloir faire perir ses gens sans necessité, que de les y laisser plus long-temps exposés, s'en mit à couvert en changeant de poste; & aiant fait sonder la riviere qui étoit guéable en plusieurs endroits, il envoia de sa cavalerie pour pousser quelques escadrons qui gardoient un gué vis à vis de Widlinghen. Pour favoriser son passage, il fit marcher son canon devant elle, lequel aiant été mis en batterie, fut tiré avec tant de succés, que les ennemis ne sçavoient plus où se mettre. Cependant l'infanterie Françoise à qui il avoit procuré de grands avantages depuis la journée de Zintzaim, voulant lui montrer qu'elle étoit toujours la même qu'elle avoit été ce jour-là, se mit en devoir de vouloir suivre la cavalerie, qui étoit entrée dans l'eau. Mais comme il sçavoit bien qu'il en auroit bientôt affaire, il ne voulut pas permettre qu'elle s'exposât à ce peril, principalement se ressentant encore de la fatigue que lui avoit causé une si longue marche, & si precipitée. Il fit donc travailler à un pont qui fut construit avec des bateaux d'airain, sans lesquels nos armées ne marchoient jamais. Nôtre canon & nôtre cavalerie servirent à faciliter ce dessein; & quoi que les ennemis fissent entendre le leur, & fissent avancer leur

valerie pour repousser la nôtre, comme ils 1674.
·ent qu'il leur étoit impossible d'y réüssir, ils
camperent la nuit, & se servirent de l'ob- LIV.III.
ırité pour cacher leur marche. Ils laisserent
qu'ils avoient de cavalerie mieux montée
ıur entretenir toujours l'escarmouche, de-
ur qu'on ne decouvrît qu'ils se retiroient, &
le les suivit un peu avant la pointe du jour.

La nuit n'avoit pas empêché que l'on n'eût
ıvaillé au pont, & se trouvant achevé vers
s sept heures du matin, le Vicomte de Tu-
nne, qui avoit déja detaché le Comte de
oie son neveu à la tête de quatre mille che-
ıux ou dragons pour tâcher de les arrêter,
ivit avec toute l'armée, ne laissant que ce qu'il
loit de troupes pour garder son pont. Com-
ıe ils avoient quelques heures d'avance, ils
:oient déja au de là du defilé de Zuigemberg,
uand le Comte de Roie parut, & voiant qu'il
: preparoit à le passer, ils firent ferme, & l'en
mpêcherent. Le Comte de Roie qui sça-
oit que le Vicomte de Turenne ne devoit pas
ırder beaucoup à venir, exposa quelques
·oupes pour entretenir le combat, leur or-
onnant neanmoins de ne pas passer trop avant
epeur que leur retraitte ne fut dificile.

Cependant les ennemis se doutant bien de
ɔn dessein songerent à trousser bagage, ce qu'ils
uroient pû faire facilement s'ils n'eussent pas
té embarrassés de leur équipage. Mais ne
ouvant le faire avancer aussi vîte qu'ils euſ-
ent voulu, le Comte de Roie, à qui le Vicom-
e Turenne venoit de mander qu'il donnât tou-
ours, & qu'il accouroit pour le secourir, paſ-
a le defilé & engagea l'action du monde la
H 2 plus

1674. plus vigoureuse. Il n'y trouva pas son compte
Liv. III. d'abord, & quelques-uns de ses gens furent battus: mais les autres étant venus au secours la chance tourna, de sorte que les ennemis furent menés battant jusques à trois lieuës de Francfort où ils se retirerent. Ils y passerent le Mein avec une partie de leur bagage, l'autre étant demeurée entre les mains du Comte de Roie, à qui le Vicomte de Turenne manda de le venir joindre, craignant qu'il ne s'engageât trop avant.

C'eut été une folie au Vicomte de Turenne de s'engager entre tant de rivieres, principalement sçachant les forces qui marchoient au secours des ennemis, & qui eussent été capables de l'accabler s'il s'en fut laissé surprendre. Ainsi il prit le parti d'achever de ruiner le Palatinat, & il donna même tant de fraieur à Heidelberg, que l'Electeur Palatin ne s'y croiant plus en sureté, s'enfuit à Manheim. Comme le Vicomte de Turennne étoit naturelement fort bon aux soldats, & que d'ailleurs il étoit bien juste qu'aprés tant de fatigues il les laissât jouir du fruit de leurs travaux, il abandonna le païs à leur discretion, dont ils abuserent tellement, qu'ils reduisirent les peuples dans le dernier desespoir. Ces peuples voiant donc qu'ils ne pouvoient contenter leurs avarice, & que plus ils leur donnoient, plus ils vouloient avoir, ils abandonnerent leur maisons, & se retirerent dans les bois avec leurs femmes, & leurs enfans, d'où ils firent des courses sur tout ce qui s'écartoit. Tous ceux qui tomberent entre leurs mains furent massacrés impitoiablement, & même ils prirent plaisir à les faire mourir d'une mort cruelle, aprés quoi ils les expo-

:posoient sur les grands chemins, comme si 1674.
ur vengeance eut été imparfaite, à moins
ie ceux qui y avoient interêt n'en eussent con- LIV.III.
)issance.

Ce procedé eut d'étranges suittes. L'armée
ant venuë à passer par les endroits où ils
oient exposé ces malheureux, ils furent
en-tôt reconnus par leurs camarades, quoi
i'on leur eût fait souffrir des tourmens capa-
es de les defigurer. Et comme la vengeance
: regnoit pas moins dans leur ame que dans
lle de ceux qui avoient fait ce malheureux
)up, ils ne furent pas plutôt arrivés au camp,
ie le flambeau d'une main, & la paille de
utre, ils mirent le feu à quantité de beaux
llages, & mêmes à quelques petites villes,
)nt la beauté marquoit la richesse du païs. Ce
t un surcroît de chagrin pour l'Electeur, le-
iel ne sçachant à qui s'en prendre, envoia un
rtel de défi au Vicomte de Turenne. Mais
: General sçavoit trop le devoir de sa charge
)ur l'accepter. Cependant il lui fit sçavoir
ie bien-loin d'autoriser de pareils desordres,
en feroit un châtiment exemplaire, comme
i effet il n'y manqua pas, quoi qu'il s'agît de
mir ceux qui avoient le plus témoigné de
)urage dans l'affaire de Zintzaim: en quoi il
t certain qu'il eut beaucoup de peine, tant
estimoit les braves gens.. Mais comme il
estimoit pas moins la rigueur de la discipline,
se fit cette violence de quoi chacun s'apperçe-
nt, il se conserva la qualité de pere des sol-
its en même temps qu'il les punissoit.

Cela n'adoucit pas le chagrin de l'Electeur,
ii au defaut d'avoir une armée suffisante pour

1674. lui oppoſer, eut bien voulu delivrer ſon païs d'un ennemi ſi redoutable, par le cartel qu'il
LIV.III. lui avoit propoſé. Toutefois il fut obligé de ſe contenter de ſes excuſes; joint à cela que dans ſon ame il le connoiſſoit incapable des cruautés dont il l'avoit accuſé. Cependant s'il n'apprenoit pas à toute heure des incendies, les nouvelles qu'on lui apportoit n'étoient gueres meilleures. Ses peuples ne voiant point de jour à ſortir des miſeres qui les accabloient, paſſoient en d'autres païs, eſperant qu'en quelques endroits qu'ils puſſent aller, ils ne deviendroient pas ainſi la proie des uns & des autres. Il n'y avoit rien de plus ſenſible pour un Souverain, & quoi qu'il eut été fortement touché de tant de diſgraces, ce n'étoit rien neanmoins en comparaiſon de cette derniere.

Il avoit trop d'eſprit pour ne pas voir le remede qu'il y avoit à tout cela, Philisbourg étoit la pierre d'achopement, & tant que cette place demeureroit aux François, il voioit qu'il ſeroit continuellement expoſé à la même choſe. Car les uns pour la conſerver ruinoient ſon païs qui l'environnoit, les autres n'y faiſoient pas moins de deſordre, ſoit pour obſerver l'ennemi, ou pour tâcher de s'en emparer. Pour couper court tout d'un coup à la choſe il dépêcha un courier à l'Empereur, pour le prier que toutes affaires ceſſantes ſes troupes s'occupaſſent à ce ſiege, dés le moment que celles de Brandebourg & de Brunſwic ſeroient arrivées. Car il commençoit à decouvrir qu'il y avoit d'autres deſſeins ſur le tapis, ce qui l'affligeoit encore plus que toutes les pertes qu'il avoit faites. Son courier rapporta de belles

les paroles de Vienne, l'Empereur étant 1674.
n-aise de l'entretenir de belles esperances, Liv. III.
ıque le desespoir ne le rejettât point dans le
ti qu'il avoit abandonné. Nous verrons
fet de ces belles promesses dans un moment
és que nous aurons rapporté ce qui se passoit
Flandres.

Les differens interêts des Princes ligués faient que les resolutions n'étoient pas confors à l'esperance que l'on avoit conceuë de rs forces. Les uns vouloient qu'on assiet Graves, ou Maestricht, parce que ces ces leur devoient revenir, dés qu'elles sent prises, les autres Charleroi par la mêraison, & les autres ne se soucioient pas on fit de siege, pourvû qu'on tînt en échec principales forces de France, afin qu'elles pussent pas aller au secours du Vicomte de renne. Cependant le Roi profitant de ces solutions, manda au Prince de Condé de ıvrir le Maréchal de Bellefonds; qui avoit re de prendre le fort de Navagne, & le châu d'Argenteau sur la Meuse, par le moien quels les Espagnols empêchoient que rien pût descendre à Maestricht par la riviere. Le teau d'Argenteau étoit situé sur un rocher à preuve du canon, & de la sappe. Mais une eur panique aiant saisi la garnison, elle le dit sans coup ferir, quoi qu'elle eût été able d'arréter long-temps ce Maréchal, si eut voulu faire son devoir. Bellefonds n fut pas plutôt le maitre qu'il le fit sauter, & t la même chose du Fort de Navagne, où il neura trois jours devant que de le prendre. Ces deux Forts étoient éloignés d'environ

1674. uingt lieuës de l'armée des Princes confederés dont une partie étoit venuë du côté de Colo-
LIV. III. gne. Cette distance étoit assez grande, mais non pas toutefois si exorbitante, que s'ils eussent voulu se remuer, ils n'eussent pu empêcher leur perte. Mais ils se laisserent intimider par un avis qu'il venoit du secours au Maréchal de Bellefonds, ainsi ils ne firent rien pour les sauver. Cependant Maestricht reçeut un grand soulagement par là, car toutes choses commencerent à lui venir en abondance de la ville de Liege, qui étant un païs neutre & extrêmement fertile, ne demandoit qu'à tirer de l'argent de ses denrées. Quoi que ce fut peu de chose que ces conquêtes, neanmoins les efforts que les Princes ligués avoient fait pour faire un si puissant armement, en rehaussoient beaucoup l'éclat ; joint à cela que ce qui s'étoit passé en Comté & en Allemagne faisoit voir qu'il ne leur seroit pas aussi aisé de triompher des François qu'ils se l'étoient promis.

On étoit cependant bien étonné de ce que l'armée du Prince d'Orange n'entreprenoit rien, elle qui étoit de soixante mille hommes mais la même division qui regnoit dans celle d'Allemagne, regnoit dans la sienne, les Espagnols & les Allemans s'opposant à ses desseins. Enfin aprés bien des obstacles, ce Prince l'emporta dans un Conseil-de-guerre, où il soutint que la Hollande fournissant à toutes les Puissances une partie des subsides qu'il faloit pour faire la guerre, il étoit bien juste que leurs armes fussent emploiées à prendre ce qu'elle avoit perdu. Ainsi le siege de Graves fut

it arrêté; mais comme ils avoient le Prince
: Condé en tête, ils n'y envoierent que dix à
)uze mille hommes sous la conduite de Ra-
:nhaut, & demeurerent avec le reste dans le
)isinage de la Flandre Françoise, afin que la
lousie qu'auroit le Prince de Condé pour
utes les places l'empêchât de courir au se-
urs de l'autre. Le Marquis de Chamilli
)it dans Graves cadet de celui qui étoit mort
: maladie à la premiere campagne; & Mr. le
ince qui connoissoit sa bravoure, & qui sça-
it que la place étoit fournie de toutes choses,
s'en inquietant pas beaucoup il ne sortit pas
ses postes. Rabenhaut fit ses approches
ec assez de facilité, le terrain étant disposé à
n avantage. Mais voulant les pousser plus
aut, il trouva une garnison si resoluë, que
les frequentes sorties qu'elle faisoit, on au-
it eu peine à dire si c'étoit lui qui attaquoit ou
i étoit attaqué. Enfin depuis long-temps
n'avoit veu une deffense si vigoureuse, &
ortune secondant le courage du Marquis de
iamilli, il se passa peu d'occasion dont il ne
nportât l'avantage. Cela fit connoitre à
ibenhaut qu'il se tromperoit grandement, s'il
:tendoit reduire cette place avec le peu de
onde qu'on lui avoit donné; & comme il
ioit que ses gens diminuoient tous les jours,
rit le parti de se fortifier dans son camp,
lement qu'on eut dit que ce n'étoit pas lui qui
iegeoit; mais qui étoit assiegé. Il prit cette
olution d'autant plutôt qu'il sçavoit bien
'on attendoit tous les jours les troupes du
arquis de Brandebourg & celles de Bruns-
c, & que quand elles seroient venuës, il

1674. étoit impossible que le Roi ne fût obligé d'affoiblir l'armée du Prince de Condé pour renforcer celle du Vicomte de Turenne; qu'ainsi il pourroit alors recevoir du secours, avec lequel il auroit plus de moien d'achever son entreprise. Cependant le Marquis de Chamilli profitant du repos qu'on lui laissoit, se mit à fortifier ce qui étoit de plus foible, en quoi il fut secondé avec tant de chaleur de toute sa garnison, qu'il jugea qu'il n'y avoit que de l'honneur à acquerir avec de si braves gens.

Liv.III.

Quoi que les ennemis se fussent attachés à cette place, ils n'avoient pas perdu l'esperance neanmoins d'en pouvoir attaquer d'autres, & de faire, comme le Roi, à qui l'on en avoit veu assieger trois à la fois. Leur armée étoit encore assez nombreuse pour cela, si l'union eut été parmi les chefs. Mais leurs interêts qui étoient tout differents rendoient leurs sentimens de même, tellement que l'on eut dit qu'ils n'avoient ainsi fait amas de tant de forces que pour ruiner davantage de si belles Provinces. Et de fait; la Flandre gemissoit sous tant de soldats inutiles, dont ce ne lui étoit pas un petit sujet de plainte, voiant qu'on les eut pu emploier plus utilement. Cependant la deffiance succeda à la diversité d'opinions, & l'on crut que le Comte de Souches avoit quelque ordre secret, ou peut-être même qu'il s'entendoit avec l'ennemi, principalement lors qu'on vint à considerer que lors qu'il étoit venu joindre les autres, il avoit été en sa puissance d'attaquer une place sur la Meuse, ce qu'il n'avoit pas fait. Ce soupçon n'étoit pas tout-à-fait hors de raison, & il n'avoit tenu qu'à lui de

le prendre Charleville, où la garnison n'étoit 1674.
pas des plus fortes, & le courage du Gouverneur encore moindre. Car il avoit d'abord Liv. III.
envoié ses meubles & sa vaisselle d'argent à Paris, donnant à connoitre par une si grande precaution, qu'il ne croioit pas pouvoir se défendre. Cette conduite déplut au Roi, & quoi qu'il eût toujours pris garde à ne pas faire honte à une personne de qualité, comme étoit celui-ci, il jugea à propos de le faire revenir lui-même à Paris, & d'envoier à sa place un homme qui ne prît pas l'allarme si legerement.

Quoi que ce fut un exemple pour les autres, le Gouverneur de Tournai n'en profita pas. Voiant le Prince d'Orange dans son voisinage, il parut tout étourdi du bruit qui couroit que c'étoit contre lui qu'il alloit tourner ses armes; ce qui donna lieu au Roi d'en user avec lui comme il avoit fait avec le Gouverneur de Charleville. Je ne sçaurois dire au vrai si le soupçon qu'on avoit contre le Comte de Souches étoit veritable. Mais enfin l'Empereur ne fut pas content de sa conduite, & lui en aiant demandé compte à son retour, l'on crut que c'étoit un homme perdu, d'autant plus qu'étant François de nation, ses ennemis en tiroient des consequences qui lui étoient desavantageuses.

Enfin jamais les ennemis n'avoient eu de si belles armées en campagne, & cependant la saison commençoit à s'avancer, sans qu'ils eussent encore rien fait; au contraire le succés avoit été tel que je l'ai rapporté ci-devant, ce qui deplaisant extrêmement au Prince d'Orange, il se determina à ne pas perdre le temps davanta-

1674. ge inutilement. La raison fut qu'il eut avis
LIV.III. que les troupes de Brandebourg & de Brunswic arrivoient incessamment, pour raison de quoi le Roi avoit été obligé de faire un detachement considerable de l'armée du Prince de Condé pour prendre garde à la Lorraine. Il avoit même envoié ordre au Vicomte de Turenne d'abandonner l'Alsace, qu'il ne croioit plus pouvoir conserver, & de prendre garde seulement à l'autre Province, où le Duc de Lorraine pretendoit percer par les intelligences qu'il y avoit. Mais ce General ne voiant point encore de necessité de rendre cette conquête si facile aux ennemis, se contenta de se retirer en deçà du Rhin, où aprés avoir démoli les places où les garnisons n'étoient pas en sureté, & fortifié les autres, il se retira dans un poste avantageux, au reste à ne juger des choses que par l'apparence, l'on pouvoit croire que le temps étoit venu que le Roi alloit rendre gorge, & qu'enfin aprés tant d'heureux succés la fortune prendroit le parti de ses ennemis. Quelque secours qu'il eût pû envoier au Vicomte de Turenne, il n'avoit que vingt-cinq mille hommes à opposer à une armée qui étoit trois fois aussi forte, ou peu s'en faloit, & où d'ailleurs étoit non-seulement toute la fleur des forces d'Allemagne; mais encore vingt deux Princes en personne, & parmi ceux-là plusieurs que Dieu avoit fait naitre souverains. Pour ce qui est du Prince de Condé, son armée étoit aussi moins forte de la moitié que celle du Prince d'Orange; & quoique ces deux Capitaines eussent beaucoup de reputation, il étoit neanmoins vraisemblable de croire

croire que leur experience ne pourroit jamais 1674.
ſuppléer à un nombre ſi inegal. Auſſi le Roi LIV.III.
n'en aiant pas bonne opinion, manda pour une ſeconde fois au Vicomte de Turenne d'executer ſes premiers ordres, à quoi aiant encore répondu la même choſe que la premiere fois, enfin la penſée qu'il eut qu'un Capitaine ſi renommé avoit des veuës moins bornées que les autres, lui fit adherer à ſes ſentimens, quoi que ceux de ſon conſeil tâchaſſent de lui perſuader qu'il s'y verroit trompé.

Le deſſein du Prince d'Orange étoit d'attaquer Charleroi, quoi qu'il fit mine d'en vouloir aux autres places. C'eſt pourquoi le Prince de Condé, à qui il étoit dificile de faire prendre le change, ſe campa à Pieton, entre Charleroi & Fontaines l'Evêque, aiant la riviere de Sambre derriere lui, & deux bois pas eloignés de ſa tête, entre leſquels il falloit que le Prince d'Orange, paſſât neceſſairement pour le venir combattre. Ainſi à la moindre nouvelle il pouvoit s'en emparer, & le prendre en flanc, ce qui rendoit ſon approche dificile. Le Prince d'Orange pour lui faire quitter ce poſte fit un détachement de ſept à huit mille hommes qui marcherent du côté de la Meuſe, où la priſe d'une place auroit ouvert le chemin de la Champagne juſques aux portes de Rheims. Mais le Prince de Condé ſe doutant bien que ce n'étoit que pour lui faire faire quelque fauſſe démarche, ſe contenta d'y envoier du monde, ce qui rompit les meſures de l'ennemi. Cependant la retraitte du Vicomte de Turenne en de çà du Rhin laiſſoit toujours de grandes eſperances à tout le

1674. parti, quand il receut une nouvelle qui diminua la joie qu'il avoit de l'Etat ou il se trouvoit, & de quelques heureux succés qu'il avoit remportés en Roussillon.
LIV. III.

Pour rapporter ce qui étoit arrivé en cette Province, & l'esperance que les ennemis avoient de la reduire, si cette nouvelle ne fut point arrivée, il faut que j'interrompe pour un moment le fil des affaires de Flandres & d'Allemagne, où je reviendrai toujours bien quand je me serai acquitté de cette obligation. Cette Province qui est contiguë à la Catalogne, dont elle est separée par les hautes montagnes des Pirenées, étant tout-à-fait incommode aux Espagnols, parce que nous pouvions à toute heure leur porter la guerre au moien du Château de Bellegarde, que nous tenions sur le sommet de ces montagnes: enfin ils resolurent, de nous en chasser; & pour y réüssir y emploierent la ruse & la force. Pour cet effet se servant adroitement de l'impression qu'avoient fait sur les esprits quelques petits avantages qu'ils avoient remportés sur Mr. le Bret qui y commandoit les armes du Roi, ils pratiquerent quelques gens qui leur étoient affectionnés, & qui leur promirent de les introduire dans Perpignan, & dans Villefranche, qui est un passage qui conduit dans le capsi. Il n'entra d'abord dans cette conjuration que des gens de peu de credit; mais quelques Gentilshommes de la campagne aiant été gagnés pareillement, ils s'offrirent d'amasser du monde dans leurs châteaux: afin que dans le temps que les conjurés feroient éclatter leurs mauvais desseins, ils pussent par un secours si necessaire

cessaire s'assûrer leur entreprise. Le secret regna 1674.
parmi les conjurés, & si la sœur d'un qui étoit
amoureuse d'un Officier François, n'eût dé- LIV. III.
couvert le mistere, & ne lui en eût fait part par la crainte qu'elle avoit qu'il ne vint à perir dans cette occasion, sans doute cette petite Province eut été perduë pour le Roi, puis que ces deux garnisons étant égorgées, il n'y avoit point d'apparence que les autres destituées, de tout secours eussent pû jamais resister. Mais cet Officier aiant revelé ce qu'il venoit d'apprendre à celui qui commandoit dans Villefranche, & celui-cy a Mr. le Bret, on commença à redoubler les garnisons: & ensuite à faire une recherche si exacte de la conjuration, dont la fille n'avoit pû dire que quelques particularités, que les conjurés voiant bien qu'ils étoient découverts, prirent la fuite-la plûpart. Les autres qui ne furent pas si diligens, furent arrétés, & les indices qu'on avoit contr'eux étant fortifiés par l'absence de leurs compagnons, on leur donna la question, où ils avouerent tout ce qu'on voulut.

Ce fut comme une espece de miracle que cette découverte, & les conjurés devoient executer leur entreprise le lendemain, tellement que deux fois vingt-quatre heures plus tard il n'étoit plus temps d'y remedier. Les prisonniers furent executés, & ils nommerent diverses personnes qui trempoient dans la conjuration dont on s'assûra, & ils furent fait mourir pareillement. Toutes ces entreprises étant ainsi dissipées, on eut recours aux armes de part & d'autre; & Mr. le

Bret

1674. Bret aiant beaucoup plus de courage que d'experience, se laissa aller à croire que les Espagnols en vouloient au Fort des Bains, parce qu'ils avoient marché de ce côté-là. Ainsi sans songer qu'il devoit prendre garde sur tout au château de Bellegarde, qui assuroit le passage du Roussillon en Catalogne, il negligea toute autre defense que celle du Fort des bains. Cela plut beaucoup aux ennemis, qui n'avoient nul dessein sur cette place, de sorte qu'ils continuerent à faire divers mouvemens pour le tromper toujours de plus en plus. Ceux qui veulent que Mr. le Bret en fût assés pour ne se pas laisser attraper ainsi si grossierement; disent qu'il avoit bien penetré le dessein des ennemis; mais qu'aiant avis que la Cour envoioit le Comte de Schomberg, pour le commander, il vouloit lui apprêter tant d'affaires qu'il eût de la peine à répondre à l'esperance qu'elle avoit conceuë de lui. En effet, il arriva bientôt aprés, & apprenant que les ennemis étoient devant le Fort des Bains, car ils faisoient toujours mine de le vouloir assieger, il marcha contr'eux, quoi qu'il ne put pas beaucoup s'assurer sur ses troupes, qui étoient toutes de nouvelles levées. Le Fort des Bains est situé au milieu de plusieurs montagnes, où quand on est une fois engagé, on a de la peine à s'en tirer. Ainsi les ennemis voiant que le Comte de Schomberg, tout grand Capitaine qu'il étoit, avoit donné dans le paneau qu'ils avoient tendu pour un autre, ils leverent le picquet le plus promptement qu'il leur fut possible; & devant qu'il eût de leurs nouvelles, ils se rendi-

irent devant le château de Bellegarde. Cet- 1674.
e place dont on ne pouvoit faire assez d'état
cause de sa situation, bien-loin d'être en Liv. III.
on ordre, manquoit également de toutes choses. Une partie de ses fortifications étoit imparfaite, la garnison foible, & les munitions de guerre en si petite quantité, que quand on auroit eu lettre qu'elle ne devoit pas être attaquée, on n'en auroit pas usé autrement. Par dessus tout cela il y avoit un Gouverneur de peu de resolution, dont il sera aisé de convenir apres que j'aurai rapporté les choses comme elles se passerent.

Au reste devant que d'entrer plus avant en matiere, je dois dire pourquoi la Cour, qui avoit plusieurs Maréchaux de France à qui donner de l'emploi, leur avoit preferé le Comte de Schomberg, qui étoit un étranger. Il y en avoit trois raisons à mon avis. La premiere, que quoi qu'il ne fût pas Maréchal de France, il avoit bien autant d'experience que ceux qui l'étoient. La seconde, qu'on étoit bien-aise de l'emploier loin de l'Allemagne sa patrie, non pas que sa fidelité fût suspecte, mais parce qu'y aiant du bien, des parens, & des amis, on pouvoit croire qu'il auroit des égards en ce païs-là, qu'on ne vouloit pas qu'eussent ceux qui étoient à la tête des armées du Roi. Enfin la troisiéme raison étoit, que le Roi d'Espagne aiant envoié en Roussilon le Duc de Saint Germain, celui-là même que le Comte de Schomberg avoit battu plusieurs fois lors qu'il étoit en Portugal, où il avoit servi plusieurs années, le Roi croioit ne pouvoir mieux faire que de lui

1674. lui oppoſer celui qui avoit été ſon fleau, &
LIV. III. qui par conſequent lui devoit être plus formidable qu'un autre.

Quoi qu'il en ſoit, le Comte de Schomberg croiant qu'il en auroit auſſi bon marché en Rouſſillon qu'il avoit eu ailleurs, fit ſçavoir au Gouverneur de Bellegarde qu'il n'avoit ſeulement qu'à tenir bon juſques à ce qu'il pût arriver en preſence des ennemis, moiennant quoi, ou ils ſeroient obligés d'accepter le combat qu'il leur vouloit offrir, ou de lever le ſiege. Et pour montrer que ſon deſſein étoit tel qu'il diſoit, il ſe mit à marcher avec toute la diligence poſſible, laiſſant exprés tout ce qui pouvoit l'embarraſſer dans le chemin. Mais en ſortant des montagnes, il ſût que ce lâche Gouverneur avoit déja fait ſa compoſition, ce qu'il auroit eu peine à croire, s'il ne fut venu lui-même, lui dire les raiſons qui l'avoient mû à le faire. Il étoit tellement en colere qu'il ne le voulut jamais écouter; & pour faire voir au Roi qu'il n'y avoit point de ſa faute, il le fit arrêter en même temps, afin que par ſa propre depoſition l'on ſût que c'étoit ſon impatience, ou pour mieux dire ſon peu de courage, qui l'avoit tant fait precipiter, Les ennemis s'aſſûrerent en même temps de divers poſtes au de là de la riviere du Tech, & même de celui du Boullou qui eſt ſur cette petite riviere. Cela fait ils deſcendirent des Pirenées pour entrer dans la plaine, & comme le Comte de Schomberg apprehendoit qu'un tel ſuccés ne les enhardît à attaquer Perpignan, dont les fortifications n'étoient pas non plus en fort bon

bon état, il se posta à Saint Jean de Pagés 1674.
pour leur défendre le passage de la riviere, les premiers escadrons qui arriverent Liv. III.
dans le camp, trouverent qu'un détachement des ennemis l'avoit déja passée, pour attaquer un petit château ou il y avoit un Lieutenant d'infanterie avec vingt soldats; mais ce détachement se trouvant surpris, il se retira de l'autre côté de l'eau, sans que les nôtres se missent en état de le poursuivre.

Au reste comme j'ay dit que les ennemis s'étoient rendus maitres du Boullou, & que ce poste est sur la Riviere, tellement que cela semble impliquer contradiction en ce que je dis maintenant, que le Comte de Schomberg se posta à Saint Jean de Pagés pour leur en defendre le passage il est bon de remarquer que le chemin du Boullou à Perpignan est tellement coupé de ravines, qu'il étoit impossible aux ennemis de s'en servir. Le Comte de Schomberg fit même fortifier une maison qui étoit sur les avenuës pour le rendre encore plus dificile; si-bien qu'ils auroient voulu se perdre que d'y mener une armée. De Saint Jean de Pagés à Morillas où les ennemis prirent leur camp, il n'y a pas un quart de lieuë, & les deux armées demeurerent là en presence plus de trois semaines, sans que pas un des Generaux témoignât avoir dessein de combattre. Au contraire chacun se mit à fortifier son camp, comme si l'on eut du passer là toute la campagne, qui ne faisoit cependant que de commencer. Au bout de ce temps-là les ennemis dresserent une embûche au Comte de Schom-

1674. Schomberg, où une partie de son armée fut
Liv. III. défaite, & méme ce fut grand miracle que l'autre n'y demeura pas. Voicy comme les choses arriverent. Les ennemis firent feinte de vouloir repasser les montagnes & aiant fait mettre de l'infanterie sur le ventre dans des ravines qui separoient les deux camps, ils firent paroitre sur la croupe de ces montagnes des mulets chargés, comme si c'eussent été déja les équipages de l'armée qui defiloient. A quoi il faut ajouter que pour rendre leur ruse plus impenetrable, ils avoient fait donner avis au Comte de Schomberg, par un homme aposté, de cette pretenduë retraitte; ainsi toutes choses contribuant à faire croire qu'elle étoit veritable, Mr. le Bret qui népioit que l'occasion de se signaler de son chef, fit partir la cavalerie qui étoit à cheval, sans attendre les ordres du Comte de Schomberg qui étoit encore au lit. La garde des ennemis qui étoit de l'autre côté de la riviere lâcha le pied incontinent, aiant été instruite auparavant de ce qu'elle devoit faire; & aiant attiré Mr. le Bret dans l'embuscade, il essuia la décharge de l'infanterie qui étendit beaucoup de ses gens sur le carreau. Mr. le Bret qui s'étoit trouvé en mille occasions plus pressantes ne s'étonna pas de celle-cy il voulut faire faire un mouvement aux troupes pour les tirer du peril où il s'étoit precipité avec assez d'imprudence; mais le desordre accrut plutôt que de diminuer par le peu d'experience qu'avoit cette cavalerie; & s'il ne se fût trouvé quelques vieux regimens qui firent ferme contre celle des ennemis qui s'avançoit pour

pour profiter de l'occasion, il est indubitable 1674.
que dans la crainte où étoient la plûpart tout
auroit été taillé en pieces. Liv. III.

Le bruit de plusieurs décharges qui furent faites dans un moment aiant fait sortir Mr. de Schomberg de son lit, il s'étonna de la hardiesse que Mr. le Bret avoit euë de combattre sans son ordre. Mais il n'eut pas le temps de faire reflection à cela, & le desordre où il vit la plûpart de son armée lui fit connoitre qu'il devoit bien songer à autre chose. Plusieurs sans avoir veu les ennemis que d'un bord de la riviere à l'autre s'enfuïrent precipitament, s'ils n'avoient rencontré Perpignan qui les arréta, il y a de l'apparence que quatre lieuës de distance qu'il y a de l'un à l'autre n'eut pas été capable de borner leur course. On distingua parmi les fuïards les dragons de Tessé qui étoient remarquables par leurs habits jaunes, tant il est vrai que quelque brave que l'on soit naturellement, les premieres occasions étonnent toujours à la guerre. Car enfin ce regiment étoit tout nouvellement levé; & quoi qu'il ait debuté si mal, il n'a pas fait deux ou trois campagnes qu'il s'est agueri comme les autres. La plûpart des regimens de l'armée suivirent son exemple. Gassion, Rivarolles, Schomberg, & plusieurs autres furent de ce nombre; & ce dernier abandonna le Comte Charles de Schomberg son Colonel, qui croiant être suivi ne put éviter de demeurer prisonnier.

Les choses s'étant engagées avec si peu de conduite, il est aisé de juger qu'il y eut beaucoup de peine à les reparer. Mr. de Schomberg y fut bien empêché, tout habile homme qu'il étoit

1674. étoit, neanmoins aiant fait avancer ce qu'il avoit de meilleures troupes, il se servit de

LIV.III. l'avantage de quelques defilés pour arrêter les ennemis, qui avoient déja passé la riviere; desorte qu'aprés avoir demeuré quelque temps les uns & les autres à s'entreregarder, chacun rentra dans son camp, tout de même que si ce qui venoit de se passer n'eut tiré à aucune consequence. Il falut plusieurs jours pour faire revenir les fuïards, qui étoient en beaucoup plus grand nombre que les morts. Car il ne s'en trouva que huit cens sur le champ de bataille, mais les prisonniers étoient pour le moins une fois autant; & ce qu'il y eut de plus considerable, c'est qu'il y avoit parmi eux le fils du General, & le Commandant de la cavalerie, outre quantité de Capitaines, & d'Officiers subalternes.

Si les Espagnols eussent voulu suivre leur pointe, il est certain qu'ils auroient remporté ce jour-là une victoire toute entiere. Mais le Roi d'Espagne qui venoit de recevoir nouvelles des commencemens de la revolte de Messine, laquelle eut enfin de si grandes suites, comme je le dirai dans un moment, avoit mandé au Duc de St. Germain de conserver ses troupes, n'en voiant point de plus propres à transporter en Italie que celles-là, encas que la sedition ne s'y pût appaiser. Ce General n'osa donc transgresser ses ordres, en quoi il faut admirer quelle étoit la fortune du Roi laquelle dans le même temps qu'elle sembloit lui tourner le dos, s'en repentoit pour ainsi dire, puis qu'à l'instant même elle lui suscitoit une occasion la plus favorable qu'il eût sû de-

desirer. Au reste, pour n'en point faire à 1674.
deux fois de cette affaire, je dois deduire le
plus succintement, comme aussi le plus fidele- LIV. III.
ment qu'il me sera possible l'origine, & les premiers progrés de cette revolte, me reservant à parler du reste lors qu'il en sera temps. Cependant il me faudra remonter un peu haut, parce que les troubles dont j'ai à parler ont eu beaucoup de rapport avec ceux qui étoient arivés auparavant. La ville de Messine n'a jamais eu grande amitié pour ses Gouverneurs; & les Magistrats ont toujours tâché de conserver l'autorité entre leurs mains, ce qui ne plaisant pas trop aux autres il n'y en à gueres eu qui n'aient fait tout leur possible pour sortir de page. Dom Louïs del Hoio aiant été nommé à ce Gouvernement quatre ou cinq ans avant que cette revolte arrivât j'entends celle qui vient de causer de si grandes revolutions, & non celle qui parut sous son Gouvernement il fut celui qui fit le plus d'efforts pour en venir à bout ; & étant survenu une famine, il tâcha de diviser le peuple d'avec les Senateurs, faisant accroire à celui-là, que ce qui étoit cause principalement de sa misere, c'est que ceux-ci abusant de leur autorité, transportoient les grains hors de la ville. On rapporte à ce sujet quantité de choses qu'il fit pour lui insinuer que cela venoit de la, comme de jetter pendant la nuit des traînées de blé depuis la maison d'un Senateur, jusques sur le port, faisant publier sous main que c'étoit par cette sorte de trafic que les uns devenoient riches, pendant que les autres s'apauvrissoient. Il est aisé de juger l'effet que cela pouvoit produire parmi

1674. parmi des gens qui étoient en necessité, & le
Liv.III. Senat apprehendant qu'ils ne se portassent à quelque sedition, dépêcha vers le Viceroi de Naples pour le prier de lui permettre de transporter des blés d'un Roiaume à l'autre en païant. Mais ce Viceroi qui agissoit de concert avec le Gouverneur, s'étant excusé sur ce qu'il n'en avoit pas trop pour lui, le Senat fut obligé de mettre des vaisseaux en mer pour arréter les marchans qui auroient chargé quelque part de cette marchandise.

Cela subvint pour un temps à la necessité pressante. Mais les marchans qui avoient passé par les mains de ces honêtes Corsaires, s'avertissant les uns les autres, personne n'alla plus sur ces mers, desorte que la necessité fut bientôt plus grande qu'elle n'avoit jamais été. Le Gouverneur ne manqua pas d'en accuser ceux qui avoient part au Gouvernement, & aiant excité le peuple sous main à leur courir sus, leurs maisons furent pillées, & sous pretexte d'empêcher le desordre, ses gens se joignirent aux seditieux, & le rendirent encore plus grand. Aprés cela ce Gouverneur pour gagner encore plus l'amitié du peuple, changea la forme du Gouvernement, & au lieu qu'il y avoit toujours eu quatre Senateurs du corps de la Noblesse, & deux seulement de celui du peuple, il fit tant par ses menées que la chose fut égale doresenavant entre les deux. Ce fut alors que voulant recueillir le fruit de ses peines, il crut qu'aprés avoir ainsi pris le parti des peuples si ouvertement, & avec tant d'utilité pour eux, ils ne manqueroient pas d'appuier ses pretentions. Mais

ceroi

la Noblesse leur aiant fait connoitre quel avoit 1674.
été son but, il ne se fut pas plutôt declaré, qu'ils traverserent ses desseins avec la même LIV.III.
vigueur que faisoit la Noblesse. Se voiant ainsi déchû de ses esperances, il eut recours à la force, & fit emprisonner les principaux d'entre les uns & les autres sous divers prétextes. Il s'appropria cependant la plus grande partie de leurs biens; tellement qu'il étoit aisé de juger qu'il étoit également entaché d'avarice & d'ambition. Cette conduite fut un sujet à la Noblesse & au peuple de se réünir encore plus étroitement contre lui; & enfin les choses en vinrent à une telle extrémité, que le Prince de Lignes, qui étoit Viceroi du Roiaume, fut obligé d'accourir promptement dans la ville pour y mettre ordre. Il trouva les peuples tellement animés contre le Gouverneur, qu'il jugea à propos de les contenter, sans entrer beaucoup en connoissance de cause; tellement que non-content de faire ouvrir les prisons, & de rappeller quelques-uns qui avoient été bannis, il fit commandement au Gouverneur de sortir de la ville. Il ne pouvoit rien faire de plus agreable au peuple, supposé qu'il y eût été de bonne foi; mais quelques-unes de ses lettres aiant été interceptées quelque temps aprés, par lesquelles il écrivoit en Espagne qu'il sçauroit bien mettre ces mutins à la raison, & rétablir le Gouverneur avec tant d'éclat, que la reputation de la Couronne n'y seroit point interessée, il perdit non-seulement la creance que les peuples avoient en lui; mais il tomba encore dans une si grande execration, qu'ils resolurent de s'en
I dé-

1674. LIV. III.
défaire. Cette conjuration ne put être si secrette que le Viceroi ne la découvrit, & comme il avoit des gens de guerre tout prêts pour executer ses volontés, il se saisit des plus mutins, & les fit executer. Il maintint ainsi l'autorité Roiale par la crainte, & par la force. Mais le temps de son emploi étant fini, le Marquis de Baionne qui lui succeda *per interim*, eut tant de peine à contenir ce peuple, qui soupiroit toujours en secret pour sa liberté, qu'enfin les choses en vinrent au point que je le vais rapporter.

La guerre que le Roi d'Espagne avoit à soutenir en tant d'endroits l'avoit obligé de se servir des troupes qu'il avoit en Italie, où nous n'avions osé porter la guerre, depeur que par la jalousie qu'en prendroient les Venitiens, & les autres Puissances qui sont de ce côté-là, ils n'accrussent le nombre de nos ennemis, qui étoient déja assez puissans. Cette consideration qui n'étoit pas ignorée du Roi d'Espagne, lui avoit donc fait croire qu'il pouvoit sans danger transporter les soldats qu'il avoit en ce païs-là en un autre, où ils en avoient plus de besoin. Mais les Messinois prenant un temps si favorable pour faire éclatter leur rebellion, conspirerent si ouvertement, que Dom Diego Soria Marquis de Crispano, qui avoit succedé au Gouvernement de la ville à Dom-Louïs del Hoïo qui étoit celui qui leur avoit fait tant de mal, se crut obligé d'y pourvoir. Il manda donc les Senateurs qu'il connoissoit non-seulement peu affectionnés au service du Roi son maitre; mais qu'il sçavoit encore être l'ame de tous les mauvais conseils qui se prenoient

con-

contre ſon ſervice. Son deſſein étoit de les 1674. arréter, eſperant qu'aprés avoir privé le peuple de leur ſecours, il lui ſeroit facile de le LIV. III. reduire; c'eſt pourquoi il avoit fait entrer ſous main grand nombre de ſoldats dans ſon Palais pour en cas de beſoin être tout prêt à reſiſter aux mutins. Il avoit encore mandé un certain nombre de gens fideles, qui étoient de la ville, & que les mutins appelloient *Merli*, c'eſt-à-dire qui aimoient la cruauté, l'injuſtice, & le pillage, & de fait ce n'étoit que dans cette veuë là qu'ils s'attachoient au Gouverneur. Pour eux ils ſe faiſoient appeller *Maluiſi*, qui eſt à dire au contraire que tout ce qu'ils faiſoient n'étoit que pour l'amour de la juſtice, tant il eſt vrai qu'on donne quel nom l'on veut à toutes choſes; mais que dans le fonds il n'en eſt ni plus ni moins.

Or le Gouverneur aiant pris ces meſures, & mandé comme j'ai dit les Senateurs, ils ne furent pas plutôt entrés dans ſon Palais, qu'on en ferma les portes. Cela allarma tellement toute la ville, que dans un moment elle fut remplie de deſordre, & de confuſion. Chacun croiant que la liberté alloit être opprimée aprés cet attentat, n'attendit plus qu'on lui marquat le jour & l'heure pour prendre les armes. On les prit de ſoi-même, & l'on n'attendit plus ſinon qu'il ſe preſentât quelqu'un pour dire ce qu'il y avoit à faire. Parmi ces Senateurs il y en avoit un appellé Thomas Caffaro, qui avoit deux enfans, tous deux dans la vigueur de la jeuneſſe, c'eſt-à-dire, n'aiant pas tout le jugement de voir à quoi ils s'alloient engager. Ainſi prenant feu à la pre-

1674. miere nouvelle qu'ils eurent que leur pere étoit
LIV.III. arrété, ils sortirent de leur maison avec les premieres armes qui s'offrirent à eux; & excitant les peuples à ne les pas abandonner dans une occasion si pressante, ils trouverent bien-tôt quinze mille hommes tout prêts à venger leur ressentiment. Ils s'en allerent au Palais en si bonne compagnie; mais le Gouverneur apprenant de toutes parts ce qui se passoit, crut que le meilleur moien d'appaiser cette sedition étoit de relâcher ses prisonniers; en quoi neanmoins il se trompa grandement; car ils ne furent pas plutôt sortis, qu'ils monterent au Senat où aiant exposé au peuple, qu'ils manderent à cet effet, quel étoit le dessein du Gouverneur, & combien il étoit necessaire de le prevenir, ils conclurent qu'il faloit à l'heure même l'aller prendre dans son Palais, ce qui étoit bien plus aisé à dire, qu'à executer. Car d'abord qu'on se mit en devoir de le faire, ses gens qui sur le bruit de ce qui se passoit en avoient fortifié les avenuës, firent une décharge sur ceux qui s'étoient avancés, & le canon du fort St. Sauveur venant d'ailleurs à tirer, tout ce grand empressement se changea dans le dessein de faire des barricades; à quoi l'on emploia les tonneaux qui furent remplis incontinent de pierres, & de tout ce que l'on pût trouver pour se faire un rempart.

Enfin voilà les commencemens de cette fameuse revolte, aprés quoi n'y aiant plus rien à ménager de part & d'autre, on fit tous les preparatifs necessaires pour se ruiner. Cependant le peuple, dont les forces augmentoient de moment à autre, resolut d'assieger le Gouverneur

neur

neur dans son Palais, se soûmettant d'obeïr à quelques chefs qu'il avoit choisis, mais dans le choix desquels il avoit été bien embarassé. Car le Gouverneur qui ne voioit plus de moien de le remettre dans l'obeïssance, ni par la force, ni par la douceur, lui avoit aposté des gens qui sous pretexte de lui faire offre de service, ne cherchoient qu'à le tromper. Mais ses ruses étant bientôt découvertes, il falut qu'il attendît du sort des armes ce qu'il ne pouvoit trouver dans son adresse.

Cependant le peuple ne fut pas long-temps à se repentir de sa desobeïssance. Ceux qui gagnoient leur vie par leur travail, aiant été obligés de fermer leurs boutiques, se virent bientôt attaqués de la necessité. D'un autre côté les Grands ne furent pas long-temps à s'appercevoir que c'est une furieuse entreprise que de se revolter contre son Souverain : au lieu des grandeurs imaginaires dont ils se repaissoient auparavant, ils se trouverent accablés de soins & d'inquietude; sans munitions de guerre, & de bouche, sans soldats, sans argent, accablés de crainte d'être abandonnés par le peuple, & pardessus tout cela de l'image de leur crime qui ne leur representoit que des roües, & des échaffauts. Il n'y avoit que Caffaro, qui sans être touché d'aucune crainte, ne songeoit qu'à faire changer de maitre à la ville. Tellement que dans le temps que les autres parloient d'implorer la misericorde du Viceroi, il révoit dans son cœur à avoir recours à la France; se doutant bien que quelque dépense qu'il falût faire, à cette Couronne pour porter du secours si loin,

1674. il n'y avoit rien que son interêt ne lui fît entreprendre.

Liv. III.

Il y auroit eu de l'imprudence à lui dans le sentiment où étoient les autres de leur dire ce qu'il avoit envie de faire. C'est pourquoi feignant d'être d'avis comme eux de retourner à l'obeïssance, il leur insinua que ce n'étoit pas par le moien du Viceroi qu'ils devoient esperer d'y parvenir: qu'il étoit trop ami du Gouverneur pour prendre leur parti à son prejudice, aussi-bien quelle excuse trouver à leur fait, puis qu'on leur objecteroit d'abord qu'ils devoient avoir recours à lui, devant que d'en venir à une si grande extremité: qu'il valoit donc mieux qu'ils le fissent passer pour un homme de la trempe du Gouverneur, c'est-à-dire de qui ils avoient mille sujets de plainte; que pour cela il faloit envoier à Rome vers l'Ambassadeur de sa Majesté Chatholique, lequel on tâcheroit de prevenir, & à qui on offriroit en même temps de se remettre dans le devoir, sous des conditions où chacun trouveroit sa sureté: qu'il ne faloit pas croire qu'il se rendît dificile; que quelque amitié qu'il eût pour le Viceroi & pour le Gouverneur, il seroit ravi qu'ils se fussent adressés à lui puis que cela lui serviroit à faire mieux sa cour au Roi son maitre.

La chose mise en deliberation dans le Senat, on trouva qu'il avoit raison, & il offrit son fils ainé nommé Dom Antoine pour aller vers l'Ambassadeur, ses offres furent receuës avec joie; mais au lieu de charger son fils de rendre de certaines dépêches qui lui furent expediées pour l'Ambassadeur d'Espagne, il lui en donna

donna d'autres pour celui de France, qu'il 1674.
prioit au nom de la ville d'interceder auprés
du Roi son Maitre, à ce qu'il secourût des LIV. III.
malheureux. L'affaire étoit trop avantageuse à la France dans la conjoncture où étoient les choses, pour que l'Ambassadeur ne fit pas beaucoup d'accueil à Dom Antoine. Il lui promit monts & merveilles ; & en effet fit partir un courier à l'heure même.

Cependant Caffaro ne voulut rien dire de ce qui se brassoit jusques à ce qu'il eût attiré des gens dans son parti ; & le meilleur secret dont il se servit pour en venir à bout, fut de leur faire connoitre, que quand on avoit une fois offensé les Espagnols, ils ne pardonnoient jamais. Il leur cita mille exemples là-dessus, qui commencerent à faire impression sur leur esprit, de sorte que quand il vit qu'ils étoient à moitié persuadés, il leur avoüa que connoissant les Espagnols mieux qu'ils ne pouvoient faire, il avoit ordonné à son fils de voir l'Ambassadeur de France, au lieu de celui d'Espagne : qu'il en avoit été receu aussi-bien qu'il le pouvoit desirer ; & pour preuve de ce qu'il leur disoit, il leur montra une lettre de son fils qu'il lui avoit fait écrire avant son depart, & qu'il feignoit d'avoir receuë depuis.

Pendant que tout ceci se passoit, Caffaro avoit envoié vers le Viceroi au nom du Senat, pour s'excuser de ce qu'il avoit fait. Cependant le croiant assez simple pour ajoûter foi à ses paroles, il le pria de vouloir se rendre lui-même dans la ville, l'assurant que s'il vouloit n'y venir qu'avec sa maison ; c'est-à-dire sans qu'on pût soupçonner qu'il voulût user de

 cruauté,

1674. cruauté, il y trouveroit toute sorte d'obeïssance.

Liv. III. Le Viceroi n'eut garde de s'exposer à la foi de ces revoltés, sçachant bien que c'est sous de telles promesses qu'on abuse souvent de la credulité d'une personne. Ainsi sans se mettre en peine d'y faire de réponse, il ne songea qu'à assembler des troupes de toutes parts pour mettre ces mutins à la raison. Cependant quand il sût ce qui se negocioit à Rome il n'usa plus de tant de fierté; & jugeant bien des suites que cela pourroit avoir, il n'y eut rien qu'il n'emploiât pour les faire rentrer dans le devoir. Premierement pour leur faire accroire qu'il n'y avoit point de secours à esperer pour eux, il fit courir le bruit que Dom Antoine n'avoit pû arriver jusques à Rome, & qu'il étoit tombé dans les embuches qu'il lui avoit dressées en chemin: que même il avoit déja expié par sa tête la desobeïssance où il s'étoit jetté, tellement que ce seroit s'abuser que de conter sur le secours dont on les flattoit: que d'ailleurs le Roi de France avoit assez d'affaires sur les bras, sans s'embarrasser des leurs: qu'il y avoit cent-cinquante mille hommes tout prêts d'entrer dans le cœur de son Roiaume, sans parler de son armée de Catalogne, qui avoit été défaite à plate couture.

Jamais la lettre ne vint si à propos que celle qu'avoit Caffaro pour détruire ces faussetés. Il n'y avoit pourtant point pensé en la faisant faire; mais comme on ne sçavoit pas sa finesse, chacun augmenta l'aversion qu'il avoit pour les Espagnols, voiant avec combien d'assurance ils vouloient faire passer pour veritable, une

une chose dont ils avoient en main la preuve du contraire. Cependant Caffaro fit tant par ses brigues que le Senat & le peuple approuverent la negociation qu'il faisoit faire en France ; ce qui étoit une grande contradiction à de certaines marques de respect qu'ils faisoient encore semblant de garder envers le Roi d'Espagne. Car ils s'étoient abstenu jusques-là de tirer contre les châteaux, où il y avoit garnison Espagnole ; & toute leur fureur avoit été emploiée contre le Palais du Gouverneur. Distinction ridicule neanmoins, puis que d'épargner ainsi les membres ; pendant qu'ils accabloient le chef, c'étoit plutôt une marque de folie, que de sagesse. Cependant étant bien éloignés de traiter la chose ainsi, ils avoient encore exposé le portrait du Roi d'Espagne sous un dais, comme s'ils eussent voulu dire par là, que la rebellion dans laquelle ils s'étoient jettés, n'étoit pas contre lui ; mais contre son Ministre qui avoit abusé de son authorité. Mais ils furent bientôt las de toutes ces simagrées, comme je le vais faire voir à ce moment.

Premierement voiant que ceux de ces Forts n'avoient pas pour eux les mêmes considerations qu'ils avoient à leur égard, ils commencerent à tirer indifferemment par tout, aprés quoi, bien-loin d'en demeurer là, ils se resolurent d'emporter tous ces Forts, devant que le Viceroi eût le temps d'en renforcer les garnisons. La chose ne fut pas plutôt concluë qu'elle fut executée avec beaucoup de vigueur ; desorte qu'ils s'en rendirent maitres, à la reserve de celui de St. Sauveur. Le Viceroi fut

I 5 fort

1674. fort ſurpris de cette perte, & aiant envoié demander ſecours au Viceroi de Naples, & aux
Liv. III. Puiſſances voiſines alliées de la Couronne d'Eſpagne, il receut treize galeres, ſçavoir cinq de la Religion de Malthe, cinq de l'Etat de Genes, & le reſte du Viceroi de Naples. Avec ce ſecours il entreprit de faire rentrer cette ville dans le devoir, à quoi il jugea qu'il n'avoit point de temps à perdre, ſur l'avis qu'il eut que le Roi de France avoit receu favorablement la priere des Meſſinois. En effet, il avoit commandé en même temps qu'on armât des vaiſſeaux, & des galeres. Mais comme c'étoit un Prince ſage, & qui ne croioit pas de leger, il ne voulut pas y envoier des ſoldats, qu'il n'eût ſu auparavant s'il y auroit ſureté pour eux à débarquer. Tout ce ſecours ſe borna donc à leur fournir des munitions de guerre, & de bouche, dont ils avoient beſoin; principalement de blé, dont ils étoient ſi mal pourveus, que dés les premiers jours de leur rebellion, on avoit commencé à crier famine. Ce n'eſt pas que le païs ne ſoit admirable de lui-même; mais les Eſpagnols étoient maitres de la campagne; & qui plus eſt, aiant preveu ces troubles depuis long-tems, ils n'avoient laiſſé de grains que le moins qu'ils avoient pu à ceux qu'ils connoiſſoient mal intentionnés.

Ces fâcheuſes nouvelles étant parvenuës en Eſpagne, toute la joie que cette Couronne avoit conceuë des avantages qu'elle avoit remportés en Rouſſillon, ſe trouva convertie dans la crainte de perdre un auſſi beau Roiaume qu'étoit celui de Sicile; & comme ſa conſerva-

ſervation lui étoit de plus grande conſequence que toutes les conquêtes qu'elle pouvoit faire d'un autre côté, elle manda au Duc de St. Germain de ſe retirer en Catalogne, afin qu'aprés cela elle pût diſpoſer de ſes troupes comme elle voudroit. Le Duc de St. Germain voulant executer ces ordres, ſans mettre ſa fortune en compromis, fit courir le bruit qu'il alloit aſſieger Couilloure, place qui eſt ſur le bord de la mer, & où il pouvoit aller ſans paſſer la riviere. Pour cet effet il pria Dom Bertrand de Guevara qui commandoit les vaiſſeaux d'Eſpagne, de vouloir paroitre ſur la côte; ce qui intimida tellement le Chevalier d'Aubetere Gouverneur de la place, qu'il vint par pluſieurs fois trouver lui-même Mr. de Schomberg pour lui demander du ſecours. Mr. de Schomberg ne ſut ce qu'il devoit penſer de cette entrepriſe; cependant conſiderant que les Eſpagnols n'avoient que faire d'une armée navale pour aſſieger Perpignan, il commença à croire qu'ils pouvoient bien ſonger à l'autre place, puis que ſans cela ils n'auroient pas fait tant de dépenſe. C'eſt ainſi que faute d'eſpions il prenoit le change ſi facilement, car s'il en avoit eu qui l'euſſent ſervi comme il faut, il auroit ſu que cette armée navale avoit ordre de paſſer en Sicile, & qu'elle ne s'étoit approchée de là que pour y transporter des ſoldats. Quoi qu'il en ſoit, le Duc de St. Germain lui aiant ainſi perſuadé ce qu'il vouloit, fait encore proviſion de tout ce qui étoit neceſſaire pour un Siege. Tellement que le Duc Mr. de Schomberg craignant d'être ſurpris, reſolut de décamper. C'étoit ce que

1674. demandoit le General Espagnol, lequel aiant
Liv. III. à repasser les Pirenées, où il n'y avoit qu'un chemin où l'on pût aller quatre à quatre, apprehendoit d'y recevoir quelque échec. Cependant ce n'étoit pas le seul avantage qu'il tiroit de nôtre retraite, & lui-même pouvoit charger Mr. de Schomberg dans des défilés où il faloit qu'il s'engageât necessairement. Et de fait, il n'auroit jamais manqué une occasion si favorable, sans les ordres dont j'ai parlé ci-devant. Mais étant obligé de faire un pont d'or à son ennemi il ne fit pas semblant de prendre garde à sa retraitte. Il se contenta donc d'envoier quelques escadrons aprés lui, afin de lui insinuer que s'il lui échapoit, ce n'étoit pas qu'il en eût la volonté.

Monsieur de Schomberg crut avoir fait un grand coup d'avoir ainsi passé plusieurs défilés devant une armée victorieuse; principalement ses troupes n'étant pas encore bien remises de l'effroi qu'elles avoient eu à la journée, dont j'ai parlé ci-devant. Il fut camper à Allne sur le chemin de Morillas à Coüilloure, & aiant logé son infanterie dans la ville, pendant que la cavalerie se mit au pied des murailles, il fit travailler aux bréches avec tant de diligence, que si l'ennemi eût déja été à ses trousses il n'auroit pu se presser davantage. Ce poste étoit tout-à-fait avantageux, supposé que les ennemis eussent eu le dessein dont on les soupçonnoit; car il eut falu qu'ils eussent défilé devant lui, ce qu'ils n'auroient jamais osé entreprendre. Mais ils ne le virent pas plutôt éloigné, qu'ils firent défiler leurs bagages à l'entrée de la nuit; & les suivant de prés, ils

furent

furent en Catalogne devant que l'on fût seulement qu'ils étoient decampés. Mr. de Schomberg ne voulut jamais croire les premieres nouvelles qui lui en furent apportées; mais il fut obligé de cesser son incredulité, quand il sût par un parti qu'il avoit détaché exprés, & qui avoit été jusques dans leur camp, qu'il n'y avoit plus personne. S'il eût été en état aprés cela de reprendre Belle-garde, l'occasion étoit belle, puis qu'il ne fut pas long-temps à sçavoir que la plus grande partie de l'armée ennemie s'étoit embarquée pour Messine. Mais ne pouvant conter sur les troupes qu'il avoit, il se contenta d'aller piller la Cerdaigne, petit païs au delà du Capsi, & qui s'assurant sur Puicerda, & sur quelques autres forteresses avoit refusé de païer contribution. 1674. Liv. III.

Aprés que les ennemis se furent ainsi embarqués, Dom Bertrand de Guevara fit voile sur les côtes d'Italie, où il avoit ordre de faire mettre pied à terre à une partie de ses gens, & de prendre garde avec le reste, que les vaisseaux qui se chargeoient en France pour les Messinois n'entrassent dans le port: car de là dépendoit la fin de cette revolte; parce que le peuple dont la misere augmentoit tous les jours à veuë d'œil, commencoit à demander du pain, ou la paix. Le Viceroi n'eut pas plutôt receu ce renfort que considerant qu'il n'y avoit rien de plus incertain que ce qui dépendoit de la mer, il resolut de donner un assaut general a la ville. L'état où étoient les habitans qui se trouvoient tout attenués de miseres, lui fit presumer que difficilement pourroient-ils resister à l'Elite de toutes les troupes d'E-

1674. Liv. III.

spagne; joint à cela que l'intelligence qu'il avoit au dedans lui sembloit capable toute seule de donner un heureux succés à son entreprise. C'étoit dequoi donner bien de l'occupation à Caffaro, sur qui rouloient les principales affaires du dehors & du dedans. Neanmoins il s'en démêla plus heureusement que les Espagnols ne croioient, & qu'il n'esperoit lui-même. Ceux-ci étant venus à l'assaut furent repoussés par tout où ils se presenterent, & ceux qui n'attendoient que la moindre revolution pour faire éclatter leurs mauvais desseins, n'oserent rien entreprendre, voiant que la fortune ne se declaroit pas pour leur parti.

Cet assaut aiant eu le succés que je viens de dire, & les Espagnols n'aiant plus d'esperance que celle qu'ils avoient mise en Guevara, ce fut à ce chef à prendre garde à ses affaires. Il lui étoit assez aisé; car non-seulement il fut averti à point nommé du jour & de l'heure que le Chevalier de Valbelle, qui conduisoit le secours étoit parti de Thoulon; mais encore du nombre de ses forces, qui étoient beaucoup inferieures aux siennes. Cependant quand les vaisseaux François parurent, il demeura comme immobile devant eux, ou pour mieux dire, comme s'il eût été de concert de les laisser entrer dans le port. Il n'y eut donc que le château de St. Sauveur qui leur tira force coups de canon; mais comme cela n'étoit pas capable de les arréter, ils passerent & debarquerent tout ce qui avoit été chargé en France. Ce château étant une épine au pied des Messinois, le Chevalier de Valbelle n'eut

n'eut pas plutôt été harangué dans le Senat, & promis de ſon côté quantité de belles choſes au nom du Roi ſon Maître, qu'il leur conſeilla de l'attaquer avec toutes leurs forces. Pour les y encourager, il leur promit de faire débarquer quelques ſoldats pour leur prêter la main, & ſa propoſition leur aiant plû, on ſe mit en état de ſuivre ſes ordres. Le Fort ſe défendit bravement pendant quelques jours ; mais enfin la mine étant prête à joüer, & le Gouverneur étant averti, que s'il differoit davantage de ſe rendre, il n'y auroit plus de quartier pour lui, il traitta à condition que s'il paroiſſoit du ſecours avant huit jours, la capitulation qu'il faiſoit ſeroit à conter pour rien.

Les Meſſinois en étant convenus le traité fut ſigné de part & d'autre ; & comme les Eſpagnols voioient que s'ils laiſſoient perdre ce château, dificilement pourroient ils ſe rendre maîtres de la ville aprés cela, ils envoierent des couriers de tous côtés pour avertir ceux qui étoient à la ſolde d'Eſpagne, que tout étoit perdu. Et de fait, outre que la perte de ce château entraînoit de grandes ſuites, leurs affaires étoient déja bien décheuës en ce païs-là par l'arrivée du Chevalier de Valbelle. Non qu'il eût amené un ſecours digne du Maître qu'il ſervoit, & qui fût capable de ſubvenir à la neceſſité des Meſſinois ; mais parce qu'un ſi grand Prince s'en mêlant, ceux qui étoient bien intentionnés pour eux ne vouloient plus les aſſiſter. L'on avoit vû un effet de ce que je dis ici d'abord que le ſecours avoit paru, car les galeres de Malthe s'étoient retirées, auſſi-bien que celles de Genes, & il eſt vrai-ſemblable de

1674. de croire que c'eſt ce qui avoit empêché Guevara, qui avoit peur qu'elles ne ſe joigniſſent à celles de France, de donner combat. Cependant comme on ſera ſurpris que le Roi de France eût fait ſi peu de choſe en faveur de ce peuple qui avoit reclamé ſa protection, nous en allons ici déveloper le miſtere.

Liv. III.

Il faut ſçavoir que dans le deſordre où étoit la ville, Caffaro n'avoit pu faire que des propoſitions vagues, & ſur leſquelles il y avoit peu de fonds à faire, veu que bien-loin d'être le maitre, il avoit falu, comme j'ai remarqué ci-devant, qu'il usât d'artifice pour envoier vers le Roi. Or ce Prince, qui ſelon la coutume de tous les Monarques, n'étoit pas d'humeur à prodiguer ſes treſors pour rien, n'avoit pas voulu par un ſecours proportionné à ſon pouvoir les mettre tout d'un coup hors d'état de crainte. Il s'étoit imaginé avec raiſon que tout ce que ſon interêt demandoit, étoit de les preſerver de danger. Il pretendoit aprés cela que ſe voiant tous les jours à la veille de retomber ſous la puiſſance de leurs anciens maîtres, ils ſe donneroient à lui d'un conſentement univerſel, qu'il augmenteroit ainſi ſes Etats d'un Roiaume, qui à cauſe de ſa richeſſe étoit eſtimé le grenier de l'Italie.

Cependant ce ne fut pas par cette ſeule conſideration qu'il tint cette conduite, il en eut encore deux raiſons; & c'eſt dont je vais parler maintenant. La premiere eſt qu'il apprehendoit de donner trop de jalouſie aux Princes d'Italie, à qui il faiſoit dire par ſes Miniſtres, que tout ce qu'il pretendoit en cette rencontre étoit d'al-

d'allarmer les Espagnols, afin que par la crainte qu'ils auroient de perdre une piece de cette consequence, ils se portassent plus volontiers à la paix, La seconde est, qu'en l'état où étoient les affaires de Flandres, & d'Allemagne, il avoit de la peine à se déterminer. Il avoit peur d'y avoir du pire, & étoit bien-aise de voir quel cours elles prendroient, avant que de s'embarquer plus avant. Car enfin il pouvoit furvenir de telles choses qu'il eut été obligé, toutes affaires cessantes, de vaquer à ce qui le touchoit de plus prés. En effet, les armées de Flandres étoient tous les jours si prés les unes des autres, qu'il étoit impossible qu'il se coulât beaucoup de temps sans qu'elles en vinssent aux mains. A l'égard de celles d'Allemagne, il y avoit tant de difference du nombre, que le Vicomte de Turenne avoit été obligé, comme j'ai dit ci-devant, de chercher un poste qui pût suppléer à l'inégalité. C'étoit dequoi temperer grandement la joie que le Roi pouvoit avoir de ce qui se passoit à Messine; mais enfin il fut bien-tôt hors de crainte à l'égard de la Flandre, & le Prince de Condé fit voir par une action aussi hardie, que vigoureuse, que ce n'est pas toujours le nombre qui donne la victoire. Il côtoioit les ennemis, qui par la mesintelligence qui continuoit entr'eux, faisoient tous les jours de nouveaux desseins, sans en pouvoir mettre pas un à execution. Or aiant remarqué que dans une marche qu'ils faisoient, le terrain les obligeoit à se separer, il fit monter sa cavalerie à cheval, & devant que la tête pût secourir la queuë, il combatit avec tant de bonheur, qu'il tua sur la place plus de quin-

1674. quinze cens hommes, pilla ou brûla une partie des équipages, & fit outre cela prés de trois mille prisonniers. Cependant une si grande action ne fut l'ouvrage que d'une heure & demie, tant ce Prince sut prendre son parti à propos, & profiter de sa bonne fortune. Le Prince d'Orange qui étoit à la tête de ses troupes, fut fort surpris de ce qui se passoit à la queuë, & y étant accouru à toute bride, il vit tous ses gens en desordre, & que le Prince de Condé, pour profiter de sa victoire, tâchoit de couper une partie de l'armée, qui étoit separée de l'autre par des bois. Il n'eut que le temps de s'emparer d'une hauteur qui étoit au de-là du village de Seneff, où il posta sa cavalerie, poussant devant elle trois gros bataillons pour garder un defilé. Le Prince de Condé qui avoit fait l'action du monde la plus vigoureuse, & la plus hardie, & dont en un mot, il auroit remporté une gloire immortelle, s'il s'en fût contenté, dit au Chevalier de Fourilles, Lieutenant-General, qu'il falloit aller attaquer ces gens-là. Fourilles lui répondit qu'il iroit par tout où il lui commanderoit; mais que s'il lui étoit permis de lui en dire son sentiment, les ennemis occupoient un poste si avantageux, qu'il y perdroit beaucoup de monde. Sur quoi le Prince de Condé qui ne l'aimoit pas, lui repartit d'un ton méprisant, qu'il ne lui demandoit pas son conseil, mais bien son obeïssance; ajoutant qu'il ne s'étoit pas trompé dans le jugement qu'il avoit toujours fait de lui, sçavoir qu'il étoit bien plus propre à raisonner qu'à combattre. Ces paroles picquerent jusques au vif cet Officier, à qui le Prince de Condé ne rendoit

LIV. III.

pas

pas justice. Ainsi étant parti de la main sans lui rien repliquer davantage, il justifia par son malheur, que c'étoit plus la raison, que la crainte qui l'avoit fait parler de la sorte. Car quoi qu'il fît tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme également prudent, & brave, les ennemis conserverent leur poste, & lui blesserent une infinité de monde. Il y fut blessé lui-même si dangereusement qu'il rendit l'esprit une heure aprés. Il sentit bien que sa blessure ne lui permettroit pas d'aller bien-loin, & il dit à ceux, à qui il put parler, qu'il n'étoit pas fâché de mourir, puis que c'étoit pour le service du Roi, qu'il avoit toujours extrêmement aimé; mais bien de ne pouvoir vivre encore assez de temps pour voir comment le Prince de Condé se tireroit de cette affaire.

Cependant ce que Fourilles n'avoit pû faire fut fait par les Gardes-du-corps, qui étant retournés à la charge, s'y porterent si bravement, qu'ils passerent sur le ventre de cette infanterie. Ils pousserent ensuite la cavalerie jusques à un autre endroit, où étoit la plus grande partie de leur armée. Or cet endroit leur étoit encore plus aventageux que celui que je viens de dire; mais comme le Prince de Condé venoit de faire perir plusieurs braves gens, il étoit tellement animé qu'il n'en voulut pas encore demeurer là. Sa passion fut même si grande qu'il s'exposa beaucoup au de là qu'il n'appartenoit à un General. Les ennemis firent une grande resistance; mais comme le Prince d'Orange vit qu'il alloit encore être délogé de là, il fit avancer trois bataillons pour soutenir ceux qui y étoient. Devant qu'il les eût postés, ses gens pres-

1674. pressés par le Prince de Condé, se retirerent au Fay, village tout proche, fortifié d'un bon
LIV. III. château, & d'une bonne Eglise, & d'ailleurs entouré de haies, & de houblonnieres; qui leur donnoient un grand avantage. Le Prince de Condé, qui ne sçavoit plus ce que c'étoit que de menager son monde, sans se soucier autrement de celui qu'il avoit perdu dans les deux occasions precedentes, fit marcher des gens de ce côté-là; & aiant trouvé dans son chemin les trois bataillons dont j'ai parlé, qui n'avoient pu encore joindre les autres, il en tua une partie, & donna la chasse au reste.

Jusques ici j'ai assez fait connoitre, parce que j'ai dit, qu'il n'eût que bien fait s'il se fut contenté de son premier succés; mais je me trouve bien empêché maintenant comment dépeindre l'entreprise qu'il fit de chasser le Prince d'Orange du Fay. J'ai déja dit un mot de sa situation, à quoi il faut ajouter qu'il n'y avoit point de passage ni sur la droite, ni sur la gauche, parce que d'un côté il y avoit un marais, & de l'autre un bois que le Prince d'Orange avoit garni d'infanterie. Neanmoins rien ne paroissant impossible au Prince de Condé, il envoia le Duc de Luxembourg du côté de ce bois, pendant qu'avec ses meilleures troupes il entreprit de forcer le village. Mais il trouva à qui parler de tous côtés. Le Duc de Luxembourg fut obligé de se retirer aprés avoir perdu du monde considerablement; & pour lui, s'il ne fit pas la même chose, c'est qu'il étoit resolu de mourir, voiant qu'on lui imputeroit d'avoir fait perir tant de braves gens sans necessité. Mais en s'acharnant toujours ainsi de plus en

plus

plus, il fut encore cause d'une nouvelle perte. 1674.
Tous les Officiers qui auroient eu un reproche Liv. III.
à se faire s'ils eussent regardé le premier Prince du sang dans le peril, sans le partager avec lui, furent prodigues, pour ainsi dire, de leur vie. Cependant tant de bravoure merita que la fortune se declarât pour eux. Ils chasserent encore les ennemis du village, & le combat étant trop bien embarqué pour le cesser avant la nuit, le Prince de Condé poussa sa pointe jusques à une ravine, où les ennemis avoient fait retraitte. Ce fut là que ce Prince acheva de faire assommer une si grande quantité d'Officiers, que quoi qu'il eût remporté quelques avantages, il perdit tant de monde, que la France n'eut pas grand sujet de se rejoüir. Enfin cette furieuse journée qui avoit commencée depuis sept heures du matin, ne finit qu'à onze heures du soir, chacun se trouvant alors si accablé de fatigue, & si je l'ose dire, si depourvû de courage, qu'il n'y en eut gueres qui ne fut ravi de prendre du repos. Cependant aprés un choc si épouvantable, l'on eut dit que chacun se fut entredonné le mot pour ne plus tirer; tant le feu cessa tout à coup de part & d'autre. Tout le monde resta neanmoins dans son poste, croiant que ce seroit encore à racommencer le lendemain. Je ne dirai point qu'on le souhaittoit, puis qu'au contraire la verité m'oblige à dire qu'on étoit tellement rebutté de cette journée, qu'il n'y avoit rien qu'on craignît davantage. Mais enfin les ennemis nous tirerent de peine en se retirant pendant la nuit. Ils nous firent neanmoins acheter ce contentement par une fraieur que nous

1674. nous causa une décharge qu'ils firent pour nous
Liv. III. cacher leur mouvement.

Voilà comme cette grande journée se passa, dans laquelle le Prince de Condé fut au commencement grand Capitaine, sur le milieu plus soldat, que Capitaine, & sur la fin ni Capitaine ni soldat, puis qu'il est sûr qu'il ne sçavoit plus où il en étoit, non plus que les autres. Il y eut trois chevaux de tués sous lui. Il n'y eût gueres de personne qui n'eût fait quelque perte, soit de quelque ami, ou de quelque parent de sorte que les choses parurent assez égales de part & d'autre quoi que chacun se vantât de la victoire. De tous ceux que les ennemis perdirent, il n'y en eut point qu'ils regretassent d'avantage que le Marquis d'Assentar, Mestre de camp General, lequel aiant été trouvé parmi les morts qu'il n'étoit encore que blessé fut apporté dans la tente du Prince de Condé, où il mourut quatre ou cinq heures aprés. L'on remarque que les Espagnols firent pour lui ce qu'on n'a coutume de faire que pour les Princes Souverains. Car croiant qu'il étoit perdu, sur ce qu'ils avoient été deux jours sans avoir de ses nouvelles, ils ordonnerent des prieres publiques, dans leur Eglise.

Au reste pour rapporter tout d'un coup les choses qui ont quelque liaison avec ce combat, il faut sçavoir qu'on trouva parmi les depoüilles des ennemis quelques memoires touchant un traitté qu'un Gentilhomme de Normandie nommé la Treaumont, avoit fait avec les Espagnols, au nom du Chevalier de Rohan. Le Roi eut peine à croire ce qu'il voioit, quand

on

on le lui rendit; car ces deux hommes étoient de si peu de consideration dans son Roiaume, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent mettre personne dans leur parti. Non que le Chevalier de Rohan ne fût un homme de grande condition, ou pour mieux dire qu'il ne fût d'une Maison, dont il y avoit plusieurs Souverains. Car il descendoit des Ducs de Bretagne, qui avoient porté cette Couronne fort long-temps, & jusques à ce qu'un de nos Rois en épouzât l'heritiere; mais parce qu'il avoit pris un train de vie qui ne lui faisoit pas des amis. En effet, c'étoit un homme perdu de débauche, & on le voioit le moins qu'il pouvoit à la Cour, où il avoit eu quelque mécontentement. Ce ne fut pas neanmoins par un desir de vengeance qu'il se precipita dans cette affaire; mais parce qu'aiant mangé la plus grande partie de ce qu'il avoit, il ne sçavoit plus, où donner de la tête. Enfin reduit souvent à l'extremité, il avoit quelque fois fait des choses qui n'avoient pas trop bien sonné dans le monde, jusques à menacer sa mere qui avoit été obligée de s'en plaindre au Roi. Voilà quel étoit le caractere de l'homme, au reste n'aiant gueres plus d'esprit, que de conduite; c'est pourquoi il n'auroit jamais été assez entreprenant pour se porter à cette affaire, si elle ne lui eût été suggerée par là Treaumont, qui avoit de l'un & de l'autre pour tous deux. Ils avoient cela de commun entr'eux qu'ils étoient aussi miserables, l'un que l'autre, à quoi l'on peut ajoûter que leur bien s'en étoit allé par un même canal; tellement que si les Dames de Paris avoient beaucoup contribué à

ruiner

n'y aura pas lieu de s'étonner, quand j'aurai dit qu'il avoit fait une fois une brutalité au Roi, aprés avoir joüé avec lui, dont il n'auroit pas manqué de sauter par les fenêtres, s'il eut eu affaire à un Prince qui eût sû moins se posseder. Car sur ce que le Roi lui rendoit des pistolles, à cause qu'ils étoient convenus ensemble que celui qui perdroit ne païeroit qu'en Louïs d'or, il les jetta par la fenêtre, disant autant de choses de hauteur, que s'il eut été le Roi, & que le Roi eût été le Chevalier de Rohan. Mais pour ne pas parler davantage de ses folies, il me suffira de dire, qu'aprés avoir eu des inquietudes pendant toute la Messe pour raison de ce que j'ai dit, elles redoublerent infiniment au sortir, quand il vit qu'un Officier des Gardes-du-corps lui demanda son épée de la part du Roi. Cela surprit ses parens, dont il y en avoit qui étoient fort bien à la Cour, & entr'autres le Prince de Soubize qui etoit son neveu, & de même Maison. Car ils sçavoient bien que ce ne pouvoit être pour le manque de respect dont je viens de parler, puis qu'il y avoit long-temps que la chose s'étoit passée, dont si le Roi eût eu quelque ressentiment, il l'auroit témoigné à l'heure-même. Ils eurent donc peine à comprendre ce qu'il pouvoit avoir fait. Mais c'étoit un mistere dont il ne faloit attendre l'éclaircissement qu'aprés que la Treaumont auroit été arrêté, & dont le Roi attendoit la nouvelle de moment à autre, Brissac étant parti la nuit precedente, afin que les deux captures se pussent faire en même temps. Brissac étoit de la même Province que la Treaumont, & il le connoissoit non-seulement,

1674. ment, mais étoit encore de ses bons amis. Ainsi étant arrivé chez lui, & l'aiant trouvé encore

LIV. III. au lit, il lui fit un compliment qu'il crut devoir à leur ancienne amitié, sçavoir qu'il étoit bien fâché d'avoir été choisi pour s'assurer de sa personne; mais qu'y allant du service du Roi, il n'avoit pû faire autrement, que d'obeïr. Il est aisé de juger que ce compliment le surprit; neanmoins faisant tout son possible pour composer son visage, il lui répondit froidement, qu'il ne sçavoit de quoi on le vouloit accuser: qu'il ne lui vouloit point de mal de faire son devoir, & que tout ce qu'il lui demandoit en faveur de leur amitié, étoit de le laisser habilier en repos. Brissac lui dit qu'il lui accorderoit toutes choses, pourvû qu'il n'y allât point du service du Roi, & la Treaumont se servant de ses offres pour entrer dans son cabinet, y prit un pistolet, & là sans marchander Brissac il le tira sur lui. Il le manqua, & le coup fut blesser un Garde-du-corps qui suivoit, Brissac dans le temps que la Treaumont le miroit lui avoit dit, *tire*, pour lui montrer qu'il n'avoit point de peur. Mais un autre Garde croiant que c'étoit à eux que leur Officier parloit, lâcha son mousqueton dans le corps de la Treaumont, dont il ne fut pas tué tout roide, mais survécut si peu de temps, qu'il n'y eut pas moien de tirer aucun éclaircissement de lui. A ce défaut l'on croioit qu'on trouveroit dans ses papiers, ou dans ceux du Chevalier de Rohan de quoi les convaincre; mais ils avoient eu la precaution de tout ôter, tellement que le Roi perdit esperance de rien sçavoir, à moins que ce ne fût par la confession du Chevalier de Rohan,

qui

qui avoit été mené à la Bastille. On arrêta 1674.
aussi le Chevalier de Preaux son écuier, avec Liv.III.
une certaine Dame de Normandie, appellée Madame de Villars, que cet écuier recherchoit en mariage, & à qui l'on crut qu'il pourroit avoir fait part de la conjuration, parce qu'on ne doutoit point qu'il n'en eût eu connoissance, à cause qu'il avoit fait plusieurs allées & venuës vers la Treaumont. On découvrit aussi qu'un certain Maître d'école qui demeuroit à Piquepuce au fauxbourg St. Antoine, & chez qui le Chevalier de Rohan avoit été quelquefois, sous pretexte de se promener, avoit fait diuers voiages en Flandres: ainsi ne doutant point qu'il ne fût l'instrument, dont il s'étoit servi pour avoir des nouvelles, on fut pour l'arrêter. Mais il avoit été plus fin que les autres, & aiant sçû que le Chevalier de Rohan étoit pris, on ne trouva plus que le nid. Cependant comme il ne pouvoit pas encore être bien-loin, on envoia son portrait sur la frontiere, avec ordre de l'arrêter s'il venoit à être connu. D'ailleurs on avertit tous les Maîtres de coches de donner avis en cas qu'il se presentât quelqu'un qu'ils ne connussent pas pour passer dans un païs étranger. Or le Maître d'école qui s'étoit caché quelque part, aiant envoié sa femme pour retenir deux places au carrosse de Bruxelles, la femme d'un fameux Exempt, nommé Desgrés, qui en fut avertie s'y transporta, & faisant semblant d'être marchande, elle fit une fausse confidence à cette femme de quelque marchandise qu'elle seroit bien-aise de faire passer en Flandres sans païer les droits; tellement que celle-ci la prenant ef-

1674. fectivement pour ce qu'elle se disoit, elle lui
Liv.III. fit à son tour un aveu simulé qu'elle avoit un mari qui étoit bien-aise de se retirer secretement hors du Roiaume, à cause de quelques creanciers qui le persecutoient. Et s'étant ainsi établie une espece de confiance entre l'une & l'autre, la femme du Maître d'école pria celle de l'Exempt à dîner, & le mari s'y étant trouvé, elle le reconnut aussi-tôt au portrait qu'elle en avoit. Desgrés avoit suivi sa femme pour en tout évenement s'assurer de la proie, & il étoit convenu avec elle, que si c'étoit celui qu'il cherchoit elle se mettroit à la fenêtre sans faire semblant de rien. Au reste n'aiant eu garde d'y manquer, Desgrés entra avec des archers lors qu'ils étoient à table, & le pauvre Maître d'école voiant bien qu'il étoit vendu, ne se put tenir de dire à sa femme, Ah ! malheureuse, ta credulité m'a perdu.

On ne se contenta pas d'arrêter les personnes que je viens de dire, & le Roi sçachant que la Treaumont avoit été, il n'y avoit pas quinze jours, chez le Comte de Crequi Bernieulle, Gentilhomme qualifié de la veritable Maison de Crequi, il le fit mettre à la Bastille. Ce qui le fit arrêter sur un si foible indice, fut qu'il avoit déja eu de mechantes affaires. Car pendant la minorité du Roi il avoit été un des chefs des Sabotiers, pour raison de quoi on avoit rasé ses maisons & ses bois. Mais il avoit été assez heureux pour ne se pas trouver chez lui le jour que la Treaumont y étoit venu, ce qu'aiant justifié, & que d'ailleurs il y avoit dix ans qu'ils étoient mal ensemble, il sortit de prison.

Ceux qui prenoient quelque part au Chevalier

lier de Rohan, sçachant enfin dequoi il étoit accusé, se mirent en devoir de lui sauver la vie: ce que ne pouvant mieux faire qu'en lui faisant sçavoir que la Treaumont étoit mort, & que par consequent il ne pouvoit plus parler contre lui, ils apostérent des gens qui alloient de fois à autre crier de nuit autour de la Bastille. La Treaumont est mort, & il a mieux aimé se faire tuer que de se laisser prendre. Cependant leur zele n'alla pas plus loin, & pas un ne voulut entreprendre de parler au Roi en sa faveur, comme si ce Prince eut dû, s'ils faisoient cela, les accuser de tremper dans la conspiration. Cependant le Prince de Soubize son neveu étoit parfaitement bien auprés de lui, & lui auroit pû rendre de grands services.

L'on crea une Chambre tout exprés pour le juger, aussi-bien que les autres accusés, qui en subissant l'interogatoire, nierent la chose fortement. Il en usa de même de sorte que les Juges y étoient fort empêchés, quand Mr. de Bezons Conseiller d'Etat insinua au Chevalier de Rohan, qu'il y avoit plus de preuves mille fois qu'il n'étoit necessaire; si-bien qu'il ne devoit plus songer qu'à recourir à la clemence du Roi: que le Roi qui étoit bon de lui-même, comme il le sçavoit mieux que personne, n'aimoit pas le sang, à plus forte raison celui d'un homme de sa qualité: qu'en avoüant ingenuëment les choses comme elles s'étoient passées, il se pourroit contenter de le tenir pour un temps à la Bastille, à cause de l'exemple seulement; mais que s'il abusoit de sa patience en continuant, comme il faisoit, de nier une chose claire comme le jour, il ne lui pou-

1674. voit celer qu'il étoit perdu ſans reſſource.

Liv. III. Le Chevalier de Rohan, qui bien-loin d'avoir été aſſez heureux pour entendre quel étoit le ſort de la Treaumont, croioit au contraire qu'il avoit été arrêté, & même qu'il avoit tout avoüé, ſelon que lui avoit dit Mr. de Bezons, ſe ſentit ébranlé à ces paroles. Il demanda à ce Conſeiller d'Etat, quelle ſureté il y avoit pour ſa vie, & s'il en vouloit être caution. Mr. de Bezons lui répondit qu'il avoit tort de vouloir traiter avec ſon Maître, & que c'étoit juſtement le moien de ne rien obtenir: que ſi le Roi vouloit qu'il confeſsât tout lui-même, ce n'étoit pas, comme il lui avoit déja dit, qu'il en eût beſoin; mais parce qu'on vouloit voir s'il demeureroit dans l'obſtination. Enfin il ſçût le tourner de tant de côtés qu'il avoüa ce qu'on vouloit ſçavoir, dont Mr. de Bezons ne manqua pas de faire ſa cour au Roi, à qui il n'étoit pas beſoin qu'il donnât cette nouvelle preuve de ſon adreſſe pour paſſer auprés de lui pour homme d'eſprit. Car il s'étoit toujours ſi-bien acquité de tous les emplois qu'il avoit eus; qu'il s'en étoit fait diſtinguer d'une maniere avantageuſe. Voilà comment on s'y prit pour developer cette affaire, aprés quoi le procés fut bientôt fait & parfait aux accuſés. On publia dans le monde que leur deſſein étoit d'enlever Mr. le Dauphin à la chaſſe, & le bruit courut dans Paris qu'ils avoient fait faire des caſaques ſemblables à celles des Mouſquetaires, afin qu'en approchant de lui, & en traverſant le Roiaume, ils paſſaſſent en ſureté. Mais c'eſt un conte fait à plaiſir, & tout ce qu'ils avoüerent fut qu'ils avoient eu deſſein de

ſe

se saisir de Quillebœuf, de s'y fortifier, & de donner par là entrée aux ennemis. Quoi qu'il en soit ceux qui étoient Gentilshommes furent condamnés à avoir le cou coupé, & le Maître d'école à être pendu.

L'arrêt fut executé devant la Bastille, non que le Roi apprehendât qu'il y eût quelqu'un d'assez hardi pour entreprendre de les sauver; mais pour ne pas donner la confusion au Chevalier de Rohan d'être promené dans Paris avec tout cet appareil funeste qui a accoutumé d'accompagner les coupables. Ce ne fut pas aussi par cette raison que les Mousquetaires, & le regiment des Gardes furent commandés pour environner l'échafaut, mais pour faire moins de deshonneur aux parens par cette marque de distinction. Cependant il parut fort resigné à la volonté de Dieu, & en effet mourut en hommme de courage, donnant de la compassion à tous les spectateurs, qui se trouverent prevenus en sa faveur par sa haute naissance, par sa bonne mine, & sur tout par la constance avec laquelle on le voioit mourir à la fleur de son âge. On remarqua que la plûpart des Officiers des Mousquetaires, & des Gardes ne pouvant s'empêcher de pleurer, mirent le nez dans leur manteau, depeur qu'on n'attribuât à foiblesse, ce qui n'étoit qu'un effet de leur bon naturel. Enfin ceux qui l'auroient vû mourir dans son lit sans y prendre la moindre part, ne se purent empêcher de le pleurer sur l'échafaut; tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, que la misere d'autrui.

Mais pour revenir aux affaires de la guerre,

1674. ensuite du combat que nous avons rapporté ci-
Liv.III. dessus, la mesintelligence augmenta encore parmi les chefs de l'armée confederée; ce que voiant le Prince d'Orange, & que les autres étoient plûtôt d'humeur à mettre leurs troupes en garnison, qu'à tenter un nouveau combat, il parla de s'acheminer devant Graves, où Rabenhaut étoit encore. Cette resolution qui étoit une veritable menace de les abandonner au Prince de Condé, qui n'auroit pas manqué aprés cela de les recogner par tout où il les auroit trouvés, les obligea à faire une partie de ce qu'il vouloit. Ainsi étant convenu avec lui qu'ils le suivroient par tout, il resolut de faire quelque siege. Car il faisoit reflexion qu'à bien examiner toutes choses, la perte que le Prince de Condé avoit faite dans le dernier combat égaloit bien la sienne. Il concluoit de là, que lui restant beaucoup moins de monde qu'à lui, il lui seroit facile de reüssir dans son entreprise, outre qu'il avoit d'ailleurs de grandes raisons pour se porter à ce dessein. En effet, le Roi pour étonner tous les Princes, qui s'étoient declarés contre lui, tâchoit de leur faire comprendre qu'ils avoient pris un méchant parti, en prenant celui de ses ennemis; & pour les intimider, il parloit du combat de Seneff, comme d'une victoire entiere pour lui, si-bien qu'on eût dit qu'il faloit bien du temps au Prince d'Orange pour se remettre.

Or ce Prince, qui de son côté s'étoit attribué l'avantage de cette journée, jusques à en faire faire des feux de joie, ne pouvoit mieux les desabuser qu'en faisant une entreprise de cette nature. Il consideroit d'ailleurs que cela em-

mpêcheroit le Roi de faire un détachement de 1674.
'armée du Prince de Condé pour envoier au Liv. III.
'icomte de Turenne qui en avoit bon besoin.
Ainsi étant engagé par tant de circonstances
onsiderables à ne pas changer de dessein, il
nena son armée devant la ville d'Oudenarde,
où commandoit un vieux soldat, nommé Ro-
hepert qui avoit blanchi sous le harnois. Cet
omme, qui s'étoit fait pour ainsi dire une ha-
itude des plus grands perils, aiant été sommé
'abord de se rendre, ne répondit que par la
ouche de ses canons : ce qui n'étonna pas le
'rince d'Orange, qui s'attendoit bien qu'il
'étoit pas homme à s'allarmer si legerement.
Neanmoins on remarqua que tout vieux soldat
u'il étoit, on l'auroit bientôt reduit à la rai-
on, s'il n'eut eu des gens sous lui à lui conseil-
er ce qu'il devoit faire. Car soit qu'il l'eût
oublié pour être trop vieux, ou qu'il ne l'eût
amais sçû pour avoir toujours servi dans la ca-
alerie, où l'on apprend mal ce que c'est que
e défendre une place, il le falut redresser à
haque bout de champ. Ce qui étant rappor-
é au Roi, qui ne vouloit pas que l'on bron-
hât pour son service, il s'en ressouvint peu de
emps aprés, comme je le rapporterai en son
ieu.

Le siege d'Oudenarde surprit le Roi, non
qu'il ne sçût au vrai le detail du combat de Se-
neff, & que par consequent il ne doutât point
que les ennemis ne fussent en état de l'entre-
prendre, mais parce qu'aprés avoir publié de si
rands avantages, cela l'alloit perdre de repu-
ation chez les étrangers. Ainsi il envoia or-
re sur ordre au Prince de Condé de tout ha-

 zarder

1674. zarder pour leur faire lever le siege. Ce Prince
LIV. III. qui étoit dans ce sentiment, fut ravi d'apprendre que le Roi se conformoit à ses desirs ; car enfin il sçavoit qu'on parloit à son desavantage de ce qui s'étoit passé à Seneff, & comme les dernieres actions servent souvent à faire oublier les autres, il esperoit se comporter dans celle-là, avec tant de conduite, qu'on reviendroit à l'opinion qu'on avoit toujours euë qu'il étoit un des premiers Capitaines de son siecle. Poussé de ce desir, il marcha contre le Prince d'Orange avec une diligence merveilleuse ; & quoi que d'ordinaire tout ce qui est precipité soit sujet à quelque défaut, on remarqua neanmoins tant d'ordre dans sa marche, que ce fut un sujet d'admiration pour les gens du métier. Le Maréchal d'Humieres le joignit en chemin avec tout ce qu'il avoit pu tirer de troupes de son Gouvernement, & comme cela se fit en beaucoup moins de temps que le Prince d'Orange n'esperoit, il ne jugea pas à propos de l'attendre. La raison fut que la riviere de l'Escaut tenoit ses quartiers separés, & qu'outre cela son camp n'étoit pas encore bien retranché. Quoi qu'il en soit, il donna les ordres dés l'entrée de la nuit pour faire marcher les équipages de l'armée, aprés quoi il devoit suivre avec elle. Cependant quelque precaution qu'il prît, il étoit dangereux qu'il ne pût pas éviter le combat, si deux choses n'étoient arrivées. L'une, un broüillard épais qui déroba sa marche, l'autre, que le Duc de Navailles qui commandoit l'avant-garde, se méprit au chemin ; tellement qu'il perdit pour le moins deux heures de temps. Le Prince de Condé, qui

qui s'étoit flatté, comme j'ai dit, d'une grande victoire, en fut dans un depit inconcevable; & sans considerer que ce broüillard servoit d'excuse à ce Duc, outre que c'étoit moins sa faute que celle des guides, il le boura d'une maniere, qu'il ne sçut que lui dire pour s'excuser. Cependant son chagrin ne devoit pas être si grand que celui des ennemis, qui aprés une dépense excessive qu'ils avoient faite n'avoient pas pu encore prendre un pouce de terre sur le Roi. Et de fait, leur armée navale n'avoit gueres fait plus de choses que celle de terre, quoi qu'ils eussent mis en elle leur principale esperance pour nous accabler tout d'uu coup. Ils l'avoient separée en deux, & une partie avoit pris sous le commandement de Ruiter le chemin de l'Amerique, dont ils pretendoient nous chasser, & l'autre celui des côtes de Normandie, où par la trahison du Chevalier de Rohan, elle esperoit mettre pied à terre. Or celle-ci n'aiant rien vû qui répondît à ses esperances, s'avança jusques en Bretagne, & tenta de faire descente en plusieurs endroits. Mais le Duc de Chaunes s'y étant opposé avec toute la Noblesse, enfin elle vint moüiller prés l'Isle de Wassans, dans le canal & à la rade de Belle-Isle. Quoi que ce ne fut qu'une partie de l'armée navale, comme je viens de dire, elle ne laissoit pas d'être composée de quarante vaisseaux de guerre, qui portoient prés de sept mille soldats, sans compter les brulots, & les autres petits bâtimens. Je laisse à juger combien cela intimida ces côtes qui n'avoient point vû la guerre depuis long-temps, & qui sçavoient le Roi occupé bien-loin de là. Cependant

1674. LIV. III.

pendant quoi que le Duc de Chaunes ne fut pas un grand homme de guerre, la raison plutôt que la pratique lui apprenant qu'il devoit jetter du secours dans la place qui étoit menacée, comme il vit que c'étoit Belle-Isle, il y jetta six cens hommes. Ils y entrerent à la veuë de la flotte ennemie, ce qui ne l'empêcha pas de s'approcher du port, & de preparer toutes choses pour faire une descente. Pour cet effet elle se mit à canonner le château avec furie, afin que l'artillerie qui étoit dedans ne pût tant faire de mal à ceux qui mettroient pied à terre. Cependant quelques vaisseaux s'écarterent pour chercher un endroit où l'on pût aborder avec moins de peril, & en aiant trouvé un, il y debarqua six mille hommes, qui donnerent non-seulement l'allarme de tous côtés; mais qui firent encore un grand butin. Aprés cela le Vice-Amiral Tromp qui les commandoit, les fit avancer jusques à la portée du canon du château qu'il fit sommer. Mais le Gouverneur, qui avoit de quoi se défendre, lui aiant fait réponse qu'il n'avoit qu'à l'attaquer pour voir dequoi il étoit capable, Tromp qui sçavoit qu'il marchoit de tous côtés des milices à son secours, se retira par où il étoit venu.

Chacun s'étant rembarqué avec son butin, la flotte continua de donner de la jalousie à toutes les côtes, & pilla l'Isle de Noirmoustier. Mais les Hollandois, aux frais de qui elle avoit été mise sur pied, considerant qu'elle ne pouvoit pas faire grand chose dans un païs où tout le monde étoit sous les armes, (car & le ban & l'arriere-ban avoient marché) ils lui envoierent ordre de rentrer dans la Manche pour

pour favoriser les desseins du Prince d'Orange. 1674.

Cette armée navale avoit embarrassé le Prince de Condé, qui avoit cru qu'on en vouloit aux places de la mer. Ainsi il avoit été obligé d'envoier du secours de ce côté-là ; mais le Prince d'Orange s'étant déterminé tout d'un coup à assieger Oudenarde, il avoit bien reconnu pourquoi toutes ces demarches s'étoient faites. Cependant aprés le mauvais succés de ce siege, l'armée navale n'aiant plus que faire sur nos côtes, d'autant plus que la saison commençoit à n'être pas beaucoup favorable pour les vaisseaux, elle se retira dans ses ports, & le Prince d'Orange s'en alla devant Graves, où Rabenhaut avoit bon besoin de secours. Mais devant que de rapporter ce qui s'étoit passé à ce fameux siege, & ce qui s'y passa depuis que ce Prince y fut arrivé, il faut, puis que me voici sur les affaires maritimes, que je dise ce que l'autre partie de la flotte avoit executé dans l'Amerique.

LIV. III.

Comme il y avoit trois ans que la guerre duroit, le Roi s'étant douté que les Hollandois, qui font leur principal emploi du commerce, ne manqueroient jamais de tourner leurs armes de ce côté-là, il y avoit pourveu de longue main par les ordres qu'il avoit envoiés à ceux qui y étoient de se fortifier. Ces ordres avoient été reïterés, depuis que les Anglois avoient fait la paix, car comme cela laissoit plus de liberté à ses ennemis d'entreprendre quelque chose, il faloit aussi plus de precaution. Cela fut cause que quand Ruiter arriva à la Martinique qu'il avoit dessein de surprendre, il lui fut impossible d'entrer avec ses gros

1674. vaisseaux dans la baie de l'Isle, vulgairement
LIV.III. appellée Cul de sac, parce qu'on en avoit bouché le passage avec de vieux bâtimens qu'on avoit enfoncés exprés. D'ailleurs il trouva le fort, qui est à la tête de ce Cul de sac, en si bon état, qu'il vit bien qu'il trouveroit de grandes dificultés dans son entreprise. Neanmoins faisant avancer ses bateaux legers, il canona le fort, non qu'il pretendît lui faire grand mal, mais parce que cela favorisoit sa descente qu'il tentoit d'un autre côté. Mais ses vaisseaux legers aprés avoir fait ce qu'il leur étoit commandé, songerent à se retirer vîte, parce que le canon du Fort, & celui de quelques fregates qui étoient dans le port, les incommodoit extrêmement. Pour ce qui est de la descente, il y eut bien encore de la difficulté: car les François, qui étoient accourus de ce côté-là, faisoient merveilles pour se bien défendre. Neanmoins Ruiter aiant fait avancer des chaloupes armées de petites pieces de canons, les écarta à droit & à gauche, & ses gens aiant mis pied à terre, ils marcherent en trois troupes pour faire plus de butin. Mais ils trouverent que les François avoient donné si bon ordre à toutes choses, qu'ils furent obligés de se réünir, aprés quoi ils attaquerent un bois de mediocre étenduë, où il y avoit de l'infanterie. Elle lâcha le pied aprés un combat fort opiniâtré de part & d'autre, de sorte qu'il n'y eut que le nombre qui l'emporta. Elle se retira même en bon ordre à un gros, qui attendoit les Hollandois en bataille dans une petite plaine qui confinoit à ce bois, & où se donna un nouveau combat. Mais n'aiant pas été avantageux aux Hollandois,

dois, & au contraire y aiant perdu beaucoup 1674.
d'Officiers, & de soldats, Ruiter fit sonner la retraite. LIV. III.

C'est ainsi que la fortune favorisoit presque par tout les armes du Roi, puis que si l'on excepte ce qui étoit arrivé en Catalogne, il n'y avoit point d'endroit où les ennemis n'eussent reçû quelque échec. Car pour achever de parler des affaires de Sicile que nous avons interrompuës, lors que nous en étions à l'attaque du Fort de St. Sauveur, je dirai que la composition s'étant faite de la maniere que j'ai rapportée ci-dessus, on laissa écouler de part & d'autre une partie du temps que le Gouverneur avoit pris pour le rendre. Enfin sept jours s'étant coulés des huit qu'il avoit pris par sa composition, l'on vit paroitre le secours qu'il attendoit. D'abord que les Messinois l'apperçûrent, ils s'aviserent de faire entrer dans le Fort des hommes, qui faisant semblant de regarder par curiosité, portoient sous leur manteau des pistolets & des épées, & quand ils virent leur beau, ils poignarderent les sentinelles, & la garde. D'autres gens de même calibre, qui se promenoient pas loin de là, accoururent au même temps pour leur donner secours en cas de besoin, & s'étant tous joints ensemble, ils n'eurent plus affaire qu'à une petite poignée de monde, qui s'étoit retirée auprés du Gouverneur. Il voulut reclamer le droit des gens, & se plaindre de la perfidie dont on usoit envers lui; mais la justice n'étant gueres écoutée, où la force abonde, on ne lui fit point d'autre réponse, sinon que s'il ne mettoit les armes bas, il seroit passé lui-même

me

1674. me au fil de l'épée. Peut-être qu'un autre à sa place auroit preferé une mort glorieuse à la vie

LIV. III. qu'on lui faisoit esperer, d'autant plus qu'étant haï autant qu'il étoit, il n'y avoit gueres de fonds à faire sur la parole de ces rebelles. Mais l'amour de la vie ne mourant jamais en nous que le dernier, il fit un nouveau traité par lequel il devoit être mis en liberté. Ce fut une merveille de ce qu'ils lui tinrent parole, car ils en manquerent en même temps envers ceux qui l'accompagnoient, dont ils égorgerent quelques-uns, & firent pendre les autres sans aucune forme de procés ni de justice.

Dom Bertrand de Guevara, qui venoit à pleines voiles avec les vaisseaux d'Espagne, sur l'avis qu'il avoit eu qu'il n'avoit plus que quelques heures pour sauver le Fort, fut fort surpris quand il sçût ce qui se passoit; & n'aiant plus que faire d'aller si vîte, tous ses soins se terminerent à mieux faire son devoir qu'il n'avoit fait par le passé, c'est-à-dire à empêcher que de nouveaux vaisseaux qu'on apprêtoit à Thoulon n'entrassent dans le port. Et certes on pouvoit dire cette fois-là, que c'étoit de ce succés que dépendoit la fin ou la continuation de la revolte; car si la ville avoit été reduite à quelque misere avant l'arrivée du Chevalier de Valbelle, on pouvoit dire que c'etoit alors toute autre chose. Les blés qu'il avoit apportés avoient été consumés en peu de temps; & quoi que le Roi en eut fait present à la ville, il auroit bien mieux valu qu'il les lui eût fait païer, & qu'il en eut envoié davantage. On étoit reduit à y manger les bêtes les plus sales, & pour lesquelles on a naturellement tant de repugnan-

gnance, que quand on ne ſe trouve pas en cet 1674.
état, on croit qu'on aimeroit mieux mourir
que d'en manger. Cependant bien-heureux LIV. III.
encore qui en avoit, puis que peu de temps
aprés on fut obligé de ſe contenter de faire
boüillir du cuir, & de ſe nourir de ſa ſubſtance.
Etrange nouriture pour des gens qui étoient
élevés dans les delices, & à qui peu de temps
auparavant il faloit toutes ſortes d'eaux de
liqueur pour leur boiſſon, & toutes ſortes de
ragoûts pour leur table. Dans une ſi grande
neceſſité ils ſe repentirent pluſieurs fois de ce
qu'ils avoient fait, & il n'y en eut pas ûn qui
n'eût voulu être à recommencer. Cependant
comme ils connoiſſoient l'humeur des Eſpagnols
qui pardonnent rarement, ils craignoient
également de retomber ſous leur puiſſance,
& de ne point voir de fin à leur miſere: ſur
tout Caſſaro, & ceux qui avoient contribué
comme lui à appeller les François. Cependant
les Eſpagnols, dont la brigue n'étoit pas
tellement éteinte dans la ville, qu'ils ne fuſſent
avertis de ce qui s'y paſſoit, ſçachant qu'il
n'y avoit que la crainte des ſupplices qui empêchât
qu'ils ne ſe rémiſſent dans le devoir, propoſerent
une amniſtie generale. Des offres ſi
avantageuſes, determinerent quelques-uns
pendant que les autres furent ſeulement ébranlés.
Mais Caſſaro jugeant bien que quelque
amniſtie qu'il y eût, il en ſeroit toujours exclus
par la nature de ſon crime, remua ciel &
terre pour rendre tout le monde participant de
ſa crainte. Mais comme la crainte de la mort
n'étoit rien à des gens qui mouroient mille fois
par jour de faim & de miſeres, il auroit couru
grand

1674. grand risque de n'avoir pas beaucoup de partisans, s'il ne se fut avisé, avec le Chevalier de
Liv.III. Valbelle qui étoit faché de voir qu'une si belle proie échapât au Roi, de feindre qu'ils avoient reçû des lettres de sa Majesté, ajoûtant qu'il les liroit l'aprés-dînée en plein Senat, c'est pourquoi il prioit chacun de s'y trouver. Le terme n'étoit pas long pour voir ce que c'étoit, & y aiant eu un grand concours de peuple, il presenta cette pretenduë lettre, qu'il avoit fabriquée lui-même, & qui s'adressoit au Senat. *Le Roi lui faisoit sçavoir, qu'aiant remporté plusieurs victoires pendant cette campagne, tant sur les Espagnols, que sur leurs alliés, principalement celle de Seneff, qui s'étoit donnée n'a gueres, il alloit s'appliquer uniquement à leur secours: que pour cet effet il avoit donné ordre d'appareiller tous les vaisseaux qui étoient dans ses ports de la mer Mediterranée, pour leur porter des vivres, & des soldats: que le secours étoit tout prêt, & qu'il n'attendoit que le vent pour lever l'ancre: qu'il esperoit que prenant leurs affaires en main avec tant de soin, & de dépense, ils concourroient de leur côté à secoüer le joug d'une nation, qui avoit merité d'être chassée de leur ville par l'avidité qu'elle avoit euë pour leur sang, & pour le bien d'autrui: qu'au reste ils se souvinssent qu'elle ne seroit jamais contente qu'elle ne se fut soulée de l'un & de l'autre; c'est pourquoi ils ne devoient jamais prendre de confiance, quelques promesses qu'elle leur pût faire.*

Caffaro aiant lû cette lettre, il en montra le caractere aux principaux lesquels ne sçachant ni le stile, ni la maniere dont le Roi à coutume d'écrire, la prirent aisément pour être

être veritable : d'autant plus que le Chevalier 1674.
de Valbelle, qui avoit aidé à la fabriquer,
avoit tâché à la rendre la plus conforme qu'il LIV.III.
avoit pû à celles qui viennent de ce Prince. Caffaro, voiant que tout le monde donnoit dans le paneau, adressa sa parole au Chevalier de Valbelle au nom de tous ; disant, *que le Roi n'aiant point de Ministre auprés d'eux, à qui ils pussent témoigner leur reconnoissance, ils le faisoient à lui qui avoit l'honneur de commander ses armes.* Je ne me piquerai pas de rapporter son compliment tout au long, & il suffira de sçavoir qu'il contint les peuples encore plus de trois semaines par cette adresse. Mais enfin n'y aiant personne qui ne s'ennuiât de ce que ce secours tardoit tant à venir, il eut beaucoup de peine à leur faire prendre patience, tellement qu'aprés avoir encore allongé huit jours l'un aprés l'autre, il resolut de s'enfuïr. Il communiqua son dessein au Chevalier de Valbelle, qui n'étoit pas moins empêché de sa personne. Car Dom Bertrand de Guevara, à qui le Viceroi avoit envoié tout le secours qu'il avoit pû, le tenoit comme assiegé dans le port ; d'où il n'osoit sortir, quoi qu'il se ressentît comme les autres de la misere publique.

Caffaro aiant conceu ce dessein demanda encore quatre jours pour tout délai, disant qu'aprés cela il n'empêchoit plus que l'on ne s'accommodât avec les Espagnols ; mais qu'assurément avant que ces quatre jours fussent expirés, le secours de France paroitroit. Comme ce n'étoit qu'à leur corps défendant que les Messinois songeoient à se remettre sous

le

1674. le joug de leurs anciens maitres, ils lui accorderent encore ce terme-là, pendant lequel le Chevalier de Valbelle gagna sur lui, qu'il ne s'en iroit point que tout ne fut desesperé : car pour dire les choses comme elles sont, ils avoient eu avis tous deux par la voie de Rome, qu'il se preparoit un secours sous la conduite du Marquis de Vallavoir, qui avoit servi de Lieutenant-General en Italie pendant l'ancienne guerre, & qui par consequent étoit plus propre qu'un autre pour cet emploi ; outre qu'il étoit Provençal, nation qui simpatise assez avec la nation Italienne. Quoi qu'il en soit, trois jours s'étoient déja écoulés des quatre que Caffaro avoit demandés, sans qu'il eût encore paru aucune chose, ce qui ne l'inquietoit pas peu, lui qui avoit peine à quitter sa patrie. Mais enfin au quatriéme on découvrit en mer plusieurs vaisseaux, & ne pouvant être autre chose que la flotte de France, les Messinois commencerent à crier *Vive la Vierge Marie*, cri dont ils se servoient depuis le commencement de leur revolte. Ils y ajouterent aussi, *Vive le Roi*, ce qui ne fut pas neanmoins general, soit qu'ils apprehendassent de se tromper, ou que l'aversion qu'ils avoient pour la Monarchie Espagnole leur rendît odieuse la personne de tous les autres Monarques.

LIV. III.

Pendant que les Espagnols faisoient les propositions ci-dessus, ils n'avoient pas laissé d'emploier leurs armes, & avoient repris quelques postes, dont les Messinois s'étoient emparés à la campagne. Ils s'étoient même saisis du couvent des Capuçins, qui est sur une coline

coline qui commande à la ville, sur laquelle 1674.
ils avoient élevé une batterie, à la faveur de la- LIV. III.
quelle ils avoient pris le fauxbourg St. Deo. Ils s'étoient attachés en-suite à la tour de la Lanterne, qu'ils avoient prise pareillement; si-bien que sans l'accommodement dont ils avoient été leurés, ils auroient pû se rendre maitres de la ville. Or aiant découvert le secours, aussi-bien que les Messinois, ils furent au desespoir de ne s'être pas servis de toutes leurs forces, lesquelles étoient d'autant plus grandes, que celles des Messinois étoient consumées par la famine, & la misere. Cependant comme ils ne pouvoient pas reparer le passé, ils ne songerent plus qu'au present, lequel demandant qu'ils assistassent Dom Bertrand de Guevara de toutes choses, ils lui envoierent des hommes & des munitions pour le rendre plus en état de combattre.

Cependant Valavoir, dont on avoit peine à decouvrir les vaisseaux un moment auparavant, se trouva tout d'un coup à la veuë de Messine, sans qu'on vît paroitre Guevara pour lui disputer le passage. Cela affligea autant les Espagnols, que cela réjouït les Messinois: car les uns & les autres voioient tout également des postes où ils étoient de garde. Chacun eut peine à comprendre d'où cela venoit; Guevara aiant tant d'interêt à faire son devoir. Toutefois il ne parut point, & quoi que ce soit le mien de rapporter ce qui en fut cause, j'avouë cependant qu'il m'est impossible, du moins pour en parler selon la verité. Car à dire les choses franchement ce ne devoient pas être les forces de l'ennemi qui lui fissent peur, puis

que

1674. que les siennes n'étoient pas moindres. Ce
LIV. III. n'étoit pas aussi qu'il y eût de la prudence à se ménager, puis que l'occasion ne pouvoit être plus pressante de combattre. Enfin il faloit que ce fût quelque raison dont il ne fit part à personne, ce qui fit presumer à quelques-uns qu'il avoit été gagné par l'ennemi. Quoi qu'il en soit il sembla que le Roi d'Espagne en eût cette pensée, puis qu'il le disgracia, nonobstant qu'il fit ce qu'il put pour lui faire approuver ses excuses. Il les fonda sur ce qu'on lui avoit mandé de la Cour que Tromp le devoit joindre, aprés avoir executé sur l'Ocean ce qui lui étoit commandé; ce que n'aiant pas fait, il avoit jugé à propos de ne pas exposer la fortune d'Espagne à un combat, laquelle consistoit particulierement dans la conservation de sa flotte.

Valavoir, qui ne croioit pas en être quitte à si bon marché, aiant ainsi trouvé si peu d'obstacle, cingla à pleines voiles jusques à la rade de la ville, où il moüilla l'ancre. Cela surprit les Messinois qui l'attendoient, pour ainsi dire, comme le Messie, & qui étoient accourus sur le port pour voir celui qu'ils croioient être leur liberateur. Neanmoins s'étant flattés que ce qu'il en faisoit, n'étoit qu'afin que l'on rendît plus d'honneur à son caractere, en allant au devant de lui, les Magistrats entrerent dans une chaloupe, & furent à son bord. Aprés les premiers complimens, ils le conjurerent de ne pas differer davantage la joie que toute la ville auroit de le voir. Mais ce General aiant dessein de s'assurer d'eux entierement, avant que de faire de-

debarquer ses troupes, leur fit réponse, que quant aux vivres qu'il conduisoit, il ne tenoit à rien qu'ils n'entrassent dans le port, mais que pour lui il n'avoit point d'ordre de le faire, à moins qu'on ne lui confiât tous les postes. Que quand il y seroit une fois entré, il y alloit de la reputation de son Roi de les sçavoir proteger, & qu'il ne vouloit point remettre cette reputation dans d'autres mains que les siennes: que la ville étoit remplie de factions qui ne tâchoient qu'à se détruire l'une l'autre, qu'ainsi il demeureroit exposé en butte aux mal-intentionnés, lesquels se sçandalizeroient sans doute de ses demandes, mais que pour ceux qui avoient en recommandation le bien public, ils n'auroient garde de le faire, puis qu'il y alloit de leur sureté, aussi-bien que de la sienne.

Le compliment ne surprit point les Magistrats qui l'avoient concerté auparavant avec le Chevalier de Valbelle, sur tout Caffaro, qui par les raisons que j'ai rapportées ci-devant, ne croioit jamais pouvoir dormir en repos, que la ville ne fût au Roi. Cependant pour ne pas donner à connoitre que cela vînt de lui, il dit à Valavoir que n'aiant pas le pouvoir de décider tout seul d'une affaire de si grande importance, il alloit assembler le peuple, aprés quoi il lui rendroit réponse. Il laissa le Chevalier de Valbelle avec lui, qui s'étoit avancé avec son escadre pour lui aider à combattre Guevara, s'il fût venu à paroitre; & je ne puis dire, si ce fut par son conseil qu'il fit cette proposition, ou s'il en avoit apporté les ordres, ce qui est fort vraisemblable.

1674. ble. Quoi qu'il en soit, étant retourné vers
le port, il dit au peuple avec un visage com-
Liv. III. posé, & qui cachoit la joie secrette qu'il avoit dans le cœur, qu'il ne sçavoit s'ils devoient se réjoüir de la venuë des François, ou s'en affliger: qu'ils demandoient à être maitres des postes, avant que de mettre leur monde à terre: qu'il y avoit un inconvenient égal à leur accorder leur demande, comme à la leur refuser, & qu'il s'en remettoit à eux sur une affaire de si grande importance: que cependant s'il lui étoit permis d'en dire son sentiment, il lui sembloit qu'ils n'avoient pas mauvaise raison de vouloir s'assurer contre une ville, qui étoit remplie de factions, lesquelles l'avoient déja pensé plusieurs fois faire retomber sous le joug de leurs anciens tirans: qu'étant depositaires de la reputation d'un Roi, comme étoit le leur, ils ne vouloient pas s'exposer aux reproches d'avoir hazardé la gloire de ses armes par une confiance peu judicieuse: qu'au pis aller s'il faloit changer de maitre, ils n'en pouvoient choisir un qui fût plus puissant, ni sous la protection de qui ils fussent plus en assurance.

Aiant fini son discours avec un visage plus ouvert qu'il n'avoit fait paroitre au commencement, des gens qu'il avoit apostés tout exprés commencerent à crier. *Vive le Roi de France*: vive celui qui nous assiste dans nos miseres, & qui le fait avec tant de soin, de bonté, & de depense. Ces cris aiant passé dans la bouche de plusieurs, qui sçavoient que Valavoir avoit des blés, & qui ne voioient rien tant à craindre que la faim, le resultat fut bientôt pris de livrer

toutes

toutes les forteresses. Caffaro étant donc retourné vers le Marquis de Vallavoir, lui fit sçavoir cette resolution, & l'amena dans le port, où il étoit attendu comme en triomphe. Il se saisit des Forts devant que de monter au Senat, où on lui avoit preparé un fauteüil, & où étant arrivé au bruit des trompettes, & parmi mille acclamations du peuple, il presenta au Senat une lettre du Roi qui étoit remplie de promesses magnifiques. Les blés furent encore distribués *gratis*, comme pour recompense de la nouvelle servitude où ils s'engageoient, & qu'on leur cacha neanmoins avec grand soin. Car jusques-là on ne leur avoit point encore parlé de se ranger sous la domination Françoise, & je crois qu'il n'y en avoit point d'autre raison que celle que j'ai rapportée ci-dessus, sçavoir que nos affaires n'étoient pas encore en état de faire une entreprise de cette consequence.

En effet, quoi que le Roi eût pris la Comté: qu'il eût fait lever le siege d'Oudenarde, veu la flotte ennemie se retirer de dessus ses côtes, & enfin remporté divers avantages tant à l'Amerique, qu'en Allemagne: neanmoins les choses avoient changé de face dans ce dernier païs, où enfin les ennemis se multiplioient à toute heure. J'ai déja rapporté deux combats que le Vicomte de Turenne y avoit donnés, & comment aprés en être sorti à son honneur il avoit obligé l'Electeur Palatin de s'enfuïr de sa capitale. J'ai dit aussi la desolation qu'il avoit jettée dans ses Etats, si-bien que ce Prince s'étoit veu reduit à mandier du secours de tous côtés. Enfin on eut pitié de lui, & il

1674. arriva tant de renfort à l'armée Imperiale, que le Vicomte de Turenne fut obligé de repasser le Rhin. Cependant comme ce General étoit prevenu que cette armée pourroit à la priere de ce Prince, se resoudre d'assieger Philisbourg, sur lequel d'ailleurs elle faisoit paroitre quelque dessein, il s'approcha de cette place, & fit entierement le degât à l'entour. Les ennemis, qui selon l'ordre qu'ils en avoient de l'Empereur, ne songeoient qu'à entrer en Alsace, où ils croioient pouvoir s'assurer facilement de Brisac, furent bien-aises de l'entretenir dans cette imagination, & aprés avoir engagé adroitement l'Electeur de Maïence à laisser passer par la ville capitale leurs équipages, & leurs malades, ils y fourerent la plus grande partie de leur cavalerie, ce qui pensa être cause de leur faire surprendre le Vicomte de Turenne.

Liv. III.

Au reste les ennemis, pour lui faire mieux accroire qu'ils en vouloient toujours à Philisbourg, s'approcherent de cette place, & même l'on crut qu'il y auroit bientôt combat: ce qui obligea le Vicomte de Turenne, qui manquoit de monde, de se retrancher dans son camp. Cependant ce dernier bruit ne dura gueres, & l'on ne crut plus que le premier, parce qu'ils repasserent le Rhin auprés de Spire, prenant en apparence le chemin de Philisbourg. Pendant qu'ils usoient de tant de feintes, ils negocioient en secret avec ceux de Strasbourg, pour avoir passage par dessus leur pont, d'où ils se feroient rendus devant Brisac, avant que le Vicomte de Turenne y eût pu jetter aucun secours. Mais aiant enfin décou-

découvert le commerce qu'il avoit avec eux, il y envoia le Sr. de Machaut Intendant de son armée, afin de joindre ses negociations à celles du Resident du Roi, & empêcher un coup si prejudiciable. Machaut y étant arrivé trouva leurs negociations si avancées qu'il desespera de les pouvoir rompre, & de fait, sa presence fut si desagreable à la plûpart, qu'il s'éleva une espece de sedition à son abord.

Le Vicomte de Turenne aiant avis de toutes ces choses, lui manda de s'en revenir, & au Resident de ne pas attendre aussi trop long-temps à s'en aller, depeur qu'on ne manquât au respect qui étoit dû à son caractere. Cependant pour prevenir les méchantes intentions de cette ville, il detacha le Marquis de Vaubrun Lieutenant-General, avec ordre de se saisir, s'il pouvoit, des Forts qui étoient en deça du Rhin à la tête de leur pont. Il le suivit avec toutes ses forces, se doutant bien que ce ne seroit pas encore trop pour un si grand dessein. Vaubrun, qui sçavoit que l'execution de son entreprise ne dépendoit que de la diligence, n'y perdit point de temps. Cependant il trouva que les ennemis l'avoient déja prevenu, & ils eurent le credit sur la ville de faire tirer sur lui le canon, qui étoit sur les ramparts. On ne sçauroit dire combien le Vicomte de Turenne souffrit impatiemment cette infidelité : nom, qu'il pouvoit donner à cette action, puis que comme j'ai dit ci-devant, cette ville s'étoit engagée à demeurer neutre entre les uns & les autres. Quoi que ce General eût d'ordinaire un grand flegme, il ne tint pas à lui qu'il n'en prit vengeance à l'heure-même.

1674. Il ravagea tout ce qui étoit de la dépendance
LIV.III. de cette ville, & il en eut bien fait d'autres, s'il en eut eu le temps. Mais les ennemis aiant son pont libre, il lui falut songer à choisir un poste avantageux, tant pour couvrir les places sur lesquelles ils pouvoient avoir dessein, que pour n'être point obligé au combat. Il le choisit à Wentzenauw où il lui vint quelque renfort de la Lorraine, avec lequel il marcha aux ennemis, qui dans le temps qu'il étoit plus foible avoient tâché par plusieurs fois de lui faire quitter son poste pour le combattre. On admira sa hardiesse, & les ennemis furent obligés de l'admirer eux-mêmes; car ils étoient encore d'un tiers plus forts que lui. Mais ce General aiant coutume de conter moins sur le nombre que sur le courage, celui de ses soldats lui parut si grand, qu'il crut pouvoir tout entreprendre. Il decampa donc à une heure aprés minuit de Wentzenauw, & aiant marché toute la nuit, & tout le jour jusques à quatre heures du soir, il arriva enfin sur les hauteurs de Moltzeim, d'où il lui fut facile de reconnoitre le camp des ennemis, qui s'étendoit au de là de deux petites rivieres, le long de quelques villages. Sans perdre de temps il fit avancer les dragons pour se saisir des ponts qui étoient sur ces rivieres, & où l'on eut perdu bien du temps, s'il eut falu que les ennemis les eussent fait rompre, ou gardés. La cavalerie suivit les dragons avec l'infanterie, & sans que l'une ni l'autre eût eu qu'une heure de relâche, elles furent encore sous les armes toute la nuit suivante. Le Vicomte de Turenne demeura à cheval pareillement pour les

les poster, & il ne voulut pas être plus exempt qu'elles de fatigue. Les ennemis qui ne pouvoient ignorer tous ces mouvemens, qui se faisoient si prés d'eux, voiant qu'il en faudroit venir aux mains à la pointe du jour, s'y preparerent de bonne grace. De cette façon la nuit fut emploiée de part & d'autre à chercher ses avantages.

Ce fut une merveille comment le Vicomte de Turenne & ses gens purent resister à tant de fatigues. Car il faut sçavoir que depuis que l'armée étoit partie de Wenzenaw, elle n'avoit pas été un moment, sans avoir la pluie sur le dos; d'où il est aisé de juger combien elle avoit eu de peine dans une si longue marche, à quoi si l'on ajoute celle qu'elle avoit euë de passer deux nuits sans dormir, il n'y aura personne qui ne croie qu'elle n'étoit gueres en état de combattre. Il faloit donc de puissantes raisons pour y obliger le Vicomte de Turenne. En effet il étoit déja assez comblé de gloire par toutes les grandes actions qu'il avoit faites, pour qu'on ne crût pas qu'il recherchât d'en acquerir une nouvelle, en hazardant un combat où il paroissoit avoir tant de desavantage. Mais la raison qu'il pouvoit avoir, c'est que le Marquis de Brandebourg devoit arriver bien-tôt avec une puissante armée, & il étoit bien-aise auparavant de donner de la terreur à ces troupes, esperant qu'elles la pourroient communiquer aux autres, quand elles seroient venuës. Car on remarque à la guerre que le nombre ne fait pas toujours les plus grands succés, & qu'il ne sert au contraire qu'à faire paroitre la lâcheté dans toute son étenduë.

1674. Quoi qu'il en soit, la pointe du jour venant à paroître, les deux armées se trouverent en presence l'une de l'autre, mais avec tant de desavantage pour les François, qu'il n'y avoit rien de même. Pour comble de fatigue, leur champ de bataille étoit dans une terre labourée, où l'on enfonçoit plus d'un pied de haut, à cause que la terre étoit grasse d'elle-même, & que l'eau qui étoit tombée, l'avoit detrempée tellement, qu'on avoit peine à s'y soûtenir. Cependant cela n'étoit rien en comparaison du desavantage que donnoit le terrain. Les ennemis étoient maîtres d'un village qu'ils avoient fortifié, autant que le temps l'avoit pû permettre, & ils avoient mis du canon dedans, qui couvroit leur aîle droite, pendant que leur gauche étoit en sureté à cause d'un bois qui étoit en deçà, où ils avoient logé une partie de leur infanterie. Les choses étant en cet état, le Marquis de Boufflers, qui n'étoit en ce temps-là que Colonel de Dragons, mais qui s'est si bien signalé depuis, qu'il n'y en a gueres qui pretendent à plus juste titre que lui au bâton de Maréchal de France, vit de dessus une hauteur, d'où il étoit, que le Duc de Lorraine, ne croiant pas encore qu'il y eût assez de monde dans ce bois, y envoioit des gens frais, leur faisant prendre par derriere la seconde ligne de son armée, de peur qu'on ne s'en apperçût. Aussi-tôt sans attendre d'ordre, il crut qu'il étoit de son devoir de se jetter dans ce bois; ce qui plût extrêmement au Vicomre de Turenne qui voioit que c'étoit une chose necessaire que de s'en rendre maitre, avant que de rien entreprendre. Boufflers trouva que les

LIV. III.

les ennemis avoient fait un abatis d'arbres pour 1674.
en défendre l'entrée: mais aiant ſauté par deſ- LIV. III.
ſus avec ſes dragons, il s'en ſeroit rendu maî-
tre dans le même temps, ſi les ennemis n'a-
voient été ſecourus fort à propos. Le Vi-
comte de Turenne lui envoia du ſecours de
ſon côté; & quoi que les deux armées étant
ainſi en bataille, on dût croire qu'elles en al-
loient venir aux mains d'une autre façon,
neanmoins on peut dire que tout le combat ſe
donna dans le bois, où les Generaux firent
preſque aller toute l'infanterie l'une aprés l'au-
tre. Cette action fut rude, & vigoureuſe, &
il n'y eut gueres d'endroit où l'on prît moins
conſeil des Generaux. Car comme ils ne
pouvoient voir que ce qui ſe paſſoit d'un côté,
il faloit tout faire de ſoi-même, & n'avoir re-
cours qu'à ſon courage, & à ſon experience.
Enfin aprés un combat opiniâtre de part &
d'autre, pendant plus de cinq heures entieres,
le Marquis de Boufflers s'empara de ſept pieces
de canon, dont il lui avoit falu eſſuier la dé-
charge. Mais il en réperdit bien-tôt trois par
l'arrivée du Duc de Lorraine, qui voiant la
conſequence dont étoit ce poſte, y avoit ame-
né lui-même un nouveau ſecours. Ce Prince
y redonna de la chaleur au combat qui ſembloit
s'être rallenti de la part des ſiens, & même il
en auroit bien-tôt eu tout l'avantage, ſi le Vi-
comte de Turenne à ſon exemple n'y eût en-
voié deux nouvelles brigades.

Juſques-là la cavalerie n'avoit pas encore
combattu; mais le Duc de Bournonville, &
Caprara aiant appris que les choſes conti-
nuoient de mal aller dans le bois, marchérent

1674. contre la nôtre, à qui le Vicomte de Turenne
LIV. III. avoit laissé de l'infanterie pour l'assister dans le besoin. Car quoi qu'il sçût que c'est d'ordinaire la cavalerie qui secourt l'infanterie le jour d'une bataille, neanmoins l'experience qu'il avoit faite du contraire à la journée de Zintzeim, lui avoit fait croire qu'il ne feroit pas mal d'user de cette precaution. Et en effet, elle lui fut fort utile, & sans cela l'on peut dire même que tout étoit perdu. Car dés que nôtre cavalerie se vit attaquée, elle se renversa l'une sur l'autre, & même son desordre fut si grand, que pour dire les choses comme elles sont, elle ne lâcha pas seulement le pied; mais s'en fuit encore à bride abatuë. Peu s'en falut que par une fuite si precipitée elle ne rompît le corps de reserve qui s'avançoit pour la soutenir, & quoi que le Vicomte de Turenne pût faire, il ne la pût jamais rallier dans ce moment. Si l'infanterie avoit été moins bonne, elle auroit mal passé son temps parmi ce desordre; principalement aiant affaire aux cuirassiers de l'Empereur, qui étoient d'aussi bonnes troupes qu'elles étoient belles. Mais aiant presenté la pique aux chevaux, pendant que des pelotons postés avantageusement faisoient feu à droit & à gauche, ces cuirassiers ne purent jamais avancer, d'autant plus que la cavalerie, aiant honte que l'infanterie lui apprit son devoir, s'en revint à la charge. Le Duc de Bournonville & Caprara voiant qu'il leur étoit impossible de rompre ces bataillons, donnerent ordre à leur cavalerie de lâcher le pied à ce second choc, afin que la nôtre la poussant, elle s'approchât d'un village, où ils avoient du canon chargé à car-

cartouches. La chose leur reüssit. Nôtre infanterie aussi-bien que la cavalerie se laissant emporter à son courage, elles essuierent toutes deux le feu de cette batterie, qui fit beaucoup de desordre dans leurs rangs; & les cuirassiers de l'Empereur survenant là-dessus firent tout leur possible pour achever de les rompre. Mais le Comte d'Hamilton les arrêta tout seul avec son regiment, & entretint le combat jusques à ce que chacun se fut rallié. Les autres Anglois firent merveilles aussi-bien que lui, & Mr. de Turenne qui avoit déja éprouvé leur courage en plusieurs occasions, en fut si content qu'il ne se pût empêcher de dire, quand l'affaire fut finie, que sans eux il n'en seroit pas sorti si avantageusement. 1674. LIV. III.

Cependant elle dura depuis huit heures du matin jusques au soir; mais beaucoup plus chaude dans le bois, que dans la plaine. Les François n'y eurent pas beaucoup d'avantage sur les Allemans, ni les Allemans sur les François. Car si les uns chasserent les autres du bois, où ils demeurerent maitres de quelques pieces de canon, les autres en recompense firent fuïr deux fois la cavalerie, si-bien que pour remporter la victoire entierement, il auroit falu que la cavalerie de ceux-ci, eût passé du côté de l'infanterie de ceux-là, ou que l'infanterie de ceux-là, eût passé du côté de la cavalerie de ceux-ci.

Quoi qu'il en soit, quoi que le combat n'eût été decisif ni pour l'un ni pour l'autre, le Vicomte de Turenne ne laissa pas de s'en attribuer l'avantage par trois raisons. La premiere, parce que ses gens avoient chassé ceux qui

1674. étoient dans le bois; la seconde, parce qu'ils
LIV. III. étoient demeurés maîtres de leur canon, & la troisiéme, parce que les ennemis lui abandonnerent le champ de bataille. A l'égard des deux premieres, il est constant qu'il n'y a point de replique, & que toutes ces marques de la victoire furent de son côté. *Mais pour ce qui est de la troisiéme, il y a bien des choses à dire. Car cette armée, bien-loin de pleier bagage, comme une armée qui s'enfuit, se retira au son des trompetes, & même avec quantité de fanfares, comme si elle eût voulu l'exciter à un nouveau combat. Mais quand même elle auroit decampé à la sourdine, elle n'en auroit que mieux fait, étant à la veille d'être jointe par le Marquis de Brandebourg, aprés la venuë duquel il n'y avoit point d'apparence que le Vicomte de Turenne osât tenir la campagne. Si donc tous les Generaux de l'Empereur eussent plus donné à la prudence qu'à leur courage, ils auroient attendu à combattre en un autre temps, puis que selon toutes les apparences ils devoient se promettre une victoire assurée. Cependant pour rapporter toutes choses dans la sincerité, je dois dire, & du moins c'est ma pensée, que la jalousie contribua beaucoup plus à leur faire donner ce combat, que tout ce que je pourrois alleguer. Car ils s'étoient mis en tête, que s'ils attendoient le Marquis de Brandebourg, on ne manqueroit pas de dire dans le monde qu'ils n'avoient jamais pû rien faire sans lui; au lieu qu'il n'avoit pas plutôt paru, qu'il avoit sçû mettre les ennemis à la raison. Nous allons voir un autre effet de cette jalousie dans un mo-

moment, & combien elle leur fut funeste. 1674.
Enfin ce Prince, en qui tous les alliés avoient mis leur esperance, & non pas sans raison, puis qu'il avoit une armée considerable, & que d'ailleurs il étoit de sa personne, & brave soldat, & bon Capitaine, arriva, aprés avoir signé un traitté avec les Espagnols, & les Hollandois, par lequel il ne devoit point faire de paix sans eux. Sa qualité d'Electeur, qui le distinguoit des autres Princes, joint à cela l'aceueil favorable, & la bonne chere qu'il fit aux Officiers, faisant croire à ces Princes qu'il avoit dessein d'attirer tout le monde à lui, ils commencerent à n'être plus si contens de sa venuë; & pour empêcher qu'il ne s'attribuât la gloire de ce qui pourroit arriver d'avantageux, ils traverserent en secret tous ses desseins. Il n'y eut que le Duc de Lorraine, qui aiant en veuë de rentrer dans son païs, ne se souçia pas d'adorer sa fortune, faisant même des brigues dans l'armée pour faire approuver sa distinction. Cependant le Roi voiant que le Prince d'Orange étoit allé devant Graves, où il avoit emmené une bonne partie de ses troupes, commanda au Prince de Condé de faire un detachement des siennes pour aller au secours du Vicomte de Turenne. Le Comte de Saux Marêchal de camp le conduisit; mais il eut ordre en chemin de marcher sur la Sarre, parce que le General Major Spork, qui avoit succedé au commandement des troupes Imperiales, qui étoient en Flandres, au Comte de Souches qui étoit allé rendre conte à Vienne de ses actions, avoit tourné ses pas de ce côté-là. Le Roi envoia aussi le Marêchal de Cre-

LIV. III.

1674. Crequi sur cette frontiere, & on lui donna les
LIV. III. Gentilshommes de l'arriereban, avec quelques troupes qui furent encore détachées de l'armée du Prince de Condé, dont le reste étoit peu de chose, aprés cela ce Prince retourna à la Cour, & son armée entra en garnison. Par ce moien toute la guerre fut transportée sur la Meuse, sur la Sarre, & sur le Rhin; & pour commencer à rapporter ce qui arriva sur la premiere de ces rivieres, je dirai que la défense que le Marquis de Chamilli avoit faite contre Rabenhaut, avoit été si vigoureuse, que tant que ce General avoit voulu emporter les choses de haute lutte, il n'avoit pas gagné un pouce de terre sur lui. Cependant je ne dois pas oublier, pourquoi les Hollandois avoient voulu qu'on s'attachât à cette place. C'est que le Duc de Luxembourg, dans le temps qu'il avoit abandonné celles de Hollande s'étoit veu si pressé, que ne sçachant ce qui arriveroit de sa fortune, il avoit jugé à propos d'y faire entrer les ôtages, dont j'ai parlé ci-devant. Or cette Republique pretendoit s'affranchir par là du paiement à quoi les villes s'étoient obligées; outre que c'étoit pour elle une grande incommodité que de souffrir garnison ennemie, au milieu pour ainsi dire de ses Etats. Car quoi que cette place soit à une des extrémités, elle faisoit des courses si avant, que c'étoit presque la même chose, que si elle eut été plus avancée.

Cependant quoi que ce fût la coutume en France depuis que le Roi avoit été en âge de prendre connoissance lui-même de ses affaires, de prevoir les choses de loin; il y avoit neanmoins manque d'argent dans la place, ce qui obligea

obligea le Comte d'Estrades, à qui le Marquis de Chamilli obeïssoit, de tenter non-seulement de lui en envoier avant que la place fût serrée davantage; mais encore de retirer les ôtages. C'étoit une chose qui paroissoit bien dificile à la barbe de Rabenhaut, qui étoit un chef bien vigilant. Mais enfin un Colonel de cavalerie, nommé de Mellin, l'entreprit, & l'executa avec beaucoup de conduite. Il s'embla que les ennemis eussent perdu courage par cet évenement, qui leur ôtoit la moitié du prix qu'ils s'étoient proposé dans ce siege. Car ils furent chassés aprés cela d'une Eglise, dont ils s'étoient emparés, & d'où ils pouvoient empêcher les sorties, s'ils eussent été assez heureux pour la conserver.

1674. LIV.III.

Rabenhaut jugea par ces deux actions où il avoit reconnu la vigueur du Marquis de Chamilli (car il avoit fait une sortie dans la premiere aussi-bien que dans la derniere) combien aiant affaire à de si braves gens, il étoit obligé de se ménager. C'est ce qui fut cause qu'il prit le parti, comme j'ai dit ci-devant, d'assûrer sa tranchée, & n'entreprenant plus rien qu'avec une extrême precaution, il donna encore plus de hardiesse aux assiegés, qui se mirent en tête qu'il les craignoit. Ils le furent donc chercher plusieurs fois dans ses tranchées, renverserent ses travaux, & en un mot se rendirent si redoutables, que Rabenhaut desespera de son entreprise, à moins que d'avoir un grand secours. Cela obligea les Etats d'envoier vers lui le Pensionnaire Fagel, qui trouva les choses si peu avancées, qu'il en demeura surpris. Mais le Marquis de Chamilli

1674. aiant encore fait quelques sorties pendant qu'il étoit là, son étonnement cessa, voiant qu'avec dix ou douze mille hommes qu'il avoit tout au plus, un autre y auroit été aussi empêché que lui. Il convint donc qu'il avoit eu raison de faire les choses pied à pied, & quoi que son métier ne fût pas celui de la guerre, il lui recommanda la patience, s'imaginant bien qu'elle lui seroit plus utile que la force avec de si braves gens. En effet, il avoit été repoussé d'une demie-lune, où il avoit perdu tant de monde, qu'il avoit été obligé de demander une treve pour faire enterrer les morts. Comme ce conseil étoit à son goût, il s'en servit, & ne voulant pas neanmoins que les assiegés demeurassent maitres plus long-temps de cet ouvrage, il resolut de le reprendre, aprés neanmoins qu'il eut perfectionné ses travaux d'une maniere qu'il crut le pouvoir faire sans danger. Cependant pour inspirer plus de hardiesse aux soldats, il se transporta lui-même sur le champ de bataille, où appellant tous les Officiers par leur nom, & leur faisant mille caresses, il leur recommanda l'honneur de la nation en General, & le leur en particulier. Il y attacha quelque promesse de recompense, leur faisant accroire que le Pensionnaire Fagel lui avoit donné ordre d'envoier à la Republique le nom de ceux dont il seroit content, & en même temps celui des autres qui n'auroient pas fait leur devoir. Cette courte harangue; mais qui prenoit chacun par son foible, puis que si les braves étoient animés par la gloire, les lâches ne l'étoient pas moins par la crainte de l'infa-

LIV.III.

l'infamie, fit un bon effet. Chacun à l'envi l'un de l'autre fit merveilles; & enfin aprés un combat, qui dura une heure entiere, les Hollandois s'emparerent de cette demie-lune. Ce fut un grand sujet de contentement à Rabenhaut, qui n'avoit pas voulu perdre ses gens de veuë; mais qui ne lui dura gueres. Car le Marquis de Chamilli, qui étoit aussi à la tête des siens, ne pouvant souffrir qu'ils demeurassent maitres de cet ouvrage, les fit retourner au combat, ensorte qu'aprés avoir encore duré une demie heure, les assiegeans à la fin furent contraints de plier. Chamilli renversa le logement qu'ils avoient fait, & y aiant fait planter de nouvelles palissades, cet endroit qui avoit été un theatre sanglant pour les deux partis, fut si-bien reparé, qu'il ne fut pas reconnoissable dans un moment.

Ce Gouverneur n'étant pas content de ce qu'il avoit fait, continua tous les jours ses sorties; ce qui obligea Rabenhaut de doubler la garde de la tranchée, qui avoit été plusieurs fois neteïée entierement. Cependant quelque precaution qu'il put prendre, ses gens commencerent tellement à se rebuter de ce siege, qui n'avançoit point, & qui duroit neanmoins depuis prés de deux mois, qu'ils lâcherent le pied tout autant de fois qu'ils eurent affaire à l'ennemi. L'on remarqua même qu'un seul escadron passa sur le ventre d'un gros bataillon, qui fut défait à platte couture. Il est vrai qu'il ne revint que dix-sept hommes de cet escadron, entre lesquels étoit un Capitaine nommé Marcilli: ce qui étant rapporté au Roi, il lui voulut donner une

1674. une charge d'exempt dans les Gardes-du-
LIV.III. corps. Mais il s'excusa de la prendre, sur ce qu'il n'avoit pas assez de bien, ces sortes d'emplois obligeant à une grande depense.

Soit que Rabenhaut fût rebuté par tant de malheureux succés, ou qu'il fût bien-aise de laisser prendre quelque repos à ses troupes, il demeura quelques jours à ne rien entreprendre. Cependant il jetta tant de bombes dans la ville, qu'elle en fut toute ruinée. Cela auroit étonné d'autres gens que les assiegés; mais aprés avoir essuié tant de perils, ils s'y étoient comme endurcis, joint à cela qu'ils étoient d'une nation qui n'avoit pas à la verité inventé ces sortes de choses; mais à qui l'usage en étoit si familier, qu'ils les avoient perfectionnées. Une si forte resistance ne deplût pas au Prince d'Orange, qui aprés la levée du siege d'Oudenarde, ne voioit point d'occasion plus prompte pour se signaler, que celle qui s'offroit à ce siege-là. Il arriva donc devant Graves le neuviéme d'Octobre, c'est-à-dire deux mois & demi moins deux jours, depuis que Rabenhaut y étoit arrivé: car c'étoit le 24. de Juillet auparavant que ce siege étoit commencé.

Une si longue défense n'avoit pas abattu le courage des assiegés, mais elle avoit beaucoup épuisé leurs forces. Car comme il ne se pouvoit faire autrement, qu'en faisant perir tant de gens, il n'en fut peri aussi bon nombre de leur côté, ceux qui étoient restés avoient été obligés de faire la garde des autres, & les fatigues, & les veilles les avoient tellement abattus, qu'il étoit aisé de s'en appercevoir. Par dessus tout cela les munitions commen-

çoient

çoient à leur manquer, sur tout la poudre, ce 1674.
qui affligeoit fort le Marquis de Chamilli, qui LIV. III.
sembloit s'être resolu à se faire un cimetiere de la place, tant il avoit rejetté loin la proposition que lui avoit fait faire le Prince d'Orange de se rendre. Ce Prince voiant sa resolution, se determina à faire attaquer la contrescarpe, se fondant sur ce qu'aiant des gens frais contre des gens accablés de fatigue comme j'ai dit ci-devant, il lui seroit aisé d'en venir about. Cependant pour leur donner plus d'affaires, il fit attaquer diverses postes à la fois, & son entreprise lui aiant réüssi, elle l'encouragea à donner un assaut general. Chamilli ramassa toutes ses forces pour soutenir cet assaut. Cependant pour faire voir au Prince d'Orange que rien n'étoit capable de l'étonner, il le prevint lui-même, en tâchant de reprendre une partie des ouvrages qu'il avoit perdus. Il s'y porta avec un courage extraordinaire, & étant secondé par sa garnison, & par la fortune, il renversa plusieurs logemens qui étoient déja faits, si-bien qu'aprés trois mois de siege, il auroit encore pû esperer de tenir autant, s'il eut pû se flatter de quelque secours. Mais les forces du Roi aiant de l'occupation ailleurs, joint à cela qu'il ne lui restoit plus la moitié du monde qu'il lui faloit pour garder ses postes, il receut commendement de la Cour de capituler. Il eut de la peine à croire que le Roi fût au vrai l'état de sa place pour lui envoier un pareil ordre; ainsi il differa de l'executer jusques à ce qu'il l'en eût informé lui-même, ce qu'il trouva moien de faire; quoi que la place fût serrée de tous côtés. Mais le Roi ne laissa pas de persister dans son sentiment, sous pretexte de vouloir conserver le

reste

1674. reste de ses troupes, ce qui n'étoit pas pourtant le veritable motif qui le faisoit agir. En effet, quoi qu'il eût interêt à vouloir sauver de si braves gens, leur perte n'étoit pas encore si certaine qu'il n'y vît quelque ressource. Les assiegés se trouvoient rebutés par tant de malheureux succés; d'ailleurs la saison commençoit à devenir fâcheuse pour les sieges, sur tout en ce païs-là, où il pleut continuellement dés qu'on approche de l'hiver. Ajoutez à cela, que quand le Prince d'Orange auroit été contraint de lever le siege, il n'auroit pas manqué à bloquer la place pendant l'hiver, & comme elle commençoit à manquer de toutes choses, elle seroit toujours tombée entre ses mains.

Voilà comment Graves se rendit, aprés avoir tenu trois mois & deux jours. Le Marquis de Chamilli obtint une composition avantageuse; & même le Prince d'Orange lui accorda encore deux pieces de canon plus qu'il ne lui avoit promis, en consideration de son courage. Ce Gouverneur étant sorti par une si belle porte, ne demeura pas long-temps sans emploi. Car le Roi s'étoit mis sur le pied de recompenser tous ceux qui le servoient bien: ce qui étoit cause que chacun avoit de l'émulation. Quoi qu'il en soit, se ressouvenant non-seulement de ses services; mais encore de ce que j'ai dit tantôt en parlant du Gouverneur d'Oudenarde, il lui donna ce Gouvernement, qui étant à la tête de toutes ses conquêtes de Flandres, demandoit un homme sur qui il pût s'assurer. Cependant comme c'étoit un Prince bien faisant, il continua

ses

appointemens à l'autre, qui avoit servi assez 1674.
long-temps pour aller se reposer. LIV. III.

Voilà quel fut l'évenement de cette campagne, qui devroit mettre fin à ce troisiéme livre de mon Histoire, si je voulois rapporter ce qui se passa année par année. Mais comme le Vicomte de Turenne avoit encore les armes à la main, & que même il n'avoit jamais été si pressé, je crois qu'il est de mon devoir de ne pas tant considerer la suitte des temps, que la liaison que les actions ont les unes avec les autres. Ainsi si je vais parler dans un moment d'un combat qui se donna entre les deux armées, quoi que ce fut au commencement de l'année 1675, prie de considerer, que je n'ai pû faire autrement à moins que de faire une faute, à laquelle je ne pourrois trouver gueres d'excuse.

J'ai dit ci-dessus, que le Marquis de Brandebourg ne fut pas plutôt arrivé qu'il voulut se distinguer des autres Generaux. Or c'est ce qu'il crût ne pouvoir faire mieux qu'en voulant que ses avis fussent suivis preferablement à tous les autres. Pour cet effet il soutint dans le premier Conseil-de-guerre qui fut tenu, que l'on ne devoit pas tant s'arréter au projet qui avoit été fait à Vienne d'assieger Brisac, que l'on dût negliger ce qui étoit de plus utile à la cause commune: que ce dessein pouvoit être bon au commencement de la campagne, c'est-à-dire, lors que les ennemis se fiant sur la neutralité de Strasbourg, avoient negligé de mettre cette place en état de défense; mais maintenant qu'ils l'avoient pourveuë de toutes choses, il ne vouloit pas exposer sa reputation mal à propos. Il conclut donc qu'il faloit

faire

1674. faire quelque entreprise où il y eut plus d'esperance de reüssir.

LIV.III. Il est certain que ses raisons étoient bonnes, & qu'il étoit dificile de les combattre. En effet, comme le Roi penetroit jusques au fonds du Cabinet de l'Empereur, par le moien que j'expliquerai tantôt, il avoit eu connoissance de ce dessein, dés qu'il avoit été formé, si-bien qu'il ne lui avoit pas été dificile de prendre ses precautions. Cependant la jalousie que les autres Generaux avoient de cet Electeur, fit qu'ils s'obstinerent à executer le premier projet, à quoi travaillerent particulierement ceux qui étoient dans les interêts de l'Empereur, à qui cela étoit recommandé particulierement. Cette contestation fit perdre beaucoup de temps à cette armée, qui se trouvoit en état d'entreprendre toutes choses, supposé que ce soit assez pour réüssir, que d'avoir beaucoup de monde, & un gros attirail de guerre. Car elle étoit de soixante & dix mille hommes effectifs, & son équipage à proportion, ce qui étoit capable de donner à penser à l'ennemi. Aussi il n'y eut personne qui ne crût en ce temps-là, que le Vicomte de Turenne ne dût abandonner l'Alsace, d'autant plus que le secours qu'il pouvoit esperer étoit arrêté du côté des trois Evêchés, & du païs de Treves, où l'on craignoit que Spork ne s'acheminât. Et de fait, il y avoit long-temps que l'Electeur de Treves sollicitoit pour que l'Empereur lui fît recouvrer ses Etats, ce qui paroissoit non-seulement digne de la Majesté de l'Empire; mais encore de la justice, puis que ce Prince n'étoit dépoüillé, que pour avoir été attaché à ses interêts. Mais

Spork

Spork qui n'avoit point d'ordre de le faire, se 1674.
contentant d'avoir, par la jalousie qu'il avoit donnée à l'ennemi, empêché qu'il ne donnât secours au Vicomte de Turenne, il s'arrêta sur la Meuse, où moitié de force & moitié d'adresse, il s'empara des villes de Huy, & de Dinan, toutes deux de grande consequence aux François, à cause des ponts qu'elles ont sur la Meuse.

Cette demarche aiant fait connoitre au Maréchal de Crequi, & au Comte de Saux, qu'il n'y avoit rien à craindre ni pour Treves, ni pour les Evêchés, ils resolurent au plutôt, celui-ci de joindre le Vicomte de Turenne, celui-là de prendre garde à la Lorraine, où le but de l'Electeur de Brandebourg étoit toujours de penetrer. Le Vicomte de Turenne, qui étoit instruit de ses desseins, avoit enfin abandonné une partie de l'Alsace, aprés l'avoir ruinée; & s'étant retiré dans les detroits de Saverne, il avoit transporté dans cette place & dans Haguenau qu'il faisoit fortifier, tout ce qu'il avoit pû tirer des autres qu'il avoit démolies. Il avoit pareillement fait amas de tous les grains, & de tous les fourages, si-bien que les ennemis ne pouvant faire subsister une armée si considerable sans la separer, ils s'étendirent dans la haute Alsace, pendant que le Duc de Lorraine, qui se croioit à la veille de rentrer dans ses États, prit un grand circuit pour y arriver. Il surprit la Noblesse d'Anjou, que le Maréchal de Crequi avoit postée pour garder un passage, & qui étoit commandée par le Marquis de Sablé, en qualité de Senéchal de la Province. Car si ç'avoit été au ser-

1674. service qu'eut été dû cet emploi, il ne l'auroit
LIV. III. jamais obtenu, s'étant toujours montré plus homme de bonne chere, qu'homme de guerre. En effet, lors que le Duc de Lorraine arriva, il étoit enseveli dans le sommeil, aprés avoir soupé en bonne compagnie, comme c'étoit sa coutume; si-bien que ce Prince n'aiant trouvé aucune resistance, il le prit prisonnier lui, & une bonne partie de son arriere-ban. Ce succés fut suivi de la prise de quelques places, comme Remiremont, & quelques autres qui étoient de si peu d'importance, qu'on avoit negligé de les fortifier. Mais ce Prince, qui croioit que s'il pouvoit une fois les conserver, les peuples, qui ne demandoient que son rétablissement, en seroient bien plus prompts à secoüer le joug de la France, fit promptement planter des pallissades, & faire les autres choses necessaires, afin que ses gens y fussent en sureté. Si le païs par où il faloit que les troupes ennemies passassent, n'eut pas été ruiné entierement, & que d'ailleurs il eût été facile à leur armée de faire la même diligence que ce Duc avoit faite avec une poignée de monde, il est sans difficulté que c'eût été un grand chemin à son rétablissement. Mais bien-loin de l'oser entreprendre; le Marquis de Brandebourg s'arrêta autour de Colmart pendant que les autres Generaux s'avancerent une partie en deçà de la riviere d'Ill, & l'autre demeura en de là. La fertilité du païs qu'il étoit dificile d'épuiser, leur fournit dequoi pour leur subsistance, & ils songerent plutôt à établir leurs quartiers d'hiver, qu'à faire rien de digne de leur puissance. Le Roi qui attendoit tous

tous les jours de fâcheuses nouvelles de ce cô- 1674.
té-là, fut ravi d'apprendre qu'ils bornoient
leurs conquêtes à celle de Colmar, & de Sche- LIV. III.
lestat. Car pour le reste, c'étoit si peu de cho-
se que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Ce-
pendant l'on croioit aprés cela que le Vicomte
de Turenne se retireroit; sur tout aiant fait une
campagne où il avoit fait deux fois marcher ses
troupes jusques au Nekre. Mais ne voulant
pas en demeurer là, aprés avoir si-bien com-
mencé, il envoia un courier au Roi pour lui
demander permission d'attaquer les ennemis,
dont il se vantoit de rendre bon compte, sepa-
rés comme ils étoient. Il y avoit déja quelque
temps qu'il avoit preparé l'esprit du Roi à cette
demande, car dans le temps que sa Majesté le
pressoit d'abandonner l'Alsace, il lui avoit
mandé tout ce qui étoit arrivé, c'est-à-dire,
que les ennemis ne pourroient pas marcher en
corps faute de vivres, & qu'ainsi étant obligés
de se separer, il seroit facile de tomber sur
leurs quartiers les uns aprés les autres, avant
qu'ils pussent s'entre-secourir. Or comme le
Roi voioit l'effet de sa prediction, il ne voulut
pas refuser à un Capitaine, qui prevoioit de si
loin, une chose qui les devoit combler de gloi-
re l'un & l'autre.

Le Vicomte de Turenne aiant donc eu une réponse conforme à ce qu'il souhaittoit, fit mine aprés tant de fatigues de vouloir donner quelque relâche à ses troupes. C'est pourquoi il fit courir le bruit qu'il les alloit mettre en quartier d'hiver en Lorraine, ordonnant à cet effet à l'Intendant de la Province de fournir promptement les magazins. Les ennemis qui n'au-

1674. n'auroient jamais cru qu'il eût été assez hardi
LIV.III. pour les venir attaquer, s'en crurent encore plus à couvert par le chemin qu'ils lui virent prendre, Car au lieu de marcher à eux par le plus court, il prit une route, où des troupes n'avoient jamais passé; mais avec un si grand ordre, que quoi que son armée marchât en plusieurs corps differens, ils se pouvoient entresecourir les uns les autres. Les ennemis voiant que ses troupes s'étoient ainsi separées, s'en crurent encore plus en sureté, tellement qu'elles ne songerent qu'à faire bonne chere. Mais dans le temps qu'elles y pensoient le moins, le Vicomte de Turenne parut devant Remiremont qui se rendit à discretion, devant que douze cens hommes, que le Duc de Lorraine y envoioit, pussent arriver. La plus grande partie de la garnison prit parti dans ses troupes, lesquelles faisant marcher avec une diligence merveilleuse, il les mena droit à la riviere d'Ill, trouvant peu de resistance en deçà.

Jusques-là les ennemis ne pouvoient croire un si grand dessein, quelques bruits sourds qui en courussent. Mais les douze cens hommes qui n'avoient pû arriver assez à temps dans Remiremont, aiant donné l'allarme par tout, ils leverent leurs quartiers avec precipitation. Il y en eut quelques-uns qui vinrent se jetter dans son armée, croiant que c'étoit leurs troupes qui s'assembloient: d'autres furent investis devant que de se mettre aux champs, & enfin le desordre étoit tel parmi eux, qu'il n'en seroit pas resté un de tout ce qui étoit en deçà, si le Vicomte de Turenne n'eût apprehendé de donner le temps à ceux qui étoient au de là de border

border cette riviere. Pour cet effet il se contenta de laisser quelque cavalerie pour tailler en pieces ceux qu'elle pourroit découvrir, pendant qu'il s'avança en diligence. Mais quoi qu'il n'eût pas perdu un moment de temps, il y avoit déja de la cavalerie pour disputer le passage: si-bien qu'il lui falut livrer combat. Il ne fut pas bien long, parce que les ennemis se trouvant surpris songerent bien plutôt à s'enfuïr qu'à se défendre, desorte que si cette victoire fut remarquable, ce fut bien moins par la peine qu'il y eut à la remporter, que par la grandeur de l'entreprise. Les ennemis aiant ainsi abandonné la riviere, le Vicomte de Turenne passa au de là, & comme chacun des siens se flattoit qu'il n'avoit qu'à paroître pour les faire enfuïr, Montauban qui étoit Maréchal de camp de jour se precipita mal à propos au milieu de quelques escadrons, & se fit prendre. Mais cela ne rassura pas les ennemis: au contraire aiant nouvelles de moment à autre que differens quartiers avoient été enlevés, ils ne songerent qu'à se retirer. Sans la nuit qui survint tout à propos pour eux, ils auroient eu bien de la peine à en venir à bout devant la gendarmerie que le Vicomte de Turenne avoit détachée pour les poursuivre; mais aiant ordre de ne pas s'engager trop avant, elle s'arrêta, de peur d'effacer par quelque malheur le bonheur qui avoit accompagné jusques-là cette entreprise. Les fuiards porterent bientôt ces nouvelles au Marquis de Brandebourg & lui firent la perte si grande, que s'il eût été capable de fraieur, il n'auroit songé qu'à s'enfuir: mais comme il avoit l'ame d'un Prince, où il crut

1674. le peril moindre qu'ils ne le lui representoient, ou il le dissimula. Cependant ne voulant pas
Liv.III. être surpris, il envoia avertir ses troupes qui étoient distribuées autour de lui, de marcher incessamment & de se rendre à Colmart. Il avertit pareillement le Duc de Bournonville de la nouvelle qu'il venoit de recevoir. Or ces troupes étoient encore assez nombreuses pour tenir tête, & même pour donner beaucoup d'affaires au Vicomte de Turenne: mais chacun voiant qu'on se retiroit devant l'ennemi, & d'ailleurs que tous leurs gens qui avoient les postes avancés avoient été battus, il n'y en eut point qui ne s'imaginât que les choses étoient encore pires qu'elles n'étoient, & qui n'eût voulu être déja au de là du Rhin. Ce fut en vain que le Marquis de Brandebourg, qui ne participoit nullement à cette crainte, tâcha de les rassurer, l'arrivée de quelques fuiards détruisit tout ce qu'il leur put dire, & l'on en vit qui quitterent le drapeau, & se jetterent dans les bois, croiant qu'il n'y avoit point d'autre moien d'éviter la mort.

Le Vicomte de Turenne qui se doutoit bien d'un semblable desordre aprés ce qui venoit d'arriver, détacha divers partis pour rendre sa victoire plus complette. Cependant il continua de poursuivre les ennemis, & il prit encore en chemin quantité de garnisons qui ne s'étoient pas retirées. Enfin les choses en vinrent à un point, que ses gens se trouverent embarrassés des prisonniers; car pour ainsi dire ils prirent d'un seul coup de filet un regiment tout entier. Enfin aprés cinq ou six jours d'une pareille marche, on découvrit le Marquis de

de Brandebourg avec tous les autres Generaux, 1674.
qui s'étoit mis en bataille dans une langue de
terre qu'enferme les rivieres de Colmart & de LIV.III.
Turqueim, lesquelles se joignent ensemble par le moien d'un canal qui est à un bout de cette Isle. Il croioit qu'étant dans un poste si auantageux, & d'ailleurs maître de Colmart & de Turquem, le Vicomte de Turenne n'auroit jamais la hardiesse de l'attaquer ; mais ce General aiant toujours eu pour maxime que des gens qui fuïoient le combat avec tant de precaution étoient à demi battus, il commanda de passer un ruisseau qui separoit les deux armées. Huit ou dix escadrons le gardoient ; mais n'aiant pas tenu contre les dragons, & la cavalerie qui s'étoient avancés pour les en chasser, toute l'armée passa ce ruisseau. Il fut aisé aprés cela de découvrir la contenance des ennemis qui avoient Turqueim à leur droite, & Colmart à leur gauche ; neanmoins trouvant qu'ils n'étoient pas assez serrés, ils abandonnerent Turqueim, & se rapprocherent de leur gauche. Le Vicomte de Turenne ne trouvant pas qu'ils eussent raison de l'avoir fait, se saisit de ce poste, pendant que les ennemis travaillerent à retrancher le bord des rivieres. Si le Vicomte de Turenne eût eu son canon il ne leur auroit pas donné ce temps-là, mais par malheur il n'étoit pas encore arrivé, & tout ce qu'il put faire fut de border le canal de son infanterie. Mais les ennemis aiant cet avantage par dessus lui, que le leur étoit servi comme il faut, cette infanterie souffrit beaucoup. Les Sieurs Foucault & Moussi, celui-ci Maréchal de camp, celui-là Lieutenant-

1674. LIV. III.

General, furent tués en cette occasion, non pas toutefois de ce canon, mais de la décharge de huit gros bataillons, qui aiant peur qu'il ne prît envie aux nôtres de traverser le canal, en avoient bordé les bords. Et de fait, la plupart voiant qu'ils ne courroient gueres plus de danger à le passer qu'à demeurer où on les avoit postés, se jetterent dedans, nonobstant une grêle de coups que les ennemis faisoient pleuvoir sur eux. Mais le Vicomte de Turenne qui avoit l'œil à tout, & qui voioit que la cavalerie ennemie leur alloit tomber sur le corps, leur fit commandement de se retirer. Cependant on ne pouvoit dire l'impatience où il étoit que son canon arrivât, sans lequel il ne voioit point de moien de rien faire. Les ennemis prevoiant bien qu'ils n'en seroient pas quittes à si bon marché quand il seroit venu, eurent soin d'entretenir le combat jusques à la nuit, & pour lui faire accroire qu'ils avoient envie de conserver leur poste ne discontinuerent point de le fortifier. La nuit venuë on cessa de tirer de part & d'autre, & nôtre canon étant arrivé, on crut que le lendemain on décideroit par une bataille cette action qui n'en étoit que le prelude. Mais sur le minuit les ennemis décamperent, & se retirerent à Schelestat, où sans s'arrêter ils continuerent leur chemin jusques à Strasbourg, où ils repasserent le Rhin.

L'allarme fut grande dans cette ville voiant le desordre de cette armée, en faveur de qui elle avoit manqué à la neutralité. Car enfin elle apprehendoit le ressentiment du Vicomte de Turenne, non pas qu'elle le crût en état d'entreprendre contre sa liberté, mais parce qu'il

qu'il pouvoit la bombarder, & brûler tout ce qu'elle avoit à la campagne. Mais ce Prince qui étoit la sagesse même, considerant qu'un pareil procedé n'auroit rien de solide pour le service du Roi, prefera la douceur à la vengeance. En effet, au lieu de faire même des reproches à cette ville, il envoia vers les Magistrats à qui il fit dire qu'il sçavoit bien qu'ils n'avoient contribué en rien à ce qui s'étoit passé, & qu'il n'y avoit que la canaille ; c'est pourquoi s'ils vouloient, usant de leur autorité, rentrer dans la neutralité dont ils étoient sortis malgré eux, il feroit ensorte que le Roi oublieroit un si grand outrage. Mais l'Empereur y étoit encore si puissant, qu'ils le prierent de les excuser s'ils ne pouvoient lui rendre de réponse positive, que le temps étoit mal propre pour prendre des resolutions telles qu'il les desiroit, & telles qu'ils les desireroient eux-mêmes, s'il étoit en leur choix de pouvoir parler ; cependant qu'il se donnât patience quelques jours, & qu'il auroit satisfaction.

1674.

LIV.III.

Le Vicomte de Turenne qui avoit été averti à point nommé par le Comte de Lorge de la retraite des ennemis, mais qui avoit jugé à propos de leur faire un pont d'or, voiant que ceux de Strasbourg persistoient à se declarer contre lui, pilla tout ce qui leur appartenoit. Cependant il fit encore sonder les Magistrats, pendant que Monclars qu'il avoit détaché poursuivoit le Marquis de Brandebourg, mais avec ordre de ne s'engager que bien à propos. Monclars satisfit à ses ordres, & aprés avoir été témoin lui-même que ce Prince avoit repassé le Rhin, il surprit agreablement le Vicomte de

1674. Turenne, en lui apprenant que pour surcroît
LIV. III. de bonne fortune il avoit oublié de retirer du moins deux mille hommes qui étoient dans des châteaux, tant sa precipitation avoit été extraordinaire. Au même temps il fit un détachement pour reduire ces châteaux, & il n'y eut que celui de Dachteim qui fit resistance. Mais le Marquis de Vaubrun l'aiant battu avec le canon, la garnison fut obligée de se rendre à discretion, sur tout aprés avoir perdu son Gouverneur qui avoit été tué sur la bréche.

Il y a de l'apparence que si ce Gouverneur eût pû éviter cette destinée, le Marquis de Vaubrun n'en eût pas eu si bon marché; car il étoit brave de sa personne, & homme qui ne cherchoit qu'à pousser sa fortune par toutes sortes de voies. Il l'avoit bien montré il y avoit quelque temps par une entreprise qu'il avoit faite, & dont j'aurois dû parler à fonds pour suivre exactement l'ordre du temps où les choses sont arrivées: mais comme il y a de certains enchainemens d'une affaire avec une autre qu'on ne sçauroit quelquefois interrompre, sans faire perdre beaucoup de grace à une histoire, j'ai jugé à propos d'en user comme j'ai fait, sûr que je retrouverois toujours l'occasion de parler de ce que je vais rapporter ici. J'ai dit ci-devant que le Prince Guillaume avoit été arrêté à Cologne. Or ç'avoit été ce Gouverneur qui avoit fait une action si hardie, mais qui en la faisant auroit bien fait plus de plaisir à l'Empereur de lui donner un coup de pistolet, que de le reserver à perir dans les formes. En effet, quoi qu'il eût épousé ouvertement le parti du Roi, aussi-bien que l'E-

vêque

vêque de Strasbourg son frere, sur quoi y avoit-il lieu de lui faire son procés, puis que tout ce qu'il avoit fait n'alloit pas directement contre l'Empereur. Il est vrai que c'étoit lui en partie qui avoit porté l'Electeur de Cologne, sans qui le Roi ne pouvoit entrer en Hollande, à se joindre avec lui contre cette Republique. Mais qu'est-ce que cela avoit de commun avec les interêts de l'Empire, dont étant né sujet, c'eut été dequoi le convaincre de trahison, si on eut pu lui faire voir qu'il eut machiné quelque chose contre lui. Aussi un des plus éclairés des Ministres de l'Empereur ne se put empêcher de dire, sçachant qu'on l'amenoit prisonnier, que ce qu'avoient fait le Marquis de Grana & Obizi, car tout ce que celui-ci avoit fait, étoit par le commandement & par le conseil de celui-là, n'étoit rien en comparaison de ce qu'ils pouvoient faire. C'étoit s'expliquer, ce me semble, assez clairement. Neanmoins quoi que cela voulût dire qu'il n'y auroit pas sujet de le condamner, l'Empereur le reconnoissoit si-bien pour l'ennemi juré de sa Maison, que tout équitable qu'il étoit, il resolut de se défaire d'un homme si dangereux. Et pour dire la verité, son esprit naturellement intriguant étoit devenu encore plus à craindre par cette injure & par les rigueurs de sa prison; car l'Empereur lui vouloit faire sentir par ce traitement qu'il n'y avoit point d'esperance pour lui, tant la vangeance est douce aux devots comme aux autres. Cependant pour apprendre à ceux qui ne le sçavent pas d'où procedoit tant de haine, il faut sçavoir que dans le temps que l'Empereur faisoit tous ses efforts

1674. pour porter l'Empire à armer contre le
Liv. III. Roi, celui-ci avoit remué ciel & terre avec son frere pour traverser ses desseins, representant aux Princes qui étoient de leurs amis, que la guerre dans laquelle ils s'alloient engager, étoit moins la guerre de l'Empire que la guerre de la Maison d'Autriche. On ne pouvoit dire qu'il n'eût raison. Mais enfin le bonheur des armes du Roi avoit rendu tous les Souverains jaloux, aussi-bien que la Maison d'Autriche le pouvoit être, & voilà pourquoi tout ce que ces deux freres purent dire ne fut point écouté. Quoi qu'il en soit, on le conduisit à Neustat, & la Comtesse de Levesteim sa sœur qui n'ignoroit pas les méchans desseins qu'on avoit contre lui se rendit à Vienne, pour faire ressouvenir l'Empereur de sa justice : mais quelque devotion qu'il eut, comme l'interêt marche toujours le premier, il eut peu d'égard à ses prieres, de sorte que cette Princesse desesperant de son salut, chercha d'autres voies pour le sauver. Elle fit sonder pour cela un Officier qui le gardoit, à qui outre une bonne somme d'argent elle fit esperer un emploi plus considerable que le sien ; & cet homme se laissant tenter par des offres si avantageuses, lui offrit tout ce qu'elle voulut. Cependant comme il ne pouvoit pas executer tout seul ce qu'il lui promettoit, il se mit en devoir de gagner ceux dont il avoit besoin ; mais s'étant adressé à une personne fidele, l'Empereur en fut averti, qui le fit punir comme le cas le meritoit. La découverte de cette trahison lui fit craindre qu'il ne se trouvât encore des gens assez hardis pour faire une pareille entreprise,

ainsi

ainsi pour mettre fin à toutes choses, il resolut de le faire mourir dans peu de temps. Les amis de ce Prince étant avertis de cette resolution, furent trouver le Nonce du Pape, & lui dirent que s'il ne prenoit parti en cette affaire, la guerre qui étoit allumée alloit devenir immortelle; que le Roi qui étoit un grand Prince ne pourroit souffrir cet affront sans ressentiment: qu'il avoit déja assez fait connoître la part qu'il y prenoit, par l'ordre qu'il avoit envoié à ses Ambassadeurs de sortir de Cologne: qu'une assemblée si auguste, & qui devoit rendre le repos à la Chrêtienté n'avoit été rompuë que par là: qu'elle se pouvoit renoüer si l'on poussoit les choses avec moins de passion; au lieu que si on continuoit de les envenimer, comme l'on faisoit, il en naîtroit de grands inconveniens: que la Hongrie voiant que l'Empereur s'engageoit tête baissée, pour ainsi dire, dans cette guerre, commençoit à branler: que le Turc qui n'épioit que l'occasion de profiter de nos desordres en feroit peut-être bientôt autant; ce qu'on pouvoit empêcher, évitant de se donner les uns aux autres de si grands sujets de chagrin: qu'à bien examiner toutes choses, le crime du Prince Guillaume n'étoit que d'être attaché au parti du Roi, à qui par consequent on faisoit une plus grande injure qu'à lui, puis que l'honneur d'un grand Monarque étoit mille fois plus considerable que la vie d'un particulier: qu'au reste il y avoit un moien facile d'arrêter le cours de la justice, pourvû qu'il s'en voulût servir: qu'il pouvoit au nom du Pape interceder pour la vie du prisonnier; que l'Empereur se donneroit bien de garde de refu-

1674. Liv.III.

ſer cette grace au Pape, pour qui il avoit toujours témoigné beaucoup de reſpect, que quoi qu'il n'eût point d'ordre de ſa Sainteté, elle ne le deſavoüeroit pas d'une action comme celle-là, puis qu'il y alloit du ſalut de toute la Chrêtienté.

Le Nonce du Pape écouta ces raiſons attentivement, & il vit bien qu'elles étoient fondées ſur le bon ſens. Cependant il n'oſa faire cette demarche de ſon chef: ce que voiant les autres, & que devant qu'il en eût reçû l'ordre de Rome, le Prince Guillaume ſeroit executé, ils lui dirent que s'il ne vouloit pas avoir recours à cette voie, il eût recours du moins à une autre qui lui étoit ouverte, & où il y alloit même de l'honneur du St. Siege: que le Prince Guillaume étoit engagé dans les Ordres ſacrés: qu'il n'appartenoit pas à une Puiſſance ſeculiere de mettre la main ſur un Eccleſiaſtique; & que quand même il ſeroit coupable, c'étoit à des Juges commis par ſa Sainteté à en connoître: que lui qui n'étoit là que pour veiller à ſes interêts, ne pouvoit pas laiſſer paſſer cette occaſion ſans en porter ſes plaintes à ſa Majeſté Imperiale: que cela ſuſpendroit le cours de la Juſtice, laquelle étant arrêtée, ils eſperoient que le temps acheveroit le reſte, outre qu'aiant d'autres Juges que ceux qu'on lui avoit donnés, il n'y avoit plus rien à craindre. Le Nonce à qui c'étoit apprendre le dû de ſa charge que de lui remontrer de telles choſes, n'eut garde de n'en pas profiter. Il fut trouver en même temps l'Empereur, à qui il remontra qu'il entreprenoit ſur

ſur l'autorité du Pape, en ſe conſtituant juge lui-même de ce Prince. Ainſi lui aiant fait naître un ſcrupule, toute cette procedure fut arrêtée. Cependant le Prince Guillaume demeura toujours en priſon, & ce ne fut qu'à la paix qu'il en ſortit, comme nous verrons dans la ſuite de cette hiſtoire. 1674. Liv. III.

Cette affaire s'étant terminée de la ſorte, le Roi qui faiſoit grand bruit de cette violence, s'appaiſa un peu, mais non pas tant toutefois qu'il ne fît encore pluſieurs efforts pour obtenir ſa liberté. Il fit agir pour cela tous les Princes qui étoient de ſes amis, & particulierement le Roi de Suede, qui y avoit auſſi plus d'interêt que les autres; car aiant été mediateur, il ſembloit que c'étoit manquer au reſpect qui lui étoit dû que de violer le droit des gens en preſence de ſes Ambaſſadeurs, qui tenoient le premier rang dans l'aſſemblée, les autres les aiant reconnus pour arbitres de leurs differens; & à la verité il y avoit quelque choſe à dire. Auſſi le Roi qui étoit aſſez habile pour ne rien negliger de ce qui étoit de ſes interêts, ne ceſſa de repreſenter à ce Prince, que ſi on ne lui rendoit juſtice, il étoit obligé honêtement de lui aider à tirer vengeance de cet affront, & pour l'y exciter davantage, il lui offrit cent mille écus par mois, offres touchantes pour un jenne Prince qui avoit herité de la vertu de ſes ancêtres, & à qui les mains demangeoient. Il ne ſe contenta pas de tâcher de s'appuier du ſecours de ce Prince, il fomenta encore le mécontentement des Hongrois, à qui il promit de grands ſe-

1674. LIV. III. cours s'ils pouvoient faire quelque diversion en sa faveur. Car ce Prince qui étoit sçavant en l'art de regner, & qui avoit encore plus de courage que de forces, quoi qu'il en eût beaucoup, entreprenoit également de proteger, & les rebelles d'Italie, & ceux de Hongrie. Et certes cela lui étoit autant permis qu'aux Espagnols de débaucher le Chevalier de Rohan; & toute la difference qu'il y avoit, c'est que s'il dépensoit son argent à ces sortes de choses, c'étoit avec plus d'esperance de reüssir qu'ils n'en pouvoient avoir en cette occasion.



HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE QUATRIEME.

Où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable en l'année 1675.

VNE campagne aussi glorieuse que la precedente étonna les ennemis qui avoient fait toutes sortes d'efforts pour se faire craindre. Cependant bien loin qu'ils en fussent plus disposés à la paix, il parut par leur conduite qu'ils

1675. Liv. IV.

1675. qu'ils vouloient avoir leur revanche. L'Empereur que cette affaire regardoit plus particulierement que personne, n'oublia rien pour faire de nouvelles creatures, remontrant à tous ceux dont il pouvoit tirer secours, qu'il ne s'agissoit plus de porter la guerre au cœur de la France, comme ils avoient esperé, mais de défendre leurs propres heritages: qu'aprés l'avantage que venoit de remporter le Vicomte de Turenne, il ne faloit pas croire que le Roi demeurât les bras croisés: qu'il avoit moien avec son argent de faire la guerre en hiver comme en été; c'est pourquoi s'ils ne secouroient le Roi d'Espagne, qui étoit le plus exposé à cause du voisinage, ce seroit envain qu'ils auroient déja fait tant de dépense. Ces raisons toutes specieuses qu'elles étoient, n'étoient pas capables de faire un grand effet, s'il n'eût engagé adroitement les Hollandois à traiter avec quelques Princes, qui voiant toute l'Europe en guerre, avoient été obligés d'armer pour leur sureté. Or ces Princes qui n'avoient pas moien d'entretenir tant de troupes, voiant que c'étoit une necessité pour eux ou de les congedier, ou de prendre parti, écouterent aisément des propositions qui leur étoient favorables: joint à cela qu'il n'y en avoit pas un qui ne commençât à trouver que le Roi devenoit trop puissant.

Liv. IV.

Cependant l'Electeur de Brandebourg étant bien ébranlé de traiter une seconde fois avec le Roi, non pas qu'il eût dessein de prendre parti contre l'Empereur, mais parce que les demarches des Suedois l'inquietoient. Le Roi lui avoit fait proposer de demeurer neutre, & il tâ-

tâchoit de l'y porter non-seulement par ces considerations, mais encore en lui remontrant qu'aprés avoir fait si peu de chose la campagne precedente, il n'y avoit ni honneur ni profit pour lui à persister dans une union, où la diversité d'interêt feroit toujours échoüer les plus belles entreprises. L'Electeur qui étoit habile sur ce qui regardoit son profit, prêtoit l'oreille à ces propositions, comme s'il eût eu dessein de les accepter; mais faisant avertir sous main les Hollandois de ce qui se passoit, il les obligea d'augmenter les subsides qu'ils lui donnoient, il rompit aprés cela tout le commerce qu'il avoit avec le Roi, & l'on se disposa plus que jamais à la guerre. Voilà comment l'interêt produisoit une infinité d'intrigues. Mais avec tout cela il n'y en avoit point de plus adroite que celle que le Roi conduisoit. J'ai dit ci-dessus qu'il promettoit monts & merveilles au Prince d'Orange. Or voiant que tous les ennemis qu'il avoit sur les bras ne lui pourroient pas faire beaucoup de mal, s'il étoit assez heureux pour broüiller la Hollande en elle-même, il proposa au Roi d'Angleterre qu'ils devoient contribuer l'un & l'autre à rendre ce Prince Souverain. Il est à croire que le Prince d'Orange ne le souhaittoit pas, puis qu'il en avoit fait part aux Etats, lesquels en reconnoissance de sa moderation l'avoient declaré lui & ses successeurs mâles Gouverneurs & Amiraux hereditaires. Ces deux charges ne le rendoient gueres moins autorisé que s'il eut été Souverain: mais enfin comme il y avoit encore beaucoup de difference entre ce qu'il étoit, & ce qu'il seroit s'il n'eût pû dépendre de per-

sonne,

1675. LIV. IV. sonne, le Roi lui suscita l'affaire du monde la plus delicate, & qui pour tout dire en un mot, étoit pour le perdre, ou pour l'élever. Ce fut de persuader quelques particuliers de Gueldres, à qui aprés auoir insinué que leur Province seroit toujours malheureuse tant qu'elle seroit obligée de dépendre comme elle faisoit de la Hollande, il leur souffla adroitement qu'il y auroit bien plus davantage pour eux à se laisser conduire à un Souverain; qu'ils en seroient quittes pour fournir aux besoins de leur Etat, saus être obligés comme ils étoient de se ruiner pour l'équipage d'une flotte dont ils ne retiroient aucun profit. Qu'ils étoient assujettis à cet esclavage en temps de paix comme en temps de guerre; à quoi bon cependant, si ce n'étoit pour enrichir ceux d'Amsterdam, qui les regardoient comme leurs esclaves; qu'ils pouvoient esperer d'ailleurs de vivre en repos, s'ils choisissoient le Prince d'Orange pour leur Souverain: que l'honneur qu'il avoit d'appartenir de si prés au Roi d'Angleterre leur devoit faire croire que ce Monarque le prendroit en sa protection: que le Roi d'Angleterre étoit bon ami du Roi, & que leur choix ne tarderoit gueres à être suivi d'une paix pour leur petit Etat: qu'aprés tout s'ils consideroient l'avantage qu'ils retiroient d'être un des membres de la Republique, ils reconnoitroient qu'il se reduisoit à un seul point, qui étoit d'avoir sa protection: qu'apres s'en être separés ils jouïroient de ce même avantage, puis que l'interêt de la Republique seroit d'avoir alliance avec lui, car étant devenu frontiere, elle auroit toujours peur qu'il ne

prît parti avec ses ennemis : que d'un autre côté il pourroit rechercher la protection de quelque Puissance étrangere, laquelle autant pour ses propres interêts que pour les siens veilleroit à sa conservation. 1675. Liv. IV.

Ces raisons qui faisoient voir tout ce qu'il y avoit d'avantageux sans découvrir en aucune façon le poison qu'il y avoit dessous, firent d'autant plus d'impression, que cette Province adoroit, pour ainsi dire, le Prince d'Orange. Il ne faut donc pas s'étonner si elle y prit feu d'abord, & si dans la suite elle fit ce qu'elle put pour la faire reüssir. Cependant le Prince d'Orange en étant averti, en fit part à Messieurs les Etats pour sçavoir leur sentiment sur cette affaire. Et ces Messieurs en aiant deliberé, ils le prierent de n'y point penser. Voilà comment se termina cette affaire qui étoit prête d'avoir de grandes suites, car le Roi qui ne cherchoit qu'à diviser cette Republique aprés ne l'avoir pu ruiner, pretendoit encore faire soûlever les villes du Brabant Hollandois en faveur de ce Prince, & pour acheminer ce dessein avoit fait en sorte de leur faire déja demander d'être receuës dans l'union de la Republique, comme une huitiéme Province, afin que ne faisant toutes ensemble qu'un corps, elles pussent offrir leur Souveraineté, comme venoit de faire la Gueldre.

Il est aisé, à ce que je m'imagine, de penetrer l'auantage que le Roi retiroit s'il fut venu à bout de ce dessein, & je ne crois pas être obligé de m'étendre beaucoup là-dessus. Cependant les Hollandois se voiant delivrés d'une affaire si épineuse, ne songerent qu'à reprendre

1675. dre Maestricht, afin que s'il leur en coutoit beaucoup d'argent pour toutes les alliances

Liv. IV. qu'ils avoient faites, ils pussent dire du moins qu'ils ne l'avoient pas prodigué inutilement. Spork qui s'étoit établi dans le voisinage de Maestricht dés la fin de l'année derniere, s'étoit déja emparé de quelques postes pour l'acheminement de ce dessein : mais le Comte d'Estrades aiant peur qu'il ne se saisît de Visé, il le fit démolir aussi-bien que Maseik, afin d'avoir la riviere libre en deçà, & de pouvoir faire des courses au delà de cette derniere place. Les ennemis ne pouvant gueres esperer de reüssir s'ils n'engageoient la ville de Liege dans leurs interêts, l'Empereur y envoia le Cardinal de Bade qui étoit Chanoine de St. Lambert, qualité fort considerable dans cette ville, puis qu'elle dépend également de ce Chapitre & de son Evêque, sa grande naissance, qui étoit d'ailleurs pour ainsi dire relevée par la Pourpre, lui avoit acquis beaucoup de creatures & parmi le Clergé & parmi le peuple. Ainsi sa venuë fut fort agreable aux uns & aux autres, d'autant plus que chacun avoit plus d'estime pour les François, que d'amitié. Il lui fut donc aisé de faire des brigues, aprés quoi il fit sonder le Baron de Vierset qui commandoit dans la citadelle. Vierset prêta l'oreille à ses propositions, esperant que dans le besoin qu'il avoit de lui, il feroit quelque chose pour sa fortune. Mais le Cardinal à qui l'argent manquoit, n'aiant que des promesses à lui donner, la chose traîna en longueur, & pendant ce temps-là le Comte d'Estrades intercepta des lettres du Cardinal, où il vit à quoi

quoi il tenoit que le marché ne se conclud. 1675.
Jugeant par là qu'il n'y avoit point de temps à perdre ; il fit parler à Vierset, & comme il avoit de l'argent comptant, l'autre lui livra sa citadelle, & se retira en France, où pour lui laisser toujours le nom de Gouverneur, on le mit dans Ponthoise, qui est une ville à six lieuës de Paris, mais dont le Gouvernement n'est pas plus considérable que celui d'un village, à moins qu'il n'y ait quelque guerre civile. Quoi qu'il en soit, cette citadelle aiant éte ainsi livrée au Comte d'Estrades pendant la nuit, ceux de la ville furent fort surpris le lendemain matin d'entendre le tambour qui battoit à la Françoise, & ils ne le purent croire, jusques à ce qu'ils virent quelques soldats qu'on envoioit exprés pour voir ce qu'on diroit. Ces soldats leur confirmerent la chose, & le Cardinal aprés avoir été fort surpris de cette nouvelle, tâcha d'émouvoir la ville en sa faveur. Les habitans qui sont naturellement portés à la sedition, n'eurent pas de peine à prendre les armes, & un homme d'une des meilleures familles de la ville, qui étoit engagé dans le service de France étant venu à paroître sur ces entrefaites, on lui demanda qui vive, à quoi aiant répondu selon que l'emploi qu'il avoit l'y obligeoit, on lui lâcha un coup de fusil dans la tête. Ce commencement aiant fait augurer au Cardinal que la ville se declaroit pour lui, il manda promptement les garnisons que ceux de son parti tenoient dans les villes d'alentour, comme Huy, Dinan, Rochefort, & quelques autres, lesquelles accoururent en diligence. Etant arrivées aux portes, il proposa de

1675. de les laisser entrer dans la ville, pour faire les approches de la citadelle, qu'il se promettoit de prendre dans peu de temps: mais le peuple qui avoit peur de recevoir des maîtres sous ce pretexte, ne voulut pas s'y accorder. Le Cardinal fut outré de ce refus, & aprés plusieurs tentatives il se retira, voiant qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui. Les Liegeois aiant fait tant de démarches contre les interêts du Roi, s'attendirent d'être fort maltraités; mais ce Prince qui voioit qu'il en avoit affaire ne voulut pas qu'on leur demandât la moindre chose, ni même que l'on recherchât celui qui avoit tué l'Officier dont j'ai parlé ci-dessus.

Le Comte d'Estrades s'étant ainsi emparé de la citadelle de Liege, le Roi crut que pour maintenir cette ville dans son parti, il devoit chasser les garnisons ennemies qui étoient alentour, car il étoit impossible autrement que les habitans qui étoient en grand nombre n'eussent disette de vivres. Il étoit de son interêt d'ailleurs d'avoir un passage au delà de la Meuse, afin que s'il arrivoit que la garnison de Maestricht qui s'écartoit bien avant fût poussée, elle eût une retraite. Or comme l'execution de ce dessein dépendoit de se mettre en campagne avant que les Allemans occupassent ses forces, il resolut d'y entrer de bonne heure. Cependant pour donner le change aux ennemis, il fit courre le bruit qu'il en vouloit à Luxembourg, & fit les mêmes preparatifs que si c'eût été son dessein. Les Espagnols qui regardoient cette place comme celle de tous les Païs-bas qui leur étoit de plus grande consequence, ne croiant pas cette entreprise au dessus

ſus de ſes forces, en furent fort allarmés. 1675.
Dans le même temps un corps de cavalerie eut ordre d'aller de ce côté-la, & redoubla encore leur crainte; tellement que comme ils étoient prevenus qu'ils ne pouvoient prendre trop de precaution, ils affoiblirent les autres garniſons & renforcerent celle-là. Le Roi qui voioit par là un grand acheminement à ſes deſſeins, s'avança en perſonne du côté de Mons, & comme il étoit curieux de voir le champ de bataille où s'étoit donné le combat de Seneff, il ſe fit montrer toutes les haies & tous les buiſſons qui avoient ſervi de défenſe aux ennemis. Cependant ſon ſéjour dans ce voiſinage faiſant craindre aux Eſpagnols qu'il n'eût plutôt deſſein de ce côté-là que du côté de Luxembourg, ils ſe mirent en campagne, & prirent garde à ſes démarches. Cela donna lieu à quelque eſcarmouche, où la preſence du Roi ſervit à ſoûtenir le courage de ſes gens, qui ſembloit ſe rallentir par la perte de quelques Officiers: mais enfin les Eſpagnols furent obligés de ceder au nombre, ſi-bien qu'ils prirent le parti de ſe retirer.

LIV. IV.

Juſques-là on n'avoit pû rien encore penetrer des deſſeins du Roi, & l'on ne ſçavoit où tomberoit le faix de ſes armes, qui ſe faiſoient craindre en même temps en divers endroits. Car le Maréchal de Crequi étoit ſur la Meuſe avec une antre armée, & le Comte de Choiſeul dans le Luxembourg. Ils voltigeoient tous deux tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, donnant de la jalouſie à toutes les places, & le Roi n'en faiſoit pas moins de ſon côté, ce qui embarraſſoit les ennemis, à qui tous les com-

1675. commencemens de campagne ne pouvoient
LIV. IV. qu'ils ne fussent extrêmement desavantageux. Car comme ils étoient obligés d'aller prendre des quartiers d'hiver bien-loin, le Roi qui assembloit ses troupes, pour ainsi dire, en un clin d'œil, avoit le temps de faire une partie de ce qu'il vouloit avant qu'ils songeassent seulement à lever leurs garnisons. Au reste, aprés avoir été quelque temps sans paroître se determiner, il manda au Maréchal de Crequi de faire le siege de Dinan, pendant qu'il prendroit garde qu'il n'y entrât du secours. Crequi pour mieux tromper les ennemis fit passer un détachement de son armée en deçà de la Meuse, comme si son dessein eut été d'attaquer Charlemont ou Namur, & empêchant par là que ces garnisons ne se jettassent dans Dinan, il se rendit devant avec le reste de ses troupes. Le Duc de Lorraine n'en eut pas plutôt avis qu'il se mit en campagne pour secourir cette place; mais étant prise avant qu'il eût pû assembler tous ses quartiers, le Marechal de Crequi s'avança pour l'observer, pendant que le Marquis de Rochefort marcha contre la ville & le château de Huy. Comme c'étoit peu de chose que l'un & l'autre, ils ne le tinrent pas long-temps, aprés quoi il fut investir la ville de Limbourg, capitale du Duché qui porte ce nom. Crequi eut ordre de se transporter dans son camp pour prendre soin de ce siege, & aprés avoir pourvû à la sureté des places sur lesquelles le Duc de Lorraine pouvoit entreprendre quelque chose, il s'y achemina avec sa cavalerie.

Le Duc de Lorraine ne fut pas le seul qui se

mit

mit en campagne pour arrêter le cours de ces desseins. Le Prince d'Orange fit la même chose de son côté, & aiant pris sa marche du côté d'Anvers, les troupes Espagnoles sortirent de leurs garnisons, & le joignirenr aux environs de Malines. Ce Prince y laissa ses bagages, pour n'être point embarrassé en cas de combat ; car il sçavoit que le Roi s'étoit avancé du côté de Maestricht pour l'empêcher de se joindre au Duc de Lorraine, qui sur le bruit de ce siege s'avançoit pareillement pour le faire lever. Le Prince d'Orange pour éviter la rencontre du Roi qui étoit plus fort que lui, prit le chemin de Ruremonde, où il passa la Meuse. Mais le Roi qui s'étoit precautionné à tout évenement, passa de son côté cette riviere sur un pont qu'il tenoit tout prêt, & s'étant campé avantageusement, il l'empêcha de passer outre. Cela donna le temps au Maréchal de Crequi, qui avoit trouvé plus de resistance à cette place qu'à Dinan, de presser ses attaques : de sorte que le Comte de Nassau parla de Capituler : mais aiant reçû dans ce moment des nouvelles du Prince d'Orange qui lui promettoit du secours, il rompit le traité, & continua de se défendre plus vigoureusement que jamais. Cette vigueur lui dura jusques à ce qu'il vit la brêche suffisante pour pouvoir être forcé : mais alors ne voiant point paroître ce secours dont on le flattoit, il redemanda à capituler, & obtint une composition raisonnable. Le Roi sçachant que la place s'étoit renduë, envoia le Maréchal de Crequi du côté de la Sarre, où le Duc de Lorraine se retiroit aprês avoir manqué son coup. Pour lui

il

1675. il repassa la Meuse avec son armée pour poursuivre le Prince d'Orange qui reprenoit le chemin de Bruxelles; mais la quantité de bagages qu'il avoit avec lui retardant sa marche, il détacha le Duc de Luxembourg pour l'amuser, & le fit soutenir par le Prince de Condé avec une partie de l'armée. Ces deux détachemens ne le purent joindre, mais se rendirent maîtres de Tillemont, pendant que le Duc de la Feüillade que le Roi avoit détaché d'un autre côté s'empara de St. Tron, ville du païs de Liege, mais où les ennemis avoient mis garnison pour bloquer Maestricht de ce côté-là. On n'osa rien dire à la petite place de Lewe qui est située entre l'un & l'autre, mais qui étoit trop forte pour pouvoir être insultée si facilement. Cependant le Prince de Condé voulut surprendre Diest, mais Rabenhaut s'étant jetté dedans, il ne jugea pas à propos de s'y arrêter. Massiete qui étoit en garnison dans Lewe voiant que l'armée du Roi passoit si prés de lui, & aiant dessein de se signaler, sortit de la place, & s'embusqua si adroitement, que l'armée du Roi aiant fait alte, il surprit la garde, dont une partie avoit mis pied à terre, & l'autre avoit débridé. Cela donna l'allarme à toute l'armée qui remonta à cheval: mais il s'étoit déja retiré avec un bon nombre de prisonniers avant qu'on sût par où il le faloit poursuivre. Pendant toute cette marche l'armée eut toujours la pluie sur le dos, & l'on remarqua qu'il plût quinze jours de suite. Cependant on ne sçavoit quel étoit le dessein du Roi, & s'il en vouloit à Louvain, ou à Bruxelles, ou entrer dans la Campine. Mais outre que son armée

mée étoit trop fatiguée pour faire aucune entreprise, la campagne d'Allemagne approchoit, & il étoit besoin d'y envoier des troupes au Vicomte de Turenne. Ainsi le Roi n'aiant plus rien à faire en Flandres, fit un detachement pour prendre ce chemin-là, & laissant son armée au Prince de Condé, il se retira en France. Le depart du Roi & le detachement qu'il avoit fait avant que de partir, firent changer les affaires de face; car au lieu que c'étoit auparavant le Prince d'Orange qui étoit sur la défensive, ce fut alors le Prince de Condé qui fut obligé de s'y tenir, & il ne se trouva pas peu embarrassé pour s'acquiter de sa commission. Mais avant que de rapporter l'adresse avec laquelle il s'en tira, je dois faire mention des affaires d'Allemagne, où les forces des alliés n'étoient pas aussi fortes que l'année precedente, mais où elles étoient mieux conduites.

1675. LIV.IV.

Pour dire en peu de mots pourquoi elles n'étoient pas si nombreuses, il faut sçavoir que le Roi avoit tant fait auprés du Roi de Suede, qu'il avoit resolu de se declarer en sa faveur, ce qui avoit obligé l'Electeur de Brandebourg de reprendre le chemin de ses Etats avec une partie de ses troupes. Une partie de celles de la Maison de Brunswic en avoit fait autant, & ces deux Puissances se devoient joindre avec le Roi de Danemark, qui étant ennemi juré du Roi de Suede, avoit promis à l'Empereur de lui faire tête dés qu'il se declareroit. Cela apportoit un grand changement aux affaires d'Allemagne, où d'ailleurs le succés, qu'avoit eu le Vicomte de Turenne, rendoit les gens plus

1675. retenus à se declarer. La ville de Strasbourg étoit rentrée dans la neutralité, & c'étoit un grand chagrin pour les Imperiaux, à qui il n'étoit plus si facile d'entrer en Alsace. L'Empereur considerant tout cela, fit deux choses pour tâcher de rétablir ses affaires ; l'une d'écrire lui-même à cette ville, l'autre de renvoier Montecuculi sur le Rhin, afin que la presence d'un si grand Capitaine fût capable de rassûrer ceux qui trembloient. Strasbourg aiant reçû ses lettres fit réponse en public, que ne pouvant rompre la neutralité sans s'exposer à de grands perils, elle supplioit l'Empereur de l'en vouloir dispenser; mais elle l'avertit sous main de faire approcher ses troupes, & qu'elle lui rendroit service autant qu'elle pourroit. Le Vicomte de Turenne, qui observoit toutes ses demarches, étant averti de sa méchante volonté, ne crut point de meilleur moien pour en arrêter le cours que de marcher promptement avec son armée; c'est pourquoi il l'assembla en diligence, & aprés en avoir été reçû au commencement de cette campagne, comme il étoit toujours, c'est-à-dire, avec une affection inconcevable des soldats, il lui fit prendre le chemin du Rhin. La marche du Vicomte de Turenne aiant fait connoître aux ennemis que ceux qui avoient la meilleure intention de leur rendre service, ne l'oseroient plus entreprendre, ils s'avancerent de l'autre côté de fleuve pour surprendre le Fort qui couvroit le pont. Mais les partisans de France s'en étant doutés, ils obligerent les Magistrats d'y faire entrer des Suisses, lesquels avoient fait serment de le défendre envers &

LIV. IV.

con-

contre tous. Ces démarches apprirent au Vicomte de Turenne que le veritable dessein de ses ennemis étoit d'entrer en Alsace, quoi qu'ils eussent fait un détachement pour marcher du côté de Philisbourg, & que même ils l'eussent bloqué dés l'hiver. Il se confirma toujours dans cette opinion, jusques à ce que le Duc de Lorraine s'éloignât de la Sarre, & s'approchât du Rhin: car Montecuculi qui se voioit à bout de ses finesses, le pria de vouloir prendre cette peine, esperant qu'il embarrasseroit tellement le Vicomte de Turenne, qu'il seroit obligé ou de marcher au secours de cette place, ou de la laisser sans défense. Le Vicomte de Turenne fut un peu embarrassé sur ce mouvement; neanmoins considerant que cette place étoit assez bonne d'elle-même, & d'ailleurs assez munie de toutes choses pour faire une forte resistance, il resolut de ne point sortir de son poste, jusques à ce qu'il vît plus clair dans le dessein des ennemis. Ils furent surpris de le voir comme immobile dans une occasion comme celle-là, & pour lui faire mieux accroire le siege de cette place, ils se logerent alentour, & même attaquerent quelques postes, par où il leur auroit falu commencer, si c'eut été veritablement leur dessein. Un autre que le Vicomte de Turenne se fut laissé surprendre par tant de feintes; mais il se contenta d'y jetter quelques dragons, & même pour montrer aux ennemis qu'il se tenoit assuré de ce côté-là, il resolut de passer le Rhin. Pour cet effet il détacha le Marquis de Vaubrun pour faire construire un pont auprés de Rinfeld: ce que voiant Montecuculli, il

1675. envoia du monde pour troubler les travailleurs; mais le Vicomte de Turenne aiant fait
Liv. IV. soutenir Vaubrun, le pont fut achevé nonobstant l'obstacle qu'il tâcha d'y apporter.

Au reste l'on peut dire que c'étoit deux vieux routiers qui avoient affaire l'un à l'autre: ce que l'on reconnut bien en ce que Montecuculli n'aiant pu venir à bout de son dessein par la force, il usa de toute son adresse pour l'empêcher de passer le Rhin. Car aprés avoir semé le bruit qu'il alloit à cette fois-là assieger Philisbourg, il en prit le chemin effectivement, & même fit passer le Rhin à un détachement pour joindre le Duc de Lorraine. La conduite de ces Generaux, à n'examiner les choses que superficiellement, devoit faire croire qu'ils ne se cherchoient pas, puis que pendant que l'un passoit au delà de ce fleuve, l'autre venoit en deçà. Mais le mistere se découvrit bientôt. Montecuculli qui croioit que le Vicomte de Turenne dût donner dans le paneau, rebroussa chemin dés qu'il sçut le contraire, & le Duc de Lorraine prit celui de la Moselle: mais le Vicomte de Turenne fut si diligent, qu'au lieu de passer sur son pont de Binfeld, il en fit faire un autre prés le village d'Oben, lequel fut achevé en deux fois vingt-quatre heures, quoi que ce ne fut pas proprement un pont, mais cinq ou six qu'il falut faire, car dans cet endroit, qui est assurément le plus large du Rhin, puis qu'il a plus d'une demie lieuë d'étenduë, il y a plusieurs Isles qui sont toutes de front, & il faloit passer l'une aprés l'autre avant que d'arriver au rivage. C'étoit une furieuse entreprise pour une armée,

mée, principalement les ennemis aiant des troupes dans tous les postes d'alentour : mais le Vicomte de Turenne choisit cet endroit, parce que la plûpart de ces Isles étoient couvertes de bois, & qu'elles empêchoient que les ennemis ne découvrissent son dessein. Aprés que les premiers ponts furent achevés, on abatit le bois pour faire un passage au canon, & les soldats qui furent emploiés à ce travail, s'y porterent de si bon gré, que nonobstant une pluie continuelle, ils eurent achevé en moins de temps qu'on n'esperoit. La pluie même ne discontinua point pendant deux jours. Cependant le canon suivit de si prés, que l'armée n'eut pas plutôt passé le fleuve qu'il arriva incontinent. Montecuculli qui avoit des espions de ce côté-là, fut fort surpris d'apprendre cette nouvelle, & il la crut d'abord impossible, parce qu'il ne pouvoit pas se figurer qu'une armée eut passée par là ; neanmoins lui étant confirmée de plusieurs endroits, il accourut au secours de quelques garnisons qu'il avoit dans des lieux de foible défense. Mais avant qu'il arrivât, le Vicomte de Turenne étoit déja dans Wilstet, qui est sur le chemin d'Offembourg à Strasbourg. Montecuculli y avoit laissé garnison pour avoir communication avec cette ville, mais elle s'enfuit à la premiere nouvelle qu'elle eut que le Vicomte de Turenne marchoit de son côté, & se retira à Offembourg. Le Vicomte de Turenne n'eut pas plutôt fortifié ce poste, qu'il chassa encore les ennemis d'Oberkik, aprés quoi il fut donner l'allarme jusques au fauxbourg d'Offembourg, où il brula quelques maisons. Spork se jetta

1675.

Liv. IV.

1675. LIV. IV.
dedans, de peur qu'il ne lui prît envie de l'assieger: mais c'étoit à quoi il pensoit le moins, & tout son dessein n'étoit que d'empêcher que les ennemis ne s'emparassent de Strasbourg, où ils avoient toujours quelque intelligence. Cependant il fit des courses dans le Brisgaw, & ce païs qui est du patrimoine de l'Empereur ne fut pas plus exempt que les autres des fureurs de la guerre; car il se vit en même temps mangé par deux armées considerables. En effet, Montecuculli qui ne se tenoit pas assuré du secours qu'il avoit jetté dans Offembourg, s'en approcha pour y faire faire quelques fortifications, aprés quoi il fit dessein d'entrer en Alsace, pour obliger le Vicomte de Turenne d'accourir à la défense: mais ce dessein étoit moins dificile à former qu'à executer, & il y trouva tant d'obstacles à la premiere tentative qu'il en voulut faire, qu'il desespera d'en venir à bout. Cependant deux armées aussi considerables qu'étoient celles-là, ne pouvant demeurer si long-temps dans un si petit païs sans ressentir les miseres qui sont inévitables en ces sortes de rencontres, l'on crut que l'une & l'autre chercheroit l'occasion de s'en tirer par un combat: mais ces deux Generaux, qui étoient l'habileté même, voulurent auparavant que l'un d'eux fit quelque fausse démarche; ce qui fut cause que plusieurs semaines s'écoulerent dans des necessités reciproques. On en étoit tous les jours aux mains cependant, mais seulement dans des escarmouches; desorte qu'on eût dit qu'on vouloit essaier ses forces de part & d'autre devant que d'en venir à une bataille, car c'étoit tantôt les uns, &

tan-

tantôt les autres qui attaquoient. Enfin aprés que ces deux Generaux eurent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, Montecuculli se vit au bout des siennes; & comme il manquoit de fourage, il fut obligé de décamper. Ce fut à ce coup qu'il resolut de s'approcher de Strasbourg, ou il avoit plusieurs magasins, mais qui lui étoient inutiles, parce que le Vicomte de Turenne lui en ôtoit la communication. Pour cet effet il se vint poster sur la riviere de Renchem, & aprés s'être assûré de Rencheloch, il y fit camper son armée. Le Vicomte de Turenne, qui auroit fait inutilement ce qu'il avoit fait, à moins que de s'opposer à ce dessein, envoia en même temps la Frezeliere avec des troupes & du canon, pour se jetter dans deux Isles d'où l'on pouvoit incommoder ceux qui se chargeroient de conduire quelques convois de la ville, car ce ne pouvoit être autrement que par eau; tellement que pour y apporter d'ailleurs plus d'obstacle, il fit enfoncer des poutres dans le fleuve, où l'on attacha des cages remplies de grosses pierres, afin qu'elles resistassent mieux au courant de l'eau. D'un autre côté il jetta de l'infanterie sur dix ou douze bateaux couverts, avec ordre de croiser sur la riviere. Ainsi quoi que son armée ne fut qu'une armée de terre, il y avoit apparence neanmoins qu'on verroit bientôt une espece de combat naval. Il ne demeura pas les bras croisés pendant cela, il se saisit d'un poste sur la riviere de Renchem, par le moien duquel il les resserra tellement, qu'ils n'oserent plus s'écarter pour le fourage: ce qui obligea Montecuculli d'attaquer Urlaff, dont

1675.

LIV. IV.

1675. s'il eut pu se mettre en possession, il y auroit bien eu à dire, qu'il eut été dans l'incommodité

LIV. IV. où il se trouvoit. Ce dessein étoit dificile à executer, à moins que ce ne fût promptement & sans que le Vicomte de Turenne s'en doutât; mais aiant été averti par ses espions d'un mouvement qui se faisoit dans son armée, il s'en défia aussi-tôt, de sorte qu'il partit de Bischeen, où étoit le quartier du Roi avec deux mille chevaux & trois mille hommes de pied. Le Prince Charles de Lorraine, celui-là même qui commande aujourdhui l'armée de l'Empereur, avoit été detaché de l'armée de Montecuculli pour cette entreprise, aussi-bien que le Comte Caprara, & ils devoient attaquer ce quartier, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pendant que deux autres détachemens feroient une fausse attaque à deux autres postes. Mais le Vicomte de Turenne les aiant prevenus, il se saisit des defilés par où les ennemis devoient venir; de sorte que le Prince de Lorraine fut obligé de chasser les troupes qui les occupoient devant que de passer outre. Il s'y porta vaillamment au premier abord, croiant qu'il n'y avoit que celles d'Urlaff à combattre: il fit même quelques prisonniers de marque, & entr'autres Traci Major General de l'Infanterie: mais celui-ci lui aiant appris que le Vicomte de Turenne étoit là en personne, il jugea à propos de se retirer, d'autant plus que ses gens aprés avoir eu la fortune favorable dans les commencemens, venoient d'être repoussés. Ce choc coûta quelque monde aux uns & aux autres, & le Marquis de Vaubrun y fut blessé au pied.

Les

Les deux armées étant si prés l'une de l'autre, il ne se passa gueres de jour qu'il n'y eut quelque occasion: mais l'experience des Generaux faisoit que les choses ne s'engageoient qu'autant que bon leur sembloit. Cependant cela ne pouvoit pas toujours durer, & les deux armées étoient dans une si grande disette de vivres qu'on eût dit que ces Generaux ne sçavoient ce qu'ils faisoient, que de ne pas vouloir terminer les choses par un combat: mais ils vouloient tous deux, comme j'ai dit, y trouver leur avantage, & c'est ce qui étoit dificile, aiant tous deux autant d'experience l'un que l'autre. Enfin pourtant Montecuculli ne pouvant plus resister à la necessité, fit un mouvement qui fit croire au Vicomte de Turenne que le temps qu'il attendoit depuis si longtemps étoit venu; c'est pourquoi sans perdre de temps, il se transporta sur une hauteur, où il pretendoit mettre une batterie: mais comme il faisoit remarquer à St. Hilaire, Lieutenant-General de l'artillerie, ce qu'il devoit faire pour demonter celle des ennemis qui tiroit, il fut attrapé d'une volée de canon qui lui donna au milieu de l'estomach. St. Hilaire eut aussi le bras emporté du même coup; & l'on peut dire qu'il fut cause de son malheur, & de celui de ce grand homme, car il avoit porté un manteau rouge, ce qui fit croire aux ennemis qu'il faloit que ce fussent des Generaux; si-bien qu'ils pointerent contre eux leur canon qui tiroit d'un autre côté, le Vicomte de Turenne étant tombé roide mort de ce coup, on jugea à propos de cacher un si grand malheur à ses gens, & les ennemis en furent

1675.
LIV. IV.

1675. rent plutôt avertis que son armée ; car un soldat qui étoit prés de l'endroit où il avoit été tué
LIV. IV. se jetta parmi eux, & leur annonça cette nouvelle. Montecuculli qui craignoit qu'il ne lui dît pas la verité, le menaça de le faire pendre s'il lui imposoit : mais ce soldat lui aiant assuré qu'il avoit veu la chose de ses propres yeux, il resolut d'attaquer l'armée, se mettant en tête qu'un si grand malheur ne pouvoit être arrivé sans qu'il y eût beaucoup d'effroi parmi ceux qui la commandoient. En effet, chacun n'étoit pas trop assuré, & qui plus est les deux Lieutenans-Generaux, sçavoir Vaubrun & le Comte de Lorges se disputoient le commandement l'un à l'autre, de sorte qu'ils étoient prêts d'en venir aux mains, si les principaux ne les eussent priés de s'accorder. Ils convinrent de commander l'un aprés l'autre, & la chose étant reglée de la sorte, ils tinrent Conseil-de-guerre. Comme le Vicomte de Turenne n'étoit plus là pour dire ce qu'il y avoit à faire, ils ne virent plus que des dificultés à demeurer au delà du Rhin ; desorte qu'ils resolurent de se retirer en deçà. C'étoit la dificulté, devant une armée qui se croioit plus forte de moitié depuis la mort du Vicomte de Turenne. Neanmoins les deux Lieutenans-Generaux prevoiant que le peril augmenteroit toujours en temporisant, ils brulerent une partie des postes qu'ils tenoient, & commencerent leur retraite. Montecuculli qui avoit connu leur embarras à quelques mouvemens qu'ils avoient faits, étoit allerte pour ne leur pas laisser repasser le Rhin sans tâcher d'y apporter obstacle. Ainsi se mettant au même temps en

cam-

campagne, il attaqua leur arriere-garde. Le Marquis de Boufflers y étoit avec ses dragons, aussi-bien que le Comte d'Hamilton avec ses Anglois ; & comme ils avoient perdu tous deux infiniment par la mort du Vicomte de Turenne, qui avoit une estime toute particuliere pour eux, ils firent merveilles pour venger sa mort. En effet, ils ne purent jamais être enfoncés par la cavalerie, & aiant arrêté les plus resolus, ils donnerent le temps aux autres de gagner la riviere de Kintking, où ils arriverent ensuite. C'étoit le chemin d'Alteneim, où le Vicomte de Turenne avoit fait aller son pont de bateaux ; mais comme il y avoit encore la Cheutre à passer, Montecuculli voulut voir s'il trouveroit toujours la même resistance qu'il avoit trouvée dans Boufflers & dans Hamilton. C'étoit quelque chose de fort lugubre que cette retraite, & les soldats qui n'avoient pas la même confiance en leurs Generaux qu'ils avoient dans le défunt, ne pouvoient s'empêcher de faire voir leur crainte sur leur visage. Cependant le Comte de Lorges qui étoit de jour, aiant fait dresser des ponts sur la Cheutre, y fit passer son avant-garde: mais devant que l'arriere-garde y arrivât, les ennemis la suivirent de si prés, qu'elle fut obligée à tourner tête. Le Comte de Lorges fit rebrousser chemin à l'avant-garde, & l'infanterie borda la riviere pour empêcher le passage aux ennemis. Cependant le Chevalier de Boufflers qui étoit encore au delà, voiant un bois que les ennemis ne pouvoient s'empêcher d'effleurer en y arrivant, s'y jetta avec ses dragons, & à mesure que les ennemis y arrivoient, il en mit un

1675. grand nombre sur le carreau. Le Comte de
LIV.IV. Lorges qui regardoit cette journée comme une journée propre pour faire sa fortune, ou pour la perdre, voiant qu'il lui étoit extrêmement important de conserver ce poste, donna secours au Chevalier de Boufflers, & les ennemis ne l'en pouvant chasser chercherent un autre passage. La cavalerie y fut emploiée, & en aiant chassé nôtre infanterie, quatorze escadrons passerent, & se mirent en bataille en deçà. Le Comte de Lorges qui tâchoit de se trouver par tout, fut fort fâché que son infanterie n'eut pas attendu le secours de la cavalerie qu'il faisoit marcher exprés; mais la chose étant faite, il ne songea qu'à la reparer. Pour cet effet il fit avancer ses meilleurs regimens de cavalerie, & les faisant suivre par les Anglois, en qui à l'exemple du Vicomte de Turenne il avoit beaucoup de confiance, il foura des pelotons entre les escadrons, ce que voiant les dragons de l'Empereur qui étoient encore de l'autre côté de l'eau, ils s'y jetterent à nage, & vinrent rendre le même service à leur cavalerie. Ce combat fut fort opiniâtre de part & d'autre; mais enfin le regiment de Montmouth s'étant jetté à côté, pendant que nôtre cavalerie alloit à la charge, les ennemis se trouverent pris en tête & en flanc, ce qui en fit tomber plusieurs. Cependant s'appercevant d'où leur venoit le mal, ils envoierent deux escadrons contre ce regiment, lesquels tâcherent de l'enfoncer; mais aiant mis un mousquetaire entre deux piquiers, il les attendit à la longueur de la pique, & ne fit feu que quand il les vit tout auprés. Cela n'étoit qu'ordinai-
re

re à l'infanterie, & l'on ne devoit pas beaucoup s'en étonner: mais ce qu'il y eut de surprenant à ce regiment, c'est que voiant qu'il avoit fait tomber quelque monde, il courut à la charge, sans prendre garde au desavantage qu'il avoit contre de la cavalerie en rase campagne, comme il étoit. Enfin il fut cause que les ennemis prirent resolution de repasser la riviere; ce qu'ils firent moins toutefois pour y être encore obligés, que pour aller chercher un autre endroit où quelques-uns des leurs avoient trouvé moins de resistance. Et de fait, ils passerent non-seulement, mais vinrent encore attaquer le regiment de Champagne qui gardoit le pont d'Alteneim, ce qui y fit accourir le Comte de Lorges en diligence. Le combat y recommença tout aussi rude qu'il avoit été de l'autre côté; mais n'étant pas plus avantageux à Montecuculli, il detacha vingt escadrons pour retourner d'où il venoit, sçachant qu'on n'y prenoit plus garde. Ces vingt escadrons passerent encore la riviere, & s'en venoient pleins d'esperance d'enveloper ceux qui combattoient vers le pont, quand le Comte de Lorges en étant averti y fit marcher le Marquis de Vaubrun. Mais ce Marquis trouva des gens qui ne lui donnerent gueres de quartier, & faisant tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de bien, il fut tué de plusieurs coups. Il étoit frere du Comte de Nogent, qui avoit eu une pareille destinée au passage du Rhin, comme j'ai dit ci devant, & ils étoient tous deux fort bien auprés du Roi, quoi qu'ils ne fussent pas des premieres Maisons du Roiaume; car leur pere avoit fait for-

1675. Liv. IV. tune; mais celui-ci l'auroit pouſſée plus avant que lui, & par des voies bien plus glorieuſes, s'il ne fût pas demeuré en chemin. En effet, il auroit été Maréchal de France, étant fort brave homme de ſa perſonne & d'ailleurs fort bien auprés des Miniſtres. Cependant beaucoup de gens ne le croioient pas des plus habiles dans le métier, & diſoient que manque d'experience, il faiſoit monter quatre mille hommes à cheval, quand il n'en faloit que deux mille, ce qui fatiguoit beaucoup les troupes.

La mort de Mr. de Vaubrun intimida les troupes, & il falut que le Comte de Roie ſe mît à leur tête pour les faire retourner à la charge. Mais elles eurent beaucoup à ſouffrir, parce que les ennemis étant rafraichis à toute heure, elles trouverent toujours des gens en tête, & en plus grande quantité qu'elles n'étoient, & plus propres à combattre. Cela fut cauſe qu'elles furent ſur le point de ſe rompre; mais le Comte de Roie y étant accouru, il entretint le combat avec une fermeté extraordinaire. Cependant il envoia ſon aide-de-camp pour faire avancer des troupes, & elles ſervirent de beaucoup aux autres pour les raſſurer, leſquelles ſe voiant ſi-bien ſecondées, marcherent alors reſolument aux ennemis, & les repouſſerent juſques dans la riviere. Alors ſans leur donner aucun relâche, elles les pourſuivirent juſques dans l'eau, où il y en eut des uns & des autres noiés, mais beaucoup plus des Allemans que des François. Le Comte de Roie fut bleſſé ſur le bord de la riviere; mais ſa bleſſûre lui fut beaucoup plus glorieuſe que dangereuſe.

Quand

Quand les ennemis eurent repaſſé la Cheutre ; le Comte de Lorges qui avoit eu beaucoup d'inquietude pour ce qui ſe paſſoit de ce côté-là, y fit avancer du canon, lequel fut poſté ſur le bord de la riviere. Cependant les ennemis ſe rallierent au delà, & firent de nouveaux efforts pour la paſſer tout de nouveau ; mais le canon qui étoit chargé à cartouches jetta tant de deſordre parmi eux, que leurs Generaux firent ſonner la retraite. Le Comte de Lorges voiant qu'il ne paroiſſoit plus perſonne ſur le bord, fit paſſer de la cavalerie pour aller reconnoitre, & celui qui la commandoit lui aiant envoié dire qu'ils ſe retiroient en deſordre, il la fit ſoutenir par un corps de cavalerie pour les pouſſer. Les ennemis firent volte face pour ſe défendre, & pointerent ſept pieces de canon à un paſſage ; mais Kinſon Colonel de Cavalerie, pouſſant à toute bride leur fit abandonner leur canon, & l'aiant tourné contr'eux, ils ne ſongerent plus qu'à ſe retirer. Les François les pouſſerent encore une demie lieuë, mais aiant peur de trop s'engager, ils revinrent joindre le gros de l'armée qui les attendoit en bataille au bord de la riviere.

Ainſi finit cette grande action, aprés avoir duré depuis onze heures du matin juſques à ſept heures du ſoir. Les Allemans y perdirent trois mille hommes, & les François quatre mille; mais les ſept pieces de canon & le nombre des priſonniers qui étoient entre les mains du Comte de Lorges rendirent ſa victoire plus conſiderable, joint à cela la conjoncture du temps, c'eſt-à-dire, la mort du Vicomte de Turenne, & ſon entrée dans le commandement.

Cepen-

1675.

LIV.IV.

Cependant le Roi étoit dans une impatience extrême de sçavoir ce qui se seroit passé en Allemagne, où il craignoit quelque suite facheuse de la mort de ce grand homme : mais quand il eût appris que ses troupes étoient hors de danger, il en rendit graces à Dieu, & écrivit une lettre fort obligeante au Comte de Lorges, & ordre en même temps de repasser le Rhin. Mais ce n'étoit pas une chose necessaire, & la resolution en aiant été prise auparavant, il l'executa sans que les ennemis y missent obstacle davantage. Il arriva de Franche-Comté le Duc de Duras son frere, que le Roi envoioit pour prendre le commandement de l'armée en attendant la venuë de Mr. le Prince de Condé. Le Comte de Lorges la lui remit entre les mains, mais à regret; car il lui sembloit qu'aprés ce qu'il venoit de faire, c'étoit se défier de son experience que de substituer un autre à sa place. Mais à quelques jours delà il eut bien lieu d'être plus chagrin, le Roi aiant fait huit Maréchaux de France, & n'aiant point pensé à lui. Ces huit Maréchaux étoient Mrs. d'Estrades, Navailles, Schomberg, Luxembourg, Duras, Vivonne, la Feüillade, & Rochefort, & ce qui le fâchoit le plus, c'est que dans ce nombre il y en avoit qui avoient beaucoup moins de service que lui, comme étoient Mrs. de Rochefort & de Vivonne, & sur tout ce dernier : aussi disoit-on de lui, que si les autres étoient Maréchaux de France par l'épée, il ne l'étoit que par la guaine, car il étoit frere de Madame de Montespan.

Le Comte de Lorges écrivit là-dessus une let-

lettre au Roi, mais fort soumise ; & quoi que ce Prince aimât à faire les graces sans qu'on les lui demandât, il lui fit réponse qu'il ne s'ennuiât pas, qu'il continuât seulement de bien servir, & qu'il auroit soin de sa fortune. En effet, il le fit Maréchal de France au retour de la campagne, Capitaine des Gardes-du-corps, & lui fit épouser une fille bien-faite avec un million d'argent comptant, sans compter encore tout ce qu'il tire tous les jours de son beau-pere, qui est le plus riche partisan de Paris.

Aprés que nôtre armée fut repassée en deçà du Rhin, les ennemis qui s'étoient retirés vers Offembourg, se rapprocherent de Strasbourg, où ils recommencerent leurs negociations, qui eurent plus d'effet cette fois-là, parce que les Magistrats s'imaginoient que les François eussent tout perdu en perdánt Mr. de Turenne. Et ils n'étoient pas seuls à la verité qui eussent cette pensée, car toute la France croioit avec eux qu'on auroit de la peine à trouver un homme qui pût remplir sa place. Cette opinion leur aiant donc fait accorder passage aux ennemis, ils firent un traité avec eux ; mais le tinrent secret, de peur que le Roi n'en tirât vengeance quelque jour. Pour faire croire même qu'ils y avoient été forcés, ils envoierent des Deputés au Duc de Duras, qui sans se laisser prevenir leur reprocha leur manquement de parole, ajoûtant qu'il en avoit écrit au Roi, & qu'il se trompoit fort s'ils ne s'en repentoient un jour. Mais ils croioient, comme je viens de dire, que les affaires alloient bien changer de face, ce qui fit qu'ils se mi-

1675. mirent au dessus de tout ce qu'on leur put dire.

Liv. IV. La mort du Vicomte de Turenne produisit par tout les mêmes effets qu'à Strasbourg, & chacun croiant que les François auroient doresenavant bien de la peine à resister, se joignit aux ennemis. Il n'y eut personne qui ne leur envoiât des recrûës; & leur armée se trouvant bientôt en meilleur état qu'elle n'avoit été de toute la campagne, Montecuculli resolut de lui faire passer le Rhin. Le Duc de Duras sur la nouvelle de sa marche décampa de Poltzeim, & aiant passé la riviere d'Ill se posta à Icterkeim, où nonobstant les grandes affaires qu'il avoit sur les bras, il fit dessein de donner des marques de sa reconnoissance envers la memoire du Vicomte de Turenne son oncle, à qui il fit faire un service magnifique. Tous les Officiers s'y trouverent en grands crépes, & comme il n'y avoit pas de place dans l'Eglise pour les soldats, on mit des gardes à la porte, & on leur défendit de les laisser entrer: mais eux se mettant en troupes, se presenterent pareillement avec des crépes, disant qu'ils vouloient rendre à la memoire de ce grand homme les derniers devoirs, à quoi ils étoient obligés en reconnoissance de l'amour qu'il avoit eu pour eux. Cet incident troubla la ceremonie; mais un Officier leur aiant dit de se retirer, ils se retirerent, & furent prier Dieu pour lui dans une Eglise voisine.

Aprés ces marques de pieté du Duc de Duras envers son oncle, ce General aiant avis que les ennemis avoient tenu un grand Conseil-de-guerre, où le Duc de Lorraine s'étoit trouvé, & où il les avoit fait resoudre à la fin d'en-

trer

trer en Lorraine, se fut poster à Chastenois pour leur en défendre le passage. Cependant il fit fortifier son camp, où il fit transporter des fourages de tous les lieux circonvoisins, & afin que les ennemis eussent peine à subsister dans leur marche, il envoia ordre aux Gouverneurs de Saverne, de Haguenau, & des autres villes qui étoient sur leur passage, de faire faire le dégât dans toute l'étenduë de leur Gouvernement. Chastenois est sur le chemin de Sainte Marie aux mines, & le Duc de Duras en se saisissant de ce poste, obligeoit les ennemis à le forcer dans ses retranchemens, ou à prendre un long détour, ce qu'ils n'auroient pu faire qu'on ne leur eût suscité quantité d'obstacles.

Montecuculli n'eut pas plutôt nouvelle que le Duc de Duras avoit pris parti de se retrancher à Chastenois, que pour l'obliger à en sortir, il fit courir le bruit qu'il alloit assieger Haguenau, & comme si effectivement il en eut voulu à cette place, il envoia des détachemens qui se saisirent de Moltzeim, de Molzik & de Benfeld, pendant qu'il marchoit avec le reste de son armée. Etant arrivé devant; il distribua ses quartiers, desorte qu'on ne douta plus du siege. Cependant le Duc de Duras demeura toujours dans son camp, se contentant d'envoier des petits partis pour avoir nouvelle de ce qui se passoit. Il étoit bien embarrassé neanmoins quel parti prendre, quand l'arrivée du Prince de Condé le tira de peine. Ce Prince avoit été laissé, comme j'ai dit, pour commander l'armée de Flandres aprés le départ du Roi, où il avoit bien rempli les devoirs de sa

char-

charge. Au reste il ne fut pas plutôt arrivé à Chastenois, qu'il envoia un parti pour sçavoir si veritablement Haguenau étoit assiegé, & n'aiant plus de lieu d'en douter aprés son retour, il marcha aussi-tôt pour en faire lever le siege. Cependant pour empêcher que sur l'avis de sa marche Montecuculli ne se saisît des passages de Lorraine qu'il venoit d'abandonner, il tint toujours des partis sur les aîles, avec ordre de l'avertir en diligence s'il faisoit le moindre mouvement.

La ville de Strasbourg ne sçût pas plutôt que le Prince de Condé avoit pris le commandement de l'armée, qu'elle eut peur de son ressentiment ; & pour le prevenir, elle lui envoia des deputés pour s'excuser de ce qu'elle avoit fait. Ils le trouverent à moitié chemin de Chastenois à Haguenau ; mais ils n'eurent point de lieu du tout de se contenter de la reception qu'il leur fit, car il leur dit qu'aprés qu'il auroit couru au plus pressé, il les iroit voir, si le Roi l'en vouloit croire. Cette fiere réponse allarma toute la ville, qui sçavoit sa reputation & son humeur : d'ailleurs elle avoit déja éprouvé dequoi il étoit capable : car dés le commencement de la guerre, Ricousse Officier de sa Maison avoit fait une entreprise sur son pont pour de bien moindres choses, laquelle avoit été conçûë dans son cabinet.

Aprés qu'il eut ainsi renvoié ces deputés, il continua de marcher jour & nuit pour surprendre les ennemis ; mais sur la nouvelle qu'ils eurent de son dessein, ils leverent le siege. Le Prince de Condé sçachant que Montecuculli se retiroit se hâta de jetter du secours dans la ville,

ville, & quoiqu'il dût être content de ce qu'il 1675.
avoit fait, il ne laissa pas de s'approcher de lui, Liv. IV.
& de lui presenter le combat. Montecuculli lui étoit bien égal en forces; mais apprehendant la boutade Françoise & la reputation de ce Prince, il ne voulut rien hazarder, & se retira sous le canon de Strasbourg. Il fit ranger cependant tous les équipages de l'armée sur le bord du fossé, afin que s'il prenoit envie au Prince de Condé de l'attaquer, il n'en fut point incommodé. Mais cette ville aiant déja trop fait paroitre son inclination pour hazarder de combattre l'ennemi devant ses murailles, le Prince de Condé se retira du côté des montagnes, & de là à Chastenois, où il y avoit plus de fourages que dans aucun lieu.

Cependant comme il étoit fâcheux à Montecuculli de ne rien faire davantage avec une si belle armée, il fut camper à Obernheim, où il lui vint encore un grand renfort de cavalerie & d'infanterie. Le Prince de Condé eut peur alors qu'il ne le vînt attaquer, & fit fortifier son camp avec une diligence merveilleuse. Mais le Roi qui sçavoit le danger où il étoit, lui envoia aussi deux mille chevaux d'élite, avec quelque infanterie, ce qui le rassura entierement. Il ne laissa pas cependant de rester dans son camp, parce qu'il bouchoit par là les passages de Lorraine, sur laquelle Montecuculli avoit toujours de grands desseins: mais le secours que le Roi avoit envoié au Prince de Condé rendant cette entreprise dificile, Montecuculli ne songea plus qu'à se fortifier en Alsace, où il fit quelques conquêtes, mais de peu d'importance. Cependant pour donner de

1675. de la jalousie au Prince de Condé ; il resolut d'assieger Saverne, & le Marquis de Bade Dourlak l'investit avec quatre mille chevaux. L'infanterie fila ensuite, à laquelle se joignirent six mille hommes de pied des troupes des Cercles. Le Marquis de Bade Dourlak commanda au siege, pendant que Montecuculli s'opposa au secours qui pouvoit venir. Mais le Prince de Condé sçachant la place bien munie, & qu'il y avoit un brave homme dedans ne bougea pas de son camp. Le Marquis de Bade Dourlak fit tous ses efforts pour s'en rendre le maitre; mais le Gouverneur interrompant ses travaux par de frequentes sorties, les affaires du siege reculerent au lieu d'avancer.

LIV. IV.

Pendant que cela se passoit, le Prince Palatin qui voioit que la campagne alloit finir, & qu'il seroit exposé à toutes les entreprises de la garnison de Philisbourg, comme à l'ordinaire, ne cessoit d'envoier couriers sur couriers à Montecuculli, pour le prier de lui ôter cette épine du pied; mais ce General songeant toujours à d'autres desseins, le Prince Palatin s'adressa à l'Empereur, qui manda à Montecuculli de serrer cette place encore plus qu'elle ne l'étoit, & de laisser toutes autres entreprises. Ce commandement venant bien à point pour lever le siege de Saverne qui étoit en méchant état, Montecuculli manda au Marquis de Bade Dourlak de se retirer, & Montecuculli s'achemina du côté de Philisbourg, où il s'empara de plusieurs petites places, & de quelques châteaux, par le moien desquels il bloqua cette ville. Pour ce qui est du Marquis de Bade Dourlak, il entra dans le Brisgaw, ce qui obli-

obligea quatre mille chevaux François, que le Prince de Condé y avoit envoiés pour faire diversion, de se joindre au gros de l'armée. La campagne d'Allemagne finit par cette expedition, dont les commencemens avoient été si favorables aux ennemis, qu'ils s'en étoient promis de grands avantages. Car outre la mort de Mr. de Turenne qui sembloit nous annoncer de méchantes suites, le Duc de Lorraine avoit remporté une insigne victoire sur le Maréchal de Crequi, de laquelle j'ai reservé à parler jusques ici, pour ne pas confondre tant de grandes actions les unes avec les autres. 1675. LIV. IV.

J'ai dit ci-devant que le Prince d'Orange aiant tâché inutilement de joindre le Duc de Lorraine, que ce Duc avoit marché du côté de Mets, & que le Roi avoit détaché le Maréchal de Crequi pour observer ses desseins. Le Duc de Lorraine, qui étoit un vieux Capitaine & rusé, le tint en jalousie pour toutes les places voisines, & le Maréchal, sans rien connoitre de ce qu'il vouloit faire, le suivit de tous côtés. Enfin le Duc de Lorraine voulant l'éloigner de la Moselle, prit tout d'un coup le chemin de l'Alsace, & le Maréchal crut que c'étoit de ce côté-là qu'il alloit tourner ses armes, de sorte qu'il se hâta de le devancer; mais le Duc de Lorraine rebroussant chemin se rendit devant Treves, où il planta le siege. A cette nouvelle le Maréchal de Crequi ramena ses troupes en diligence, & les fit camper à Taverne, aprés avoir fait sçavoir à Vignori Gouverneur de la place, qu'il prît bon courage, & qu'il étoit là pour le secourir. Vignori qui étoit un vieux Officier n'avoit pas be-

1675. besoin de cette promesse pour l'exciter à faire son devoir, & il se prepara à repousser les en-
Liv.IV. nemis; cependant il manda à Mr. de Crequi, que rien ne pressoit, & qu'il pouvoit prendre son temps sans rien precipiter. En effet, il se comporta en toutes choses en homme experimenté, & de courage, ce qui étoit necessaire dans une place comme la sienne qui ne valloit rien: mais comme il étoit à cheval sur un bastion où il donnoit ses ordres, il vint un coup de tonnere qui effraia tellement son cheval, qui naturellement étoit ombrageux, qu'il se jetta du haut en bas, & tua son maitre.

Le Lieutenant de Roi crut à propos, d'en avertir Mr. de Crequi, & fit sortir à la nuit un Lieutenant avec quelques cavaliers, & ce Lieutenant sçachant parfaitement les chemins passa tout au travers des ennemis, & arriva heureusement à une garde que Mr. de Crequi avoit au pont de Sarbrik. Un Officier du regiment Commissaire y commandoit, & le Lieutenant s'étant fait connoitre, on le conduisit au Maréchal de Crequi, qui parut peu touché de la mort de Mr. de Vignori, parce qu'une autre affaire le touchoit davantage, sçavoir la perte de son équipage, qui venoit d'être brulé par la faute de ses valets. En effet, comme ce Maréchal n'étoit pas trop riche, il étoit plus sensible qu'un autre à la perte, ce que l'on avoit déja reconnu en d'autres rencontres; mais il ne laissoit pas d'être extrêmement fier, & même un peu trop glorieux, ce qui faisoit que personne ne l'aimoit gueres. Au reste il avoit si bonne opinion de lui-même, qu'il croioit en sçavoir plus que les plus grands Capi-

Capitaines de qui veritablement il approchoit. 1675.
Pour ce qui est du courage, il en avoit autant que personne du monde ; si-bien que s'il eut voulu s'humaniser davantage, c'étoit dequoi faire un jour un grand homme. Il s'étoit campé, comme je viens de dire, à Taverne, poste extrêmement avantageux, car il avoit à droit & à gauche de son camp un bois qui le couvroit, derriere lui une montagne, & devant un autre bois, mais de peu d'étenduë, au milieu duquel passoit le chemin : devant ce bois il y avoit une hauteur sur laquelle il posta un escadron. Il étoit maître d'ailleurs du pont de Consarbrik, où se fait la jonction de la Sarre & de la Moselle, & il avoit du canon dans une tour qui défendoit le pont. Cependant son camp tout avantageux qu'il étoit, avoit d'un autre côté ses incommodités, car il faloit aller au fourage bien-loin, & les ennemis troubloient les fourageurs, se venant mettre en embuscade jusques auprés du camp, à cause des bois qui sont fort communs en ce païs-là.

Les choses étant disposées de cette maniere, le Duc de Lorraine qui trouvoit de la difficulté à prendre Treves en presence d'un homme hardi & entreprenant, comme étoit le Maréchal de Crequi, se determina à l'aller chercher jusques dans son camp, resolu de lui donner bataille : car il consideroit qu'il lui seroit bien plus avantageux de le combattre avec toutes ses forces, que de l'attendre dans des lignes, où elles seroient separées çà & là. Cependant ce qui lui fit prendre encore plutôt cette resolution, c'est que peu de jours auparavant le Maréchal

1675. réchal de Crequi avoit envoié trois mille hommes de ses meilleures troupes en Bretagne, où il étoit arrivé une sedition au sujet de quelques nouveaux impôts, & le Roi avoit cru qu'il lui étoit encore plus de consequence de pacifier son Roiaume, que de conserver ses conquêtes. Quoi qu'il en soit, le Duc de Lorraine voulant profiter de cette conjoncture, fit marcher toute la nuit ses troupes le long de la Sarre, & attaqua le pont de Consarbrik, dont il se rendit maitre sans beaucoup de resistance. Cependant la cavalerie aiant trouvé un gué, il en passa six escadrons, avant que le Maréchal de Crequi sçût seulement que les ennemis marchassent contre lui, car il n'avoit aucun parti en campagne, & étoit d'ailleurs si mal servi des espions, à cause qu'il les paioit mal, que pas un ne lui donna des nouvelles. D'abord qu'on lui dit que les ennemis passoient la riviere, il répondit qu'il faloit les laisser passer, & que plus il en passeroit, plus il en demeureroit sur la place; mais quand il eut fait sonner à cheval, & qu'il vit que dans de certains regimens de cavalerie il n'y avoit pas trente maitres, il lui falut rabatre de sa fierté. Il demanda au Maréchal des Logis de la cavalerie, ce que vouloit dire cela, & l'autre lui aiant répondu que tout le monde étoit au fourage, il se mit en colere, disant qu'il ne l'avoit permis qu'à trois cens chevaux, & que le surplus étoit contre l'ordre qu'il lui avoit donné à lui-même la veille. Cependant faisant toujours bonne contenance, il commanda de marcher. La cavalerie prit par le grand chemin qui étoit au milieu du bois, l'in-

l'infanterie par le bois, & l'on se mit en bataille à la tête. Mais l'armée étoit si petite qu'il n'y eut pas de quoi faire une seconde ligne. Le Maréchal de Crequi s'étant avancé pour reconnoître, les ennemis tirerent un coup de fauconneau, dont il pensa être tué. Il vit alors que le mal étoit bien grand, & qu'il ne lui seroit pas si facile de battre les ennemis qu'il avoit cru; ce qui le déconcerta tellement, qu'on peut dire, sans craindre beaucoup de se tromper, que la tête lui tourna dés ce moment; car sans remarquer qu'il y avoit des hauteurs sur sa gauche, qui étoient d'une extrême consequence à qui s'en empareroit le premier, il s'engagea dans le combat sans les faire occuper. Le Comte de la Mark Maréchal de camp voiant la faute qu'il faisoit, lui demanda s'il ne vouloit point qu'il y fût, & il lui répondit qu'il y pouvoit aller: mais il étoit trop tard pour cela, car un bataillon des ennemis s'y étoit déja posté, & le Comte de la Mark aiant entrepris de le déloger de là, y fut tué avec quantité d'Officiers & de soldats. Cependant le Duc de Lorraine étant beaucoup plus fort en cavalerie que le Maréchal de Crequi, passa sur le ventre à tout ce qui lui fit resistance; mais la plupart de la cavalerie ne l'attendit pas, & lâcha le pied sans vouloir combattre; tellement que le desordre fut plus grand que la défaite. Pour ce qui est de l'infanterie, le regiment des Gardes se voiant environné de tous côtés, se jetta dans un marais qui étoit à sa droite, & quoi que dans les autres occasions il n'eut pas toujours bien fait son devoir, il combattit dans celle-là si vigoureuse-

1675.
Liv. IV.

1675. ment, qu'il fit voir que la neceſſité donne du
LIV.IV. courage aux moins reſolus. Le regiment de Vermandois ſe fit tailler en pieces plutôt que de demander quartier, & le Comte de Gacé qui le commandoit fût tué en faiſant tout ce que pouvoit faire un brave homme. Pour le reſte, chacun pourveut à ſa ſureté de bonne heure, les uns ſe ſauverent à Thionville, les autres à Mets, & il en arriva dans ces deux villes pendant quatre jours entiers, s'étant tenus cachés dans les bois, où la peur les avoit fait vivre d'herbes. Pour ce qui eſt du Maréchal de Crequi, il ſe retira à Treves, les ennemis faiſant méchante garde devant. Le Duc de Lorraine n'aiant plus perſonne qui lui fit reſiſtance, pilla le camp, où il trouva une grande partie des bagages & les marmites au feu, tant on s'attendoit peu à un combat. Cependant il fit beaucoup de priſonniers, parce que les fourageurs ſe trouvant ſurpris, n'eurent ni le temps de ſe mettre en défenſe, ni de s'enfuïr. Il en échapa neanmoins quelques-uns, mais ils ne retournerent pas tous à leurs regimens, ſe ſervant de cette occaſion pour deſerter.

D'abord que le Roi eut nouvelle de cette défaite, il en apprehenda les ſuites, car il ne faloit rien pour émouvoir quelque nouvelle ſedition en Bretagne & à Bordeaux, où il y en avoit eu une comme en Bretagne, à cauſe d'un impôt qu'on avoit mis ſur le tabac. Les fermiers avoient été forcés dans leurs bureaux, les Officiers du Roi maltraités en leur voulant donner main forte, & la choſe avoit été ſi loin, qu'on avoit mis le feu dans la maiſon d'un maltôtier, qui avoit eu beaucoup de peine à ſe ſau-

fauver: mais outre cela il n'y avoit plus d'armée pour défendre la frontiere contre le Duc de Lorraine, qui apparement étoit trop grand Capitaine pour ne pas profiter de sa victoire.

Toutes ces choses obligerent le Roi de dépêcher le Duc de la Feüillade pour recueillir les débris de l'armée. Mais quoi que ce Duc fit tout son possible pour bien servir en cette occasion, toutes ses peines auroient été inutiles, si le Duc de Lorraine, suivant ses vieux erremens, n'eût écouté des propositions secretes qui lui furent faites de borner sa campagne à la prise de Treves, moiennant une bonne somme d'argent. Le Roi étant sûr de ce côté-là, n'eut plus tant d'inquietude, & ne se mit pas beaucoup en peine de ce que deviendroit le Maréchal de Crequi, de qui il dit que jamais défaite n'avoit été comme la sienne, puis que dans toute l'histoire moderne on ne voioit point qu'un General se fût sauvé lui quatriéme, comme il avoit fait.

Le Duc de Lorraine aprés avoir fait son traité songea au siege de Treves, mais une fievre maligne l'aiant attaqué peu de jours aprés, il se fit porter à Coblens, où il mourut âgé de soixante & quinze ans. Les Princes de Lunebourg prirent soin du siege, & y trouverent plus de difficultés qu'ils ne pensoient; car le Maréchal de Crequi étant desesperé de ce qui lui étoit arrivé, animoit les uns & les autres, & sa presence faisoit beaucoup d'effet sur l'esprit des Officiers, à qui il promettoit separément de les servir de son credit, s'ils vouloient faire leur devoir. Ces promesses dont chacun se flattoit en particulier, croiant qu'elles n'eussent

sent été faites qu'à lui, donnerent du courage aux moins resolus, qui regardoient cette occasion comme l'unique qui s'offriroit peut-être de leur vie pour faire leur fortune. On fit plusieurs sorties, & il falut empêcher le Maréchal de Crequi d'y aller, car son desespoir le portoit à toutes choses, sans considerer qu'il n'étoit pas bien-seant à un Maréchal de France de s'exposer à toutes sortes d'occasions. On repoussa quelquefois les ennemis, & quelquefois ils repousserent; mais enfin comme ils étoient dix contre un, ils firent leurs approches, & se mirent en état d'attaquer la contrescarpe.

Le Maréchal de Crequi au desespoir que tous ses efforts fussent inutiles, étoit cependant jour & nuit sur pied à exciter les Officiers à perir plutôt que de souffrir que les ennemis s'emparassent de la place. Mais un nommé Boisjourdan Capitaine dans la marine défaisoit en un moment tout ce que le Maréchal avoit fait, remontrant à ses camarades pourquoi il étoit si acharné à les vouloir faire perir; & enfin il en persuada la plupart, qui se montrerent meilleurs menagers de leur vie, tellement que les ennemis aiant attaqué la contrescarpe, l'emporterent aprés une mediocre resistance. Cet évenement redoubla la furie du Maréchal de Crequi, & lui qui ne donnoit de l'argent que rarement, en donna aux soldats pour les exciter à reprendre la contrescarpe. Des Officiers qui n'étoient pas encore gagnés par Boisjourdan entreprirent de les mener contre les ennemis, & le détachement étant fait, ils attaquerent de si grande force

qu'ils

qu'ils firent pleier tout ce qui se presenta devant 1675.
eux: mais les ennemis s'étant ralliés en même temps, & étant soûtenus par des gens frais, LIV.IV.
ils retournerent à la charge, & regagnerent le terrain qu'ils avoient perdu.

Cette action, qui avoit couté aux François plus de quatre cens hommes avec quelques Officiers, donna sujet à Boisjourdan de recommencer ses brigues; & aiant insinué à plusieurs; que l'obstination du Maréchal les feroit tous perir s'ils n'y donnoient ordre, il leur dit qu'il faloit traiter avec les ennemis sans se laisser amuser davantage: qu'ils avoient assez montré qu'ils ne manquoient pas de courage, s'étant défendus comme ils avoient fait, dans une méchante place: qu'une plus longue resistance tiendroit du desespoir, lequel ne plairoit pas à la Cour, qui vouloit bien que l'on fût brave, mais non pas temeraire: qu'en un mot cela étoit bon pour le Maréchal de Crequi qui venoit de perdre une bataille; mais que pour eux qui avoient toujours fait leur devoir, il leur suffisoit d'avoir fait ce qu'ils avoient fait, sans en faire davantage.

Ces raisons, jointes aux efforts que les ennemis faisoient tous les jours de se rendre maitres de la place, porterent la plûpart des Officiers a consentir aux expediens que Boisjourdan leur proposoit, qui étoient de deputer aux Princes de Lunebourg, & de capituler avec eux. En effet, Boisjourdan leur aiant envoié un tambour, on se donna des ôtages de part & d'autre, tout de même que s'il eût été Gouverneur, & il promit de rendre la place, à condition qu'on laisseroit sortir la garnison sans ar-

1675. mes, excepté la cavalerie & les dragons, qui emporteroient leur épée. Le Maréchal de
LIV.IV. Crequi aiant quelque vent de ce qui se passoit fut trouver Boisjourdan sur le rampart, & feignant d'ignorer la chose, lui dit que comme il avoit beaucoup de confiance en lui, il le prioit de concourir avec lui de tout son mieux à la défense de la place: que les choses n'étoient pas encore desesperées: qu'il sçavoit de bonne part que le Roi leur envoioit du secours, & que si la place étoit à l'extrêmité, il auroit eu soin de faire sa composition. Mais Boisjourdan sans lui donner le temps d'en dire davantage, lui répondit qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu tant qu'il y avoit eu de l'esperance; que maintenant qu'il n'y en avoit plus, il avoit cru devoir faire la composition, voiant qu'il s'obstinoit à les vouloir faire perir dans une méchante place: que ses camarades en étoient d'accord, & qu'ils alloient bientôt livrer la porte de la ville; selon le traité qu'ils avoient fait avec les Princes de Lunebourg. Le Maréchal de Crequi perdant patience à ces paroles mit l'épée à la main, & courut sur lui pour le tuer, sur quoi un soldat de la compagnie de Boisjourdan le coucha en jouë; mais le Maréchal lui presentant la pointe de son épée, le soldat prit la fuite, & Boisjourdan de même, qui sauta dans le fossé. Il se sauva de là dans le camp des ennemis: mais n'aiant pas trouvé qu'on eût pour lui toute la consideration qu'il esperoit, il voulut passer en Allemagne; mais aiant été reconnu à Stenay, il fut arrêté, & transferé à Mets, où il fut mis au Conseil-de-guerre, qui le condamna à perdre la tête: supplice

plice bien doux pour un aussi grand crime que 1675.
le sien, car il étoit inouï jusques alors, & sur
tout parmi les François, qu'un simple Capi- LIV. IV.
taine d'infanterie se fût revolté contre son chef, & encore contre un Maréchal de France. Mais ce qu'on peut dire à cela, c'est que le malheur du Maréchal de Crequi lui avoit fait croire qu'il seroit avoüé de la Cour, en quoi il se trompoit grandement, car quand même il auroit eu toutes les raisons du monde, elle n'auoit garde d'autoriser une desobeïssance dont il se seroit ensuivi trop d'inconveniens.

Cependant les ennemis en vertu de la capitulation se presenterent à une porte, qui leur fut livrée par l'Officier qui y étoit de garde, tout de même que les autres postes. Le Maréchal de Crequi ne sçachant que faire dans cette extrêmité, prit le parti de se retirer dans une Eglise avec quelques Officiers qui étoient encore fideles; mais ne pouvant tenir dans ce lieu-là, il rendit son épée à un Officier ennemi qui la lui demanda, & qui en usa fort honêtement. L'on ne sçauroit dire cependant le desespoir où il étoit; car quoi qu'il eût fait son devoir en cette rencontre, il avoit peur que la journée de Taverne ne le fît regarder comme un malheureux que l'on devoit sacrifier. On le pressa de signer la capitulation de Boisjourdan, mais il n'en voulut rien faire; ce qui fut cause qu'on n'observa pas exactement tout ce qu'on avoit promis à la garnison. Il conseilla neanmoins à Saveuses, Colonel de cavalerie qui l'avoit accompagné dans sa deroute, de la signer, & le chargea de quelques lettres pour la Cour, dans lesquelles il tâchoit de se justi-

fier : mais si l'on en eut cru la plupart des Officiers, il ne seroit jamais rentré en grace, tant ils le haïssoient à cause de sa gloire. La garnison de Treves fut conduite à Mets, où l'on fit le procés aux Officiers qui étoient complices de la conspiration de Boisjourdan, & il y en eut qui eurent le cou coupé, d'autres qui furent degradés de Noblesse eux & toute leur posterité : l'on decima aussi les soldats, parce que le Maréchal de Crequi s'étant adressé à eux en-suite de la revolte de Boisjourdan, ils avoient refusé de lui obeïr.

Aprés la prise de Treves, les Princes de Lunebourg ramenerent leurs troupes dans leur païs, & celles du défunt Duc de Lorraine furent prendre leurs quartiers d'hiver dans le bas Palatinat. Elles prêterent auparavant serment de fidelité à son successeur, qui se nommoit Charles comme lui, & qui étoit fils du feu Prince François son frere, & d'une sœur de la Duchesse Nicolle, à qui appartenoit la Duché, tellement que personne ne la lui pouvoit contester quant au droit, mais il s'en trouvoit depouillé par la force des armes. Il avoit toujours suivi le parti de l'Empereur, dont il avoit épousé la sœur aînée, veuve de Michel dernier Roi de Pologne, tellement que son alliance & ses interêts l'obligeant de s'en unir plus étroitement avec lui, il s'attacha tellement à son service, que l'Empereur le fit General de son armée, à la tête de laquelle il servit utilement, non-seulement dans cette guerre, mais encore dans celles qui survinrent ensuite entre l'Empereur & le Turc.

Cependant l'affaire du Prince Guillaume

aiant

aiant mis un grand obstacle à la paix, ou pour 1675.
mieux dire les alliés n'en voulant point du tout, le Roi somma par plusieurs fois le Roi LIV. IV.
de Suede de satisfaire à son alliance, & de faire diversion en Allemagne. Le Roi de Suede, qui étoit un jeune Prince rempli de courage, ne demandoit pas mieux que de se voir à la tête d'une armée; mais étant retenu, comme j'ai dit, par ses Ministres qui prevoioient les inconveniens de cette guerre, la chose traîna en longueur, jusques à ce que le Roi sçût le prendre par un endroit sensible. On lui insinua que les alliés n'avoient aucune consideration pour lui: qu'au mépris de sa mediation ils avoient arrêté le Prince Guillaume, & ne l'avoient jamais voulu relâcher à sa priere: qu'il étoit interessé autant que le Roi à tirer vengeance de cet affront, qui lui avoit été fait, s'il faut ainsi dire, dans le sein de ses Ambassadeurs; & ces paroles n'aiant fait que trop d'effet sur son esprit, qui étoit tout plein de feu, la guerre fut resoluë dans tous ses Etats. On fit cependant un Manifeste pour colorer cet armement; & aprés y avoir exageré les soins & les peines qu'on s'étoit donné pour procurer la paix à toute la Chrêtienté, on concluoit qu'il avoit été impossible de faire autrement que de prendre les armes: qu'il faloit non-seulement venger les affronts qu'on avoit reçûs en cette occasion, mais encore prevenir tous les Princes voisins qui avoient de puissantes armées sur pied. Mais le malheur des Hollandois devoit rendre ce Prince plus avisé, car les mêmes choses qui avoient contribué à leur perte dans le com-

1675. mencement de la guerre, regnoient également dans ses Etats, je veux dire une longue paix
LIV. IV. qui avoit engendré une nonchalance dans les armes, dont la plûpart des habitans étoient incapables, s'ils ne se rehabilitoient, s'il faut ainsi dire, dans le métier ; & ce défaut parut aussi-tôt qu'il fut question de faire des levées, le Roi de Suede aiant été obligé de donner les emplois à des gens sans service, ajoutez à cela les brigues qu'il y avoit parmi les Grands, qui avoient usurpé une partie de l'autorité Roiale pendant une longue minorité, & que les uns vouloient la guerre parce que les autres ne la vouloient pas, & les autres ne la vouloient pas parce que les autres la vouloient. Cependant personne ne briguoit le commandement de l'armée, se montrant plus sages en cela que dans le consentement qu'ils avoient donné à la guerre, car ils se doutoient bien qu'il n'y avoit pas grand honneur à acquerir avec de tels gens. Ceux qui avoient servi sous le Grand Gustave & sous son successeur s'excusoient sur leur vieillesse ; les autres demandoient des choses qu'ils sçavoient bien qu'on ne leur accorderoit pas : tellement que le Roi de Suede resolut dés ce temps-là de faire revenir de France le Comte de Konigsmark, qui avoit cependant beaucoup moins d'experience que de courage. Mais quand ce vint à équiper l'armée navale, ce fut encore bien pis, n'y aiant pas la moitié des matelots qu'il faloit, fort peu d'Officiers de mer, & pas un homme capable de commander seulement une flotte de dix vaisseaux. Il faloit donc que le Roi de Suede prît le premier qui s'offrit, & ce fut un homme de

derobe, qui dans le besoin où étoit sa patrie, 1675.
s'exposa avec plus de courage que de prudence. LIV.IV.
Cette indigence & par mer & par terre retarda l'execution des desseins du Roi de Suede, en quoi consistoit neanmoins son principal avantage ; car s'il se fut saisi d'un passage sur l'Elbe, le Roi avoit parole du Duc de Hanover qu'il se joindroit aux Suedois ; ce qu'il n'eut garde de faire, quand il vit qu'ils avoient manqué leur coup, & que leurs affaires prenoient un si méchant train.

Cependant la plupart des Princes du Nort étant interessés à s'opposer aux entreprises du Roi de Suede, firent une ligue ensemble contre lui. Le Marquis de Brandebourg qui étoit un de ses principaux ennemis retira ses troupes de dessus le Rhin ; le Roi de Danemark arma par mer & par terre ; les Princes de Lunebourg entrerent dans cette ligue avec l'Evêque de Munster, & ils resolurent de concert de faire toutes sortes d'efforts pour empêcher à cette Puissance de s'accroître davantage, ne leur étant déja que trop suspecte. Mais la crainte qu'ils avoient de ses armes se changea bientôt en une esperance de conquerir tous ses Etats ; ce qui seroit sans doute arrivé, comme je le dirai en son lieu, si le Roi par ses heureux succés n'eut obligé tous les alliés à mettre les armes bas, & à lui restituer la plus grande partie de leurs conquêtes.

Cependant chacun refusant, s'il faut ainsi dire, le commandement de l'armée, le Roi de Suede obligea le Connêtable Wrangel, qui étoit dans une extrême vieillesse, de le prendre, & le rendez-vous fut donné à Passewald,

1675. Liv. IV. où l'on fit conduire quarante pieces de canon qui furent tirées de Wolgast. Le Roi de Suede en fit la reveuë lui-même, & parut tout plein de feu à la tête de son armée : mais elle n'en avoit gueres en recompense, quoi que les hommes fussent bien faits, & la cavalerie fort bien montée, ce que l'on devoit attribuer au peu d'experience des Officiers. Wrangel sembloit même avoir tout oublié, car il fit plusieurs fautes dés l'entrée de la campagne, aiant laissé la forteresse de Lokenits derriere lui, ce qui lui fit manquer de vivres, & l'obligea de rebrousser chemin pour la prendre.

Cependant l'allarme ne laissa pas d'être grande dans tous les Etats du Marquis de Brandebourg, où le Prince d'Anhalt commandoit en son absence, & aiant peur que les Suedois ne s'en saisissent avant que l'Electeur pût arriver au secours, il obligea le peuple de prendre les armes, & la noblesse de monter à cheval. Ce secours aiant un peu rassûré les villes & la campagne, il fit marcher ce qu'il avoit de troupes reglées sur la frontiere, & occupa les passages dont les Suedois pouvoient s'emparer, s'ils eussent d'abord attaqué Lokenits; mais leur negligence aiant donné le temps au Marquis de Brandebourg d'arriver lui-même avec ses troupes, les suedois ne songerent plus qu'à se tenir sur la deffensive. Le Brandebourg voiant que sa presence les avoit arrétés donna cinq ou six jours de relâche à ses gens, qui étoient extrêmement harassés des longues marches qu'il leur avoit fait faire. Comme il vit ensuitte qu'ils étoient remis de leur fatigue, il les mena contre les ennemis qui prirent

prirent la fuite. Ils furent camper à Ratzenaw; mais sçachant que le Brandebourg non content de les avoir chassés marchoit jour & nuit pour les combattre, ils passerent la riviere de Havel, & laisserent garnison dans Ratzenaw pour empêcher l'ennemi de les poursuivre. 1675. LIV. IV.

L'effroi des suedois donna le courage au Brandebourg d'attaquer Ratzenaw, & toutes choses aiant été disposées pour ce dessein, on donna de tous côtés, & il fut forcé en même temps. Ce qui échapa à la furie du soldat fut fait prisonnier de guerre, & il y resta six cens hommes sur la place. Cette expedition achevée, le Brandebourg fit passer le Havel à ses soldats, & les aiant fait camper à l'autre bord, il les fit marcher le lendemain & prendre la route de Fierberlin où il avoit nouvelle que les ennemis se retiroient. Ils auroient bien voulu encore passer outre; mais le Brandebourg les obligeant à combattre, ils furent defaits à plate couture, & ce qui se put sauver se retira sous le canon de Stralsunt, jusques où ils furent poursuivis.

Cette victoire & le peu de soin qu'eurent les Suedois de remettre promptement des troupes sur pied, ouvrirent le chemin de leur païs à l'Electeur de Brandebourg, qui mit tout sous contribution, & aprés avoir passé la Peine il prit Wolgast, & s'empara des Isles de Dussedon & de Wolin; cependant n'osant entreprendre le Siege de Stetin qui étoit extrêmement fort, & où il y avoit bonne garnison, il tenta cette place par surprise; mais ceux de la ville avec qui il avoit intelligence aiant été découverts, leur procés leur fut

fait,

1675. fait, & ils furent brûlés tout vifs par ordre exprés du Roi de Suede.

LIV. IV. Les troupes de Lunebourg, auxquelles s'étoient jointes celles de Munster, attaquoient d'un autre côté le Duché de Brémen, où ils mirent le siege devant Boxtehude, & n'y aiant pas de meilleures troupes que dans les places de Pomeranie, il ne fit pas plus de resistance. Bremesfierd fut attaqué ensuite, & se rendit au bout de deux jours, desorte que tout le reste de la Province se ressentit des courses de l'ennemi presque aussi-tôt qu'ils y furent entrés. Mais ce qui jetta le plus d'épouvante dans les Etats du Roi de Suede, fut la perte de l'armée navale, qui arriva par la faute de celui qui la commandoit, car aiant voulu combattre à toute force la flotte du Roi de Danemark dans une côté pleine d'ecueils, il fit échoüer la plûpart de ses vaisseaux, & ne se voulut pas contenter de quelque avantage qu'il avoit remporté d'abord, ce que lui conseilloient tous les matelots & tous ceux qui avoient quelque connoissance de cette mer. Il fut tué dans cette occasion, ce qui lui épargna le reproche qu'on lui en auroit pu faire, & peut-être la punition qu'il en auroit encouru.

La mer étant demeurée libre aux Danois par cette victoire, ils resolurent d'assieger Wismart, ce que ne pouvant faire qu'ils n'eussent pris auparavant l'Isle de Walfisch qui défendoit l'entrée du port, ils s'en rendirent les maitres. Ils foudroierent delà tous les vaisseaux qui étoient dans le port; mais les assiegés ne perdant pas courage pour cela, quoi que ces

ces vaisseaux fussent la plus grande richesse 1675.
de la ville, ils cannonerent furieusement les
assiegeans, qui firent une descente pour se LIV. IV.
joindre à quelques troupes que le Brandebourg leur envoioit pour faire le siege. Le Gouverneur de Wismart veillant cependant à toutes les choses necessaires pour se bien défendre, donna de l'émulation à toute sa garnison, qui lui promit de bien faire son devoir; mais aiant fait faire inventaire des vivres, il perdit presque courage, voiant le peu qu'il y en avoit dans les magazins, & le peu d'esperance qu'il y avoit d'en recouvrer. Il cacha le plus qu'il put ce malheur; mais il le découvrit bien-tôt lui-même par le retranchement qu'il fut obligé d'en faire. Les Danois qui se promettoient de grands avantages de la prise de cette ville, se posterent cependant avantageusement, & comme le siege ne pouvoit qu'il ne fut de longue durée, attendu la force des remparts & celle de la garnison, ils se munirent de toutes choses; ils se retrancherent avantageusement du côté de terre, & firent bonne garde du côté de la mer, parce qu'ils apprehendoient que la longueur ne donnât le temps aux ennemis de faire venir du secours. Mais le desordre étoit si grand parmi eux, qu'ils ne sçavoient par où s'y prendre pour remedier à tant de malheurs, joint a cela que quand même ils auroient eu du monde tout prêt, ils manquoient de vaisseaux pour le transporter aprés la perte qu'ils venoient de faire de leur flotte. Cependant la valeur des assiegés faisoit que les assiegeans n'avançoient gueres, & il n'y avoit que le canon qui faisoit quelque desordre;

1675. Liv. IV. fordre ; mais l'esperance qu'on avoit que l'hiver feroit deloger l'ennemi, faisoit qu'on prenoit tous ses maux en patience, dont le plus grand étoit la disette des vivres, car le gouverneur les diminuoit tous les jours, & il n'en donnoit plus que pour empêcher qu'on ne mourût de faim.

Les Danois qui sçavoient la misere des assiegés & l'impuissance où l'on étoit de les secourir, se consoloient en quelque façon du retardement du siege, & dans l'attente d'une saison rigoureuse se munirent de bois, non-seulement pour se chauffer, mais encore pour se mettre à couvert des injures du temps, car ceux qui étoient campés sur terre firent de bonnes baraques avec des aix, tellement qu'excepté les jours de garde ils étoient comme dans leurs maisons. Leur patience fit perdre celle des assiegés, qui étant tous les jours pressés de la faim de plus en plus se résolurent enfin de faire leur composition. Ainsi Wismart étant tombé au pouvoir des Danois, les affaires des Suedois prirent un si méchant train dés la premiere campagne, que le Roi de Suede resolut de se mettre lui-même à la tête de son armée, esperant que sa presence rétabliroit toutes choses. Il passa donc tout l'hiver à faire des recruës, & le printemps venu il se mit aux champs, où la fortune ne lui fut gueres plus favorable. Pendant que la guerre se faisoit ainsi au delà des mers, elle continuoit toujours en Catalogne, où le départ des troupes Espagnolles aiant rendu les François du Roussillon maitres de la campagne, ils s'assemblerent sur la fin d'avril du côté

côté d'Elne resolus d'entrer dans le Lampourda. Cependant le château de Bellegarde dont les ennemis étoient toujours les maitres leur empêchant l'entrée de cette province par le Col de Pertus, ils furent obligés de passer par celui de Bagnols, qui est beaucoup plus dificile & plus étroit. Les Miclets de France furent mandés pour occuper les hauteurs par où les Miclets d'Espagne pouvoient traverser la marche de l'armée; par ce moien elle passa le Col sans qu'aucun parût, & étant arrivée de l'autre côté, le Maréchal de Schomberg qui la commandoit fit un détachement pour se saisir de Figuieres, petite ville à l'entrée de la plaine; mais à la droite du Col d'où l'armée avoit passé, celui qui commandoit ce détachement croioit y trouver encore les ennemis, & les surprendre dans ce poste qui ne valoit rien, mais il sut qu'ils en étoient sortis, il y avoit peut-être deux heures, & qu'ils s'étoient retirés à Rose. L'armée aiant suivi le détachement campa aux portes de Figuires, où elle demeura trois jours, pendant lesquels on mit cette place hors d'insulte, parce qu'on y vouloit faire divers magazins. On y fit entrer un Capitaine de Saux avec quatre cents hommes, & le Maréchal de Schomberg lui aiant donné ses ordres, l'armée fut camper à trois lieuës de la. Comme les ennemis n'avoient point de troupes en campagne, tout le païs fut obligé de contribuer, & l'on se rendit au camp de toutes parts pour regler ce que chacun devoit paier. L'on s'avança cependant plus avant dans le païs, & le Maréchal de Schomberg aiant fait sommer les faubourgs de Gironne, ils

1675. ils se mocquerent de sa sommation, ce qui le
Liv. IV. fit resoudre de les en faire bientôt repentir. Pour cet effet il s'achemina du côté de cette ville, & y aiant un Fort qui en défendoit les approches, communement appellé le Fortin de Gironne, il fit un détachement d'infanterie pour l'attaquer, & le soutint lui-même l'épée à la main, à la tête de la cavalerie. Celui qui commandoit dans ce Fort voiant toute l'armée qui s'avançoit contre lui prit le parti de se retirer dans la ville, aprés qu'il eut fait faire une ou deux décharges, mais il laissa quelques gens pour escarmoucher, a fin de dérober la connoissance de sa retraitte. Les François aprés avoir essuié ce feu se jetterent dans les retranchemens des ennemis, qui n'étant gardés que par peu de personnes furent emportés sans resistance. La cavalerie vint jusques sur le bord, & chercha un passage pour couper la garnison quand elle se retireroit; mais comme elle y avoit pourveu de bonne heure; sa peine fut inutile, & elle ne fit que deux ou trois méchans prisonniers. L'on croioit aprés cela qu'on alloit brûler les fauxbourgs de Gironne; mais ils envoierent au devant du Maréchal de Schomberg, qui se contenta de leur avoir fait voir ce qu'il pouvoit, & de les punir par la bourse.

Cependant les Espagnols avoient si peu de monde dans la ville, que l'on ne doute point qu'elle n'eût apporté les clefs, si le Maréchal de Schomberg eut fait mine seulement de la vouloir attaquer; mais ses ordres portant toute autre chose, il rebroussa chemin & prit du côté de la mer, où il y avoit quelques petites places qui

qui refusoient de paier contribution. Mais sa presence leur aiant fait prendre un autre parti, l'on marcha contre Ampourias, qui ne voulut pas toute seule suivre l'exemple des autres. Il y avoit dedans une compagnie de cavalerie avec quelque infanterie, mais si peu de monde n'étant pas capable de défendre une si méchante place, elle fut emportée, & tous ses habitans pillés avec tout son territoire. La garnison demeura prisonniere de guerre; & quoi que la ville fût petite, le butin ne laissa pas d'être considerable: l'on y trouva entr'autres de tres-beaux chevaux d'Espagne, ce qui accommoda beaucoup d'Officiers qui en cherchoient depuis long-temps sans en pouvoir trouver. 1675. LIV.IV.

Aprés la prise d'Ampourias, l'armée se rapprocha tous les jours des Pirennées, parce que le mois d'Août approchoit, qui étoit le temps que le Maréchal de Schomberg attendoit pour reprendre Bellegarde : car comme les ennemis avoient consumé l'année precedente tous les fourages dans le Roussillon, il faloit que la recolte fût faite auparavant, pour ne pas couper les bleds, dont il n'y a pas grande abondance en ce païs là. Cependant l'armée aiant demeuré deux mois entiers dans le païs ennemi eut besoin de toutes choses, & principalement d'argent que le tresorier tiroit de Lion, & qui à cause de l'éloignement ne venoit pas toujours à coup sûr. Le Chevalier d'Aubeterre, Gouverneur de Coüilloure, aiant eu ordre de Mr. de Schomberg d'escorter tout ce qui viendroit à l'armée avec sa garnison, sçachant que cet argent étoit à Perpignan avec un grand convoi que l'on y preparoit, fut au

1675. au devant jusques a Elne, & le conduisit sous
Liv. IV. le canon de sa place. Il en partit le lendemain à la pointe du jour pour se rendre à l'armée; mais les Miclets d'Espagne qui étoient affamés d'argent sçachans qu'il y en avoit là à gagner se posterent dans les rochers, & comme la tête du convoi eût passé le village de Bagnols d'où le Col tire son nom, ils firent feu dessus, & principalement sur ceux qui gardoient l'argent, sçachant à point nommé où il étoit. Comme la plûpart des soldats étoient de nouvelle levée, ils s'ébranlerent à cette premiere décharge; ce qui fit croire aux Miclets qu'ils auroient bon marché du reste. Mais le Marquis de Bedué, Capitaine de cavalerie que le Chevalier d'Aubeterre avoit posté à l'avantgarde, fit passer derriere lui les Mulets, sur lesquels l'argent étoit chargé, & les couvrit avec sa troupe. Cependant comme elle étoit de cavalerie, & que les chavaux ne servoient de rien dans un endroit comme celui-là, il étoit à craindre que Bedué n'eut succombé à la longue, si un autre Capitaine que le Maréchal de Schomberg avoit envoié au devant du convoi n'eût paru à l'entrée du Col du côté du Lampourda. Il détacha d'abord les dragons de Fimarçon pour aller à son secours, & les Miclets les aiant apperceus prirent la fuite aussi-tôt; mais allant aussi vîte que s'ils eussent été dans une plaine, les dragons de Fimarçon ne pouvant pas sauter comme eux de rocher en rocher, se contenterent d'avoir sauvé l'argent qui étoit le principal du convoi, & firenr alte pour attendre la queuë. Mais devant qu'elle put arriver où ils étoient, ils se passa bien

quatre

quatre bonnes heures, parce que le chemin étoit si étroit qu'il y avoit des endroits où il ne pouvoit passer qu'un homme de front; d'ailleurs c'étoit là où étoient toutes les farines qui étoient chargées sur des mules, & outre qu'elles tenoient une longue file, il en tomboit toujours quelqu'une, & devant qu'on l'eût fait relever il se passoit du temps. Les Miclets n'aiant pu réüssir à l'avantgarde, ne virent pas plûtôt que les dragons avoient discontinué de les poursuivre, qu'ils resolurent de se jetter sur l'arrieregarde. Courtils Capitaine de cavalerie la commandoit, & lui étant arrivé la même chose qu'à Bedué, c'est-à-dire d'avoir été abandonné par une partie de l'infanterie, il fit mettre pied à terre à sa cavalerie, & la posta sur une éminence, d'où il fit escarmoucher sur les Miclets. Cependant ceux qui conduisoient les farines se mirent en desordre d'eux-mêmes, & auroient pris la fuite, si ceux qui faisoient l'arrieregarde ne les eussent arrétés. Le grand feu qui se faisoit de part & d'autre aiant fait connoitre aux dragons qu'on avoit besoin de leur secours, ils se hâterent de se rendre où ils entendoient tirer, & délivrerent Courtils d'un grand embarras, car il se trouvoit pressé, & avoit déja perdu du monde de celui qui l'accompagnoit, combattant avec des armes inégales. Dés que les Miclets eurent apperceu les dragons, ils se retirerent comme ils avoient fait l'autrefois, & la queuë du convoi arriva du côté du Lampourda, sans avoir receu un grand échec. Cependant Courtils aiant demandé des nouvelles d'un Maréchal des Logis qui l'avoit abandonné dans la mêlée,

mêlée, se disant dangereusement blessé sçût qu'il se portoit bien, & l'aiant rencontré à une portée de pistolet de là, il le voulut tuer; mais l'autre qui sçavoit s'enfuir prit encore les devans, si-bien qu'il évita par deux fois le peril qui le menaçoit.

Cependant la moisson s'avançoit dans le Roussillon, & le Marêchal de Schomberg n'attendant que cela pour le siege de Bellegarde, il manda du gros canon de Perpignan; mais comme l'armée avoit encore besoin de quelque chose, on y prepara auparavant un convoi qu'on fit encore passer par le Col de Bagnols. Il sembloit que les Miclets dussent être rebuttés de venir s'exposer dans les rochers, aprés le peu de succés qu'ils venoient d'avoir: mais étant accoûtumés à vivre de rapines, ils ne furent pas plutôt que le convoi étoit engagé dans les détroits quils tomberent dessus, & y mirent un grand desordre. Le Chevalier d'Aubeterre en étoit encore chargé; mais n'aiant pas trouvé deux hommes tels que Bedué & Courtilz pour executer ses ordres, ceux à qui il en avoit laissé le soin abandonnerent le convoi, qui auroit été pillé entierement, si les dragons de Fimarçon que Mr. de Schomberg avoit envoiés au devant n'eussent tâché de s'opposer aux Miclets. Ceux-ci qui avoient déja mis la main sur quantité de choses qui étoient de prix, s'en trouvant plus ardens à combattre, tinrent fermes contre les dragons, dont ils tuerent deux ou trois Officiers: mais les dragons étant secondés par de l'infanterie qui étoit venuë avec eux, les Miclets lâcherent le pied à la fin, mais emporterent avec eux tout ce qu'ils avoient pris. Tou-

Toutes choses étant prêtes alors pour le siege de Bellegarde, le Maréchal de Schomberg détacha Mr. de Verdelin Colonel de cavalerie, pour faire porter à Figuieres quantité de farines qui étoient dans Castillon, petite ville à une lieuë de Roses; & comme il étoit à craindre que la garnison ne sortît, il lui donna une forte escorte. 1675. LIV.IV.

Verdelin s'étant rendu à Castillon posta sa cavalerie sur le chemin de Roses, & ne se reserva qu'un escadron pour la conduite des farines: mais comme il étoit à moitié chemin, il apperçût de la cavalerie, ce qui le surprit, parce que les ennemis n'avoient point de place de ce côté-là, & qu'il n'avoit point appris qu'il en fût sorti de Roses d'un autre côté; il sçavoit bien qu'il n'y avoit point d'autre détachement que le sien en campagne; c'est pourquoi il fut sur le point de rebrousser chemin, parce qu'il n'étoît pas si fort à beaucoup prés que ce qui paroissoit devant lui. Dans cette perplexité il envoia son fils dire à celui qui commandoit la troupe qu'il avoit laissée sur le chemin de Roses, de se joindre à lui incessamment; mais ce fils qui étoit un étourdi s'étant amusé à faire faire cent passades à un beau cheval d'Espagne qu'il montoit, la troupe tarda plus long-temps à venir que Mr. de Verdelin n'avoit cru, ce qui fut cause de sa mort. Car s'étant toujours avancé, cette cavalerie qu'il voioit, qui étoit celle des ennemis, vint à sa rencontre, & comme elle étoit plus forte que la sienne, elle lui tua quelque monde, & lui-même fut blessé de trois coups. Dans cette extrêmité il se retira du côté de Castillon, les ennemis le pour-

1675. fuivant toujours ; mais fa cavalerie furvenant
LIV. IV. alors rendit le change aux Efpagnols, qui étant furpris de ce fecours imprevû furent obligés de lâcher le pied. Mr. de Verdelin tout bleffé qu'il étoit fe mit à leur pourfuite, & les Efpagnols n'aiant point de retraite furent prefque tous taillés en piece, ce qui en refta fut fait prifonnier de guerre, entre lefquels étoit le Commandant, qu'on appelloit Nicolas Grec, & le frere du Chancelier d'Efpagne avec quelques autres Officiers. Cependant Mr. de Verdelin s'étant fait porter à Viguieres, y mourut quelques jours aprés de fes bleffures, & comme on attribuoit fa mort à fon fils, il en fut blâmé de toute l'armée qui avoit beaucoup d'eftime pour fon pere. Son regiment fut donné à la Has Major de Tilladet qui fervoit en Flandres, & fon fils ne put pas avoir feulement une compagnie, tant on lui en vouloit pour ce qu'il venoit de faire.

Cependant l'armée marchoit toujours du côté de Bellegarde, & comme les ennemis s'attendoient depuis long-temps qu'on ne leur laifferoit pas ce château entre les mains, ils l'avoient fortifié autant qu'ils avoient pu, & principalement du côté du Lampourda, qui étoit l'endroit le plus foible. Ils y avoient fait faire un beau baftion avec quelques autres travaux, tellement que Mr. de Schomberg l'aiant reconnu, n'eut garde de l'attaquer de ce côté-là. Le Gouverneur fe voiant à la veille d'être affiegé manda les Miclets d'Efpagne, dont il entra une partie dans la place, l'autre fe retrancha fur la croupe d'une montagne, & ôta par ce moien, la communication qu'on vouloit avoir

avoir avec le Roussillon, c'est-à-dire de ce côté-là seulement. Comme le Gouverneur vit que Mr. de Schomberg l'attaquoit sur la gauche du bastion dont je viens de parler, il y fit faire des baraques, & y envoia ses malades avec les fascines qui lui restoient, parce que sa place étoit petite, & que tout l'incommodoit. Cependant le Maréchal de Schomberg prit son quartier sur le penchant de la montagne, & posa sa batterie à une chapelle qui étoit sur sa gauche. La place étant investie de tous côtés, comme il étoit incommodé de n'avoir point de communication avec tous ses quartiers, le Maréchal de Scomberg resolut de déloger les Miclets de leurs retranchemens: mais comme ils virent qu'on marchoit à eux, ils les abandonnerent sans rendre de combat.

La tranchée étant ouverte, elle fut dificile à conduire à cause des rochers qu'on trouvoit incessamment à son chemin; cependant en étant venu à bout autant qu'on le pouvoit, on conduisit le travail à la pointe d'un ouvrage, qui n'étoit que de terre, & que le canon avoit endommagé; si-bien qu'il n'étoit pas dificile d'y faire un logement: mais comme c'étoit à un bataillon ramassé de divers corps à monter la tranchée, & que Mr. de Schomberg n'y avoit pas beaucoup de confiance, il en remit l'attaque au lendemain. Le regiment de Saux l'aiant relevé, il se trouva que ce bataillon n'avoit point fait d'ouvrage, ou en avoit fait si peu qu'il faloit encore travailler avant que d'attaquer les ennemis. Cependant comme ils craignoient de l'être à tous momens, ils jetterent dés l'entrée de la nuit des feux d'artifice, & il

1675.

LIV. IV.

en alla tomber un dans le bastion où étoient leurs malades & leurs fascines, & aiant mis le feu aux fascines, & de là aux baraques, la plûpart des malades furent brulés : cependant il est impossible de representer quels étoient les cris de ces malheureux qui étoient tout environnés de flammes, & qui imploroient autant la misericorde de leurs ennemis que de ceux de leur parti. Comme une chose si pitoiable ne pouvoit arriver sans venir à la connoissance du Maréchal de Schomberg, il fit attaquer ce bastion, qui fut pris sans qu'il en couta un seul homme. Cependant St. André, Lieutenant-Colonel de Saux qui etoit à la tranchée, s'imaginant que tout cela ne pouvoit être arrivé sans une grande consternation des ennemis, s'avisa de faire battre la chamade, & les ennemis s'étant avancés pour sçavoir ce que c'étoit, il leur dit que devant qu'il attaquat leur contrescarpe, il vouloit sçavoir s'ils ne vouloient point songer à leur sureté : qu'il n'en seroit plus temps lors qu'il s'en seroit rendu le maitre: qu'il leur conseilloit donc de faire leur capitulation de bonne heure : que leur bastion étoit déja pris, & que s'ils attendoient qu'on y dressât une batterie, il ne leur répondoit pas que Mr. de Schomberg leur voulût accorder aucune composition. Ces paroles étant rapportées au Gouverneur qui étoit ébranlé de ce qui venoit d'arriver, acheverent de l'abatre ; il demanda qu'on lui donnât vingt-quatre heures pour se resoudre, & Mr. de Schomberg qui avoit été averti de tout ne lui en voulant donner que trois, il les accepta. Au bout de ce temps-là il demanda à capituler, & s'étant

don

donnés des ôtages, il promit de rendre sa place, s'il n'étoit secouru dans le jour de St. Jacques qui écheoit dans trois jours. On lui permit de sortir avec sa garnison, tambour battant, méche allumée, & d'emmener une piece de canon: mais il voulut outre cela qu'on laissât sortir trois hommes masqués; & comme on s'obstinoit à ne le lui pas accorder, à cause qu'on soupçonnoit que ce fussent des François, la composition pensa se rompre. A la fin Mr. de Schomberg y aiant consenti, la capitulation fut signée, & on attendit les trois jours pour voir s'il viendroit quelque secours. Sur les huit heures du matin il parut effectivement quelques deux mille hommes du côté de la mer; mais aiant trouvé le regiment de Saux sous les armes, ils se contenterent de faire avancer leurs coureurs jusques sur une montagne, & puis rebroussérent chemin. Mr. de Schomberg ne put les faire poursuivre, à cause des precipices qu'il y avoit entre-deux, & le jour étant passé, le Gouverneur mit la place entre ses mains. L'on y fit entrer des Suisses en garnison, & Mr. de Schomberg y mit un Commandant, en attendant que le Roi eut gratifié quelqu'un du Gouvernement.

Comme on étoit alors dans les plus grandes chaleurs de l'été, Mr. de Schomberg mit les troupes en quartier dans le Roussillon, où elles demeurerent durant trois semaines. Ce fut là où il receut le bâton de Maréchal de France, qui lui fut envoié incontinent aprés la mort de Mr. de Turenne; mais il fut quelque temps sans en prendre la qualité. Je ne sçaurois dire quelle en fut la raison, si ce n'est qu'étant

1675. LIV. IV. tant Grand de Portugal, il crut peut-être qu'il ne s'en devoit pas faire un grand honneur; mais s'étant ravisé quelque temps aprés, il en prit la qualité, & mit les bâtons derriere l'écu de ses armes.

Pendant que l'armée fut ainsi en quartier, l'on fit un détachement, avec lequel on attaqua la Chapelle, dont les Miclets s'étoient emparés la campagne precedente. Elle étoit tellement forte par nature, qu'elle ne se pouvoit prendre que par famine; car elle étoit enfermée dans un roc escarpé de tous côtés, où il n'y avoit qu'une avenuë si étroite qu'il n'y pouvoit passer qu'un seul homme. Il y avoit des vivres pour plus de deux ans. Mais un coup de canon aiant tué trois ou quatre Allemans d'une compagnie qui avoit été mise dedans, comme ils regardoient par dessus la muraille, les autres qui s'ennuioient de se voir confinés dans ce desert, prirent sujet de là d'obliger leur Capitaine à se rendre, & ils ne lui donnerent point de repos qu'il n'eût fait battre la chamade. Mais les François craignant qu'il ne vint à se raviser & à reconnoitre la force du lieu où il étoit, monterent par le chemin pendant qu'on faisoit la capitulation, & la sentinelle n'aiant osé tirer, ni personne de la garnison, elle fut faite prisonniere de guerre avec le Gouverneur.

Quelques jours aprés cette expedition l'armée rentra en campagne, & prit le chemin de Ville-franche, d'où elle monta en Cerdaigne, qu'elle se contenta de mettre sous contribution sans la faire ravager; car elle vouloit conserver autant qu'elle pouvoit les fourages, afin qu'elle n'en

n'en manquât pas, s'il venoit ordre de la Cour, comme on pensoit, de faire le siege de Puicerda. Mais la Cour aiant bien autre chose à penser, comme on a pu voir ci-devant, elle ne fit point de réponse, ce qui obligea le Maréchal de Schomberg de mettre ses troupes en quartier d'hiver. Mais avant que d'y entrer, le Marquis de Rivarolles Colonel de cavalerie étant allé faire le coup de pistolet contre la garnison de Puicerda, eut la jambe emportée d'une volée de canon. Tant de guerres de tous côtés n'empêcherent pas que le Roi ne songeât à Messine, où la venuë du Marquis de Vallavoir avoit apporté plus d'esperance que de secours. En effet, ce Marquis regardant cet emploi comme un moien plutôt de se faire riche, que d'acquerir de la reputation, se servit du pouvoir qu'il avoit pour augmenter les malheurs de cette miserable ville. Au lieu de la soulager comme elle en avoit besoin, il détourna une partie des blés qui vinrent en differentes fois, & les faisant vendre sous main à quel prix il vouloit, il n'y eut que les riches qui en purent avoir, mais qui devinrent bientôt pauvres de cette façon. Le Roi même qui croioit y être le maitre par le nombre de troupes qu'il y avoit envoié, ne se soucia plus de donner, comme il avoit fait la premiere fois, les blés qu'il y fit conduire; & quoi qu'il donnât ordre de les donner à bon marché, l'impuissance où étoient les habitans fit qu'ils ne crurent pas lui avoir grande obligation.

1675.

LIV. IV.

Le mécontentement qu'on conçût de toutes ces choses, joint à la misere qui ne diminuoit point comme on avoit esperé, fit que beaucoup

1675. songerent à se raccommoder avec les Espagnols, avec qui quelques-uns avoient toujours
LIV. IV. entretenu commerce. Quatre soldats Italiens avec un cannonier qui étoient en garnison dans le Fort de Castellazzo gagnés par quelques bourgeois entreprirent de le livrer aux Espagnols ; mais leur trahison étant découverte, on les fit mourir : ce qui fut cause que ceux qui avoient de pareils desseins furent plus reservés à les faire paroitre. Tout le monde murmuroit cependant de se voir assujetti aux étrangers, sans en tirer aucun soulagement ; mais ces plaintes ne se faisoient qu'en secret, parce qu'on apprehendoit qu'elles ne vinssent à la connoissance des François, qui avoient juré à leur arrivée de ne pardonner à personne. Mr. de Vallavoir faisoit neanmoins tout ce qu'il pouvoit pour gagner les gens par la douceur ; mais le peu de secours que les Messinois tiroient de son parti étoit cause qu'ils confondoient l'amour qu'ils avoient pour sa personne, avec la haine qu'ils portoient à sa nation, laquelle se rendoit encore plus insupportable de de jour en jour. Car profitant du malheur où étoit toute la ville, ceux qui étoient d'amoureuse complexion faisoient l'amour, s'il faut ainsi dire, tambour battant, sans songer que les Italiens sont jaloux jusques à la furie, & ceux qui étoient avares achetoient les plus beaux meubles, la calamité publique faisant tomber entre leurs mains l'honneur des femmes & les richesses de la ville pour un peu d'argent.

Cependant il y a quelque apparence que les Messinois se feroient encore consolés de tout cela,

cela (car ils étoient ſouvent les premiers eux-mêmes à mettre leurs meubles & leurs femmes à l'encan) s'ils euſſent veu que les François ſe fuſſent mis en devoir de leur ouvrir les paſſages. Mais il ſembloit qu'ils ne fuſſent venus à Meſſine que pour triompher de la pudicité des femmes; car hors les jours qu'ils étoient de garde, ils paſſoient tout le temps en debauche & à faire quelque nouvelle découverte, de ſorte qu'ils ne reſſembloient en aucune façon à des ſoldats.

Toutes ces choſes, jointes à la diviſion qui regnoit entre Mr. de Vallavoir & l'intendant, obligerent le Roi à envoier de nouvelles troupes dans ſa ville, avec une perſonne d'un plus grand nom pour les commander: mais la faveur plûtôt que le merite aiant fait tomber le choix ſur le Duc de Vivonne, Maréchal de France & General des galeres, il y vint plûtôt pour y renouveller les plaintes, que pour donner aucun ſoulagement. Les Eſpagnols qui craignoient que ce nouveau renfort n'achevât de les chaſſer de la Sicile, ſe preparerent à lui en diſputer l'entrée. Le Marquis del Viſo General de l'armée navale d'Eſpagne, fit ſortir des ports tous les vaiſſeaux & toutes les galeres qui étoient en état de ſe mettre en mer, & Don Melchior de la Cueua l'aiant joint avec un eſcadre de huit vaiſſeaux, ils furent moüiller l'ancre hors de la portée du canon de Meſſine, & attendirent là ſon arrivée. Vallavoir, quoi qu'extrêmement mortifié de la venuë de Mr. de Vivonne qui apportoit des ordres pour le faire ſortir de Meſſine, ne laiſſa pas de faire ſon devoir juſques à la fin, & aprés

1675. avoir fait armer tous les vaisseaux qui étoient
Liv. IV. dans le port, il commanda au Chevalier de Valbelle qui étoit revenu avec le dernier convoi, de se preparer à aller au devant de lui. Mais le Duc de Vivonne tarda plus longtemps à venir qu'on ne pensoit; car aiant été accueilli de la tempête, il fut obligé de relâcher dans les Isles d'Hieres, où il s'arréta quelques jours pour reparer le dommage qu'il avoit souffert.

Aiant retabli toutes choses, il remit à la voile, & aiant envoié reconnoitre les ennemis, il s'appareilla au combat, voiant qu'il n'y avoit pas de moien autrement d'entrer dans la ville. Les Espagnols connoissant sa resolution s'y preparerent de leur côté, & chacun aiant tâché de gagner le Vent à l'ennemi, on s'approcha de si prés que le canon commença à faire beaucoup de desordre de part & d'autre; un boulet donna dans le vaisseau du Duc de Vivonne, & tua deux de ses domestiques assez prés de lui. Mais les François ne se fiant pas tant au leur qu'ils faisoient au courage de leurs soldats, tâchoient à aborder les Espagnols, sur qui la mousqueterie tiroit incessament. Le Marquis del Viso, aussi-bien que les autres principaux Officiers de l'armée navale d'Espagne, faisoit de son côté tout ce qui étoit de son devoir pour bien disputer le combat; mais voiant venir le Chevalier de Valbelle avec son escadre & quelques vaisseaux de la ville, le cœur lui manqua tout à coup, desorte qu'il ne songeat plus qu'à la retraitte. Beaucoup de ses Capitaines previnrent même ses ordres pour s'enfuïr, & si ceux du Duc de Vivonne n'eussent

été d'avis d'entrer à Messine sans rien tenter davantage, il avoit l'occasion du monde la plus favorable pour remporter une grande victoire. 1675. LIV. IV.

Aprés la fuite des Espagnols, rien ne s'opposant plus à son passage, il entra à Messine comme en triomphe. Chacun accourut de toutes parts pour voir ce nouveau General, & quoi que Mr. de Vallavoir eût gagné l'amitié de tout le monde, on ne songeoit pas seulement à lui, dans l'esperance que l'autre aiant plus de faveur en Cour, en obtiendroit des secours proportionnés aux necessités de la ville, il fut complimenté par les jurats au sortir de son vaisseau & conduit de la à la grande Eglise au bruit de tout le canon; mais aiant presenté des lettres pour être reçu en qualité de Viceroi, il sembla que la joie que les Messinois avoient conceuë de son arrivée étoit diminuée de la moitié par un nom qui leur étoit si odieux.

Il fut aisé de juger dés les commencemens de ce qu'il y avoit a esperer de son Gouvernement; car non seulement il y eut encore plus de monopole dans la distribution des bleds qu'il n'y en avoit eu sous le Gouvernement de Mr. de Vallavoir; mais on eut encore toutes les peines du monde a lui parler, si ce n'est à de certaines heures qu'il donnoit plûtôt, pour garder les apparences, que pour expedier aucunes affaires; car aussi-tôt que le monde étoit sorti il se reposoit de tout sur son secretaire, pendant qu'il s'enfermoit, ou avec quelque courtisane, ou qu'il s'amusoit a faire la debauche; il passoit le reste du jour a dormir, & s'il étoit obligé de sortir pour quelques

1675. affaires pressées, c'étoit avec des empressements si grands d'être bien-tôt de retour, qu'il

Liv. IV. ne donnoit audience qu'à-demi ; il falloit donc avoir recours en toutes choses au Secretaire; mais celui-ci qui ne songeoit qu'à faire sa fortune mécontentoit tout le monde, n'expedioit que ceux qui lui donnoient de l'argent & faisoit attendre tous les autres de quelque affaire qu'il s'agit.

Le service du Roi se faisant de cette maniere, toute la dépense qui se faisoit pour le secours de cette pauvre ville, ne tournoit qu'au profit du Secretaire, de l'Intendant, & de quelques particuliers, pendant que le reste patissoit plus que jamais; car les meilleures familles, je dis celles qui avoient vingt-cinq ou trente mille livres de rente, ne jouïssant plus de leur revenu, se trouvoient reduites au même état que celles qui n'avoient rien, & aprés avoir vendu leurs meubles l'un aprés l'autre, étoient obligées de vivre d'industrie. On voioit ainsi que la mere prostituoit sa fille aprés s'être prostituée elle-méme, & la desolation étoit si grande, ou pour mieux dire l'ire de Dieu, que celle qui trouvoit plutôt marchand, croioit être encore la plus heureuse. Tant de desordre ne pouvoit qu'engendrer un grand nombre de plaintes, mais l'on n'en faisoit qu'inutilement; parce que le Duc de Vivonne n'avoit jamais le temps d'écouter personne, & encore moins de lui apporter remede, mais s'il survenoit quelqu'un pour l'entretenir de quelque débauche, on le faisoit entrer incontinent dans son cabinet, & alors rien ne l'empêchoit de donner une audience favorable.

II.

Il n'y avoit point de Meſſinois qui faiſant reflexion ſur le malheur qu'ils avoient d'être ſoûmis ſous un homme d'une ſi miſerable conduite, ne regrettat le gouvernement de leurs Vicerois, & conſiderant qu'il n'y avoit point d'eſperance pour eux d'une meilleure fortune, tant que la ville demeureroit ſous ſa domination; beaucoup qui auroient été fideles ſous le gouvernement d'un autre, ſongerent à s'affranchir d'un joug ſi indigne. L'on ne vit donc que conſpirations pour pouvoir retourner ſous le pouvoir de leurs anciens maîtres, & la vie du Duc de Vivonne les reduiſit à ce point, qu'ils ſouhaitterent le retour des Eſpagnols avec le même empreſſement, qu'ils avoient ſouhaitté leur ruine. Ainſi quelque punition que l'on fit de ceux qu'on ſurprenoit en faute, cela n'empêchoit pas que les autres ne s'expoſaſſent au même peril, & ils ſe ſuccedoient les uns aux autres, tout de même que s'ils n'euſſent fait aucun cas de la vie. Rien ne ſauva les François dans une conſpiration ſi generale, que ceux qui avoient tellement outragé les Eſpagnols qu'ils n'en eſperoient plus de miſericorde; car comme ils étoient des principaux de la ville, & qu'ils avoient beaucoup de parens & d'amis, il s'en trouvoit toujours quelqu'un qui les avertiſſoit en ſecret de la conſpiration, & comme ils ne pouvoient ſe conſerver ſans le ſecours des François, ils la leur reveloient incontinent, & perdoient ainſi ceux qui les avoit ſauvés.

Cependant quoi que le Duc de Vivonne put arrêter le cours de tous ces deſordres, en prenant quelque reſolution qui lui fut glorieuſe,

1675. & utile à ceux de la ville, il croupissoit toujours dans la même oisiveté; tellement qu'il

LIV. IV. ne sembloit être venu à Messine que pour être témoin de sa misere. Ses capitaines & ses soldats se plongeoient à son exemple dans toutes sortes de debauches, & au lieu que les Messinois les avoient appellés à leur secours, ils se tenoient plutôt sur la défensive, que de songer à faire aucune entreprise. Le Duc de Vivonne qui sçavoit que c'étoit le sujet de l'entretien de toute la ville, tâchoit de s'excuser sur un renfort que les Espagnols venoient de recevoir d'Allemagne, mais outre que ce n'étoit qu'une excuse pour mieux couvrir sa faineantise, il n'avoit tenu qu'à lui de le combattre avant qu'il arrivat, car les Venitiens de peur de desobliger le Roi, lui avoient refusé le passage par dessus leurs terres, & il avoit été obligé de s'aller embarquer à Trieste, dont le Duc de Vivonne n'avoit pas manqué d'avoir des avis. Mais au lieu de tenir ses vaisseaux prêts pour aller en mer quand il en seroit besoin, ils s'étoient trouvés hors d'état lors qu'il avoit falu partir, & le temps qu'on avoit mis à les radouber, avoit fait perdre l'occasion de rencontrer les ennemis en chemin.

Cependant soit que les nouvelles qui viennent de loin soient toujours incertaines, ou que le credit de Madame de Montespan fit trouver bon tout ce que le Duc de Vivonne son frere faisoit, on rejetta le peu de succés qu'avoient ses armes sur la foiblesse de ses troupes, & afin de lui donner moien de faire quelque chose, on lui en envoia encore d'autres de Catalogne, ce qui l'auroit mis en état de chasser les Espa-

Espagnols, s'il n'eut pas été noié dans la vo- 1675.
lupté. Cependant ne pouvant plus s'excuser après un secours si considerable, il assembla les Jurats & le Conseil de Messine, & leur dit qu'aiant resolu de leur ouvrir les passages, il leur recommandoit la ville en son absence, qu'ils prissent soin qu'il n'y arrivat point de desordre, & qu'ils auroient bientôt de ses nouvelles. LIV.IV.

L'esperance que l'on conçût de ces promesses, fit que les Jurats, & generalement tous ceux qui étoient dans les interêts de France, s'appliquerent à contenir les factieux, & le Duc de Vivonne s'étant embarqué se saisit de la ville d'Augouste, mais il manqua Sarragousse & Catanée, faute d'avoir donné ordre que les galeres le suivissent de prés; car les ennemis eurent le temps d'en renforcer les garnisons, & quand on se presenta devant, il étoit desormais trop tard. Le Duc de Vivonne eut un second malheur dans son expedition. Les troupes qui avoient mis pied à terre, aiant trouvé un grand nombre de poules mortes, sans songer que c'étoit peut-être un artifice des ennemis, en mangerent en quantité, & la plûpart s'en revinrent malades, tellement qu'on eut soupçon qu'elles avoient été empoisonnées, mais il est plus croiable que cette maladie vint des eaux que l'on but étant campé au pied du Mont Gibel, car le lit sur lequel elles coulent n'étant que de la cendre, on tient qu'elles ne sont pas naturelles, & qu'on n'en sçauroit boire sans danger.

Toutefois cette maladie ne fit pas perir la moitié tant de monde que l'on en perdit par la de-

1675. debauche des soldats ; car les hospitaux n'étoient plus remplis que de gens qui tomboient
LIV.IV. en pouriture, & comme ces sortes de maladies donnent peu de pitié ; on les voioit mourir sans autre regret que celui de sçavoir que les affaires du Roi empiroient tous les jours.

Les conquêtes du Duc de Vivonne n'apporterent cependant aucun soulagement à Messine ; car n'étant scituées que sur le bord de la mer, & les Espagnols étant toujours les maitres des montagnes qui separent les villes d'avec la plaine ; le pain étoit toujours aussi rare. Cela renouvella les plaintes de toutes parts avec les conspirations dont les François mêmes commencerent à se mêler, soit qu'ils fussent indignés de la vie de leur General qui étoit toujours là même, ou qu'ils fussent gagnés par les promesses des Espagnols. Ceux qui furent pris, furent punis griévement ; mais le supplice de pas un n'égala celui du Major de Messine, lequel aiant été convaincu d'avoir intelligence avec les ennemis, fut attaché à quatre galeres par les bras & par les jambes, & ainsi écartelé à force de rames.

La revolte de Messine avoit grandement allarmé les Espagnols ; car ils n'étoient point aimés en Italie, & Naples n'attendoit qu'à voir le succés de cette entreprise pour se porter à la même rebellion. Le reste de la Sicile étoit pareillement disposé à secouer ce joug : mais apprenant tous les jours le mauvais état des affaires de cette ville, chacun demeura dans l'obeïssance. Cependant comme il ne faloit rien pour faire changer de face

ce aux affaires, & que les Espagnolsd'eux-mêmes n'étoient pas capables d'y apporter remede, ils eurent recours aux Hollandois, avec qui ils firent un traité pour envoier une flotte dans la Mediterranée. Les Hollandois qui souffroient le plus de la guerre, car comme j'ai déja dit, ils fournissoient de grands subsides aux uns & aux autres, prirent cette occasion, non-seulement pour retirer une partie de l'argent qu'ils avoient donné aux Espagnols, mais aussi pour applanir les difficultés qu'il y avoit à la paix. En effet, le Roi aprés avoir pris les Messinois en sa protection, n'étoit pas d'humeur à les abandonner sans leur faire avoir du moins une amnistie de tout ce qui s'étoit passé, avec satisfaction de leurs demandes, & le Roi d'Espagne ne pouvoit traiter avec des sujets rebelles, sans donner envie aux autres de suivre leur exemple. C'étoit donc comme je viens de dire, un obstacle à la paix que les Hollandois crurent rompre en assistant les Espagnols, lesquels de leur côté promirent de mettre vingt vaisseaux en mer, pour joindre à leur flotte, mais dont ils s'acquitterent fort mal, comme on le verra par la suite de cette histoire.

Le traité fait entre ces deux nations, Ruiter eut ordre des Etats d'armer vingt-quatre vaisseaux de guerre pour faire ce voiage, car cette année-là ils n'avoient point équipé de flotte, aiant jugé par le succés des années precedentes, qu'ils devoient faire cette épargne. Cette armée navale prit la route de Cadix, & aprés s'être arrêtée pendant quelques jours à la rade de cette ville, elle cingla vers Barce-

1675. celonne, où Dom Juan d'Autriche devoit s'embarquer pour aller commander les armes
LIV.IV. d'Espagne en Sicile, & reduire Messine à son obeïssance: mais ce Prince aiant trouvé moien de prendre le dessus des affaires à la Cour, n'eut garde d'en sortir; de sorte que Ruiter aprés l'avoir attendu inutilement, continua son voiage. Devant que d'arriver à Barcelonne l'armée navale essuia une grande tempête, qui dispersa les vaisseaux de côté & d'autre, & qui fut comme un presage malheureux de cette entreprise. Ce changement d'ailleurs qui étoit survenu à la Cour d'Espagne depuis le traité, ne promettoit encore rien de bon, car l'arrivée de Dom Juan eut réüni les troupes d'Espagne, dont les chefs n'étoient pas de bonne intelligence, & sa reputation eut été d'un grand secours à son parti.

Une seconde tempête acceuillit encore la flotte devant qu'elle put arriver au port de Cagliari, où Ruiter avoit resolu de se rendre, & bien lui servit d'y avoir donné rendez-vous à tous ses vaisseaux en cas qu'il survint quelque accident en chemin; car ils n'auroient sû sans cela où le joindre, les uns relâcherent dans les ports du Roiaume de Naples, les autres dans ceux de Sardaigne, & aprés s'être reparés de tout ce qu'ils avoient perdu dans la tempête, la jonction s'en fit à Melasso, où la presence de l'armée navale donna la hardiesse aux Espagnols d'attaquer le Fort d'Ibisso dans lequel les ennemis avoient garnison.

Jusques-là Ruiter n'avoit eu que des presages

ſages de ſon malheur ; mais alors il en eut 1675.
des marques plus certaines. Les Eſpagnols Liv. IV.
qui avoient promis de joindre vingt vaiſſeaux à ceux des Etats, lui dirent qu'ils n'avoient pas eu le temps encore de les équiper, tellement qu'eux au ſecours de qui l'on venoit de ſi loin, étoient les ſeuls qui n'avoient pas encore ſongé à ſe mettre en état de défenſe. Ruiter n'avoit pas ſi peu d'experience qu'il ne vit bien où alloit cette politique, mais il le connut encore mieux, par les offres que lui fit le Viceroi de Sicile de lui donner des galeres, en attendant que ſes vaiſſeaux fuſſent équipés : car ces offres ne l'engageoient à rien d'autant que la ſaiſon ne permettoit pas aux galeres de s'éloigner de terre, il eut voulu alors volontiers n'avoir pas entrepris ce voiage, aiant affaire à des gens de ſi mauvaiſe foi, & qui vouloient s'épargner lors qu'ils expoſoient les autres : mais ſon honneur ne lui permettant pas d'en être venu ſi avant pour fuïr en-ſuite les ennemis, il reſolut de les chercher & de les combattre. Cependant feignant de ne pas connoître la fineſſe des Eſpagnols, il accepta leurs offres & Dom Bertrand de Guevarra Lieutenant - General des galeres de Naples, eut ordre de joindre ſon armée avec neuf galeres & un vaiſſeau, mais à un jour ou deux de là le vent s'étant renforcé, Dom Bertrand ſe retira à l'Ipari.

Ruiter avoit pris la route du detroit de Meſſine, à deſſein de croiſer entre le Cap de Molina & celui del Armé, & d'y attendre les François; mais un vent contraire s'étant élevé, il relacha juſ-

1675. jusques à la Hauteur de l'Ipari, où aiant nou-
Liv. IV. velle par une felouque du Viceroi, que les François paroissoient, il fit monter au haut des mats pour voir quelle route ils prenoient; mais personne ne les aiant apperceus, il envoia des hommes à terre avec ordre de monter sur une montagne élevée d'où l'on découvroit de plus loin. Ceux-ci aiant reconnu les ennemis qui s'avançoient droit à leur armée, lui en rendirent compte, tellement qu'il se prepara au combat. Les François animés d'une belle ardeur, de se mesurer contre un homme d'une si grande reputation, parurent en bon ordre, & Ruiter qui en avoit toujours eu bonne opinion ne la perdit pas encore en cette occasion-ci. Ils étoient commandés par Mr. du Quesne vieuil Officier de marine d'un âge approchant de Ruiter, & d'une experience égale à la sienne; mais qui pour ne s'étre pas trouvé commander en chef dans des occasions importantes, n'avoit pas encore tant de reputation que lui. Il avoit divisé sa flotte, qui étoit composée en tout de trente vaisseaux, en trois escadres, dont l'une faisoit l'avant-garde sous le commandement de Gabaret, l'autre l'arriere-garde sous le commandement du Marquis de Previlli frere du Maréchal d'Humieres, & l'autre le corps de bataille dont il s'étoit reservé la conduite. Mr. d'Almeras Lieutenant-General étoit encore de son armée, mais il en avoit été separé avec dix vaisseaux par la tempête, tellement qu'il ne put arriver assés à temps pour se trouver au combat.

Pour ce qui est de Ruiter il avoit vingt-quatre vaisseaux, suivant le traitté fait avec les Espa-

gnols,

gnols, & outre cela celui qu'ils lui avoient don- 1675.
né avec les galeres; tellement que les François LIV.IV.
en avoit beaucoup plus que Ruiter, mais ceux-ci lui aiant gagné le vent, commencerent à le canoner de si grande furie que quelques diligence que firent les Hollandois pour leur rendre le change, ils n'en purent venir à bout. Le vent avoit changé un moment avant que le combat commençat, tellement que le Marquis de Previlli qui devoit être à l'arriere-garde, se trouva à l'avant-garde; & comme il étoit plein d'ambition, & que son courage répondoit à sa naissance, il entreprit le vaisseau de Ruiter si vivement, qu'il l'auroit peut-être fait couler à fonds, si deux autres vaisseaux voiant leur Admiral en danger ne se fussent mis à ses côtés pour le deffendre; mais le Marquis de Previlli ne changeant pas de dessein pour trouver ce nouvel obstacle, detacha un brulot, lequel se coula à la faveur de la fumée, & auroit executé son entreprise, sans que sa huniere fut emportée d'un coup de canon, ce qui l'obligea à se faire sauter lui-même depeur de tomber entre les mains des ennemis. Ce brulot perdu un autre tenta la même chose, mais il perit en chemin. La destinée de ces deux brulots ne rallentit point l'ardeur du combat, & les François se surpassant eux-mêmes, s'il faut ainsi dire, faisoient d'autant plus d'efforts qu'ils sçavoient avoir affaire à un capitaine experimenté. Les matelots étoient soldats s'il falloit combattre, les soldats matelots s'il falloit travailler, & les Officiers étoient l'un & l'autre; de sorte qu'on ne vit jamais combattre avec plus d'ordre & plus de courage. Tant de valeur & de conduite furent

1675. furent ſecondés de la fortune. Gabaret battit l'arriere-garde & Mr. du Queſne fit merveilles

Liv. IV. de ſon côté: pluſieurs vaiſſeaux Hollandois furent maltraittés, & ſi ſur le milieu du combat il ne fut ſurvenu un grand calme, ceux qui étoient endommagés couroient grand rîſque de ſe perdre; mais ce calme donna lieu aux uns & aux autres de ſe retirer.

Le combat fini; les galeres Eſpagnoles qui étoient à l'Ipari revinrent joindre l'armée; mais c'étoit lors qu'on n'en avoit plus que faire, cependant comme elles avoient une excuſe, Ruiter feignit d'en être fort content, d'autant plus qu'elles lui ſervirent à remolquer dans les ports voiſins ſes vaiſſeaux qui étoient le plus endommagés. Pour les autres comme la plûpart avoient beſoin d'une grande reparation ils les ſuivirent de prés, pendant que les François continuerent leur route à Meſſine, où ils entrerent au bruit du canon. Leur deſordre étoit auſſi grand que celui des ennemis; cependant comme le combat avoit été rude & opiniatré de part & d'autre, leur vaiſſeaux reſterent long-temps dans le port, devant que de ſe pouvoir mettre en mer; ce qui obligea les uns & les autres à ſe tenir en repos.

Ce combat ſe donna le 8. Janvier de l'année 1676: mais comme c'eſt une ſuite des entrepriſes de l'année precedente, il ma ſemblé plus à propos d'en parler preſentement que de le remettre au chapitre ſuivant: car quoi que mon deſſein ſoit de rapporter les choſes ſelon l'ordre des temps, il y a quelquefois des raiſons ſi fortes, qu'elles obligent inſenſiblement de ne pas faire tout ce qu'on à reſolu. En effet, il y

a